



**HAL**  
open science

# Décrire, répertorier et traduire le lexique général ou spécialisé : explorations empiriques, contextuelles et outillées

Amélie Josselin-Leray

## ► To cite this version:

Amélie Josselin-Leray. Décrire, répertorier et traduire le lexique général ou spécialisé : explorations empiriques, contextuelles et outillées. Linguistique. Université Lyon 2 Lumière, 2024. tel-04794655

**HAL Id: tel-04794655**

**<https://univ-tlse2.hal.science/tel-04794655v1>**

Submitted on 21 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Volume I  
Note de synthèse**

*En vue de l'obtention de*

**L'HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES**

*délivrée par*

**l'Université Lumière Lyon 2**

*Présenté et soutenu par*

**Amélie JOSSELIN-LERAY**

le 8 mars 2024

---

**Décrire, répertorier et traduire le lexique général ou spécialisé :  
explorations empiriques, contextuelles et outillées**

---

**JURY**

<b>François MANIEZ</b>	Professeur Émérite, Université Lyon 2, CeRLA ( <b>garant</b> )
<b>Lynne BOWKER</b>	Professeure titulaire, Université d'Ottawa ( <b>rapporteur</b> )
<b>John HUMBLEY</b>	Professeur Émérite, Université Sorbonne Paris Cité, CLILLAC-ARP ( <b>rapporteur</b> )
<b>Natalie KÜBLER</b>	Professeure, Université Sorbonne Paris Cité, CLILLAC-ARP ( <b>rapporteur</b> )
<b>Anne CONDAMINES</b>	Directrice de Recherche, Université Toulouse Jean Jaurès & CNRS, CLLE ( <b>examinatrice</b> )
<b>Laurent GAUTIER</b>	Professeur, Université de Bourgogne, Centre Interlangues TIL ( <b>examineur</b> )
<b>Caroline ROSSI</b>	Professeure, Université de Grenoble Alpes, ICLEA 4 GREMUTS ( <b>présidente</b> )



# En hommage à Roda P. Roberts



(Bombay, 28 juin 1941 – Ottawa, 4 octobre 2023)

*Collins English Dictionary. Copyright © HarperCollins Publishers*

## mentor

Word Frequency ●●●●●

**in American English**

(ˈmentər ; ˈmen.tər )

**NOUN**

1. [**M-**]; *Greek Mythology*  
the loyal friend and advisor of Odysseus, and teacher of his son, Telemachus
2. a wise, loyal advisor
3. a teacher or coach

**VERB TRANSITIVE, VERB INTRANSITIVE**

4. to act as mentor (to); advise

*Webster's New World College Dictionary, 4th Edition. Copyright © 2010 by Houghton Mifflin Harcourt. All rights reserved.*

S'il est une personne à mentionner en préambule de ce travail présenté en vue de l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches, c'est Roda Roberts : elle en est la source d'inspiration principale. Sans elle, jamais le chemin n'aurait été parcouru, depuis ce jour d'août 1997 où je la rencontrai pour la première fois, si menue au milieu de piles de dictionnaires si vertigineuses dans la petite maison du *Dictionnaire Canadien Bilingue* au 40 Stewart St. à Ottawa, jusqu'à ce jour de mars 2024 où il me sera accordé, je l'espère, le droit de reprendre le flambeau, celui de la direction de recherches.

Quoi de mieux pour lui rendre hommage que de m'attarder sur une entrée de dictionnaire, comme celle du *Collins English Dictionary*, qu'elle consultait encore avec enthousiasme et curiosité en ma compagnie en juillet dernier à Ottawa : celle du mot *mentor*, qu'elle incarna mieux que personne.

Avec patience, constance et grande bienveillance, elle excella dans l'art d'*enseigner*, de *conseiller* et de *guider*. Du mémoire de maîtrise jusqu'à la note de synthèse d'HDR, en passant par l'article de recherche, que d'heures passées à m'aider à mettre ma pensée en ordre... De l'entrée de dictionnaire bilingue à construire ou réviser jusqu'aux listes soigneusement classées et illustrées du *Mot et l'Idée 2*, que d'heures passées à débattre du lexique et à la meilleure façon de le décrire, de le répertorier et de le traduire...

*Loyauté, sagesse* ... mais encore générosité, ténacité, dévouement, exigence, persévérance, sens de l'effort ... les substantifs abondent pour caractériser celle qui sut me transmettre sa passion pour les mots et les dictionnaires, et son attachement au Canada, qui n'était pas sa patrie d'origine.

À celle qui m'aida non seulement à affronter les réalités de la vie universitaire, qui apporte son lot de joies et de tracas, mais également à traverser bon nombre d'épreuves personnelles, dont celle du feu à Ottawa en 2000, mais bien plus encore, j'adresse ma reconnaissance éternelle.

Pour ma plus grande peine, elle ne me verra pas arriver au bout du chemin tout au long duquel elle m'aura toujours accompagnée, mais la filiation demeure à jamais.

À ceux qui ne sont plus là mais dont l'esprit m'accompagne toujours.

Mes grands-parents.

Mes oncles disparus.

Laura.

Mme Roberts.

À mes parents, mes premiers précepteurs.



## Remerciements

Je remercie François Maniez d'avoir accepté d'être mon garant pour que je puisse mener à bien ce travail d'HDR. La confiance qu'il me témoigne depuis de très nombreuses années, ses conseils avisés, depuis mes premières expériences d'enseignement sur le campus de Bron pour lesquelles il accepta d'être mon tuteur pédagogique, sa patience et son flegmatisme sans égal m'ont beaucoup aidée.

Je remercie vivement les membres du Jury, les Professeurs Lynne Bowker, Laurent Gautier, John Humbley, Natalie Kübler et Caroline Rossi, et la Directrice de Recherche Anne Condamines, d'avoir accepté d'expertiser mon parcours et de m'accompagner dans cette étape importante de ma carrière.

Une Habilitation à Diriger des Recherches se construit au sein d'une communauté scientifique. Je souhaite mentionner ici que les encouragements d'un certain nombre de collègues spécialistes de traduction, de lexicologie, de lexicographie, de traduction ou de linguistique ont beaucoup compté pour moi. Je remercie donc ici : Aurélie Picton, Elizabeth Marshman, Sandrine Peraldi, Vincent Renner, Sophie Herment, Denis Jamet, Marie-Claude l'Homme et Patrick Drouin, ainsi que les collègues de l'AFFUMT : Nicolas Froeliger, Katell Hernandez Morin, Enrico Monti et Alain Volclair.

La communauté scientifique est également, et avant tout, celle avec qui les discussions au quotidien permettent de faire avancer la réflexion. Je tiens donc à remercier, au sein de ce formidable creuset qu'est le laboratoire CLLE à l'Université Toulouse Jean Jaurès, les collègues qui m'ont continuellement soutenue et qui ont accepté, parfois à des heures indues, de répondre à mes interrogations sur le lexique ou sur les attendus de l'HDR : Franck Sajous, Nabil Hathout, Josette Rebeyrolle, Anne Condamines, Ludovic Tanguy, Cécile Fabre, Fabio Montermini, Mai Ho-Dac, Marie-Paule Jacques, Franck Amadiou, Anne Przewozny, Nadine Matton, Amaël Arguel, Maja Becker, Jérémy Danna, et Florence Bara. Les encouragements des doctorants de CLLE, notamment ceux de Victoria O'Callaghan et d'Erwanne Mas, ont été porteurs. Merci à la Commission Recherche de m'avoir fourni un lieu propice pour la rédaction, où il me fut possible pendant de longues heures de faire Escalade.

Les encouragements incessants de mes fidèles acolytes du D-TIM, où ne cessent de bouillonner les activités en lien avec la traduction et l'interprétation, m'ont aidée à parvenir jusqu'au bout du chemin. Qu'ils en soient ici vivement remerciés : Carole Fillière, Monique Cortès, Mohamed Touili, Agnès Surbezy, Alain Bacci, Jean-François Piquet, Terynce Butts, Catherine Mazellier. Special thanks to my partner-in-crime, Jérémie Segouat, qui m'a entraînée dans de folles aventures au pays des Sourds. Je tiens également à exprimer ma gratitude envers mes étudiants du D-TIM qui m'ont également soutenue pendant cette période, et qui ont supporté sans broncher mon manque de disponibilité ce semestre. Ils sont une source intarissable d'interrogations sur la pratique de l'enseignement de la traduction et de l'interprétation.

Mes collègues du DEMA m'ont également apporté une aide salutaire, en acceptant notamment de siéger dans des jurys, de faire des sujets d'examens ou de me remplacer sur certains cours : Nathalie Vincent-Arnaud, Tiffane Levick, Sarah Bourse, Daniel Huber. Le soutien d'Hélène Charlery et celui de Laurence Talairach ont également été déterminants.

Pour leur aide précieuse à la relecture de ce manuscrit, je tiens tout particulièrement à remercier : Josette Rebeyrolle, Nathalie Vincent-Arnaud, Franck Sajous, Jérémie Segouat et Carole Fillière.

Ce manuscrit n'aurait jamais vu le jour dans sa forme finale sans le soutien d'un formidable réseau de petites mains qui n'ont pas compté leurs heures pour venir à bout des tracas que nous imposent les logiciels de traitement de texte ou de gestion de données bibliographiques. Merci donc du fond du cœur à Sophie Fallot, ma sœur, pour la mise en page, à mes deux Zot'héros : Chloée Fabre et Corentin Fallot, mon neveu, à Patricia et François Rousseau, mes moteurs de recherche bibliographiques, et à Denis Josselin, mon père œil de lynx. Tout défaut restant m'incombe entièrement.



Les marques de soutien de mes amis m'ont touchée. Un immense merci à Marie-Lise Blain, Julie et Martin Aimé, Vali et Rathesh Mathews, Marika Seletti, Virginie Luce, Marc et Valérie Budinger, Olivier et Annabelle Blusson, Elise Peizerat, Altair Roelants, Edwige Mari, Marie-Virginie Peuch, Nathalie Behan, Cosette Choeiri, Yves et Françoise Mirtin, Odile Ducasse.

Le soutien inconditionnel de ma famille : mes parents, ma sœur, mon frère, Marie-Claude et Corentin, a été inestimable. Le soutien moral et logistique de ma belle-famille, de mes belles-sœurs et en particulier de ma belle-mère, a joué un rôle décisif. Merci à tous et toutes.

Enfin, que soient remerciés pour leur incommensurable patience vis-à-vis de mon manque de disponibilité depuis un (trop) long nombre de mois :

Edwige, Jasmine et Timothée, mes trois enfants, qui ont vu leur *academic mom*, déjà habituée à courir entre jurys, réunions, cours, séminaires et déplacements à l'autre bout de la France ou de la planète, faire primer sur leur compagnie celle des livres, des dictionnaires et de l'ordinateur pendant les soirées, les week-ends, les vacances.

Dimitri, capitaine au long cours, qui a dû composer avec ma préférence pour la navigation dans les eaux troubles du lexique à celle de la navigation en Méditerranée.

Pour leur soutien sans faille, qu'elles sachent tout ce que je leur dois :

Anne, mon alter ego.

Marie-Lise, mon pilier transatlantique.

Josette, mon oreille bienveillante.

Carole, mon co-pilote.

## **Conventions de notations utilisées dans le volume 1**

### **1. Renvois bibliographiques**

Les renvois bibliographiques qui se trouvent *entre parenthèses* renvoient à la bibliographie qui se trouve à la fin du volume 1, et concernent tous des publications autres que les miennes.

Ex : (Grellet, 1991)

Les renvois bibliographiques qui se trouvent *entre crochets* renvoient à mes propres travaux.

Si ces travaux correspondent à des travaux publiés, ceux-ci se trouvent dans le volume 2 qui regroupe les publications. Ils sont alors notés simplement avec le nom des auteurs et la date de publication (sans les codes HCERES correspondants).

Ex : [Josselin-Leray & Roberts 2012]

Le lecteur trouvera en début de volume 2 une table récapitulative classée par ordre alphabétique des auteurs permettant d'apparier la référence bibliographique avec la pagination dans ce volume, qui est présenté de manière chronologique.

Si les renvois correspondent à d'autres types de travaux (par exemple, communications orales ou travaux soumis ou en cours de publication), la référence contient le code HCERES.

Ex : [[C-COM-9] Josselin-Leray, Rebeyrolle & Fabre (2013)]

Pour ces derniers travaux, le lecteur en trouvera la liste complète dans l'annexe 3, dans la partie II.4 Publications et communications scientifiques du CV.

### **2. Conventions de notation spécifiques à la Langue des Signes Française**

Le lecteur trouvera au début du chapitre 3 une liste des conventions adoptées en lien avec la LSF.



# Table des matières

INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 - FORMATION, DIVERSITE DES TERRAINS, OUVERTURES EXPLORATOIRES	3
1.1 Où les premiers fils furent tirés – La traduction en classe préparatoire (1995-1996)	3
1.2 La découverte d'un ouvrage phare en lexicologie et d'une communauté d'experts en lexicographie (1996-1997)	14
1.2.1 Le Précis de lexicologie anglaise de Jean Tournier, ou la métamorphose de l'okapi, du lamantin ou de l'ornithorynque en capitaine Cook	14
1.2.2 La Journée des Dictionnaires (19 mars 1997)	16
1.3 La possibilité d'une année universitaire au Canada (1997-1998)	18
1.4 Un terreau pour l'anglais de spécialité : l'ENS Cachan (1996-1997)	19
1.5 Lexicologie et lexicographie de l'anglais à Nancy 2 (1997-1998)	23
1.6 L'influence déterminante de la formation au Canada (1997-1998, 1999-2000, 2001-2005)	25
1.6.1 Lexicologie, Lexicographie, Traduction, Terminologie : l'apprentissage au Baccalauréat	28
1.6.1.1 Lexicologie et lexicographie du français (Yolande Kaminska-Lesniak)	28
1.6.1.2 Lexicologie comparée (Geneviève Mareschal)	31
1.6.1.3 Introduction à la terminologie (Jean Lambert)	34
1.6.1.3.1 « Tout un monde »	35
1.6.1.3.2 Initiation au dépouillement et à l'analyse terminologiques, <i>façon Dubuc</i>	36
1.6.1.3.3 L'arbre qui cache la forêt	38
1.6.1.3.4 Le terme au cœur des relations	43
1.6.1.3.5 La centralité de la terminologie comparée pour le traducteur	44
1.6.2 Lexicologie, Linguistique pour la Traduction, Terminologie : approfondissements	46
1.6.2.1 Applied Lexicology and Terminology (Ingrid Meyer, 1997-1998)	46
1.6.2.2 Linguistics and translation (Roda Roberts, 1997-1998)	47
1.6.2.3 Pédagogie de la traduction (Hannelore Lee Jahnke, 1999-2000)	48
1.6.3 Lexicologie, Lexicographie, Terminologie, Interprétation : plongée dans la recherche	51
1.6.3.1 Théorie de la lexicographie (Roda Roberts)	51
1.6.3.2 L'innovation en lexicographie (Roda Roberts)	55

1.6.3.3	Lexicologie & Terminologie (Ingrid Meyer)	56
1.6.3.4	Interprétation (Sylvie Lambert)	57
<b>1.7</b>	<b>L'« École de Lyon » : 1999-2005</b>	<b>58</b>
1.7.1	LE DEA LTMT	58
1.7.1.1	Lexicologie générale (Pierre Arnaud)	59
1.7.1.2	Les problèmes de la traduction (Claude Boisson)	61
1.7.1.3	Traduction et langues de spécialité (Daniel Gile)	64
1.7.1.4	Terminologie et terminotique (Philippe Thoiron)	70
1.7.1.5	Lexicologie et lexicographie (Henri Béjoint)	72
1.7.2	Le doctorat LTMT au CRTT : un environnement de recherche propice	73
	<b>CHAPITRE 2 - TRAME ET MOTIFS</b>	<b>75</b>
<b>2.1</b>	<b>Objets d'étude</b>	<b>75</b>
2.1.1	Un objet central : le lexique	75
2.1.1.1	Une impossible définition ?	75
2.1.1.2	Les types d'unités lexicales traitées	76
2.1.1.2.1	Considérations théoriques	76
2.1.1.2.2	Du mot au contexte	78
2.1.1.2.3	Du mot au terme	80
2.1.1.2.4	Du mot au signe	82
2.1.2	Les phénomènes linguistiques à l'étude	83
2.1.2.1	La variation lexicale	83
2.1.2.1.1	Décrire et enseigner les variétés de l'anglais	83
2.1.2.1.2	Focalisation sur l'anglais canadien	84
2.1.2.2	L'emprunt lexical	85
2.1.2.3	Norme(s) et usage(s)	90
2.1.2.3.1	Anglicismes et gallicismes	91
2.1.2.3.2	Implantation terminologique de termes officiels	94
2.1.2.3.3	Le contrôle aérien	95
2.1.2.4	La néologie terminologique	98
<b>2.2</b>	<b>Points de vue</b>	<b>100</b>
2.2.1	Un triple regard sur les ressources lexicales	100
2.2.1.1	Un regard d'utilisatrice	101
2.2.1.2	Un regard de conceptrice	101
2.2.1.3	Un regard de formatrice	103
2.2.2	Pour une linguistique située	104

2.2.3	L'interdisciplinarité au cœur de la linguistique et de la traductologie	104
<b>2.3</b>	<b>Méthodes</b>	<b>107</b>
2.3.1	Méthodes empiriques	107
2.3.1.1	En lexicographie	107
2.3.1.2	Dans les Translation Studies	111
2.3.1.3	En sociolinguistique	117
2.3.2	Méthodes outillées	120
2.3.2.1	Typologie des corpus utilisés dans mes travaux	120
2.3.2.1.1	Source	120
2.3.2.1.2	Langues	123
2.3.2.1.3	Médium	124
2.3.2.1.4	Niveau de spécialisation	125
2.3.2.2	Exploitation des corpus pour la lexicographie, la terminologie et la traduction	126
<b>2.4</b>	<b>Motifs</b>	<b>127</b>
2.4.1	La circulation des termes	128
2.4.2	Le contexte dans les outils du traducteur	129
2.4.2.1	Cerner ce qu'est un contexte utile pour le traducteur	129
2.4.2.2	Encoder le contexte dans différentes ressources lexicales	130
2.4.2.2.1	Dans un outil d'acquisition du lexique	130
2.4.2.2.2	Dans les bases de données terminologiques	131
2.4.2.2.3	Dans les dictionnaires unilingues : « the additional example feature »	133
2.4.3	Du dictionnaire à l'intelligence artificielle : former les traducteurs de demain	133

## CHAPITRE 3 - PERSPECTIVES : DU MOT AU SIGNE, DE LA TRADUCTION A L'INTERPRETATION

### 137

<b>3.1</b>	<b>Préambule : précisions terminologiques et contextualisation</b>	<b>137</b>
3.1.1	Langue des Signes (singulier) vs. Langues des Signes (pluriel)	137
3.1.2	Langues des Signes vs. Langues vocales	138
3.1.3	Les paramètres des Langues des Signes	140
3.1.4	Sourd avec un S majuscule & culture Sourde	140
3.1.5	La recherche linguistique sur les LS : une lente éclosion	141
3.1.6	Enjeux actuels des recherches en linguistique de la LSF : bref tour d'horizon	142
3.1.7	Point de vue adopté sur la LSF et les LS - L'Approche Sémiologique	145
<b>3.2</b>	<b>Problématiques lexicographiques et terminologiques appliquées à la LSF : enjeux, premiers résultats et prospective</b>	<b>145</b>

3.2.1	Contextualisation : l'émergence d'un nouvel objet de recherche	146
3.2.1.1	Contexte local : pédagogie	146
3.2.1.2	Contexte local : encadrement de la recherche	146
3.2.1.3	Contexte national	147
3.2.1.4	Contexte international : "2023, Global Year of STEM Sign Language Lexicons"	148
3.2.2	Lexicographie (numérique) de la LSF : un (premier) état des lieux	150
3.2.2.1	Préambule : le manque d'études métalexigraphiques sur la LSF, en particulier sur la lexicographie électronique de la LSF	150
3.2.2.2	Particularités de la LSF et impact sur la lexicographie	152
3.2.2.2.1	Enjeux liés à la constitution de ressources lexicographiques en LSF	152
3.2.2.2.2	Les défis d'une consignation lexicographique	153
3.2.2.2.3	Un état de fait : un paysage lexicographique encore en construction	159
3.2.2.3	Bref état des lieux des dictionnaires électroniques de LSF	161
3.2.2.3.1	Méthodologie de l'analyse	161
3.2.2.3.2	Analyse des ressources	162
3.2.2.3.2.1	Dénomination de la ressource donnée par les concepteurs	163
3.2.2.3.2.2	Date de création	163
3.2.2.3.2.3	Statut des concepteurs de la ressource	163
3.2.2.3.2.4	Utilisateurs visés	163
3.2.2.3.2.5	Type de langue couverte (langue générale vs. langue de spécialité)	163
3.2.2.3.2.6	Domaines de spécialité couverts	164
3.2.2.3.2.7	Taille de la nomenclature	164
3.2.2.3.2.8	Fonctionnalités de recherche	165
3.2.2.3.2.9	Résultats de la recherche : affichage et contenu	166
3.2.2.3.2.10	Fonctionnalités d'interaction avec les utilisateurs : présence et caractérisation	170
3.2.2.3.2.11	Autres potentialités du numérique	170
3.2.2.4	Du concepteur à l'utilisateur : point(s) de vue sur les ressources	171
3.2.2.4.1	Point de vue des concepteurs	171
3.2.2.4.2	Point de vue des utilisateurs	172
3.2.2.5	Perspectives	173
3.2.3	LSF et terminologie	180
3.2.3.1	Préambule : Contextes	180
3.2.3.1.1	Un vide terminologique : le déficit de signes spécialisés	182
3.2.3.1.2	Un vide <i>métaterminologique</i> : le manque d'études sur la terminologie en LS(F)	184
3.2.3.1.3	La prise de conscience de l'accroissement des besoins terminologiques en LS(F) : un contexte favorisant pour la recherche	186
3.2.3.2	Etudes en cours : de la création lexicale à l'implantation	186
3.2.3.2.1	La création lexicale en LSF	186

3.2.3.2.1.1	Les contextes de création de signes spécialisés	187
3.2.3.2.1.2	La LSF, une langue adaptée à la création lexicale spécialisée	190
3.2.3.2.1.3	Stratégies utilisées par les interprètes en LSF en milieu scolaire	191
3.2.3.2.2	La terminologie des LS en devenir	191
3.2.3.2.2.1	Aperçu des ressources existantes pour la terminologie de la LSF	191
3.2.3.2.2.2	Le processus de création de signes spécialisés dans le domaine de l'architecture	194
3.2.3.2.3	Possibilités offertes par la technologie dans le développement des ressources terminologiques en LSF	195
	<b>CONCLUSION : VERS LES OUTILS COLLABORATIFS ET LA TRADUCTION OUVERTE</b>	<b>197</b>
	<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>198</b>
	<b>ANNEXE 1 – RESUME DES PROJETS</b>	<b>219</b>
	<b>ANNEXE 2 - LA LEXICOGRAPHIE BILINGUE EN PRATIQUE : LEXICOGRAPHE, REVISEURE ET ASSISTANTE DE RECHERCHE POUR LE PROJET DU <i>DICTIONNAIRE CANADIEN BILINGUE</i> (DCB) (1998-2005)</b>	<b>222</b>
	<b>ANNEXE 3 – CURRICULUM VITAE ANALYTIQUE</b>	<b>245</b>



# Liste des figures

Figure 1 : L'entrée mère dans le HARSH 1967.....	9
Figure 2 : L'entrée mère dans le HARSH 1996.....	9
Figure 3 : L'entrée mère dans le RCSS 1995.....	10
Figure 4 : Les groupes d'experts de la Commission d'enrichissement de la langue française de la DGLFLF (2022). .....	41
Figure 5 : Fiche fumerolle tirée de TERMIUM (consultée le 01. 12.23).....	45
Figure 6 : Encart culturel Halloween dans le OXHA 2009.....	53
Figure 7 : Représentation biaisée des Amérindiens via la traduction de The Magic Tree House...62	
Figure 8 : Modèle d'efforts de Daniel Gile (Gile, 1985, p. 44) .....	67
Figure 9 : Extrait du Mot et l'idée 2 (2021) : classement des unités lexicales .....	79
Figure 10 : Anglicismes retenus pour l'analyse, classés par type [[MEM-2] Josselin (2001) : 71-72] .....	87
.....	
Figure 11: Typologie utilisée pour l'analyse des emprunts en volcanologie .....	89
Figure 12 : Diversité des langues prêteuses en volcanologie .....	89
Figure 13 : Répartition par type des 68 emprunts dans le domaine de la volcanologie.....	90
Figure 14 : L'interface de l'outil d'observation du travail des traducteurs ARGOS .....	113
Figure 15 : Interface Interpreter's View de IATE .....	116
Figure 16 : Fonctionnalités offertes par l'outil Interpretbank .....	117
Figure 17 : Utilité de divers corpus à divers stades de la traduction (Loock, 2016) .....	122
Figure 18 : Corpus ayant servi à la constitution de la ressource MAREL .....	122
Figure 19 : Transcription sous Praat (à droite) et audio autoscroll audio généré via XML/Pangloss (à gauche) (Mas & Przewozny, 2023) .....	125
Figure 20 : Prototype d'entrée de dictionnaire bilingue enrichie par des données de corpus (erupt v.).....	127
Figure 21 : Schématisation de la démarche d'analyse basée sur corpus .....	127
Figure 22 : Présentation du lexique lié aux perceptions dans une ancienne édition du Mot et l'idée 2 (1990).....	130
Figure 23 : Extrait du Mot et l'Idée 2 (2021) montrant le travail effectué sur les schémas collocationnels .....	131
Figure 24 : Divers moyens de représenter graphiquement le signe [ENSEIGNER] (Bonnal-Vergès, 2014, p. 255). .....	154

Figure 25 : Copie d'écran d'un extrait de vidéo pour le signe [ENSEIGNER] sur Elix .....	155
Figure 26 : Liste des ajouts de signes ornithologiques sur Elix.....	164
Figure 27 : Page d'accueil permettant d'effectuer une recherche dans Sematos.....	166
Figure 28 : Post Facebook Elix : collecte de signes [MERCREDI].....	168
Figure 29 : Entrée décantation dans OCELLES.....	169
Figure 30 : Page de contact sur le NZSLD (Vale & McKee, 2019) .....	174
Figure 31 : Interface de la plateforme NZSLShare en 2019 (Vale & McKee, 2019) .....	175
Figure 32 : Interface actuelle de la plateforme NZSLShare en 2023 .....	176
Figure 33 : Proposition pour le terme diagnosis dans NZSLShare .....	177
Figure 34 : Liste des « domaines » ou thématiques » répertoriés dans NZSLshare .....	179
Figure 35 : Propositions de signes spécialisés issues des ateliers de création lexicale STIM.....	189

On cherche des mots, on trouve le discours. On cherche le discours, on trouve des mots. Les mots, les formes sont la grande rêverie en pièces du langage indéfiniment divisé, reconstitué, pour comprendre le comprendre, avoir le sens du sens, et ne tenir que des nuées. Ainsi toutes les recherches, et les plus savantes, ne racontent jamais que le roman du langage, celui du continu à travers le discontinu, celui des demeures rêvées en errant à travers les ruines.

On a construit des bibliothèques de mots, de noms. Ce sont les dictionnaires, les encyclopédies. Mais le langage n'est pas plus fait de mots que les encyclopédies n'énumèrent des personnes ou des objets. Ces listes ne tiennent que parce qu'on projette de la langue sur des choses, et du discours sur la langue. Une histoire sur de la nature. Le monologue des dictionnaires et encyclopédies est une conversation qu'on a avec soi-même, en feuilletant les présents du passé, les passés du présent. Les systèmes du monde y deviennent l'autoportrait du lecteur.

(Meschonnic, 1991, p. 9-10)

# INTRODUCTION

Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,  
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,  
Polissez-le sans cesse, et le repolissez,  
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.  
Nicolas BOILEAU, *l'Art Poétique*

Rédiger la note de synthèse afin d'obtenir l'Habilitation à Diriger des Recherches permet à l'enseignant-chercheur de retracer son cheminement intellectuel, en y puisant en tout premier lieu ce qui a pu déclencher sa vocation, puis ce qui a nourri sa réflexion et fait naître d'autres intérêts de recherche et d'autres collaborations. La métaphore du chemin, avec ses multiples bifurcations, mais aussi ses rencontres successives, peut s'avérer utile, mais son caractère un peu monolithique, d'un point de départ à un point d'arrivée, ne saurait assez bien rendre le côté diffus ou foisonnant d'une activité académique. L'image du tissage d'une toile, technique d'assemblage où différents fils – fils de chaîne ou fils de trame – s'entrecroisent de manière régulière et avec de nombreux allers-retours pour former l'armure du tissu, me semble plus appropriée. De plus, elle fait honneur à Robert Dubuc qui prend pour exemple ce domaine d'activité dans le chapitre VIII de son *Manuel pratique de terminologie* (Dubuc, 1992, p. 49-54) et rend hommage au travail des Canuts de Lyon, ville qui a joué un rôle déterminant pour moi et vers laquelle je reviens pour défendre mon parcours.

Dans mon cas, le métier à tisser se révèle plutôt artisanal que mécanique, puisque je n'ai pas bénéficié de cartes perforées telles celles des métiers Jacquard qui auraient programmé à l'avance les motifs à réaliser. La trame de mes activités est incontestablement le lexique. Il me paraît indispensable de décliner quelles dimensions du lexique retiennent mon attention depuis plus d'une vingtaine d'années, et d'expliquer comment se sont développées mes recherches autour de quatre grandes disciplines, à savoir la lexicologie, la lexicographie, la terminologie et la traduction, au gré de mes investigations en corpus. Dans la présente note de synthèse, ces disciplines ne cesseront de s'entrecroiser.

Ce volume est structuré en trois chapitres. Le premier de ces chapitres retrace les fondements de ma démarche : je considère que la formation universitaire que j'ai reçue a déterminé mes objets de recherche, ainsi que mes choix théoriques et méthodologiques. Les sections de ce chapitre sont ordonnées chronologiquement, prétexte structurel pour rendre hommage aux maîtres et aux pédagogues (au sens étymologique issu du grec παιδαγωγία, celui qui mène les enfants vers le savoir) qui ont influé sur ma trajectoire et mes pratiques, me permettant d'envisager une diversité de terrains d'investigation, et qui ont marqué un faisceau de disciplines dont le point commun est le lexique. Dans le deuxième chapitre, j'explore précisément mes objets de recherche (du mot au terme, du mot au

contexte, du mot au signe), mes parti-pris théoriques dans des perspectives pratiques, situées et interdisciplinaires, et mes options méthodologiques empiriques et outillées, avant d'en exposer les principaux motifs sous les angles suivants : la circulation des termes, le contexte dans les outils du traducteur et la formation des traducteurs de demain, du dictionnaire à l'intelligence artificielle. Dans le troisième chapitre, je formule le cadre d'une nouvelle dynamique de recherche collaborative à la fois universitaire et tournée vers la société qui est un aboutissement logique de mes travaux exposés au chapitre 2, et qui trouve actuellement sa concrétisation dans un motif plus complexe qui implique les Langues des Signes, et un passage de la traduction vers l'interprétation.

# Chapitre 1 - Formation, diversité des terrains, ouvertures exploratoires

Le présent chapitre expose de quelle manière la formation universitaire que j'ai reçue en France et au Canada a radicalement influé sur mon appétence pour le lexique, qui est l'objet central de mes intérêts scientifiques. Au fil des sections suivantes, je montre à quel point mes options théoriques et méthodologiques sont le résultat de l'apprentissage auprès d'experts du lexique, lexicologues, lexicographes, terminologues et traductologues, que je considère comme de véritables passeurs.

## 1.1 Où les premiers fils furent tirés – La traduction en classe préparatoire (1995-1996)

Mon intérêt pour le lexique est, sans aucun doute, fort ancien. Il s'est longtemps traduit par une fascination assez naïve pour l'objet dictionnaire semblable à celle décrite par Meschonnic (Meschonnic, 1991)<sup>1</sup> ou celle que Sartre évoque dans *Les Mots* et que j'ai citée en exergue de ma thèse de doctorat<sup>2</sup>. La manière dont les mots sont construits, la manière dont ils sont utilisés, leur provenance, leur signification exacte ont également toujours piqué ma curiosité au vif. Mais s'il faut tenter de trouver une origine précisément datable à ce qui furent tout d'abord mes centres d'intérêt majeurs, la lexicographie et la traduction, il faut remonter au rythme cadencé des cours de traduction dispensés par Françoise Grellet en Khâgne au Lycée Henri IV à Paris. Passage obligé d'une khâgneuse préparant les concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de Cachan et de Fontenay en option anglais, l'entraînement (intensif) pratiqué pendant une année (1995-1996) à la redoutable épreuve de thème écrit – dont la vertu pédagogique pour l'apprentissage de la *traduction* est toutefois discutable (Le Dizé, 2015, p. 6-7) (Chartier, 2012, p. 17-24) – a indubitablement joué un rôle décisif. Cet entraînement m'a tout d'abord permis d'acquérir une méthodologie rigoureuse telle qu'elle est décrite dans les nombreux ouvrages pédagogiques concernant la traduction publiés par Grellet (*Apprendre à*

---

<sup>1</sup> « Mais est-ce qu'on lit un dictionnaire ? On l'utilise (...). De la consultation à la dérive, on se laisse glisser comme, quand on était enfants, on se perdait dans le *Petit Larousse* ou le *Quillet* familial » (Meschonnic, 1991, p. 26). « [...] [L]a curiosité pour les mots n'est pas de l'ordre de la rhétorique. Côté de Vaugelas et de Bouhours. Elle est du côté de Furetière. La recherche des histoires, une manière de voyage. Collecteurs et lecteurs allant au dictionnaire comme dans un cabinet de curiosités. La brocante du langage » (Meschonnic, 1991, p. 178).

<sup>2</sup> « [L]e Grand Larousse me tenait lieu de tout : j'en prenais un tome au hasard, derrière le bureau, sur l'avant-dernier rayon A-Bello, Belloc-Ch ou Ci-D, Mele-Po ou Pr-Z (ces associations de syllabes étaient devenues des noms propres qui désignaient les secteurs du savoir universel : il y avait la région Ci-D, la région Pr-Z, avec leur faune et leur flore, leurs villes, leurs grands hommes et leurs batailles); je le déposais péniblement sur le sous-main de mon grand-père, je l'ouvrais, j'y dénichais les vrais oiseaux, j'y faisais la chasse aux vrais papillons posés sur de vraies fleurs. Hommes et bêtes étaient là, *en personne* : les gravures, c'étaient leurs corps, le texte, c'était leur âme, leur essence singulière (...). Platonicien par état, j'allais du savoir à son objet ; je trouvais à l'idée plus de réalité qu'à la chose, parce qu'elle se donnait à moi d'abord et parce qu'elle se donnait comme une chose. C'est dans les livres que j'ai rencontré l'univers : assimilé, classé, étiqueté, pensé, redoutable encore (...). » (Sartre, 1972, p. 45-46)

*traduire. Typologie d'exercices de traduction* (Grellet, 1991), *Initiation au thème anglais. The Mirrored Image* (Grellet, 1993b), *Initiation à la version anglaise. The word against the word* (Grellet, 1993a). La méthodologie détaillée dans ces ouvrages, véritable reflet (ou *mirrored image* ?) de qu'elle dispensait en cours, nourrit actuellement ma pratique de l'enseignement de la méthodologie de la traduction auprès des anglicistes et des futurs traducteurs professionnels (voir l'annexe 3, partie III – Activités d'enseignement).

Les apports de cet enseignement vont toutefois bien au-delà de ces bases méthodologiques. C'est là, rétrospectivement, qu'ont été tirés les premiers fils d'une réflexion dédiée au lexique et à la traduction. J'en dénombre **sept** :

(1) Une première approche de la **linguistique contrastive**.

Bien qu'en des termes sans doute très simplifiés, comme en attestent les trois citations suivantes tirées des manuels de Grellet, cet entraînement au thème attire nettement mon attention sur un fonctionnement différencié de la langue française et de la langue anglaise, notamment au niveau **syntactique**, élément essentiel à prendre en compte dans l'exercice de la traduction (« préférence » de l'anglais pour la coordination, pour les tournures verbales...).

On trouvera en effet souvent en français des phrases brisées, des ruptures de syntaxe, alors qu'il est beaucoup plus difficile, en anglais, de rompre le schéma de base : Sujet + verbe + Complément d'objet direct. (Grellet, 1993b, p. 23)

Les règles de ponctuation ne sont pas les mêmes en anglais et français. (Grellet, 1993b, p. 24)

Les cas où il y a inversion sujet-verbe ne sont pas les mêmes en anglais et en français. (Grellet, 1993b, p. 28)

De manière plus marquée toutefois encore que pour la syntaxe, les enseignements en thème de F. Grellet m'amènent à porter mon regard sur les différences de **sémantique lexicale** entre le français et l'anglais. C'est à travers toute une batterie d'exercices qui n'étaient pas encore publiés à l'époque mais dont l'essentiel constitue le contenu de son ouvrage *In so many words*, qui ne sera publié qu'en 2004 (Grellet, 2004) que je découvre que certains champs sémantiques peuvent être beaucoup plus riches dans une langue que dans une autre. Il s'agit notamment, du côté anglais, du champ lexical des sons, de la lumière, du mouvement, des façons de regarder ou de parler.... F. Grellet note alors que « la traduction française, celle du dictionnaire ou du manuel de vocabulaire, ne suffit (...) pas le plus souvent à permettre de comprendre les nuances de sens qui différencient plusieurs mots très proches » (Grellet, 2004, p. 7)). Cette approche a très largement influencé mon travail sur ces champs lexicaux lors de la révision du manuel *Le Mot et l'Idée 2* [Josselin-Leray, Roberts & Bouscaren 2021].

Cette mise en exergue d'un fonctionnement différencié des langues lors de l'exercice du thème écrit est par ailleurs exacerbée lors de mes premiers pas en traduction à vue, pratiquée elle aussi de manière hebdomadaire et alors nommée « traduction orale rapide » par F. Grellet. Celle-ci décrit d'ailleurs cette pratique dans un de ses ouvrages sous l'appellation « traduction orale rapide » (Grellet, 1991, p. 53), qu'elle classe parmi les exercices de « sensibilisation à la traduction ». Cet exercice n'est pas sans rappeler celui du « petit latin »<sup>3</sup>, que je pratiquai à haute dose, voire *ad nauseam*, l'année précédente en hypokhâgne (1994-1995), même s'il en diffère par une caractéristique essentielle : l'aller-retour, dans le cas du « petit latin », avec un texte-cible de référence<sup>4</sup>. Si l'exercice de traduction à vue possède d'indéniables vertus pour la traduction didactique, il est d'autant plus utile pour la traduction professionnelle<sup>5</sup>, comme l'indique (Roux-Faucard, 2005, p. 201) :

La traduction à vue fait partie, en tant que telle, des compétences attendues d'un traducteur professionnel. Le travail « à chaud » est donc, de ce point de vue, amplement justifié. Mais il comporte surtout des bénéfices didactiques considérables. Le premier d'entre eux provient de l'urgence. Dans cette traduction improvisée et en groupe, l'étudiant responsable n'a pas le temps de se laisser fasciner par les mots du texte. Une fois le sens compris, il faut le faire passer ; l'auditoire attend et cette urgence mobilise au maximum les ressources expressives. Le second bénéfice est produit par le caractère collectif du travail, qui nous amène à utiliser la notion de « négociation ». Le sens du texte original est l'objet

---

<sup>3</sup> Par « petit latin », on entend un « travail sur éditions bilingues, juxtalinéaires et autres formes d'aller-retour entre français et langue ancienne visant à accompagner la compréhension d'un texte latin ou grec authentique » (définition fournie à l'occasion d'une table-ronde lors du workshop international « Pourquoi et comment faire lire des textes latins et grecs aujourd'hui ? » organisé à l'Université Paul Valéry Montpellier 3, <https://calenda.org/414539> ). Exercice prisé dans l'enseignement supérieur, notamment en classe préparatoire, il consiste à « prendre une œuvre latine en édition bilingue et (...) essayer de comprendre le texte latin en repérant la structure des phrases et *en s'appuyant sur le contexte pour déterminer le sens des mots* (j'ajoute les italiques). Il est alors possible de se reporter à la traduction française proposée en vis-à-vis pour confirmer une intention ou se débloquer si le sens du latin reste obscur ». <https://petitlatin.com/2018/09/29/quest-ce-que-le-petit-latin/>, consulté en juin 2019.

<sup>4</sup> La pratique de cet exercice 'ancestral' dans les études de lettres perdure, mais fait l'objet d'un questionnement didactique, comme en témoigne l'organisation de la table-ronde présidée par A.-M. Kolde (Haute école pédagogique de Lausanne) sur la question suivante en novembre 2017 : « Faut-il encore faire pratiquer le petit latin/grec ? » lors du workshop international cité dans la note précédente. Voir <https://reainfo.hypotheses.org/10132> (consulté le 24/06/2019).

<sup>5</sup> Il semble nécessaire à ce stade de définir que j'entends par *traduction didactique* et *traduction professionnelle*. Je m'alignerai sur la distinction faite par (Collombat, 2021, p. 260), elle-même héritée de l'ouvrage fondateur de Jean Delisle, *la Traduction raisonnée* (Delisle, 2013) : « La première désigne la traduction effectuée comme exercice dans le but d'apprendre une langue étrangère ou d'en perfectionner sa connaissance (d'après Delisle 2013 : 688), tandis que la seconde sera définie ici comme un acte de communication interlinguistique et interculturel fondé sur l'interprétation et la production de discours contextualisés authentiques et destiné à exprimer dans une langue un contenu sémantique initialement produit dans une autre langue. A la différence de Collombat, j'engloberai dans la traduction professionnelle à la fois la traduction « pragmatique », c'est-à-dire la traduction de textes ayant « une utilité généralement immédiate et éphémère, qui [servent] à transmettre une information d'ordre général ou propre à un domaine et dont l'aspect esthétique n'est pas l'aspect dominant » (Delisle, 2013, p. 686) » (Collombat, *ibid.*), mais aussi la *traduction littéraire*, lorsque celle-ci est à visée éditoriale.



d'une négociation entre les étudiants, discussion menée en français et qui fait souvent surgir de bonnes formulations, à l'insu des participants, mais remarquées par l'enseignant.

Ce point me paraît important à mentionner pour expliquer l'évolution de mes enseignements en traduction au fil de ma carrière.

Cette première approche de la linguistique contrastive, même si elle se situe essentiellement dans le cadre de l'enseignement des langues (Durieux, 2005, p. 37)<sup>6</sup> plus que dans celui de l'enseignement de la traduction à proprement parler, m'a permis de circonscrire mes premiers intérêts.

(2) La découverte de la notion de **collocation** et la prise de conscience de l'importance de l'**idiomaticité** pour la traduction.

Même si, à l'époque, la centralité de notion de **collocation**, notion aux contours que je jugeais encore assez flous, n'était pour moi pas encore assez palpable, c'est rétrospectivement que je peux affirmer que c'est bien lors de ces cours de thème que mon esprit a été ensemencé. Cette notion m'était alors totalement inconnue, et Grellet y consacre un peu plus de deux pages dans son ouvrage de thème, la définissant en ces termes simples<sup>7</sup> : « La collocation est la relation qui lie certains mots que l'on trouve fréquemment associés (...) C'est comme si certains mots s'unissaient spontanément » (Grellet, 1993b, p. 140). Dans son ouvrage de 2004, elle consacre un chapitre entier à ce qu'elle définit comme une « association courante de deux ou plusieurs termes » (Grellet, 2004, p. 98). Sans recourir très explicitement à la notion de figement lexical ou à des notions fines de sémantique, elle montre toutefois l'influence du processus collocatif sur la construction du sens (Grellet, 2004, p. 98) :

---

<sup>6</sup> « Dans ce cas, l'exercice de traduction répond à une préoccupation tout axée sur la langue. La traduction est alors considérée comme la mise en contact de deux langues. La démarche mise en œuvre dans l'opération traduisante est de nature contrastive. La traduction permet de mettre en évidence les différences de découpage du lexique et de structures syntaxiques entre les deux langues et, ainsi, contribue à l'apprentissage de la langue étrangère ».

<sup>7</sup> Notons que F. Grellet utilise aussi le terme de *cooccurrents* dans son ouvrage de 2004 (Grellet, 2004, p. 50-52), mais dans une acception assez inhabituelle : non comme terme synonyme de *collocation* (ce qui est l'usage fréquence de *cooccurrent* ou de *cooccurrence*), mais pour renvoyer à des « expressions qui comprennent deux termes courts », soit en présentant des échos sonores (*spick and span*), soit en juxtaposant des contraires ou synonymes (*pick and choose*). Il s'agit en fait de locutions géminées que Paillard (Paillard, 2000, p. 99) nomme *hendiadys*, locutions dans lesquelles les deux termes ne sont pas à interpréter séparément et dont le sens est global, et qui reposent en partie sur la rime.

On distinguera :

Les cas où il y a contrainte. L'expression est devenue figée et le couple de mots est indissociable. Dans l'exemple qui suit, l'emploi du verbe *take* est contraignant.

Prêter serment. *To take oath*.

Connaître le mot *oath* ne suffit donc pas ; il est nécessaire de connaître l'expression *take the oath*.

Les cas les plus ouverts où certains mots (adjectif + nom par exemple) sont si souvent employés en association qu'ils ont fini par avoir valeur de cliché. Il faudra essayer de trouver une collocation équivalente en anglais.

Un léger coup. *A gentle knock*.

Même si Grellet affirme que « [c]'est uniquement en lisant et en notant les expressions rencontrées que l'on peut s'[en] constituer une liste complète » (Grellet, 1993b, p. 141), elle fournissait toutefois aux étudiants de Khâgne dont je faisais partie la référence bibliographique du *BBI Dictionary of English Word Combinations* (Benson et al., 1993), qui était paru dans sa première édition à peine dix ans plus tôt (1985), mais que je ne mis pas encore bien à profit à l'époque, m'appuyant plutôt sur des outils plus traditionnels peu satisfaisants pour faire les exercices proposés. Son ouvrage de vocabulaire de 2004, lui aussi, fait la part belle aux « idiotismes », qu'elle ne se contente pas de présenter de manière thématique mais également en les catégorisant par structure (*as...as*, structures proverbiales etc.) (Grellet, 2004, p. 47-86), montrant par là, de manière subtile, que l'idiomaticité se situe à l'interface de la syntaxe et de la sémantique. (Collombat, 2021, p. 264) définit d'ailleurs l'idiomaticité – notion elle-même difficile à cerner – comme « le caractère d'un énoncé dont les structures lexicales, phraséologiques, syntaxiques et stylistiques sont conformes aux normes et usages de la langue dans laquelle il est formulé ».

Je tiens à souligner le caractère précurseur de cet enseignement qui fut le seul, parmi les enseignements de traduction que j'ai reçus dans un cursus traditionnel d'angliciste dans les années 1990, à accorder autant de place à la notion de *collocation* et à la nommer, en se fondant sur les travaux anglo-saxons (même s'ils n'étaient pas explicitement cités)<sup>8</sup>. Cette notion a depuis fait son chemin dans

---

<sup>8</sup> Notons que ce n'est qu'en 1998 que paraît le manuel de Christian Bouscaren et Frédérique Lab *Les mots entre eux. Words and their collocations* chez Ophrys (Bouscaren & Lab, 1998), destiné aux élèves des classes préparatoires littéraires et aux étudiants des filières Lettres et Sciences humaines. La quatrième de couverture indique qu'il s'agit d'un ouvrage « innovateur grâce à la présence des collocations ». A ma connaissance, cet ouvrage n'a pas connu le succès escompté dans l'enseignement de la traduction didactique dans les filières LLCE & LEA. Par ailleurs, les « collocations » répertoriées dans cet ouvrage, qui sont classées par grande thématique (action, the mind abstract relations, feelings, the family and family life...) ne sont pas toutes des collocations à strictement parler. On trouve ainsi *to make a brilliant/decisive/the first move*, que l'on peut considérer comme une collocation, mais également des séquences qui illustrent d'autres types de figement lexical, par exemple « in every part of the known universe », ainsi que des contextes illustratifs contenant des phrases entières : « Humans have a naturally erect posture », « the credits may roll at the beginning and/or at the end of a film ». La définition de la collocation qu'en donnent les auteurs dans la préface est d'ailleurs très large : « combinaisons possibles de

un enseignement de la traduction (thème/version) encore très empreint de conservatisme pédagogique, tout particulièrement dans les filières LLCE, où les résistances vis-à-vis de la linguistique et de la traductologie sont encore nombreuses et où l'on estime que les spécialistes de littérature sont les plus à même de dispenser les cours, au détriment des spécialistes de traductologie (Léchauguet, 2021, p. 62-63) (Levick & Pickford, 2021, p. 17-19).

### (3) La primauté du sens contextuel ...et son traitement lexicographique

C'est bien l'exercice de la traduction, en particulier du thème, qui m'a fait réaliser la nécessité du mot juste, et l'importance du contexte pour la désambiguïsation sémantique. Cette préoccupation était au cœur des enseignements que F. Grellet tenait à transmettre à ses étudiants. Cela transparaît dans la récurrence de cette thématique dans ses différents manuels de traduction (Grellet, 1993a, p. 139-141) (Grellet, 1991, p. 62-77), ainsi que dans son ouvrage de vocabulaire de 2004. Celui-ci vise en effet en grande partie à faire utiliser les mots en contexte par le biais d'exercices variés : « exercices à trous, membres de phrases à associer, traduction de l'anglais en français et du français à l'anglais » (Grellet, 2004, p. 7), dont une grande partie est tirée de textes authentiques principalement issus du domaine littéraire. Cette question, inévitablement, est liée à celle de l'utilisation des dictionnaires qui est faite par le traducteur ou l'apprenti-traducteur :

Etant donné le nombre presque infini de sens et de colorations que le contexte peut donner au mot, on ne trouvera pas nécessairement dans un dictionnaire bilingue la traduction idéale du mot dans son contexte. (Grellet, 1993a, p. 139)

La mise en garde répétée contre l'utilisation naïve du dictionnaire bilingue en traduction, complétée par différents exercices de traduction avec ou sans différents types de dictionnaire, a mis au jour plusieurs éléments fondamentaux qui sous-tendent mes recherches jusqu'à ce jour et que je formule tels que je les ai perçus à l'époque :

- « Le » dictionnaire n'existe pas : il existe en réalité une multitude de dictionnaires différents qui diffèrent par leur contenu et l'utilisateur visé.
  - o C'est ainsi que j'ai découvert l'existence et l'utilité des dictionnaires unilingues pour la traduction, et en particulier l'existence de dictionnaires unilingues pour apprenants. Françoise Grellet m'a ainsi initiée au *Collins Cobuild*, qui n'était alors paru que depuis huit ans (1987), et qu'elle recommandait en particulier pour les

---

mots entre eux (quels verbes ? quels adjectifs, quels noms s'associent entre eux ? Quels sont les contextes d'emploi ? ».

informations contextuelles et les exemples. Ce dictionnaire s'est révélé tout particulièrement utile pour l'encodage dans le cadre du thème.

- Il s'est également imposé à moi, de manière corollaire à ce constat, que différents types de dictionnaires étaient en réalité complémentaires pour accomplir correctement une tâche de traduction, ce qu'elle défend d'ailleurs dans les conseils généraux de son ouvrage de version (Grellet, 1993a, p. 9-10) : dictionnaires unilingues en langue-source *et* dictionnaires unilingues en langue-cible, dictionnaire spécialisé (*BBI*). Le dictionnaire bilingue, selon elle, arrive préférablement en dernier.
- Le dictionnaire bilingue n'est pas une source d'information infaillible, et peut même se révéler une source de frustration majeure. Disposant au début de mon année de Khâgne uniquement d'une édition du *Harrap's Shorter* antérieure à la nouvelle édition de 1996 (l'exemplaire familial...), je fus constamment dans l'embarras pour effectuer des choix d'équivalents raisonnés puisque les premières éditions du *Harrap's* livraient pêle-mêle toute une série indiscriminée d'équivalents. A titre d'illustration, voici côte à côte l'entrée *mère* dans l'édition de 1967 et celle de l'édition de 1996 :

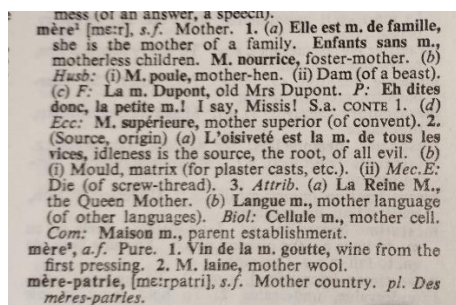


Figure 1 : L'entrée mère dans le HARSH 1967

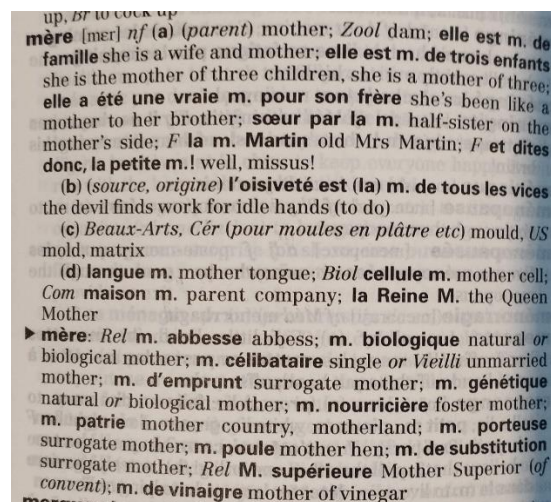


Figure 2 : L'entrée mère dans le HARSH 1996

L'édition 1996 présente des améliorations notables en termes d'aide à la discrimination linguistique. La préface précise ainsi que « l'utilisation systématique d'indicateurs clairs en langue source, qu'ils soient synonymes ou collocateurs, permet au lecteur d'identifier sans risque d'erreur la traduction du sens ou de l'usage recherché ». On voit ainsi apparaître des indications sémantiques (« parent », « source, origine ») ou des étiquettes de domaine (Beaux-Arts, Cér.) qui aident l'utilisateur

à faire un choix raisonné. Une autre différence remarquable concerne « l'accroissement du nombre d'expressions faisant désormais l'objet d'entrées à part entière » comme *mère biologique*, *mère célibataire* etc. Toutefois, cette édition n'était pas encore sortie en 1996, et je me tournai donc vers le *Robert & Collins Super Senior*, qui venait de sortir (1995), et dont la richesse des équivalents présentés en contexte était bien plus satisfaisante, comme en témoigne l'entrée pour *mère* (Figure 3)<sup>9</sup>.

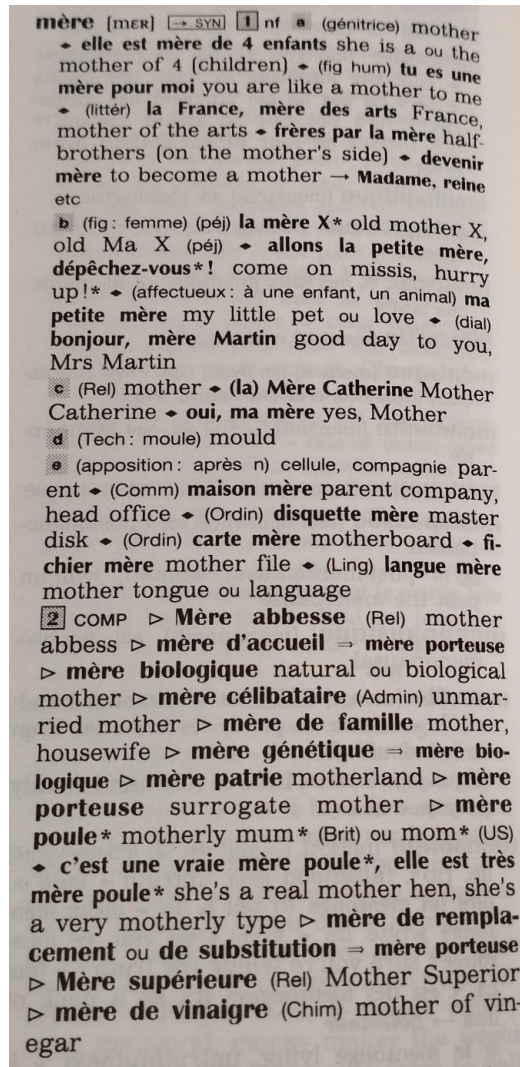


Figure 3 : L'entrée mère dans le RCSS 1995

Les inconvénients majeurs auxquels je me heurtai malgré tout sont ceux qui ont été identifiés par Ingrid Meyer dans ses premiers travaux, qui portaient sur l'utilisation du dictionnaire bilingue général

<sup>9</sup> La comparaison de la Figure 2 et de la Figure 3 permet au passage de noter une similarité assez flagrante entre la microstructure du HARSH de 1996 et celle du RCSS de 1995 notamment au niveau de la présentation des composés, ce qui montre de manière assez évidente que les dictionnaires se renouvellent souvent par imitation de ce que pratiquent leurs concurrents et/ou leur prédécesseurs...

dans le cadre de la traduction universitaire, en particulier dans le cadre du thème, à savoir : tout d'abord, les insuffisances des dictionnaires concernant le choix de l'équivalent approprié en langue-cible, et, ensuite, les insuffisances concernant la combinaison de l'équivalent, une fois correctement choisi, avec d'autres éléments du contexte (Meyer, 1988, p. 369). Cette problématique devait venir très largement nourrir ma réflexion dans mon mémoire de maîtrise [[MEM-2] Josselin (2001)], dont la première partie est consacrée aux dictionnaires bilingues généraux et à leur utilisation pour la traduction (y compris un résumé de leurs points forts et de leurs points faibles).

#### (4) Une sensibilisation à l'importance en traduction de **la variation lexicale**

C'est par le biais des questions de registre et de dialecte que les enseignements de Françoise Grellet m'ont sensibilisée à la problématique de la variation lexicale : la variation diatopique (appliquée aux variétés de l'anglais, mais qui se résumaient à l'époque à l'opposition anglais britannique / anglais américain), la variation diachronique, la variation diaphasique et, sans doute dans une moindre mesure, la variation diastratique<sup>10</sup>. Bien que ces concepts ne soient pas aussi clairement distingués et nommés dans son ouvrage consacré au thème, on y retrouve deux sous-chapitres – au sein du chapitre dédié à la question du style et du ton – qui abordent « la langue familière » et « la gamme des registres » dans les termes suivants (Grellet, 1993b, p. 148) :

Il faudra donc déceler par exemple :

Les archaïsmes

Les néologismes (souvent révélateurs de la langue parlée par un groupe social ou un groupe d'âge)

Certaines formes dialectales géographiques (ex : patois auvergnat ou parigot) ou sociales (ex : parler lycéen, snobisme mondain...)

Certains mots qui « détonnent » dans un discours parce qu'ils sont plus recherchés ou plus familiers que le reste du texte et donc particulièrement chargés de sens ;

Des caractéristiques syntaxiques ou lexicales (répétitions par exemple) reflétant l'idiolecte du locuteur

Deux points essentiels m'ont marquée. D'une part, la variation pouvait affecter différentes composantes de la langue : ces différents types de variation pouvaient se situer strictement au niveau du mot ou affecter également la syntaxe (et il pouvait là y avoir des divergences entre l'anglais et le

---

<sup>10</sup> « Dans la littérature francophone, on a pris l'habitude de classer, suivant Coseriu (1969), les variations en fonction de différentes dimensions : selon le temps (diachronique), l'espace (diatopique), les caractéristiques sociales des locuteurs (diastratique) et les activités qu'ils pratiquent (diaphasique). On ajoute parfois une dimension en fonction du chenal – oral ou écrit – employé (diamésique). Ce classement prend comme principe de classement le locuteur : il regroupe la variation interpersonnelle d'une part (dépendant des individus eux-mêmes, selon des angles différents, dans le temps, selon le lieu et suivant la position sociale), et la variation intrapersonnelle (selon l'usage et le répertoire d'un même locuteur dans différentes activités : situation et chenal) » (Ledegen & Léglise, 2019, paragr. 14).

français). D'autre part, la réflexion sur la variation devait aussi inclure la distinction entre la langue parlée et la langue écrite (ce que certains peuvent considérer comme une variation supplémentaire, la variation diamésique<sup>11</sup>), même si cette distinction peut parfois se révéler floue ou d'une authenticité douteuse, comme dans les cas de dialogues insérés dans de la fiction<sup>12</sup> – qui représentait à l'époque le support quasi-exclusif des cours de traduction<sup>13</sup> – ou dans les cas d'écrit oralisé, d'oral transcrit etc.

#### (5) L'introduction de la notion de **genre textuel**

L'introduction à la notion de variation s'est faite également en lien avec celle de genre textuel ; la citation de Grellet (Grellet, 1993b, p. 149) que je présente maintenant suit immédiatement celle mentionnée juste au-dessus :

Il est aussi important de voir si le texte appartient à un genre donné qui peut avoir, en anglais, des règles d'écriture quelque peu différentes de celles du français. Par exemple :

Articles de journaux (*journalese*, avec, en anglais, l'utilisation fréquente du passif, des règles syntaxiques spéciales régissant la composition des gros titres – *headlines*, un vocabulaire particulier, etc.) (...)

Lettres (avec la nécessité de trouver un équivalent aux formules de politesse finales plutôt que de les traduire)

Notices, panneaux, etc. qui utilisent souvent une langue figée

Défense de marcher sur l'herbe. *Keep off the grass*

Petites annonces

Recettes de cuisine, etc.

Mon attention avait ainsi déjà été attirée sur des fonctionnements linguistiques différents selon la situation de communication affectant plusieurs composantes comme le lexique ou la syntaxe, sur l'existence, dans certains contextes plus spécialisés, de formulations figées, et sur la complexité que cela peut représenter pour le traducteur. En filigrane, on retrouve dans ces lignes la nécessité pour le traducteur d'effectuer une analyse du contexte situationnel afin d'effectuer des choix de traduction raisonnés.

---

<sup>11</sup> Pour certains, la variation diamésique peut être considérée comme autonome, pour d'autres l'opposition oral/écrit n'est qu'une composante de la variation diaphasique (Gadet, 2017).

<sup>12</sup> On peut ainsi penser à la représentation faite par Mark Twain de l'accent d'un des protagonistes, Jim, dans son roman *Huckleberry Finn* (1884) : dans de nombreux dialogues entre Huckleberry Finn et Jim, Twain associe de manière stéréotypique l'accent non rhotique au Black English Vernacular (qui est effectivement non rhotique), comme l'analyse Jacques Durand (Durand, 1999) (*fourteen* écrit *foteen*, *first* écrit *fust*, etc.). Les difficultés de traduction qui découlent de la polyphonie sociolectale de cet ouvrage ont été largement documentées (Lavoie, 2007) (Jenn, 2003) (Gouanvic, 2004) (Wecksteen, 2012).

<sup>13</sup> Force est de constater que, presque 30 ans plus tard, comme le fait très justement remarquer (Léchaugette, 2021, p. 62-63), ceci a à peine changé dans les filières LLCER de l'université française.

(6) Une sensibilisation à l'importance de la **directionnalité** de la traduction

Un autre apprentissage essentiel de l'enseignement de F. Grellet est l'absence de symétrie dans la directionnalité de la traduction, ce que note également (Durieux, 2005, p. 37-38), un phénomène dont je n'avais pas conscience jusque-là. Le sens dans lequel on traduit (d'une langue étrangère vers sa langue maternelle, ou d'une langue maternelle vers une langue étrangère) influence notre manière de traduire. En particulier, dans la traduction « non native » pour reprendre les termes de (Duběda, 2018), on peut noter une certaine tendance à sous-traduire, car « établir le seuil d'acceptabilité au-delà duquel une structure ou une expression peu courante ne passera pas » est difficile.

(7) Une première initiation à deux procédés lexicogéniques majeurs : composition/dérivation

Parmi les nombreux exercices proposés par F. Grellet autour de la traduction figuraient des exercices d'analyse morphologique (qui n'en portaient pas encore le nom). Elle présente ainsi dans son ouvrage de vocabulaire de 2004 les deux procédés de formation lexicale majeurs que sont la composition et la dérivation, définis en termes simples dans des sous-chapitres qui leur sont exclusivement consacrés (Grellet, 2004, p. 112-124).

En résumé, les enseignements dispensés par Françoise Grellet pendant l'année de khâgne m'ont ouvert les premières portes de la lexicologie, de la lexicographie, de la traduction et de la traductologie. Il me semble qu'à l'issue de cette année dense mes principaux questionnements, reconstruits a posteriori, et nés de la pratique, pouvaient se résumer ainsi :

- Quels sont les procédés de formation des mots ? Peut-on les étudier de manière systématique ?
- Comment sont fabriqués les dictionnaires ?
- Par qui sont fabriqués les dictionnaires ?
- Comment peut-on les améliorer pour qu'ils répondent le mieux possible aux besoins des utilisateurs, en particulier dans le cadre de la traduction ?
- Du point de vue de l'utilisateur, comment optimiser sa recherche dans les dictionnaires pour que celle-ci s'avère fructueuse et que la tâche de traduction soit réalisée en ayant le plus de clés en main ? Cette dernière question est en lien avec la question de la complémentarité des différents types de dictionnaires et d'une utilité divergente selon les différentes phases du processus de traduction.

C'est pendant cette période qu'a également commencé à s'enraciner en creux la conviction de la nécessité d'apprendre aux étudiants à savoir utiliser un dictionnaire, conviction dont j'apprendrai par



la suite qu'elle était partagée par d'autres, notamment, et par la meilleure des coïncidences, par Roda Roberts (Roda P. Roberts, 1992).

## 1.2 La découverte d'un ouvrage phare en lexicologie et d'une communauté d'experts en lexicographie (1996-1997)

### 1.2.1 Le Précis de lexicologie anglaise de Jean Tournier, ou la métamorphose de l'okapi, du lamantin ou de l'ornithorynque en capitaine Cook<sup>14</sup>

Un deuxième jalon marquant dans mon parcours initiatique se situe pendant mon année de Licence LLCER anglais, effectuée en parallèle de ma scolarité à l'École Normale Supérieure de Cachan, où je fus admise en 1996 à l'issue de mes deux années de classes préparatoires : ce fut la découverte, quasiment par hasard, au détour d'une étagère de la bibliothèque universitaire de l'Université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle, encore alors localisée sur le site de Censier, de l'ouvrage de lexicologie anglaise de Jean Tournier *Précis de lexicologie anglaise* (3<sup>ème</sup> édition 1993) publié chez Nathan Université et préfacé par David Crystal (Tournier, 1993). Je crois pouvoir affirmer que le moment fut épiphanique : un monde nouveau s'ouvrit à moi, puisque je découvris pour la première fois que je n'étais pas la seule à m'intéresser à la formation des mots, que l'ensemble des mécanismes de création des mots pouvaient être nommés et décrits de manière méthodique. Je découvris alors (avec délectation !) la réflexion autour de la difficile définition du mot, une notion « qui semble acquise, qui est largement répandue et dont la commodité est indiscutable », mais qui reste « tout à fait insaisissable » (Tournier, 1993, p. 9), ainsi que la version simplifiée des douze matrices lexicogéniques de Tournier<sup>15</sup> et le concept de dynamique lexicale, qui fonde l'ouvrage.

Ce faisant, tout comme Tournier le fait remarquer dans son introduction où il note que « la plupart [des professeurs d'anglais] ont dû subir, au cours de leurs études, un enseignement d'où la lexicologie, au sens vrai du terme, était aussi absente que le mot *lexicology* l'est lui-même dans les dictionnaires », je m'interrogeai sur l'absence assez singulière de cette branche de la linguistique dans mon cursus d'angliciste à l'Université Paris 3. L'enseignement de linguistique dispensé à l'époque était en effet centré sur la syntaxe, et notamment la syntaxe de la phrase complexe (subordonnées relatives, nominales, adverbiales, clivées et pseudo-clivées). Cet enseignement, dispensé par Béatrice Vautherin

---

<sup>14</sup> « Nous avons souvent eu l'impression que le lexicologue angliciste était, de la part de bon nombre de spécialistes des autres domaines de la linguistique anglaise, l'objet d'une curiosité amusée, teintée d'incrédulité vague, analogue à celle que suscitent, chez les jeunes visiteurs de zoos, l'okapi, le lamantin ou l'ornithorynque, ou que pourrait susciter chez leurs aînés le produit des amours illicites d'un veau à cinq pattes et d'un merle blanc » (Tournier, 1985, p. 19).

<sup>15</sup> Préfixation, suffixation, dérivation inverse, composition (par juxtaposition), amalgame, onomatopée, conversion, métaphore, métonymie, troncation, siglaison, emprunt.

(traductrice notamment de *Réflexions sur le langage* de Chomsky), s'inscrivait dans une approche de grammaire générative et transformationnelle (Dubois-Charlier & Vautherin, 1997). Des TD de lexicologie anglaise figuraient toutefois au programme de la Licence de l'Institut d'études anglaises et nord-américaines de l'Université Paris IV, mais ceux-ci n'étaient pas compatibles avec mon emploi du temps et je ne pus élargir ma vision de la linguistique anglaise qu'à travers le prisme de l'histoire de la langue, suivant en tant qu'auditrice libre le cours magistral d'histoire de la langue de Leo Carruthers, qui retraçait l'évolution de la langue anglaise de ses origines indo-européennes à nos jours et jetait un éclairage sur la langue moderne à travers les grandes étapes historiques successives.

Le constat que Tournier faisait dans son *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain* en 1985, soit dix ans plus tôt, me semblait toujours extrêmement d'actualité :

« Dire que la lexicologie est le parent pauvre de la linguistique anglaise, c'est affirmer une évidence si manifeste qu'il est superflu de réunir des arguments pour l'établir » (Tournier, 1985, p. 19). Ma perception de l'époque n'était certes fondée que sur la présence (ou plutôt la quasi-absence) de cette discipline au sein des enseignements des études anglaises, essentiellement centrées sur la phonétique-phonologie et la morpho-syntaxe, mais Tournier allait au-delà de ce constat en affirmant qu'en 1985, « l'étude de la formation et du développement du lexique anglais rest[ait] un domaine inexploré » et que la *recherche* dans ce domaine était « quasi-inexistante en France ». Cela était d'autant plus flagrant que la lexicologie française avait à l'époque, toujours selon Tournier, toute la place qui lui revenait avec les travaux de Jean et Claude Dubois, Louis Guilbert, Bernard Quémada et Alain Rey, pour ne citer qu'eux. Quant à la place consacrée au lexique par la linguistique dans la tradition anglo-saxonne, celle-ci était réduite à la portion congrue, comme l'indique également Tournier, qui la qualifie de « largement insuffisante » (ibid.), ce que corrobore Renouf à la même époque (Renouf, 1987, p. 168). Celle-ci explique cette absence dans le paysage de la linguistique appliquée anglo-saxonne par le poids de la tradition, qui concevait la langue comme une série de structures syntaxiques, ou d'accumulations d'énoncés motivés socialement. La langue, selon elle, n'avait jamais été présentée comme un réseau de lexique et de relations lexicales. Une hypothèse supplémentaire qu'elle avance est que, jusqu'à l'arrivée des corpus, l'observation du comportement du lexique de la langue n'avait jamais pu se faire de manière pratique.

En somme, il ne fait nul doute qu'entrevoir un champ qui restait à défricher fut alors assez séduisant, et même si, à l'instar de Tournier, je n'avais nulle ambition de devenir « quelque capitaine Cook du lexique » (Tournier, 1985, p. 19), l'idée de l'explorer sous certaines de ses facettes faisait lentement son chemin dans mon esprit.

Aussi la thématique du lexique s'est-elle imposée lorsque nous a été présentée à l'ENS de Cachan la nécessité de réfléchir en amont à un domaine de recherche pour le mémoire de maîtrise qui allait suivre l'année d'après. Je dois à Anne-Marie Roussel, de l'ENS Cachan, d'avoir cherché pour moi, dans la communauté des anglicistes, qui pourrait encadrer un tel travail, et de m'avoir suggéré quelques noms, parmi lesquels, Jean Tournier (Université de Franche-Comté) bien évidemment, mais également John Humbley (qui était alors directeur du Centre de terminologie et de néologie à l'Université Paris XIII à Villetaneuse), lequel, lors d'un échange épistolaire, me suggéra de me rendre à la « Journée des Dictionnaires » organisée par Jean Pruvost à l'Université de Cergy Pontoise.

### 1.2.2 La Journée des Dictionnaires (19 mars 1997)

Il est indéniable que cette journée, organisée en mars 1997 sur la thématique « Les dictionnaires de langue française, de l'école à l'université », fut à la fois une révélation et un véritable catalyseur pour la suite de mon parcours. La Journée des dictionnaires, colloque international annuel « rassemblant toutes celles et tous ceux que les dictionnaires d'hier et d'aujourd'hui passionnent » selon les mots de Jean Pruvost, était née en 1993, et il s'agissait donc de sa 5<sup>ème</sup> édition (la dernière date de 2020, soit plus de 27 ans d'existence). Bien que cette conférence fût (et soit toujours) très centrée sur la langue française et sur la Francophonie (elle se tient toujours au cours de la *Semaine de la langue française*), elle me permit de découvrir les éléments essentiels suivants :

- Le dictionnaire pouvait constituer un objet d'étude
- Plus précisément, les différents *types* de dictionnaire pouvaient faire l'objet de recherches (la journée de 1997 était exclusivement consacrée aux dictionnaires d'apprentissage ; celle de 1996 portait sur les dictionnaires spécialisés et les dictionnaires de spécialité)
- Il existait toute une communauté scientifique de chercheurs ou d'enseignants-chercheurs qui se consacrait à l'étude des dictionnaires<sup>16</sup>; et cette communauté était internationale (avec, notamment une forte présence des Canadiens)
- Corollaire à cela, il existait une discipline scientifique associée, la lexicographie.

Lors d'un échange épistolaire du 18 mars 1997 avec Jean Tournier, à qui j'avais exprimé mon souhait de travailler sur des questions de lexicologie ou de lexicographie anglaise, celui-ci m'avait

---

<sup>16</sup> Communiquaient alors à cette Journée des Dictionnaires de 1997 : Pierre Corbin (communication lue), Jean Pruvost, Josette Rey-Debove, Jacqueline Picoche, Robert Gallisson, Monique Cormier et Raymond Jacquenot. Les actes de cette journée se retrouvent dans une version plus fournie sous forme de chapitre d'ouvrage dans la première partie de l'ouvrage collectif dirigé par Jean Pruvost intitulé *Les dictionnaires de langue française. Dictionnaires d'apprentissage. Dictionnaires spécialisés de la langue. Dictionnaires de spécialité* (Pruvost, 2001).

répondu : « Mademoiselle, je suis spécialiste de lexicologie et non de lexicographie, qui est une technique » (sic). Cette réponse me semble emblématique de la difficulté qu'a pu avoir la discipline scientifique qu'est la lexicographie pour s'établir au sein des études anglaises en France. Jean Tournier ne consacre d'ailleurs que la portion congrue de ses deux ouvrages majeurs à la lexicographie. Dans son ouvrage de 1985, la « pratique lexicographique » ne constitue qu'une sous-partie du chapitre intitulé « Observations complémentaires », et ne représente que sept pages sur un volume qui en contient plus de cinq cents. Il s'agit uniquement d'y présenter les faiblesses des dictionnaires existants (en l'occurrence, la 6<sup>ème</sup> édition du *Concise Oxford Dictionary* parue en 1976, dont le mode de production est qualifié de « trop artisanal » par Jean Tournier). Le *Précis de lexicologie anglaise* de 1993 (Tournier, 1993) y consacre proportionnellement un peu plus d'espace, avec un chapitre dédié intitulé « Eléments de lexicographie » (9 pages sur 208), qui contient une introduction aux différents types de dictionnaires et l'exposition de quelques « problèmes de lexicographie » (choix des entrées, polysémie ou homonymie, contenu de l'entrée : prononciation, dérivés affixés, mots composés, conversion, nombre de sens, ordre de présentation des différents sens, définition, exemples et illustrations), lesquels sont présentés sous forme de questions (« Peut-on compter les sens d'un mot ? Doit-on présenter les différents sens par ordre chronologique d'apparition, ou bien en allant du plus général au plus particulier, du plus fréquent au plus rare ? » (Tournier, 1993, p. 183)), questions auxquelles les réponses sont rarement apportées.

L'approche très critique de Jean Tournier vis-à-vis de la lexicographie (« pratique artisanale », « technique »...) et des lexicographes, qualifiés d'« auteurs de dictionnaires » (Tournier, 1993, p. 176) qui « fabriquent un outil directement utile aux lexicologues (analystes du lexique) » prenant un certain nombre de décisions « plus ou moins arbitraires » en « esquiv[ant] » diverses difficultés<sup>17</sup> ne correspondait pas totalement à la conception de la lexicographie que m'avait fait entrevoir la Journée des Dictionnaires. Aussi, après avoir rencontré sur ses conseils Valérie Brocart qui entreprenait sous sa direction une étude lexicologique des termes techniques du cinéma américain, je décidai de poursuivre ma quête de supervision et de circonscription de mon sujet de recherche. Jean Tournier me suggérait également de me mettre en contact avec John Humbley, ce qui était déjà fait, et avec André Clas au Canada.

---

<sup>17</sup> Cette vision correspond à celle décrite par (Meschonnic, 1991, p. 36), qui explique que « le linguiste est là pour que le lexicographe ne dorme pas », rapportant que « aux yeux du linguiste, qui systématise, le lexicographe apparaît comme un sous-linguiste incohérent, qui traite les mots 'au coup par coup, sans théorie d'ensemble' ».

### 1.3 La possibilité d'une année universitaire au Canada (1997-1998)

Dans le cadre de la scolarité à l'ENS Cachan, un séjour d'une année universitaire en pays anglophone était obligatoire. Le choix du Canada s'imposa presque de lui-même. Une première idée fut, sur les conseils de Leo Carruthers, de partir à l'Université de Toronto pour pouvoir découvrir le projet du *Dictionary of Old English*<sup>18</sup> qui était alors en pleine effervescence au Center for Medieval Studies, sous la direction, notamment, d'Angus Cameron, qui avait lancé le projet en 1970. Il s'agissait à l'époque d'un dictionnaire qui était pionnier dans l'utilisation de la technologie pour la lexicographie : c'est en 1997 (l'année du début de ma maîtrise) que fut lancé le *Dictionary of Old English Corpus on the Word Wide Web*. Ne possédant pas assez de connaissances sur le Vieil Anglais et sur les études diachroniques de la langue anglaise, j'écartai toutefois l'idée, avec quelques regrets. Parmi les autres pistes possibles figurait la traduction des *dime novels* américaines auxquels j'avais été exposée en cours de civilisation américaine – même si l'idée fut très furtive, elle mérite d'être mentionnée car je devais y revenir plus tard dans le cadre de la direction de mémoires de Master 2 (Patricia Bogé-Rousseau, 2011), direction ayant mené à une communication [[C-COM-8] Josselin-Leray & Bogé-Rousseau (2013)], sur la question de la traduction des sociolectes amérindiens, et une co-publication en revue [Bogé-Rousseau & Josselin-Leray 2014], mais également ultimement sur la co-direction, avec Nathalie Vincent-Arnaud, de la thèse de Patricia Bogé-Rousseau<sup>19</sup>. Dans [Bogé-Rousseau & Josselin-Leray 2014], nous tentons de démontrer que deux traducteurs français du XIX<sup>e</sup> siècle assez connus, Jules Berlioz d'Auriac et Gustave Aimard, se sont associés pour traduire un *dime novel* américain avant de se l'approprier et de le faire paraître d'abord sous le seul nom de Berlioz d'Auriac, puis sous leurs deux noms.

L'ENS de Cachan disposait d'une convention d'échange avec l'Université d'Ottawa, plus précisément avec l'Institut des Langues Secondes, ce qui s'explique par la vocation des Écoles Normales à former de futurs enseignants, notamment des enseignants de langues. S'y trouvait également la très réputée École de Traduction et d'Interprétation. Anne-Marie Roussel me fit part de l'existence d'un projet de lexicographie bilingue qui avait été lancé en 1988 mais qui venait de prendre un nouvel essor grâce à une conséquente subvention du Conseil des Arts du Canada : celui du *Dictionnaire Canadien Bilingue*, sous la houlette, de Roda P. Roberts pour l'Université d'Ottawa et d'André Clas pour l'Université de Montréal. Dans la mesure où se trouvaient alliées lexicographie et traduction, le tout dans le contexte d'une situation de bilinguisme officiel, mon choix de destination

---

<sup>18</sup> <https://doe.artsci.utoronto.ca/>, consulté le 23.10.23

<sup>19</sup> Celle-ci, soutenue en 2018, s'intitulait « Traduire et retraduire au XIX<sup>e</sup> siècle : le cas de Quentin Durward, roman historique de Sir Walter Scott, et de ses retraductions par Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret ». Elle a donné lieu à une co-publication dans la revue *Atelier de traduction* [[ACL-11] Bogé-Rousseau et Josselin-Leray (2018)].

se porta en toute logique sur Ottawa, d'autant plus que ce choix avait été encouragé par John Humbley, qui me donnait les contacts de Roda Roberts, d'Ingrid Meyer à l'Université d'Ottawa et de Diane Michaud au service de terminologie du gouvernement fédéral à Hull. Un choix dont il m'est possible de dire avec le recul qu'il ne fut pas dû au hasard, mais qu'il fut surtout heureux et déterminant pour la suite de mon parcours.

Avant de narrer plus en détail les apports de ce premier séjour au Canada, qui fut le premier d'une longue série, je souhaite m'attarder quelques instants sur ce que m'apprit ma première année à l'ENS Cachan.

#### 1.4 Un terrain pour l'anglais de spécialité : l'ENS Cachan (1996-1997)

En juillet 1996, je fus admise à l'ENS Cachan (devenue ENS Paris-Saclay en 2014) dans la section E, alors intitulée « Langues étrangères : communication et sciences pour l'ingénieur », qui dépendait du Département des Langues, créé trois ans plus tôt, en 1993, sous l'impulsion d'Yves Malier, directeur de l'ENS Cachan de 1988 à 1994. Ma promotion (8 élèves normaliens) n'était que la quatrième de ce jeune département qui avait toutefois eu un ancêtre lorsque l'ENS était encore l'École Normale Supérieure de l'Enseignement Technique (ENSET) et qu'y étaient enseignés l'art et la littérature<sup>20</sup>.

Il me semble nécessaire d'exposer la situation dans laquelle se trouvait ce « nouveau » département lorsque j'y fus admise. Dans un contexte national d'ouverture de départements de langue dans des établissements « non littéraires » faisant suite à la mise en place de la loi d'orientation du 12 novembre 1968 (loi dite « loi Faure ») qui imposait aux universités de « s'organiser en ensembles pluridisciplinaires associant, si possible, les arts et les lettres aux sciences, aux techniques et à la médecine » (Mémet, 2001, p. 310-311), les Grandes Écoles – tout comme les IUT ou les facultés « non littéraires » – se dotèrent elles aussi de départements de langue. Par ailleurs, dans les années 1980-1990, le constat fut fait qu'un nombre croissant d'enseignants d'anglais dans l'enseignement supérieur se trouvaient face à des spécialistes d'autres domaines sans y avoir été spécifiquement formés : la seule formation existante était alors le DEA offert à Bordeaux 2 par Michel Perrin et ouvert en 1991<sup>21</sup>. Parmi les Ecoles Normales Supérieures, dont la vocation première est de former les futurs enseignants de l'enseignement supérieur français, la seule à s'emparer de ce changement, comme le rappelle

---

<sup>20</sup> L'ENSET possédait des départements littéraires (dont une section d'anglais) jusqu'en 1974 où, dans la perspective des regroupements des ENS, ces départements furent déplacés à Fontenay (Barbier, 1994). Au sein de la communauté des anglicistes proches de mes préoccupations, citons notamment Jean-Louis Duchet parmi les anciens élèves de l'ENSET.

<sup>21</sup> En 2001, celui-ci s'intitulait DEA de « langue anglaise des spécialités scientifiques et techniques – méthodologie de la recherche, linguistique, didactique, culturelle, technologique », et était co-habilitée par Bordeaux 2, Montpellier 3, Toulouse 1, Paris 4-Sorbonne, ENS Cachan.

Marie-Claude Barbier (1994), première directrice du nouveau département de langues, fut l'École Normale Supérieure de Cachan. Le contexte était propice, puisque l'ex-ENSET, devenue ENS en 1985, était un « campus largement scientifique et technologique », où certaines sections, comme celles du Génie Mécanique, Génie Civil ou du Génie électrique étaient « en pleine expansion » et possédaient un « volet recherche très développé, au sein d'importants laboratoires, tels que le LURPA (Laboratoire Universitaire de Recherche en Production Automatisée) ou le LMT (Laboratoire de Mécanique et Technologie) ». Le département des langues pratiques nouvellement créé devait permettre d'être à l'écoute des besoins croissants en anglais de spécialité des élèves-normaliens des autres sections et des enseignants-chercheurs des divers laboratoires (rédaction d'abstracts et d'articles, interventions orales dans des colloques, traductions...).

En 1996-1997, ce département n'en était donc encore qu'aux premières étapes de l'affirmation de son identité en tant que référence pour l'anglais de spécialité, cette « quatrième branche de l'anglistique » (Mémet & Petit, 2001, p. 8) que l'on peut définir brièvement, en suivant (Petit, 2002, p. 3), comme « la branche de l'anglistique qui traite de la langue, du discours et de la culture des communautés professionnelles et groupes sociaux spécialisés anglophones et de l'enseignement de cet objet ». Contrairement à d'autres disciplines enseignées dans cette ENS, comme les sciences fondamentales, les sciences de l'ingénieur ou les sciences sociales, l'anglais ne disposait pas de laboratoire de recherche associé au sein même de l'école, et l'ensemble des cours que nous suivions dans notre cursus d'anglicistes, que ce soit les cours diplômants que nous suivions à l'Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle ou les enseignements qui nous étaient dispensés en parallèle à l'ENS Cachan, restaient pour l'essentiel très classiques (ce que décrivait d'ailleurs Marie-Claude Barbier en 1994). Les enseignements dispensés à l'ENS étaient alignés sur les enseignements de Licence LLCER : cours de thème et de version écrits, cours de civilisation, de littérature et quelques TD de phonétique et d'oral. Ils étaient également très orientés vers la préparation du concours de l'agrégation externe d'anglais, passage obligé de la 3<sup>ème</sup> année à l'ENS. Malgré cela, ce qui restait assez exceptionnel pour l'époque et qui différenciait la formation des anglicistes de l'ENS Cachan de celle de l'ex-ENS Fontenay St Cloud était l'introduction à la notion d'anglais de spécialité, qui se cantonna toutefois à la visite des laboratoires scientifiques de l'école, et à deux cours spécifiques en première année que je mentionnerai plus bas, et à des « encouragements » à orienter notre recherche de DEA dans cette direction (Barbier, 1994). En tout état de cause, nous étions donc très loin de l'actuel partenariat très rapproché entre l'Université Paris 7 (désormais Paris Cité) et l'ENS Saclay et très loin du Master « Anglais de spécialité » longtemps porté par l'ENS. La revue consacrée à l'anglais de spécialité et au secteur LANSAD, *ASp*, n'avait que trois ans d'existence et toute la dynamique impulsée par Michel Perrin autour du GERAS (Groupe d'Etude et de Recherche en Anglais de Spécialité) n'avait pas encore

rayonné de l'Université Bordeaux 2 jusqu'à Cachan. Ce n'est que l'année d'après (en 1997-1998), lors de mon séjour au Canada, que Michel Petit fut nommé à l'ENS Cachan. La très regrettée Monique Memet, grande figure de la formation et de la recherche en anglais de spécialité, n'arriva elle-même qu'en 2001 à l'ENS Cachan, lors de ma dernière année à l'école (que je passai hors du campus, comme je l'expliquerai plus bas).

Ces éléments de contexte me semblent importants à mentionner car ils expliquent en partie, me semble-t-il, mes liens somme toute assez ténus avec « l'école française de l'anglais de spécialité » (EFASP), notion qui s'est popularisée suite à la publication en 2001 de *L'anglais de spécialité en France : mélanges en l'honneur de Michel Perrin* (Mémet & Petit, 2001) mais dont les enjeux épistémologiques et institutionnels, notamment, restaient encore à établir en 2022, comme l'atteste la tenue d'une journée d'études intitulée « Une école française d'anglais de spécialité ? » co-organisée par le CEL (Lyon 3), le CeRLA (Lyon 2) et le CeLISo (Sorbonne Université)<sup>22</sup>. Dans l'avant-propos de l'ouvrage sus-mentionné, Monique Mémet et Michel Petit tentent de circonscrire précisément ce qu'est l'anglais de spécialité. Après l'avoir décrit comme « quatrième voie d'étude et de recherche reconnue dans le domaine plus vaste de ce que l'on a longtemps appelé les études anglaises » ou encore comme « quatrième branche de (...) l'anglistique » - ce qui est désormais bien établi, ils le définissent premièrement comme « la part majoritaire d'un vaste secteur institutionnel d'enseignement, celui des langues pour spécialistes d'autres disciplines (LANSAD) » (aspect de l'anglais de spécialité qui n'est finalement pas devenu le cœur de ma spécialisation), mais aussi comme « un domaine de recherches (...) structuré autour de quatre axes (...) : linguistique, didactique, culturel et technologique ». C'est bien l'axe « linguistique » de la recherche en anglais de spécialité qui a pris une place centrale dans ma carrière d'enseignante-chercheuse, car il nourrit, tout à la fois dans sa dimension « objectale et méthodologique », mes enseignements (à travers les cours de terminologie et de traduction spécialisée dispensés à de futurs traducteurs et interprètes) tout autant que mes axes de recherche. Mémet & Petit ajoutent (Mémet & Petit, 2001, p. 8-9) que chacun des axes de l'anglais de spécialité s'inscrit

dans un réseau dense de relations avec d'autres branches de l'anglistique, avec d'autres disciplines extérieures à l'anglistique mais en relation avec elle, avec enfin, les disciplines sur lesquelles cette recherche porte. Ainsi, les chercheurs en anglais de spécialité peuvent-ils, et doivent-ils, être aussi, à des degrés divers, les uns grammairiens, *terminologues*<sup>23</sup> ou

---

<sup>22</sup> <https://cerla.univ-lyon2.fr/activites/colloques-et-journees-detude/une-ecole-francaise-danglais-de-specialite>  
Consulté le 23.10.23.

<sup>23</sup> C'est moi qui souligne.



stylisticiens, les autres didacticiens, spécialistes des nouvelles technologies de la communication.

Dans cet exercice d'auto-analyse auquel nous pousse la rédaction de la note de synthèse, il me semble assez juste d'affirmer que, dans mon profil, le volet « terminologue » a pris le pas sur celui de chercheuse en anglais de spécialité *stricto sensu*, ce qui n'est sans doute pas sans lien avec le rôle prépondérant qu'a joué mon expérience canadienne (et que je décris plus bas).

Je souhaite toutefois ici revenir très brièvement sur les deux enseignements liés à la thématique de l'anglais de spécialité reçus pendant ma première année à l'ENS Cachan, car je peux y déceler *a posteriori* un terreau assez fertile pour mes recherches.

Le premier fut un cours magistral dispensé par Jean-Louis Martinand, professeur en Sciences de l'Éducation à l'ENS Cachan et fondateur du LIREST, initialement *Laboratoire interuniversitaire de recherche en éducation scientifique et technologique*, qui nous introduisit à l'histoire des sciences et techniques (alors que nous étions tous issus de classes préparatoires littéraires). Je retiens de cet enseignement une première sensibilisation à la notion d'épistémologie d'une discipline scientifique en général, mais également à l'importance de l'évolution d'une discipline dans les domaines scientifiques « durs » (qui peut aussi s'appliquer au domaine des SHS), deux notions cruciales pour la terminologie et notamment pour une approche diachronique de la terminologie. Les questions de diffusion et d'appropriation du savoir scientifique, ainsi que de leur vulgarisation – notion qui sera centrale dans certains de mes travaux, notamment dans mon travail de thèse - prenaient également pour la première fois tout leur sens.

Le deuxième enseignement fut dispensé par Molly McGrath, professeure invitée à l'ENS Cachan et enseignante à l'International English Learning Institute, Hunter College (City University of New York). Il s'agissait d'un cours d'introduction à l'ESP, English for Specific Purposes, présenté dans une approche nord-américaine, centré sur la question de l'enseignement des langues de spécialité (ce qui faisait écho à la philosophie des écoles normales, destinées avant tout à former des enseignants). Nous fûmes exposés les quatre piliers de l'ESP tels que (Anthony, 2018, p. 46) les résume : 1/ needs analysis (who, where, when, why?), 2/ materials & methods (how?), 3/ learning objectives (what ?) 4/ evaluation (how well?). Il nous fallut mettre cela en application en réalisant un projet appliqué fondé sur la collaboration avec les autres départements de l'ENS. Je réalisai donc pour ma part une enquête de terrain (sous la forme d'un sondage) pour établir les besoins des apprenants en anglais que constituaient les étudiants du département de Génie Mécanique et du laboratoire LMT, puis proposai un plan de cours, du matériel pédagogique sur lequel s'appuyer (en lien avec la méthodologie de la discipline des apprenants, la mécanique, comme c'est souvent le cas pour l'ESP (Anthony, 2018, p. 12) avec des objectifs d'apprentissage et une forme d'évaluation adaptés aux besoins qui avaient été

recensés. Ce qui différencie l'approche anglo-saxonne de ce qui serait l'école française de l'anglais de spécialité est notamment l'inscription de la première dans une tradition pragmatique tandis que la deuxième s'appuie plutôt sur une tradition philologique (Dury, 2022). Dans la tradition anglo-saxonne, l'ESP représente une approche d'enseignement ou d'apprentissage centrée sur l'analyse des besoins de l'apprenant (Hutchinson & Waters, 1987), (Anthony, 2018). (Anthony, 2018, p. 11) évoque ainsi la centralité des besoins professionnels (*occupational needs*), citant l'exemple des pilotes qui reçoivent une formation en langues spécifique afin de pouvoir communiquer avec les contrôleurs aériens de la manière la plus efficace possible afin d'éviter des erreurs de communication qui pourraient être susceptibles d'entraîner des blessures, voire la mort. C'est précisément cette situation de communication spécialisée et l'analyse des besoins pour la formation des pilotes et des contrôleurs aériens qu'envisage un article que j'ai co-publié avec Stéphanie Lopez et Anne Condamines en 2013 [Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2013]. De manière plus générale, il me semble rétrospectivement que cette première approche de l'analyse empirique des besoins des utilisateurs a manifestement et durablement influencé ma démarche scientifique telle que je l'exposerai dans le chapitre 2.

### 1.5 Lexicologie et lexicographie de l'anglais à Nancy 2 (1997-1998)

Le choix de mon domaine de recherche (le lexique, et en particulier la lexicologie et la lexicographie) et de mon directeur de recherche ayant été arrêté à l'issue de mes réflexions en Licence exposées plus haut, c'est en toute logique que je me suis inscrite à l'Université Nancy 2, qui proposait une maîtrise LLCE anglais qui possédait un double avantage : celui d'être accessible intégralement à distance (le service de téléenseignement de Nancy 2, sous la houlette de Marc Nussbaumer, était pionnier) alors que j'allais passer l'intégralité de l'année universitaire au Canada, et celui de se concentrer *exclusivement* sur les domaines qui m'intéressaient, la lexicologie et la lexicographie de l'anglais, ce qui était assez exceptionnel dans le panorama des formations de l'époque. En effet, les formations de maîtrise incluaient en général un socle commun des disciplines traditionnelles de l'anglistique (littérature, traduction, civilisation... et parfois linguistique), mais la spécialité n'était proposée qu'en option. Ceci était d'autant plus exceptionnel que cette formation concernait un aspect des études anglaises qui était souvent négligé, comme je l'ai indiqué plus haut et comme le soulignait John Humbley lui-même dans le descriptif de la maîtrise, précisant que « la connaissance du lexique et de son fonctionnement est (...) souvent lacunaire chez les anglicistes linguistes en herbe ». Il soulignait par ailleurs la nécessité de combler cette lacune à un moment où le jury d'agrégation externe d'anglais introduisait pour la première fois une question de lexicologie dans l'option linguistique.

J'allais ainsi bénéficier d'une spécialisation accélérée très dense qui m'inculquait tous les fondamentaux à partir desquels mes travaux se sont développés par la suite. Le programme, entièrement conçu et délivré par John Humbley, se déclinait ainsi : 1/ introduction à la lexicologie par

le prisme de la néologie, 2/ l'emprunt linguistique (du point de vue des mots anglais intégrés dans les langues de l'Europe continentale : le français et l'allemand ; avec un long développement sur la question de l'intégration), 3/ les langues de spécialité, 4/ la lexicographie (avec une focalisation sur les dictionnaires d'apprentissage, les dictionnaires bilingues et les dictionnaires de spécialité). De nombreuses lectures accompagnaient les cours : à la fois des articles de recherche spécialisés en lexicologie/lexicographie/terminologie (tirés des *Cahiers de Lexicologie*, par exemple) ou des extraits d'ouvrages scientifiques ((Sager et al., 1980), (Haugen, 1950), (Lakoff & Johnson, 1980), *Handbook of Terminology Management* (Wright & Budin, 1997) dans une version préliminaire), des analyses critiques de dictionnaires ou de répertoires lexicaux (par ex. analyse critique du *Dictionnaire bilingue anglais-français* Oxford-Hachette par Fabrice Antoine), des introductions/préfaces de dictionnaires, des extraits de glossaires spécialisés ou de textes spécialisés traduits contenant une version en langue-source et une version en langue-cible... La diversité de ce matériau m'a ainsi fait découvrir le foisonnement de la production lexicographique ou terminologique (dictionnaires de nouveaux mots, glossaires très spécialisés comme celui sur les standards de l'acier de la Commission Européenne...), l'existence d'institutions responsables de réguler l'usage de la langue (mission attribuée à ce qui se nommait alors les commissions ministérielles de terminologie), la possibilité et la nécessité de théoriser sur un certain nombre de questions, et enfin la rigueur et la méthodologie nécessaires pour réaliser des études métalexographiques.

Les tâches proposées dans le cadre de l'enseignement à distance ont également été très formatrices :

- dépouillement de la presse anglophone pour y identifier des néologismes et confrontation à un corpus d'exclusion (travail pour lequel la Bibliothèque de l'Université d'Ottawa fut d'un grand secours, et pour lequel ma démarche put être largement assimilée, au « détail » près de l'ampleur de la liste des unités potentiellement néologiques, à celle effectuée par l'Office de la Langue française et décrite par (Boulanger, 1979)), analyse lexicologique détaillée de chacun des néologismes identifiés en suivant les procédés de Tournier, assimilés dans le détail par le biais de la lecture intégrale de *l'Introduction descriptive à la lexicogénétiq ue de l'anglais contemporain*,

- rédaction d'un commentaire d'une citation polémique tirée de l'ouvrage de René Etiemble *Parlez-vous franglais ?* (Etiemble, 1964) sur les problématiques de l'anglicisation de la langue française,

- comparaison d'entrées de deux éditions de dictionnaires monolingues d'apprentissage (learner's dictionaries) : en l'occurrence, l'entrée *find* dans la deuxième édition du *Longman Dictionary of Contemporary English* de 1987 (LONG2) et dans la troisième édition de ce dictionnaire publiée en 1995.

- rédaction d'une fiche de lecture sur un ouvrage spécialisé. Mon choix s'est porté sur l'ouvrage collectif édité par John Sinclair *Looking Up- An Account of the COBUILD Project in Lexical Computing* (John Sinclair, 1987a). Cet ouvrage rend compte de l'ensemble du projet qui a mené à la publication du *Collins Cobuild English Language Dictionary* (mais dont l'envergure était en réalité bien plus large) et dont le point de départ était la constitution, sous forme informatisée, d'un corpus de 7 millions de mots représentant une sélection représentative de l'anglais écrit et parlé contemporain pour l'époque (John Sinclair, 1987a, p. vii).

Je souhaite m'attarder un court instant sur cette lecture qui a durablement développé mon appétence pour la lexicographie pratique et l'utilisation des corpus en lexicographie, et ce d'autant plus que cette lecture approfondie s'est faite en parallèle de mon travail au *Dictionnaire Canadien Bilingue* que j'expose en détail dans l'annexe 2. Même si cet ouvrage, qui a fait date dans l'histoire de la lexicographie, est centré sur la lexicographie *monolingue*, sa mise en pratique quasi-immédiate dans le cadre de la lexicographie *bilingue* m'a permis de mieux en assimiler le contenu et d'éclairer certains aspects qui m'étaient jusque-là inconnus. Le monde fascinant de la constitution de corpus (Renouf, 1987) (Clear, 1987), des lignes de concordances (Clear, 1987) (Krishnamurthy, 1987) et de leur délicate analyse sémantique (Moon, 1987), de l'informatisation du processus de confection des dictionnaires (Clear, 1987) (Krishnamurthy, 1987), de la rédaction des définitions (Hanks, 1987), de la codification des indications grammaticales (John Sinclair, 1987b), du difficile choix des exemples (Fox, 1987) etc. s'ouvrait à moi... Cette lecture a aussi vraisemblablement grandement influencé le choix du sujet de mon mémoire de maîtrise, qui s'intitulait « Bilingual Lexicography, Translation and Corpora » [[MEM-1] Josselin (1998)].

De la même manière, il m'a été d'autant plus facile d'assimiler le contenu de ces cours dispensés en distanciel dans le cadre de ma maîtrise française qu'ils faisaient écho aux cours que je suivais en présentiel en parallèle à l'Université d'Ottawa, et que je détaillerai plus bas. Certains concepts comme ceux d'emprunt, de gallicisme, d'anglicisme, de québécoïsme/canadianisme, ou encore d'aménagement linguistique, prenaient aussi une dimension concrète dans le contexte canadien, et constituaient le terreau de ce qui allait devenir l'objet de ma recherche pour le DEA.

## 1.6 L'influence déterminante de la formation au Canada (1997-1998, 1999-2000, 2001-2005)

« C'est à Ottawa que 'les choses se passent' » (Mareschal, 2005, p. 251)

Comme indiqué dans mon propos liminaire, il semble assez délicat de démêler les fils qui ne cessent de s'entrecroiser, que ce soit thématiquement ou chronologiquement, ce qui justifie que je n'adopte pas une approche strictement chronologique dans cette sous-partie. L'influence canadienne

est omniprésente dans l'ensemble de ma trajectoire scientifique, mais trois moments en particulier peuvent être distingués, qui furent l'objet de séjours longs à l'Université d'Ottawa entre 1997 et 2005. Les cadres de ces différents séjours furent les suivants :

1. Un échange universitaire d'un an (1997-1998) obligatoire dans le cadre de ma scolarité à l'ENS de Cachan. L'échange était officiellement mis en place avec l'Institut des Langues Secondes de l'Université d'Ottawa, mais c'est finalement avec l'École de Traduction et d'Interprétation que les collaborations furent les plus fructueuses et que des liens privilégiés commencèrent à se nouer. Pendant ce séjour, j'assistai à de nombreux cours ou séminaires en tant qu'auditrice libre, fus responsable de l'atelier Français Langue Seconde pour anglophones à l'École de Traduction et d'Interprétation (ETI) et eus la très grande chance de travailler pendant un semestre en tant qu'assistante de recherche-lexicographe au projet du *Dictionnaire Canadien Bilingue*. Cette année à Ottawa se superpose avec mon année de Maîtrise à l'Université Nancy 2 et ma 2<sup>ème</sup> année à l'ENS de Cachan.
2. Un séjour d'une année universitaire en 1999-2000, rendu possible par l'obtention d'une bourse de recherche de 10 mois versée par le *Conseil International d'Etudes Canadiennes*. Ce séjour me permit de suivre d'autres cours et séminaires, de dispenser à nouveau un cours de Français Langue Seconde à l'ETI pour lequel je fus chargée, sous l'impulsion de Geneviève Mareschal, de rédiger le manuel du professeur, de mener l'essentiel de ma recherche de DEA et enfin de travailler 10 mois au *Dictionnaire Canadien Bilingue* en tant que lexicographe puis en tant que réviseure. Cette deuxième année à Ottawa se superpose avec une année de césure à l'ENS Cachan et ma première année de DEA, effectuée (à distance) à l'Université Lyon 2.
3. De très nombreux courts séjours entre 2001 et 2005, financés par une bourse de thèse SAES/AFEA et le programme de mobilité des jeunes chercheurs Eurodoc de la région Rhône-Alpes dans le cadre de ma thèse de doctorat menée en codirection entre l'Université d'Ottawa (Roda Roberts) et l'Université Lyon 2 (Philippe Thoiron). Lors de ces séjours, j'assistai encore à d'autres cours et séminaires et contribuai encore ponctuellement au *Dictionnaire Canadien Bilingue*, et bénéficiai encore largement de l'environnement de recherche lié à ce projet.

J'eus la grande chance pendant mes séjours à l'Université d'Ottawa de pouvoir assister en tant qu'auditrice libre à un grand nombre de cours de spécialité et de séminaires reliés à ce qui allait devenir mes principaux objets de recherche. Avant de préciser en quoi ces cours ont durablement influé sur ma trajectoire, quelques mots s'imposent concernant le cadre exceptionnel que constitua pour moi l'Université d'Ottawa, et en particulier l'École de Traduction et d'Interprétation de l'Université

d'Ottawa<sup>24</sup>. (Echeverri, 2017, p. 156) rappelle à ce propos que le Canada occupe « une place privilégiée dans le panorama mondial de la formation des traducteurs ». L'Université d'Ottawa fut ainsi la toute première université canadienne à dispenser des cours de traduction professionnelle, dès 1936 : il s'agissait d'un cours du soir, dispensé par Pierre Daviault, « offert principalement aux candidats aux postes de la fonction publique » pendant vingt-six ans, et qui menait à l'obtention d'un certificat (Echeverri, 2017, p. 156). Conséquence de la Loi sur les langues officielles de 1969 instituant un bilinguisme officiel au niveau fédéral en accordant des droits égaux à l'anglais et au français, l'Université d'Ottawa fut la troisième université canadienne à mettre sur pied, sous la forme d'un « baccalauréat » de premier cycle d'une durée de trois ans, un cursus universitaire complet d'enseignement de la traduction professionnelle dans les années 60, à la suite de l'Université de Montréal et de l'Université Laval à Québec (Mareschal, 2005, p. 250). Il semble utile de rappeler ici que Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet furent très actifs dans la création des premiers cursus universitaires de traduction, dont celui de l'Université d'Ottawa (Echeverri, 2017, p. 157). L'École de Traduction et d'Interprétation fut fondée en 1971, au sein de la Faculté des Arts (Delisle et al., 1987). La promulgation de la *Charte de la langue française* en 1977, qui accordait au français le statut de langue officielle au Québec, ne fit qu'accroître les besoins en traduction. (Mareschal, 2005, p. 250) souligne ainsi le rôle majeur qu'a joué le bilinguisme institutionnel dans le développement des formations en traduction professionnelle, et montre à quel point l'environnement législatif canadien en matière de langue conditionne à la fois l'industrie de la traduction au Canada mais également la manière dont les cursus en traduction « se sont implantés au Canada et se sont construits une identité propre ». Ottawa étant la capitale fédérale, l'activité liée à la traduction y était, et y demeure, intense, grâce notamment à la présence du Bureau de la Traduction, organisme officiellement responsable de traduction au sein du gouvernement canadien, qui emploie un très large nombre de traducteurs, interprètes et terminologues.

Parmi les différentes formations en traduction au Canada, l'Université d'Ottawa possédait également deux spécificités : 1/ il s'agissait de l'unique université proposant une formation à l'interprétation de conférence, formation de second cycle qui concernait la combinaison anglais-français ; 2/ il s'agissait d'une des deux seules universités proposant à la fois une maîtrise orientée avec la recherche, avec des cours plus théoriques et visant « à développer chez l'étudiant une connaissance générale des grands champs de la discipline traductologique et à le spécialiser dans le domaine de recherche qui fera l'objet de sa thèse » (Mareschal, 2005, p. 254), ainsi qu'un programme

---

<sup>24</sup> A propos de laquelle j'ai appris avec une grande surprise la suspension des programmes de traduction en mai 2023.

de doctorat en traduction ou traductologie, institué sous l'impulsion de Roda P. Roberts qui fut directrice de l'ETI de 1979 à 1989.

J'eus ainsi la chance d'assister à des cours au niveau Baccalauréat ainsi qu'à des séminaires de maîtrise et doctorat pendant l'ensemble de mes séjours au Canada à l'ETI, qui furent complétés par un cours au Département de Linguistique et un cours au département de Sociologie (évoqué au chapitre 2). Je regroupe ici par thématique les différents cours et séminaires en identifiant, *a posteriori*, la manière dont ils ont imprimé leur marque sur ma trajectoire.

### 1.6.1 Lexicologie, Lexicographie, Traduction, Terminologie : l'apprentissage au Baccalauréat

#### 1.6.1.1 *Lexicologie et lexicographie du français (Yolande Kaminska-Lesniak)*

J'eus la possibilité de suivre un cours de troisième année (undergraduate) très complet dispensé par Yolande Kaminska-Lesniak au Département de Linguistique portant sur la lexicologie et la lexicographie du français, qui comportait les grands aspects suivants :

Lexicologie : 1/ histoire du vocabulaire français ; 2/ structures formelles du vocabulaire français (morphologie) ; 3/ structures sémantiques du vocabulaire français (signe linguistique, champs sémantiques, relations lexicales)

Lexicographie : 1/ l'objet dictionnaire (définition, histoire, dictionnaire et société, typologie, spécificités du dictionnaire de langue) ; 2/ nomenclature du dictionnaire de langue (unités linguistiques, contenu et organisation de la nomenclature) ; 3/ article du dictionnaire de langue (renseignements précédant la définition, définitions lexicographiques, mots polysémiques, exemples et citations) ; 4/ Lexicologie et lexicographie du français québécois (notion de québécisme, typologie des québécismes, dictionnaires du français québécois).

Ce cours me permit d'établir des parallèles avec tous les enseignements de la maîtrise d'anglais portant sur la lexicologie et la lexicographie de l'anglais, et de mettre en regard ma lecture de Tournier et l'observation des différents procédés lexicogéniques de l'anglais avec des exercices d'analyse approfondie de néologismes français. Il me permit également de découvrir les linguistes francophones. J'insisterai ici sur quelques éléments saillants de cet enseignement qui ont influé sur mes intérêts de recherche et/ou sur mon enseignement. C'est dans ce cours notamment que je fus initiée à l'analyse sémiqique de Pottier et à sa célèbre analyse de l'ensemble des sièges ((Pottier, 1987), analyse qu'il me fallut transposer à l'exemple du champ sémantique autour de cheval (*dada, rosse, canasson, haridelle,*

*palefroi, coursier...*). Bien que cette analyse ait été largement critiquée<sup>25</sup> je la juge toujours très utile pour ses vertus pédagogiques (au moins pour ce qui concerne les noms concrets) et plus précisément quand on se situe dans une perspective comparative. C'est pourquoi je la présente systématiquement aux étudiants dans mon cours de *Linguistique pour la traduction* (M1) (voir annexe 3 partie III) : à l'exception de certains sèmes, tels que /animé/ ou /mâle/, les sèmes ne sont en effet pas universels mais bien propres à une langue donnée. Elle me semble aussi très pertinente pour l'analyse des dénominations en terminologie afin de déterminer quels traits conceptuels (que l'on peut, en quelque sorte, assimiler à des sèmes) sont réalisés dans la dénomination : c'est d'ailleurs une approche « à la Pottier » qui est sous-jacente, me semble-t-il, dans l'idée de « l'archi-concept » élaborée par Philippe Thoiron et ses collègues du CRTT ((Thoiron, 1994), (Boisson, 1996) (Thoiron et al., 1996) dont je reparlerai plus loin. Enfin, cette analyse, à laquelle il est fait expressément référence dans le manuel de Robert Dubuc (Dubuc, 1992, p. 17)<sup>26</sup>, peut être très utile pour le terminologue, dans une visée différente toutefois de celle du sémanticien, car « le terminologue emprunte au sémanticien ses techniques d'analyse pour repérer des traits sémantiques liés à un terme et pour en déterminer la portée » (ibid.), ce qui pourra par la suite être utile pour l'établissement d'une définition. On pense en particulier au type de définition, « largement utilisé en lexicographie, mais qui sert abondamment en terminologie » (Dubuc, 1992, p. 75), appelé définition par « genre prochain » (incluant ou *genus*) et « différences spécifiques » (*differentiae*), qui « situe la notion dans le « genre », c'est-à-dire dans le groupe d'objets ayant avec elle des caractères communs, et précise la « différence spécifique », c'est-à-dire ce qui différencie la notion des autres objets du même genre »<sup>27</sup>. Selon Marie-Claude L'Homme (L'Homme, 2003), c'est la nature même de la définition terminologique d'être « analytique » et « d'adhérer « au programme aristotélicien en dégageant a) un genre prochain (...) qui rattache le mot défini à une classe ; b) des caractéristiques spécifiques qui servent à distinguer le mot défini des mots qui désignent les membres de classes voisines. » C'est d'ailleurs à l'aune de ce type de définition que

---

<sup>25</sup> On peut notamment penser à François Rastier dans le contexte structural, à Jacqueline Picoche ou au fait que ce type d'analyse ait été dépassé par la sémantique cognitive.

<sup>26</sup> « Dans une optique d'extension et non plus de compréhension, le sémanticien inventorie aussi le langage par champ sémantique de façon à circonscrire ou à organiser des notions connexes. Dans cette opération, le sémanticien regroupe sous des traits communs les termes apparentés. Ainsi sous les traits : « meuble fait pour s'asseoir », il réunit le générique SIÈGE et ses spécifiques CHAISE, FAUTEUIL, CAUSEUSE, CANAPÉ, BANC, TABOURET, DIVAN etc. Pour le terminologue, ce regroupement a pour objet de différencier les notions apparentées et, de ce fait, souvent confondues dans l'usage. Il cherchera donc à cerner tous les traits susceptibles de distinguer chaque terme du champ sémantique étudié. Cette démarche lui servira notamment dans les études de fausse synonymie ».

<sup>27</sup> Dubuc a de nouveau recours à l'exemple du champ lexical des sièges, emprunté à Pottier, pour illustrer son propos : « Ainsi la notion de SIÈGE appartient au genre MEUBLE. La notion de FAUTEUIL appartient au genre SIÈGE. Pour définir SIÈGE, on utilisera le genre auquel il appartient soit MEUBLE et on précisera ce qui différencie le siège des autres meubles, soit sa finalité : « fait pour qu'on puisse s'y asseoir ». (Dubuc, 1992, p. 75).



j'ai analysé, dans [Josselin-Leray & Roberts 2007], les définitions dans deux dictionnaires français (le *Nouveau Petit Robert* 2001 et le *Petit Larousse* 2001) de deux séries de termes du domaine de la volcanologie conceptuellement reliés entre eux, à savoir 1/ une série concernant le degré d'activité d'un volcan (*volcan actif, volcan endormi, volcan éteint, etc.*), 2/ une série concernant les projections volcaniques (*bombe, cendres, lapilli etc.*).

La partie générale du cours de Yolande Kaminska-Lesniak portant sur la lexicographie fut utile à la fois pour une mise en application concrète en parallèle lors de mon travail pratique de lexicographie au *Dictionnaire Canadien Bilingue* mais aussi pour poser les bases préalables à toute étude métalexigraphique. Elle me permit également de mettre en exergue l'ancrage culturel fondamental des traditions lexicographiques, et de voir que la tradition lexicographique française, notamment avec sa dichotomie entre dictionnaires dits « de langue » et dictionnaires « encyclopédiques » (Meschonnic, 1991, p. 209) et sa préoccupation quasi-constante des questions de norme, différait des traditions anglo-saxonnes britanniques et américaines, lesquelles diffèrent elles-mêmes entre elles<sup>28</sup> (P. Corbin, 2008) (Béjoint, 2010). Ce point a été mis en avant dans mes travaux de thèse quant à la manière dont les différents dictionnaires généraux de langue française ou de langue anglaise traitent les termes (spécialisés) dans les dictionnaires généraux [[TH-1] Josselin-Leray (2005)] ; il a été également été mis en lumière dans mes travaux plus récents sur la lexicographie « crowdsourcée » en collaboration avec Franck Sajous et Nabil Hathout [Sajous, Josselin-Leray & Hathout, 2018 : 6].

Un intérêt majeur de ce cours résidait par ailleurs dans le fait qu'il comparait systématiquement la question de la variété française (de France) à la variété canadienne (Québec). Ce qui attira en particulier mon attention est la question des anglicismes et des différences qui pouvaient exister entre les types d'anglicismes selon la variété géographique. Citons par exemple le cas des calques sémantiques (le fait de conserver un signifiant français et d'y ajouter un signifié anglais), plus fréquents en français canadien qu'en français de France ; par exemple, l'utilisation faite au Canada d'*application* dans le sens de candidature à un emploi. La notion d'anglicisme était rattachée, de manière plus globale, à la notion de *québécoïsme*, présentée comme recouvrant d'une part les conservatismes (archaïsmes : de prononciation, morphologiques ou lexicaux, et dialectalismes (de prononciation ou lexicaux), et d'autre part les innovations (regroupant les amérindianismes, les anglicismes et les créations québécoises). Cela me permettait également de rationaliser ou de formaliser les

---

<sup>28</sup> (Béjoint, 2010) fait ainsi la différence entre « the British tradition of the scholarly dictionary » (dont l'exemple le plus représentatif est le *Oxford English Dictionary*) et « the American tradition of the utility dictionary » (tel que le *Webster's Third International Dictionary*). En ce qui concerne une caractérisation plus récente des évolutions de la tradition lexicographique française, on peut se reporter, par exemple, à (P. Corbin, 2008), qui s'interrogeait sur l'avenir de la lexicographie française.

observations qui étaient les miennes, confrontée à un bilinguisme de fait dans ma vie quotidienne à Ottawa, ville officiellement bilingue située à la frontière entre l'Ontario et le Québec. Furent aussi détaillés le contexte linguistique et sociopolitique du Québec après 1960 et l'aménagement de la langue au Québec grâce aux travaux de l'Office de la Langue Française (définition de la norme, terminologie, rédaction du répertoire des « Canadianismes de bon aloi » en 1969 (Québec, 1969)). Je commençais à entrevoir le délicat exercice de l'établissement d'une norme québécoise qui revendique tout à la fois son héritage de la langue française, sa démarcation par rapport à la langue anglaise majoritaire, et son identité propre (comme l'ont souligné, entre autres, les travaux teintés de militantisme de Claude Poirier, et la place accordée aux québécismes dans le projet du *Trésor de la Langue Française au Québec* qui « s'attache à mettre à l'avant-plan la dimension patrimoniale, la richesse et l'inventivité du français québécois »<sup>29</sup>, voir par exemple (Poirier, 2009). Même si l'on peut reprocher à cette vision des choses d'être assez restrictive (car elle semble exclure d'emblée d'autres variétés du français au Canada, comme le français acadien), elle me permit une première approche théorique de la variation dialectale par le biais de la lexicologie et de la lexicographie, et m'offrit un cadre pour l'épineuse question du traitement des canadianismes (parmi lesquels, les anglicismes) dans mon travail concret au *Dictionnaire Canadien Bilingue* (cf. Annexe 2). Elle me fournit également une partie du terreau dans lequel allait germer mon projet de recherche pour le DEA [[MEM-2] Josselin (2001)].

#### 1.6.1.2 Lexicologie comparée (Geneviève Mareschal)

Ce cours d'introduction à la lexicologie française fut doublé d'un cours de lexicologie dispensé par Geneviève Mareschal, au niveau Baccalauréat de l'École de Traduction et d'Interprétation, qui se voulait, lui, résolument contrastif ou comparatiste et qui tendait à montrer l'intérêt, pour de futurs traducteurs, de connaître, par exemple, les différences dans les procédés de formation lexicale entre l'anglais et le français. À une époque où l'ouvrage de lexicologie contrastive anglais-français de Michel Paillard n'était pas encore paru (il n'est sorti qu'en 2000), le cours s'inscrivait typiquement dans une approche de *stylistique comparée* héritée de Vinay & Darbelnet (Vinay & Darbelnet, 1958) (qui étaient, rappelons-le, « et français, et linguistes », même s'ils ont mené l'essentiel de leur carrière au Canada). La présence d'un enseignement de ce type, à visée comparatiste, dans un cursus *professionnalisant* et non dans un cursus de *didactique* des langues est, d'après Isabelle Collombat (Collombat, 2021), une spécificité canadienne : les formations universitaires françaises n'intégreraient ce type d'enseignement que dans les formations didactiques, et non dans les formations professionnalisantes.

---

<sup>29</sup> <https://www.tlfq.org/bases-de-donnees>, consulté le 14.11.2023

Une (...) différence notable réside dans les fondements théoriques de la didactique de la traduction, le recours à la stylistique comparée étant très courant au Canada en début de formation à la traduction professionnelle, alors qu'elle est absente des programmes professionnalisants en France. (Collombat, 2021)

Cette affirmation mérite, me semble-t-il, d'être discutée. Il m'est possible de le faire ici à plusieurs titres : en tant qu'ancienne étudiante ayant fréquenté (ponctuellement) la formation en traduction de l'Université d'Ottawa, en tant qu'angliciste ayant suivi un parcours « traditionnel » en khâgne et en LLCE à l'université française, en tant qu'enseignante de traduction en LLCE puis dans une formation professionnalisante de traduction (à l'IUP de Traduction devenu CeTIM puis D-TIM) en France et enfin, depuis quelques années, en tant que responsable d'un Master professionnel de traduction à Toulouse. Selon Collombat, la traduction didactique « telle qu'elle est pratiquée en France sous-tend généralement la comparaison entre deux systèmes linguistiques » et « repose plus logiquement sur une base méthodologique comparatiste, inspirée de Vinay et Darbelnet » (Collombat, 2021, p. 267). Cette approche comparatiste, en France, que l'on retrouve également dans deux ouvrages qui faisaient partie de la panoplie du parfait angliciste à la française lors de mon échange universitaire au Canada (à savoir, la *Syntaxe comparée du français et de l'anglais* de Jacqueline Guillemin-Flescher (Guillemin-Flescher, 1998) ou *l'Approche linguistique des problèmes de traduction* anglais-français d'Hélène Chuquet et Michel Paillard (Chuquet & Paillard, 1987)) est en effet prégnante dans les cursus traditionnels d'angliciste, particulièrement en filière LLCE, se traduisant souvent d'ailleurs par une focalisation (réductrice, à mes yeux) sur les procédés de traduction. Il suffit pour s'en convaincre de compulser les rapports de jury de CAPES et d'agrégation, comme l'ont fait (Collombat, 2012, p. 263) et (Levick et al., 2021, p. 35-36)<sup>30</sup>. Le fait que la stylistique comparée sous-tende les enseignements de la traduction didactique en France ne me paraît donc nullement contestable. Isabelle Collombat ajoute toutefois peu plus loin qu'en Europe, « les traducteurs pragmatiques ou spécialisés et les enseignants-chercheurs œuvrant dans des programmes de formation à la traduction *professionnelle* <sup>31</sup> ont souvent tendance à considérer l'approche comparatiste comme désuète » (Collombat, 2021, p. 269), et que ceux-ci auraient tendance à privilégier une théorie interprétative (à savoir, celle de Seleskovich & Lederer). Il me semble que cette dichotomie présumée, issue de l'antagonisme de longue date (depuis les années 60) entre deux visions de la didactique de la traduction : « l'école de Québec » contre « l'école de Paris » selon les mots de Collombat), ne correspond pas ou plus totalement à la réalité du

---

<sup>30</sup> Ces derniers se penchent en détail sur l'influence qu'a exercée, et qu'exerce toujours, le format des épreuves de traduction des concours (CAPES, agrégation, notamment) sur l'enseignement de la traduction en France. Selon eux, cette influence se fait sentir « dans le profil des enseignants chargés de dispenser les cours de traduction, dans la distinction que l'on a l'habitude de faire entre la traduction pour publication d'un côté, et les exercices de « thème » et « version » de l'autre, et finalement dans la façon dont la traduction est évaluée dans ces cours » (Levick et al., 2021, p. 33). Je ne peux que souscrire à ces constats.

<sup>31</sup> J'ai ajouté les italiques.

terrain. Dans la formation professionnalisante proposée au D-TIM, en effet, les deux co-existent : j'ai mis en place un enseignement de lexicologie contrastive anglais-français que j'ai longtemps dispensé en troisième année de Licence (y compris à destination des étudiants Sourds de la formation), et qui s'insère désormais dans un cours de Master 1 plus large intitulé « Linguistique pour la Traduction », auquel est adjoind un cours de traductologie présentant diverses théories de la traduction utiles pour venir nourrir le commentaire de traduction<sup>32</sup> (cf. Annexe 3, partie III). Je rejoins donc toutefois Isabelle Collombat à propos de l'idée que l'approche comparatiste « vise à enrichir autant la traduction didactique que la traduction professionnelle » (ibid. 269), et également dans la nécessité de connaître le contexte particulier dans lequel l'approche de type *stylistique comparée* est née et dans lequel elle est pratiquée (2021 : 269).

Collombat (2021 : 268) rappelle que la stylistique comparée « est née de la nécessité, au Canada, de différencier les deux langues officielles qui, par une fréquentation mutuelle assidue, finissent par s'influencer l'une l'autre – car de leur côté, les anglophones en situation minoritaire se disent perméables aux gallicismes ». Le contexte de bilinguisme, poursuit-elle, « favorise les interférences linguistiques entre l'anglais et le français, qui est à l'origine de la création de l'approche comparatiste, dont l'utilité est *de facto* moindre dans les pays unilingues comme la France ». Ce qui m'avait particulièrement marquée dans le cours de lexicologie de Geneviève Mareschal, c'est justement la place privilégiée que celui-ci accordait à la question des anglicismes, en particulier les anglicismes sémantiques, perçus alors comme un piège pour le traducteur, et présentés sous les appellations de *calques*, *faux-amis* etc. Toutes sortes de ressources utiles étaient présentées aux étudiants afin d'éviter de tomber dans le « piège » des anglicismes : par exemple, le *Dictionnaire des anglicismes* de Gilles Colpron (paru pour la première fois en 1982, qui en est désormais à sa quatrième édition), dictionnaire fondamentalement prescriptif, répertoriant « les emprunts injustifiés, soit toute expression, toute acception ou tout mot pour lesquels la langue française possède déjà un équivalent » et proposant, pour chaque anglicisme, « des exemples de formes et d'emplois fautifs ainsi que des suggestions de formes correctes pour les remplacer ». L'importance accordée à cette question par rapport à celle qui lui avait été accordée jusque-là dans mes études d'angliciste en France m'avait tout d'abord déstabilisée avant que je ne prenne conscience de son importance dans le contexte canadien. Il faut en effet aussi garder à l'esprit qu'au Canada, la formation des traducteurs « répond à des besoins sociaux très précis » (Echeverri, 2017, p. 151), dont celui, en particulier au Québec, de « promouvoir l'usage de la langue française et d'assurer la qualité du français » (Juhel 1982, in (Echeverri, 2017, p.

---

<sup>32</sup> Ce cours fut tout d'abord mis sur pied et dispensé par mes soins ; il est désormais enseigné au D-TIM par Tiffane Levick, qui y décrit notamment les théories fonctionnalistes (théorie du Skopos de Vermeer, types de textes de Katharina Reiss).

151). Le marché canadien de la traduction ayant comme caractéristique saillante la prédominance de la traduction de l'anglais vers le français (Echeverri, 2017, p. 153), la qualité du français écrit, en particulier dans le domaine de la communication administrative et commerciale, est fondamentale, et la traduction se doit donc de contribuer à l'amélioration de la qualité du français<sup>33</sup>. L'approche comparative, dans la lignée de la *Stylistique comparée*, mais aussi l'approche correctrice ou prescriptive ont permis de remplir cette fonction (Echeverri, 2017, p. 155).

#### 1.6.1.3 Introduction à la terminologie (Jean Lambert)

Un dernier cours de niveau Baccalauréat mérite d'être mentionné ici : un cours **d'introduction à la terminologie** au volume très conséquent (3 heures par semaine pendant un semestre), dispensé par un terminologue méticuleux qui travaillait au Bureau de la Traduction du gouvernement canadien : Jean Lambert. Ce cours, tout en situant la terminologie dans un contexte large (normes, organismes, profession...), loin d'être dénué de fondements théoriques, m'initia à la *réalité pratique* de la terminologie. Il s'appuyait en grande partie sur le *Manuel pratique de Terminologie* de Robert Dubuc (1992) et sur *l'Introduction à la terminologie* de Guy Rondeau (1981) – deux manuels pédagogiques canadiens – mais également sur un recueil de standards canadiens (Canadian Standard association – Terminology – Vocabulary, Rexdale : CSA, 1992). A cette époque, le manuel de terminologie de Marie-Claude l'Homme (L'Homme, 2004) n'était pas encore publié. Il faisait également appel ponctuellement à des concepts ou des méthodologies de Daniel Gouadec (dont le nom est souvent associé exclusivement – à tort – à la formation rennais en traduction professionnelle, mais à propos duquel il faut rappeler une longue activité au Canada).

Ce cours avait trois objectifs : 1/ familiariser les étudiants avec l'activité terminologique contemporaine, 2/ leur apprendre à se servir des banques de terminologie, 3/ les initier à la recherche terminologique et à la rédaction de fiches terminologiques. C'est ainsi que les enseignements de John

---

<sup>33</sup> (Echeverri, 2017, p. 154) va même jusqu'à dire que « la formation des traducteurs à l'époque se concevait principalement sous le prisme des études sur le bilinguisme et se donnait comme objectif la transformation des « faux bilingues » en de « vrais bilingues ». Les vrais bilingues d[evaient] se distinguer par leur capacité à dissocier les deux langues de travail et par leur capacité à déceler les principales difficultés à surmonter afin de produire des traductions de qualité ». Ceci explique aussi la prolifération d'ouvrages didactiques de types « traités de stylistique comparée, de notes de traducteurs, de recueils de « difficultés de traduction » ou de « fautes de traduction » colligées au fil du temps par des traducteurs ou par des formateurs d'expérience » (Echeverri, 2017, p. 155). On peut citer parmi celles-ci, comme le fait Echeverri, *Langage et Traduction* de Pierre Daviault (Daviault, 1962)(« répertoire d'expressions et de mots anglais dont la traduction en français peut s'avérer difficile et pour lesquels des traductions commentées sont proposées », En français dans le texte de Robert Dubuc (1994 et 2000), *Le traducteur averti : pour des traductions idiomatiques* (2005) (Lavallée, 2005), *Le traducteur encore plus averti : pour sortir des ornières de la langue* (2016)(Lavallée, 2016), et, encore plus récemment, *Au-delà du traducteur averti : pour préserver le génie de la langue* (2023) de François Lavallée (Lavallée, 2023).

Humbley en terminologie reçus via le téléenseignement de Nancy 2 prirent chair, dans un contexte de bilinguisme officiel à Ottawa. Le cours comprenait douze grands chapitres, dont voici les intitulés :

1. Le monde de la terminologie (besoins, moyens fonction, terminologie & traduction, formation des terminologues, organismes de terminologie)
2. Histoire de la terminologie (développement de la théorie, applications)
3. Contributions de la linguistique (notions fondamentales, les langues de spécialité, les méthodes de recherche, la théorie générale de la terminologie)
4. La notion (Eng. *concept*) (typologie, caractères, relations, systèmes notionnels, description/définitions)
5. Le terme (structure des mots, formation des termes, unités terminologiques/lexicales/phraséologiques)
6. La terminologie descriptive (milieu contextuel, repérage et consignation des termes)
7. La correspondance entre le terme et la notion (monovalence, plurivalence)
8. Les relations entre les termes en correspondance notionnelle (synonymie, terminologie comparée)
9. Les néologismes (néologie sociologique et littéraire, néologie scientifique et technique, acceptabilité, création néologique)
10. Les recherches terminologiques (principes directeurs, recherche ponctuelle/thématique, recensement documentaire)
11. La terminologie normative (uniformisation, proposition, recommandation, normalisation)
12. Les vocabulaires (recherche thématique fermée, ouverte)

Ce cours, dispensé en français mais dont tout le matériel didactique était fourni, de manière remarquable, « dans les deux langues officielles du Canada », était dense et foisonnant ; je pense pouvoir dire que j'ai été directement plongée dans le « grand bain » de la terminologie sans être passée par les étapes d'une découverte progressive. Je me contenterai donc ici de commenter les éléments qui me marquèrent à l'époque et qui trouvent leur prolongement à l'heure actuelle dans mes enseignements et dans ma recherche.

#### 1.6.1.3.1 « Tout un monde »<sup>34</sup>

Le cours débutait par une introduction au « monde de la terminologie », monde qui m'était alors totalement inconnu et dans lequel je plongeai avec délectation, même s'il pouvait parfois sembler assez inhospitalier. C'est ainsi que j'appris l'existence de périodiques consacrés uniquement à la terminologie (en l'occurrence : *l'Actualité terminologique*, *Terminogramme*, *Terminologies Nouvelles*,

---

<sup>34</sup> En guise de clin d'œil à la littérature jeunesse, qui occupe depuis quinze ans une partie importante de mes cours de traduction dans le Master du D-TIM (cf. Annexe 3 partie III), j'emprunte ici l'expression à Katy Couprie et Antonin Louchard, qui ont ainsi intitulé leur fabuleux et facétieux imagier pour enfants qui « dresse l'inventaire du monde, en prenant le parti du détail », et qui emmène l'enfant « du biberon au lait puis à la vache, de la vache à l'herbe des prés, de l'herbe à une barbe hirsute, de la barbe qui pique aux bogues de châtaignes, des châtaignes à un arbre l'été, puis un arbre l'hiver » (<https://www.babelio.com/livres/Couprie-Tout-un-monde/102032>).

*la Banque des Mots*, dont certains ne sont plus publiés aujourd'hui), mais surtout, l'existence de la profession même de *terminologue* – une véritable découverte pour la néophyte que j'étais. Le premier portrait qui m'en fut dressé, par le biais d'une citation dont la paternité revient sans doute à Robert Dubuc<sup>35</sup>, était tout à la fois effrayant et enthousiasmant :

Paraphrasant Beaumarchais, on pourrait peut-être dire qu'aux vertus qu'on exige parfois d'un terminologue, on ne connaît guère d'humains qui fussent dignes d'en être. On le veut super-intelligent, actif, rapide, ayant le sens de l'ordre, débrouillard, connaissant à fond ses langues de travail, ayant des lumières sur tout, capable à dix minutes d'avis de trouver un renseignement précis sur la moindre pièce de la machinerie la plus complexe, pouvant créer sur commande des néologismes de bonne frappe tout en étant en mesure de normaliser les usages, de faire des programmes pour traiter automatiquement l'information emmagasinée, d'organiser des bibliothèques, de classer des documents et revues sous forme consultable, et que sais-je encore ?

Je retrouve la fraîcheur de cette « découverte » chaque année auprès de mes étudiants dans le cours de Terminologie que je dispense en Master 1 au D-TIM. Afin de rendre plus vivante pour les étudiants la réalité du métier de terminologue qu'ils peinent à saisir, j'ai fait intervenir plusieurs terminologues « en chair et en os »<sup>36</sup> au D-TIM (notamment, du côté des institutions, Etienne Quillot pour la DGLFLF ; Sandrine Senaneuch pour la DGT ; et du côté des chercheurs en terminologie : Anne Condamines, Aurélie Picton, Elizabeth Marshman, Pilar Leon Araúz). Je demande par ailleurs aux étudiants depuis plusieurs années désormais de dresser un portrait de terminologue, en se basant notamment sur la série d'entretiens initiés par TermCoord (« Why is Terminology your passion ? »), sous l'impulsion de Rodolfo Maslias au Parlement européen<sup>37</sup>, qui a l'avantage de rassembler des terminologues d'horizons divers (terminologues travaillant dans un cadre institutionnel, chercheurs universitaires en terminologie, etc.). Le constat que faisait Delisle en 2008 dans son prologue à *La terminologie au Canada : histoire d'une profession* sur la méconnaissance généralisée de la profession de terminologue (Delisle, 2008) me semble en effet toujours d'actualité, y compris chez les apprentis traducteurs en début de formation.

#### 1.6.1.3.2 Initiation au dépouillement et à l'analyse terminologiques, façon Dubuc

Dans le cadre de ce cours, et particulièrement du chapitre sur la terminologie *descriptive*, je fus d'emblée confrontée à des questions de dépouillement terminologique face à des textes hautement spécialisés à la fois en anglais et en français. Pour l'anglais, citons les documents suivants :

---

<sup>35</sup> Cette citation, qui m'avait grandement marquée, figurait dans le cours de Jean Lambert, mais sans source. Je ne suis pas parvenue à en retracer l'origine exacte, mais il me semble toutefois hautement probable qu'elle puisse être attribuée à Robert Dubuc.

<sup>36</sup> J'emprunte l'expression à un ou une de mes étudiant(e)s de Master 1, qui avait noté dans la fiche d'évaluation de ce cours qu'il ou elle ne voyait pas bien l'utilité de ce cours, n'ayant même jamais rencontré un(e) terminologue « en chair et en os » ...

<sup>37</sup> <https://termcoord.eu/termania/why-is-terminology-your-passion/>, consulté le 22.11.23.

documentation technique issue de chez Chrysler sur les systèmes de freinage hydraulique, les tambours de frein, etc. ; tectonique des plaques (document issu de *The New Encyclopaedia Britannica* de 1986) ; et, sans surprise, un document technique portant sur le tissage et le fonctionnement des métiers à tisser. Pour le français, voici quelques documents qui nous furent soumis dans le cadre du cours : phonétique acoustique, identification informatisée des empreintes digitales en Belgique – service décadactylaire et service monodactylaire (via un texte de la *Revue internationale de police criminelle* de Lyon), tectonique des plaques (à partir du *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse* de 1985), documentation commerciale et juridique sur le conditionnement des liquides. Se posèrent très concrètement pour la première fois les questions de délimitation des termes, du volume d'information nécessaire à consigner dans les fiches (il fallait passer par des étapes de « demi-fiches »), mais aussi de découpage et d'identification de toutes sortes de contextes selon la typologie établie par Dubuc, à savoir *contexte définitoire*, *contexte explicatif*, *contexte associatif* (Dubuc, 1992, p. 46), dont je souhaite rappeler la définition ici :

Les **contextes définitoires** contiennent des descripteurs dont le nombre et la qualité permettent de dégager une imagerie précise de la notion. Il ne s'agit pas d'une définition : le contexte peut ne pas avoir d'incluant ni offrir une progression logique de l'agencement des descripteurs, et il comporte toujours le mot à définir ; en voici un exemple : *Weaving is a method of producing cloth by interlacing two or more sets of yarns at right angle to each other*. Ce contexte, quoique bref, nous permet de connaître la nature de *weaving* : a method, sa finalité ; *producing cloth* ; la manière dont on y arrive *by interlacing sets of yarns*.

Les **contextes explicatifs** renseignent sommairement sur quelques aspects de la notion recouverte par le terme étudié. Ils ne donnent pas une idée précise de cette notion mais des indications suffisantes pour la distinguer et l'identifier. Prenons par exemple : *Each warp yarn must run straight from cloth beam to warp beam without being crossed with any other yarn; this is essential for raising and lowering the different harnesses to form a shed*. Ce contexte explique la façon dont on forme ce qu'on appelle *a shed*, sans en préciser nettement ni la nature ni la façon. Mais pour celui qui a une idée du fonctionnement du métier à tisser, il apparaît assez clairement que le mot *shed* désigne l'angle formé par la séparation en deux nappes des fils de chaîne pour permettre le passage de la navette. Le terminologue, qui doit connaître le domaine dans lequel il travaille, peut, grâce aux indications du contexte, associer au mot anglais son équivalent français FOULE.

Pour être pleinement valable, la fiche terminologique doit présenter des contextes définitoires ou explicatifs sans lesquels il est difficile de justifier l'appariement des notions.

Il existe un troisième type de contexte : le **contexte associatif**, qui ne sert qu'à justifier l'appartenance du terme à la nomenclature de la recherche. Il n'offre pas assez de traits notionnels pour qu'on puisse en dégager une image notionnelle quelconque. Tel est le cas de termes qui figurent dans une énumération ou qui sont utilisés dans un énoncé de discours sans intention explicative. Par exemple, pour le mot *yarn*, le contexte suivant est purement explicatif : *Weaving is a method of producing cloth by interlacing two or more sets of yarns*. Tout ce qu'on apprend de ce contexte, c'est que *yarn* est une composante de l'opération tissage.

Il me paraît nécessaire de mentionner que je tentai d'appliquer cette typologie des contextes à des textes spécialisés dès 1998. La manière en était certes encore balbutiante, mais c'est cette



typologie qui sert en partie de base à la réflexion dans mes travaux portant sur la problématique du contexte dans les outils du traducteur (notamment, parmi les plus récents, [Josselin-Leray 2023]).

Selon (Dubuc, 1992, p. 46), « les deux composantes de l'analyse terminologique, le découpage des unités et l'analyse des contextes, constituent la pierre de touche du travail terminologique » et « [i]l importe donc de bien maîtriser ces deux techniques si l'on veut faire un travail de qualité ». Cette initiation substantielle à la démarche terminologique permet donc de poser des fondations solides. Le dépouillement se faisait alors de manière manuelle, dans une démarche pas à pas telle qu'on la retrouve dans le manuel de Dubuc (par exemple, découpage des contextes (Dubuc, 1992, p. 52-53) ou bien encore dans le manuel plus récent de Sylvia Pavel (Pavel et al., 2001)). La démarche était pour le moins laborieuse mais extrêmement instructive : comment former de futurs traducteurs à la terminologie sans les confronter à la réalité matérielle du discours spécialisé ? C'est sans doute la raison pour laquelle, même à l'heure où les logiciels d'extraction terminologique sont de plus en plus perfectionnés, il me paraît absolument indispensable, comme je l'ai expliqué lors de ma communication invitée à la DGT en 2017 sur la formation en terminologie des futurs traducteurs [Josselin-Leray 2017, C-INV-1], de faire effectuer aux étudiants du dépouillement terminologique en début de Master 1 sur des textes *a minima* semi-spécialisés. J'utilise en l'occurrence un texte intitulé « Qu'est-ce qu'une plante ? », tiré des pages introductives du guide de jardinage Truffaut (*Encyclopédie pratique illustrée Truffaut du jardin* (Mioulane, 2005, p. 76-77)), qui concentre toutes sortes de difficultés quant au repérage des termes (degré de « terminologisation » entre *végétal*, *plante* et *Trachéophyte* ; délimitation entre le terme et sa reformulation « bactéries captives » et « mitochondries » ...).

#### 1.6.1.3.3 L'arbre qui cache la forêt

Qu'il me soit permis ici de rester dans le domaine botanique, du moins de manière métaphorique. En effet, c'est également au cours de Jean Lambert que remonte mon premier contact avec les « arbres », comme moyen de représentation graphique des différents types de « notions », un moyen d'interprétation du monde entendu comme la représentation mentale d'une réalité concrète ou abstraite ou d'une classe d'objets, exprimée par un terme ou symbole. Je découvris alors différents types d'arbre, y compris, les arbres en « antennes de télé », illustrés notamment par les appareils de robinetterie (à différencier selon qu'ils étaient automatiques, ou bien à levée, comme le sont les différents types de robinets : à piston, étrangleur, à soupape etc.). Les arbres, qu'ils soient conceptuels ou de domaine<sup>38</sup>, cachent en réalité l'immense forêt que constituent l'ensemble foisonnant des

---

<sup>38</sup> (Pavel et al., 2001, p. 103) **arbre conceptuel** : Représentation sous forme arborescente des relations entre les concepts appartenant à un domaine d'activité.

domaines d'activité et la multiplicité des relations conceptuelles, avec toutes les questions théoriques afférentes.

Par exemple, si l'on s'attarde sur la question du domaine : qu'est-ce qui constitue un domaine d'activité ? Comment les contours en sont-ils définis (quid des domaines connexes et des sous-domaines ?) ? Et surtout, la notion même de domaine est-elle finalement opératoire ? Cette notion fonde la terminologie « classique » depuis toujours, comme le rappelle (Delavigne, 2022, p. 2) :

Sans domaine, le terme n'est rien en terminologie dite « classique ». Avec le terme et la définition, le domaine est un des trois éléments du trépied sur lequel repose la terminologie.

Dans cette optique, rappelle-t-elle également, « chaque terme reçoit ainsi sa signification de son appartenance à un domaine fermé et un seul » (ibid.), ce qui sous-entend que l'on entend la relation entre terme et notion comme étant biunivoque (une seule dénomination pour un concept, un référent unique pour un concept). Elle souligne les limites de cette approche, concluant, en s'appuyant sur les arguments de la socioterminologie et de la terminologie textuelle, que :

Les notions ne préexistent pas aux termes dans des systèmes notionnels, les termes ne sont pas des objets en soi qui fonctionnent hors de toute énonciation et les domaines ne sont pas des lieux stables et clos qui harponnent les termes dans des sens fixes et immuables.

Arguant de la démultiplication des domaines<sup>39</sup>, de leur hétérogénéité (par exemple, *gendarmerie* vs. *cartographie*) liée au fait qu'ils sont souvent « construits de façon empirique à l'aide de spécialistes dont on ne sait pas très bien qui ils sont », elle montre qu'un regard externe sur la notion de domaine soulève plus de problèmes qu'il n'en résout. Un point de vue interne sur la notion de domaine n'est guère plus concluant, car il fait naître également un très grand nombre de questions :

Comment se construisent les domaines ? A partir de quand a-t-on affaire à un domaine ? Quand a-t-on affaire à un sous-domaine ? A un sous-sous-domaine ? Immédiatement se formulent les questions suivantes : qui décide qu'il s'agit d'un domaine, d'un sous-domaine, d'un sous-sous-domaine ? Est-il légitime à chaque fois de parler de « domaine » ? (Delavigne, 2022, p. 6)

Valérie Delavigne démontre enfin que l'image du domaine « clos » ne correspond plus au monde réel contemporain, dans lequel les domaines se décroissent, et qui se caractérise par

---

**arbre de domaine** : Représentation sous forme arborescente des parties composant un domaine d'activité.

<sup>39</sup> (Delavigne, 2022, p. 5) résume ainsi la situation : « Rostislav Kocourek cite deux enquêtes consacrées au dénombrement des domaines de spécialité. Selon ces deux enquêtes, on aurait ainsi d'un côté 2268 spécialités, réparties sur 88 disciplines, et de l'autre 6800 distribuées sur 39 disciplines ! Louis Guilbert, lui, en comptait pour sa part 711 pour les sciences humaines et 529 pour les sciences exactes. En fait, selon le niveau envisagé, les découpages s'affinent et les domaines se multiplient. Où s'arrêter ? Comment borner ? Bruno de Bessé évoque à ce propos les têtes de l'hydre de Lerne, « qui croissent sans cesse et se multiplient à l'infini » (2000 : 186) ». Il paraît par ailleurs utile de rappeler ici que la base de données terminologiques de l'Union Européenne, IATE, comporte plus de 7000 descripteurs.

l'interdisciplinarité et les échanges. Elle suggère donc, non de se défaire totalement de la notion de *domaine*, mais de la redéfinir comme « un lieu d'échange, dont les frontières ont éclaté, se sont fragmentées, pour laisser la place à un tissage bigarré, [...] lieu de convergence de pratiques, comme réseau de nœuds de savoirs, de savoir-faire et de pratiques ».

Même si je ne peux que souscrire à l'ensemble de ces remarques, et aller dans le sens d'une définition théorique plus adaptée à la réalité des discours et des pratiques telles que la socioterminologie et la terminologie textuelle ont pu en démontrer la légitimité, il me semble que le domaine reste malgré tout une notion dont l'utilité pratique (heuristique ?) est incontestable. Comme le reconnaît Valérie Delavigne elle-même (Delavigne, 2022, p. 9-10), l'une des finalités premières des domaines est de permettre de classer, de « savoir de quoi on parle », de « pouvoir se situer ». Faut de mieux, cette notion reste indispensable au lexicographe ou au terminographe qui se doit de classer les sens, les mots, les termes qu'il répertorie dans un dictionnaire ou dans une base de données terminologique, afin de rendre ceux-ci facilement accessibles par les utilisateurs, par exemple les traducteurs. A ce propos, il me paraît bon de rappeler, comme (Delavigne, 2022, p. 2), que la terminologie classique était « essentiellement tournée vers la traduction et la normalisation ». La notion de domaine, aussi imparfaite qu'elle soit, est toujours à l'origine de la structuration sous-jacente des grandes bases de données terminologiques. Ainsi, dans la base de données IATE (version dite « IATE 2 »), le champ « DOMAINE » est-il un champ obligatoire (il est impossible d'enregistrer une nouvelle fiche créée sans l'avoir rattachée à un domaine) ; inversement, dans le processus de « grand nettoyage » de IATE entrepris récemment à la DGT, un des critères d'élimination des anciennes fiches est l'absence d'un champ « domaine » rempli<sup>40</sup>. C'est aussi la notion de domaine, ou « thématique », ou encore « champ de compétence » qui régit l'organisation des 19 groupes d'experts ou collègues travaillant sur les questions terminologiques à la DGLFLF, indépendamment des attributions ministérielles, comme le montre la Figure 4.

---

<sup>40</sup> Information fournie par Riita Majaniemi et Nele Bulckaert dans leur présentation « IATE – Comment entretenir une base de données interinstitutionnelle » lors de la conférence « Gestion et maintenance des données terminologiques » organisée le 28.11.23 par Sandrine Senaneuch, terminologue principale du Département de français de la DGT, et à laquelle j'ai été conviée.

## Les groupes d'experts, au cœur du travail terminologique

La Commission d'enrichissement de la langue française repose sur un réseau de 19 groupes d'experts des domaines scientifiques et techniques répartis dans 14 ministères. Ces groupes d'experts, intitulés « collèges », sont au cœur du travail terminologique.

Chaque collège, composé de vingt à trente membres, bénévoles, réunit des professionnels du secteur (représentants des entreprises, des associations...), des journalistes spécialisés, des spécialistes de la langue (linguistes, terminologues, traducteurs) et des représentants des services de l'administration. Ils sont chargés de repérer les innovations technologiques et scientifiques, les nouveaux concepts qu'il importe de désigner en français, et de proposer des définitions à la Commission d'enrichissement.

Groupes d'experts	Ministères
Agriculture et Pêche	Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation
Défense	Ministère des Armées
Culture et Médias	Ministère de la Culture
Automobile / Chimie et Matériaux / Économie et Finances / Énergie nucléaire / Énergies fossiles / Informatique / Télécommunications	Ministère de l'Économie et des Finances Ministère de l'Action et des Comptes publics
Biologie / Éducation et Enseignement supérieur / Spatiologie	Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse Ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation
Relations internationales	Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères
Droit et Justice	Ministère de la Justice
Santé et Affaires sociales	Ministère des Solidarités et de la Santé Ministère du Travail
Sport	Ministère des Sports
Aménagement, Habitat et Mobilités / Environnement et Développement durable	Ministère de la Transition écologique et solidaire Ministère de la Cohésion des territoires et des Relations avec les collectivités territoriales

Figure 4 : Les groupes d'experts de la Commission d'enrichissement de la langue française de la DGLFLF (2022)<sup>41</sup>.

La notion même de domaine ou de champ de compétence est par ailleurs associée, dans cette institution qui traite de la terminologie officielle, à l'idée d'un haut degré d'expertise.

Chaque collège a donc un secteur de compétence et chacun des membres est nommé en raison d'une qualification précise dans ce champ de compétence. Il importe que les collèges respectent cette même logique dans le choix des notions qu'ils décident de traiter, afin de limiter tout empiètement sur les domaines relevant d'autres collèges et de maintenir le haut degré de spécialisation des travaux ; cette claire répartition des domaines est particulièrement importante. Les experts de chaque domaine, en raison même de leurs connaissances professionnelles, sont en mesure de juger de

<sup>41</sup> Source : Commission d'enrichissement de la langue française (CELF) - Séance exceptionnelle du mardi 12 février 2019. (consultée le 01.12.2023)

[https://www.culture.gouv.fr/fr/content/download/251485/pdf\\_file/20190212\\_MC-DP\\_CELF.pdf?inLanguage=fre-FR](https://www.culture.gouv.fr/fr/content/download/251485/pdf_file/20190212_MC-DP_CELF.pdf?inLanguage=fre-FR).

l'opportunité de traiter une notion, et d'effectuer le travail terminologique nécessaire. (Rapport annuel 2022 de la Commission d'enrichissement de la langue française de la DGLFLF, p. 13)<sup>42</sup>

Le rapport concède toutefois que « les participations croisées entre les collèges de compétences voisines facilitent l'échange d'informations et in fine l'attribution des termes à un collège particulier » (ibid.). Le processus de concertation entre groupes d'experts est désormais un phénomène bien répandu, surtout lorsque certains domaines d'un collège sont « à la lisière de domaines couverts par un autre collège » (rapport 2022 : 28). Les termes liés au numérique, par exemple, vont ainsi être abordés « en premier lieu par les collèges Informatique et Télécommunications, mais aussi les collèges Culture et Médias (audiovisuel, contenus en ligne et jeux vidéo), Économie et Finances (commerce en ligne), Éducation et Enseignement supérieur, Droit et Justice, et, dans une moindre mesure, Défense (cyberdéfense) et Santé et Affaires sociales (données médicales). » (ibid.). Pour illustrer ce phénomène, le rapport 2022 fournit également quelques exemples : le terme *biocharbon* a été étudié par le collège Environnement et Développement durable en liaison étroite avec le collège Agriculture et Pêche ; et les termes *finance climatique*, *finance verte*, *obligation climatique* et *obligation verte* ont été « transmis à la Commission d'enrichissement par les experts chargés de l'économie et de la finance au terme d'une concertation poussée avec ceux chargés du développement durable (publication prévue en 2023) » (rapport 2022 : 29)<sup>43</sup>. La conscience de cette non-étanchéité entre les domaines est également présente dans IATE : dans les travaux de terminologie entrepris par les terminologues affectés aux différents départements de langues, le travail préparatoire d'un « projet » va aller récupérer les fiches relevant de plusieurs domaines. Cela transparaît également dans la manière dont sont envisagés les projets de terminologie collaborative entre le Parlement européen et les universités, via le dispositif désormais appelé Terminology Without Borders<sup>44</sup>, dans lequel j'ai engagé nos étudiants de Master 2 au D-TIM pour cette année universitaire, suite à deux expériences très fructueuses de projets de traduction et terminologie en 2016 et 2018 que j'avais initiées avec le département de langue française de la DGT (sur la thématique des exoplanètes, puis sur celle de la crise migratoire). Le « domaine » envisagé est l'environnement (qui constitue une des priorités actuelles de l'UE), et la DGT présente ainsi un des sous-projets :

---

<sup>42</sup> [https://medias.vie-publique.fr/data\\_storage\\_s3/rapport/pdf/289658.pdf](https://medias.vie-publique.fr/data_storage_s3/rapport/pdf/289658.pdf). Consulté le 28.11.2023.

<sup>43</sup> Cette manière de procéder a également été confirmée par Etienne Quillot, Chef de la mission du développement et de l'enrichissement de la langue française à la Délégation générale à la langue française et aux langues de France lors de la Conférence à Bruxelles du 28.11.2023 précédemment citée, qui a évoqué l'exemple de la cybersécurité et de l'hydrogène, pour lesquels plusieurs collèges d'experts se sont réunis.

<sup>44</sup> <https://termcoord.eu/terminology-without-borders-2/>. Consulté le 28.11.2023.

Conservation of the marine environment is pivotal to the future of our planet. This sub-project collects multilingual terminology on global oceans and seas **from several domains**<sup>45</sup>, such as science, chemistry, biology, but also international law and policy-making.

#### 1.6.1.3.4 Le terme au cœur des relations

Au-delà de la question de l'organisation des termes en domaines, sous-domaines, etc., question à laquelle il est donc théoriquement difficile d'apporter une solution entièrement satisfaisante mais à laquelle il faut fournir une tentative de réponse concrète pour les concepteurs (terminologues, voire lexicographes) et pour les utilisateurs de bases de données terminologiques ou de dictionnaires spécialisés (traducteurs, réviseurs, rédacteurs de procès-verbaux dans les grandes institutions, etc.), se pose également la question des relations entre ces termes.

Le cours de Jean Lambert fut le premier dans lequel je fus exposée, de manière concrète (dans le but de faire transparaître cette information, de manière directe ou indirecte, au sein des fiches terminologiques bilingues, dont le modèle était celui de Termium), à la question de l'organisation interne des systèmes notionnels, avec l'introduction aux deux relations conceptuelles majeures, les relations hiérarchiques : celles d'hyponymie (générique-spécifique) et celles de méronymie (partie-tout) et à leur représentation graphique (qui peut parfois être mixte, ce que l'on retrouve visuellement sous des flèches de couleurs différentes par exemple dans la base *Ecolexicon*)<sup>46</sup>. Cette notion de relations conceptuelles, essentielle en terminologie et qui a fait l'objet de nombreux travaux parmi lesquels on peut citer ceux d'Elizabeth Marshman ((Marshman, 2014)), d'Anne Condamines (Condamines, 2017) ou de Marie-Claude L'Homme (L'Homme, 2022) devait par la suite devenir un enjeu majeur dans une partie de mes travaux, ceux consacrés aux Contextes Riches en Connaissances menés dans le cadre du projet CRISTAL (cf. Annexe 1). Ces contextes sont en effet très liés à la question des relations conceptuelles. Comme l'indique Dubuc (Dubuc, 1992), « [l]e terminologue doit choisir et découper ses contextes en fonction de leur teneur sémantique », qui se décline selon plusieurs aspects. Il lui importe d'une part d'identifier les traits sémantiques révélés par le contexte, comme nous l'avons vu plus haut, mais également, au sein des contextes, d'établir quels marqueurs de relations conceptuelles sont présents, notamment dans le but de l'élaboration de la définition.

Parmi les types de relations conceptuelles autres que les relations hiérarchiques, la question de la variation terminologique, dans ce cours, était explicitement envisagée sous l'angle de la synonymie, point de vue qui peut paraître désormais véritablement contestable au vu du développement des études portant sur la variation (travaux de Judit Freixa Aymerich à l'Université Pompeu Fabra et

---

<sup>45</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>46</sup> [https://ecolexicon.ugr.es/visual/index\\_en.html](https://ecolexicon.ugr.es/visual/index_en.html). Consulté le 28.11.23.

d'Aurélie Picton à l'Université de Genève par exemple) : synonymie professionnelle (acide acétylsalicylique en pharmacie vs. aspirine pour le commun des mortels), synonymie concurrentielle selon la compagnie, synonymie géographique, synonymie de caractérisation (effet Joule vs. effet thermique), synonymie de registre (céphalée vs. mal de tête, synonymie fréquentielle, synonymie diachronique... Il s'agit là d'autant de cas désormais envisagés sous l'angle de la variation (variation diachronique, questions de détermination etc.), mais que le terminologue se devait d'identifier afin, concrètement, de savoir quel terme choisir comme vedette pour la fiche (les critères retenus étant : 1/ le « synonyme » le plus fréquent, 2/ le « synonyme » le plus actuel, 3/ le « synonyme » canadien (à préférer à une autre variante régionale).

#### 1.6.1.3.5 La centralité de la terminologie comparée pour le traducteur

Un dernier point qui me semble important à mentionner à propos du cours de Jean Lambert est l'introduction à la pratique de la terminologie comparée, c'est-à-dire une étude visant à établir une équivalence, dans un certain type d'emploi, entre les termes de deux ou plusieurs exemples (terminologie bilingue ou multilingue), et dont les principes sont exposés dans le manuel de Dubuc (Dubuc, 1992, Chapitre 9). La terminologie comparée est essentielle, comme celui-ci l'indique (Dubuc, 1992, p. 55), « parce qu'elle implique des modalités qui lui sont propres, notamment pour la comparaison interlangue des notions (...) [elle] permet de déterminer l'équivalence ou la correspondance des termes en présence ». Philippe Thoiron (Thoiron, 1994) et Pascaline Dury (Dury, 1999) se font également l'écho de ce plaidoyer en faveur de l'analyse terminologique multilingue comparée. Dury, par le biais de la comparaison entre *écosystème* et *ecosystem*, et de *communauté* et *community*, dans le domaine de l'écologie, a pu montrer l'intérêt pour le traducteur d'une telle analyse, car celui-ci « doit (...) s'assurer que le concept de la langue d'arrivée n'est pas seulement homologue, mais bien identique au concept de la langue de départ » (Dury, 1999, p. 486). Selon (Thoiron, 1994), en effet, l'identité conceptuelle ne peut pas être décrétée *a priori*, et il convient de faire la différence entre des concepts homologues (qui ne se correspondent donc que partiellement) et des concepts identiques (Dury, 1999, p. 489). Dury écrit ainsi que :

Il est d'autant plus difficile de s'apercevoir que deux concepts ne sont pas identiques si les termes qui les dénomment sont relativement anodins, en particulier à cause de leurs caractéristiques formelles, et perçus comme des équivalents linguistiques.

C'est cette approche, basée sur l'idée du « crochet terminologique »<sup>47</sup> de Dubuc, que j'ai en partie mise en œuvre dans ma thèse de doctorat, notamment en analysant le couple *fumaroles* (EN)/*fumerolles* (FR) dans le domaine de la volcanologie [[TH-1] Josselin-Leray 2005 : 337] ; l'analyse des

---

<sup>47</sup> (Dubuc, 1992, p. 57-58) entend par ce terme « les descripteurs communs aux contextes cités sur une fiche terminologique bilingue et qui attestent la parenté des notions dans l'une et l'autre langue ».

contextes associés à ces termes extraits du corpus comparable de vulgarisation anglais-français que j'avais constitué (voir chapitre 2) a en effet permis d'établir que ces termes ne renvoyaient pas à des concepts identiques. Alors que le terme *fumerolles* en français désigne des gaz émis par des orifices, le terme *fumaroles* en anglais ne désigne que lesdits orifices par lesquels s'échappent les gaz<sup>48</sup>. Les dictionnaires bilingues analysés ne manquaient pas de tomber partiellement dans le piège. Alors que l'équivalent fourni pour *fumerolle* était exact (*fumarolic gas* dans le dictionnaire Oxford-Hachette de 1994, *smoke and gas* dans le dictionnaire Harrap's), l'équivalent fourni pour *fumaroles* en anglais était inexact (*fumerolles*).

Quelque dix-huit ans plus tard, force est de constater que les bases de données terminologiques (du moins, une) ne se sont pas véritablement améliorées dans le traitement de ces termes, comme l'atteste la fiche *fumerolle* tirée de TERMIUM dans la Figure 5.

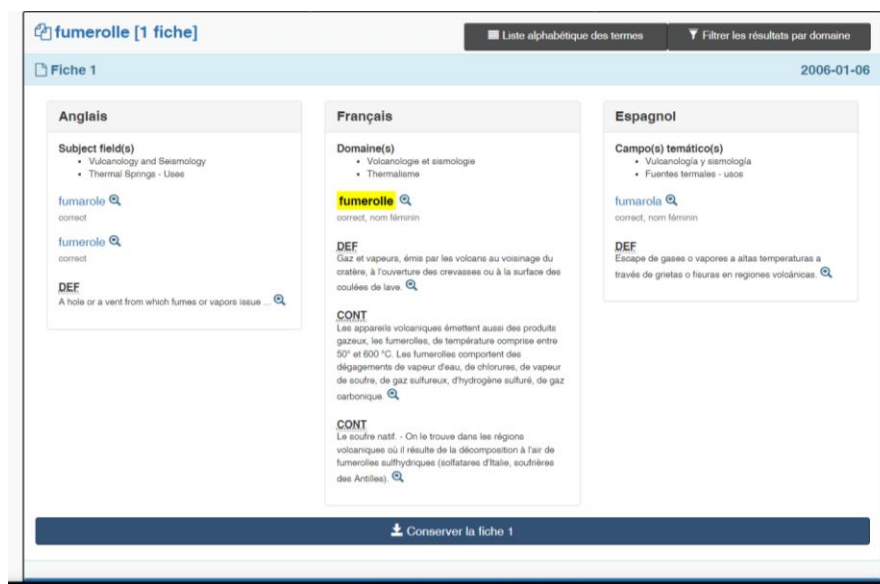


Figure 5 : Fiche fumerolle tirée de TERMIUM (consultée le 01. 12.23)

La présentation côte à côte des deux termes est en effet trompeuse, car elle peut donner l'illusion à l'utilisateur pressé (ce qui est très souvent le cas des traducteurs) que les deux termes, et donc les deux notions, sont équivalentes, ce qui est inexact. Seul l'utilisateur qui prend la peine de lire et de comparer les définitions dans les deux langues peut se rendre compte des différences. Il est assez regrettable que ne soit pas consigné dans la fiche le degré d'équivalence (pour lesquels des symboles mathématiques tels que  $>$  et  $<$ , qui avaient été présentés par Jean Lambert, peuvent être utiles :  $>$  indiquant que le concept qui suit a une intension plus restreinte, et inversement). Cet exemple illustre

<sup>48</sup> Ce qui peut s'expliquer, sans doute, par une étude diachronique de ces termes, qui sont tous deux des emprunts, à l'origine, de l'italien, comme j'avais pu en discuter lors du colloque *Quo Vadis Terminologia* en 2015 [[C-COM-10] Josselin-Leray & Roberts (2015)].



en tout cas l'importance d'une analyse fine des contextes pour interroger la notion d'équivalence multilingue, et montre l'intérêt qu'aurait le traducteur à pouvoir parcourir rapidement des contextes pertinents, tant en langue source qu'en langue cible, afin de vérifier la concordance des termes d'une langue à l'autre.

Cette analyse rétrospective détaillée du cours de Jean Lambert m'a permis d'en voir les atouts pour la pratique de la terminologie (ou terminographie) mais également de déterminer quelles questions théoriques peuvent jaillir de la pratique, dans une approche plutôt inductive, où c'est le terrain qui va venir guider la recherche (cf. chapitre 2).

## 1.6.2 Lexicologie, Linguistique pour la Traduction, Terminologie : approfondissements

Les séminaires de maîtrise que j'ai pu suivre pendant mes différents séjours au Canada m'ont tous trois ouvert de nouvelles perspectives.

### 1.6.2.1 *Applied Lexicology and Terminology (Ingrid Meyer, 1997-1998)*

Le séminaire d'Ingrid Meyer, intitulé « Applied Lexicology and Terminology », vint fournir de la hauteur théorique aux cours de terminologie pratique et d'introduction à la lexicologie que je viens de décrire. Il était axé sur les problèmes méthodologiques de recherche sur la lexicologie et la terminologie (compilation de corpus, établissement de réseaux conceptuels...), et avait pour objectif principal d'étudier et de pratiquer les méthodes de l'analyse conceptuelle en terminologie et en lexicologie. Il me semble utile de rappeler ici sur quels principes ce cours était fondé :

Concept analysis is important to translation, and the related disciplines of terminography and lexicography, for two reasons: (1) In order to translate any word properly, the translator must first understand the *concept* designated by the word, (2) Concept analysis permeates all aspects of the tasks of terminography and lexicography, in particular corpus compilation and analysis, definition construction, and the establishment of target-language equivalents in multilingual work

Ces principes sont également à l'origine, me semble-t-il, de tous les travaux de recherche d'Ingrid Meyer et expliquent pourquoi le projet CRISTAL, axé sur le concept de Contextes Riches en Connaissances qu'elle a forgé (Meyer, 2001), a occupé une place aussi importante dans ma recherche pendant plusieurs années. Je donne ici la définition de ce type de contextes, sur lequel je reviendrai dans le chapitre 4.

By *knowledge-rich context*, we designate a context indicating at least one item of domain knowledge that could be useful for conceptual analysis. In other words, the context should indicate at least one conceptual characteristic, whether it be an attribute or a relation. (Meyer, 2001, p. 281)

Ce cours envisageait donc les aspects suivants : concepts fondamentaux de la terminologie (par exemple, (Sager, 1990)), rôle de l'analyse conceptuelle dans le travail terminographique conventionnel (Meyer, 1993) (Cole, 1987) (Meyer & McHaffie, 1994). Dans ce dernier article était présentée l'idée

que « la prochaine génération de banque de terminologies [serait] comme une sorte d'hybride entre la banque traditionnelle et la base de connaissances, comme on l'appelle en intelligence artificielle, autrement appelée Base de connaissances Terminologiques » (Meyer & McHaffie, 1994, p. 429). L'idée sous-jacente était que ces BCT (TKB en anglais) puissent représenter l'organisation des concepts les uns par rapport aux autres, en indiquant toutes sortes de relations, hiérarchiques (méronymie, hyperonymie) mais également non hiérarchiques (« entrée », « sortie », « lieu » par exemple pour le terme *gravure* – entendu comme étape du procédé de fabrication de CD-ROM) qui peuvent aider à éclaircir le sens d'une notion, afin d'offrir « une perspective beaucoup plus large et cohérente des structures notionnelles que ne le font les définitions proposées par les banques de données terminologiques traditionnelles » (Meyer, 2001, p. 431). Le prototype proposé par Meyer & McHaffie, dans lequel "l'utilisateur peut danser à loisir dans une salle de bal sans cesse grandissante de relations notionnelles présentées sous forme de texte (...) ou de graphe (...) » (Meyer & McHaffie, 1994, p. 430-431), préfigure la représentation visuelle (mouvante, telle une salle de bal) que l'on trouve des relations conceptuelles dans *EcoLexicon*<sup>49</sup>. La notion de connaissances est fondamentale dans les travaux d'Ingrid Meyer. Son approche générale de la terminologie, fondée sur l'idée de connaissance (Knowledge-Based approach to Terminology (Meyer, Eck, et al., 1997)), implique en réalité deux visions de celle-ci : (1) la connaissance telle qu'elle émane du domaine de spécialité (*subject-field knowledge*), (2) la connaissance telle qu'elle peut ou doit être encodée (*encoded knowledge*) à l'issue de la recherche terminologique, par exemple dans une BCT. Un autre aspect important de ce cours est la place qu'il accordait à l'analyse conceptuelle assistée par ordinateur, et au corpus dans le travail terminographique (Meyer & Mackintosh, 1996).

#### 1.6.2.2 *Linguistics and translation (Roda Roberts, 1997-1998)*

Le séminaire de Roda Roberts fut, à mes yeux, le premier à mettre explicitement en relation linguistique et traduction, qui étaient considérées comme deux disciplines séparées dans mon cursus antérieur (la linguistique générativiste de Paris 3 était loin des cours de thème et de version), soit pour des raisons liées à la tradition universitaire de cloisonnement disciplinaire, soit parce que linguistique et traduction ne sont pas réputées pour avoir fait nécessairement bon ménage, et cela dès les années 1960, la traductologie ayant tenté de s'ériger en discipline autonome notamment par le biais du rejet de la linguistique (rejet que l'on trouve en particulier dans toute la théorie interprétative : « L'objet de la traduction n'est pas la texture dont est faite la langue mais le sens qu'y trouve celui auquel elle s'adresse » (Seleskovitch, 1976, p. 9). Ce cours fut d'autant plus intéressant qu'il m'apportait une perspective anglo-saxonne totalement nouvelle, tout à la fois sur la traduction (Newmark, Hatim &

---

<sup>49</sup> <http://ecolexicon.ugr.es/en/index.htm>. Consulté le 10.10.23

Mason, House, Nida, Catford...) et sur la linguistique (*cohesion* et *coherence* dans la théorie systémique du langage de Halliday ; *style* chez Crystal ...), qui venait compléter et contraster – certes de très loin – l’approche préconisée et enseignée en parallèle à l’ENS Cachan en vue de la préparation au concours de l’agrégation, celle de la Théorie des Opérations Énonciatives d’Antoine Culioli (qui ne s’était pas véritablement exportée au Canada). Le manuel de référence était celui de Roger T. Bell (*Translation and Translating. Theory and Practice*, (Bell, 1991)), qui se veut un essai pour rapprocher linguistique et traduction. Il présentait les modèles psycholinguistiques de la mémoire et du traitement de l’information, cherchant à circonscrire le processus de traduction (ce qui me permit d’assimiler plus facilement les travaux de Daniel Gile que je mentionne ultérieurement). Parmi les écrits de Roda Roberts qui nous étaient proposés dans ce cours, ceux qui retinrent mon attention sont ceux qui venaient illustrer le chapitre du cours intitulé « Language in use », et qui portaient sur la sémantique lexicale, la pragmatique, et en particulier un article portant sur « le rôle du contexte et de la situation en traduction ». C’est dans cet article que Roda Roberts (Roda Roberts, 1981) définit la notion de *contexte* et de *situation* dans les termes suivants :

*Contexte* veut dire non seulement environnement immédiat d’un élément textuel mais également n’importe quelle partie d’un texte qui aide à éclaircir un élément textuel quelconque.

*Situation* veut dire non seulement les particularités culturelles, historiques, etc. qui se cachent derrière les éléments textuels, mais aussi tous les renseignements pertinents à la double situation d’émission qu’implique la traduction.

Cette définition du contexte est, en fin de compte, celle qui est mise en œuvre dans mes travaux, comme je l’expliquerai dans le chapitre 2 (section « Motifs »). Par ailleurs, son analyse détaillée du rôle du contexte et de la situation en traduction dans les trois phases du processus de traduction (Roda Roberts, 1981, p. 183) : « analyse », « transfert » et « restructuration » (classification tripartite qu’elle reprend à Nida, mais séquençage des opérations que l’on retrouve aussi chez Bell, comme je le signale un peu plus loin) a sans conteste influencé la méthodologie d’analyse que j’ai utilisée dans le projet CRISTAL (par exemple, [Picton, Planas & Josselin-Leray 2018]). Son insistance sur la nécessité d’« intégrer dans les classes de traduction des exercices de texte, en commençant par l’analyse du contexte immédiat pour passer ensuite à celle du contexte éloigné » (Roda Roberts, 1981, p. 189), guide également ma pédagogie dans les divers cours de traduction, y compris dans les cours de traduction à vue pour lesquels le temps imparti à l’analyse du texte est limité.

### 1.6.2.3 Pédagogie de la traduction (Hannelore Lee Jahnke, 1999-2000)

Le troisième et dernier séminaire auquel je pus assister, dispensé par Hannelore Lee Jahnke, professeure à la FTI de l’Université de Genève invitée à l’ETI d’Ottawa en 1999-2000, portait sur la pédagogie de la traduction, H. Lee Jahnke étant spécialiste de la didactique de la traduction (avec plusieurs travaux en collaboration avec Jean Delisle, de l’ETI d’Ottawa, (Delisle & Lee-Jahnke, 1998)

(Delisle et al., 1999). Ce cours me permet de discerner plus clairement toutes les facettes de l'enseignement de la traduction, notamment telles que Durieux les différencie (Durieux, 2005, p. 37)

L'enseignement de la traduction peut poursuivre quatre grands objectifs : (1) enseigner une langue étrangère ; (2) former de futurs professeurs de langue ; (3) former de futurs traducteurs professionnels ; (4) former de futurs formateurs de traducteurs. Selon l'objectif visé, l'enseignement de la traduction s'organise en vertu de principes différents.

Ce séminaire établissait très clairement les différences entre traduction didactique et traduction professionnelle (telles que je les ai énoncées plus haut), m'initiant à la question centrale de l'identification des *compétences* que le futur traducteur doit acquérir, une question qui est au cœur de mes préoccupations depuis 2009, date à laquelle le Master de Traduction professionnelle que je dirige a intégré pour la première fois le réseau européen EMT<sup>50</sup>, qui regroupe actuellement plus d'une soixantaine d'universités européennes. En fonction de l'évolution du marché de la traduction en Europe et dans le monde, des réalités sociales (accessibilité), des avancées de la technologie (traduction automatique neuronale, et en ce moment « large language models ») et de celles de la recherche en traduction/traductologie (dans différents domaines et sous-domaines : didactique de la traduction, traduction audio-visuelle, technologies de la traduction etc.), ce réseau n'a eu de cesse, depuis 2009, de travailler et d'affiner son référentiel des compétences du traducteur, qui, dans sa version actuelle (2022)<sup>51</sup>, les classe selon les cinq grands domaines suivants : « Langue et culture », « Traduction », « Technologies », « Personnel et interpersonnel », « Prestation de services ». Cette question de la définition de ces compétences acquiert encore plus d'importance à l'heure où il est demandé aux formations universitaires françaises par la Direction générale de l'enseignement supérieur et de l'insertion professionnelle (DGESIP) d'organiser leurs enseignements autour des « blocs de compétences », qui sont issus d'une collaboration avec le monde socio-économique et qui, en permettant l'acquisition de compétences professionnelles directement utilisables par l'employeur, participent « à la sécurisation des parcours professionnels »<sup>52</sup>.

Ce cours confrontait également une vision assez eurocentrée de l'enseignement de la traduction à une vision nord-américaine, canadienne, et notamment telle que mes séjours au Canada m'ont permis de l'expérimenter, mais il était dispensé à l'*Ecole de Traduction et d'Interprétation* par une collègue suisse issue de la *Faculté de Traduction et d'Interprétation*. Un aspect qui me paraît frappant à l'écriture de ces lignes est la spécificité française en matière de place accordée à la traduction et à la

---

<sup>50</sup> [https://commission.europa.eu/resources-partners/european-masters-translation-emt/european-masters-translation-emt-explained\\_fr](https://commission.europa.eu/resources-partners/european-masters-translation-emt/european-masters-translation-emt-explained_fr). Consulté le 01.12.23.

<sup>51</sup> [https://commission.europa.eu/news/updated-version-emt-competence-framework-now-available-2022-10-21\\_en](https://commission.europa.eu/news/updated-version-emt-competence-framework-now-available-2022-10-21_en). Consulté le 01.12.23.

<sup>52</sup> <https://www.univ-toulouse.fr/sites/default/files/2021-05/Guide-blocs-competences-ESR-Partie1-Univ-tlse.pdf>. Consulté le 01.12.23

traductologie dans l'espace universitaire, spécificité qui est soulignée par (Collombat, 2021, p. 270-271) :

En France, la place de la traduction à l'université est généralement envisagée par rapport à la langue de départ, comme en témoignent l'organisation scientifique prédominante – en particulier, le découpage disciplinaire imposé par le Conseil national des universités – et le développement des études aréales. Ainsi, avant d'être traductologue, un enseignant-chercheur sera généralement angliciste, germaniste ou hispaniste, spécialiste de la langue et de la culture étrangère enseignées dans des programmes couvrant des aspects autant linguistiques que civilisationnels. Les cours de traduction impliquant par exemple l'anglais, l'allemand ou l'italien (langue source ou langue cible) dépendront de programmes dispensés respectivement dans des départements d'études anglophones, germaniques ou italiennes, ou bien de langues étrangères appliquées. Les programmes et cours de traduction professionnelle ressortissent d'ailleurs le plus souvent à ces derniers.

Seules six écoles de traduction françaises sont constituées en unités autonomes ne comportant aucun rattachement disciplinaire ou aréal : trois sont rattachées à des établissements publics (**le Centre de traduction, d'interprétation et de médiation linguistique [CETIM] de l'Université Toulouse Jean Jaurès**<sup>53</sup>, l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs [ESIT] de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, et l'Institut de Traducteurs, d'Interprètes et de Relations Internationales (ITIRI) de l'Université de Strasbourg) et trois, à des établissements privés (l'École supérieure de traduction et d'interprétation [ESTI] de l'Université catholique de Lyon, l'Institut de management et de communication interculturels [ISIT] à Paris et l'Institut de perfectionnement des langues vivantes [IPLV] de l'Université catholique de l'Ouest d'Angers).

Ce constat fait par Isabelle Collombat, qui irait dans le sens d'une demande ancienne, mais toujours non exaucée, d'une section CNU spécifique dédiée à la traduction/traductologie (qui est par essence transdisciplinaire, tout en étant une discipline à part entière)<sup>54</sup>, me permet de réaliser le fonctionnement privilégié du D-TIM, auquel je suis profondément attachée. Sous l'impulsion de Solange Hibbs, Professeure d'études hispaniques mais également interprète de conférences formée à la FTI de Genève, ce qui fut d'abord un DESS de Traduction Technique rattaché à un département LEA dans les années 1990 fut ensuite constitué en Institut Universitaire Professionnalisé (2003), un statut qui marquait une avancée assez décisive des universités en matière de professionnalisation. La mise en œuvre de la réforme LMD (Licence, Master, Doctorat) ayant fait disparaître ce type de formation du paysage universitaire, l'IUP de Traduction et d'Interprétation devint alors, avec l'aide de Karen Meschia, un département de l'UFR LLCE de l'Université Toulouse Jean Jaurès, d'abord nommé « Centre » en 2009 (CeTIM)<sup>55</sup> – dont j'ai assumé la direction-adjointe et la direction entre 2015 et

---

<sup>53</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>54</sup> Ayant eu l'opportunité de siéger en tant que suppléante puis en tant que titulaire dans la 11<sup>ème</sup> section du CNU plusieurs années consécutives (cf. Annexe 3 partie IV. Responsabilités collectives et administratives), je peux témoigner du fait que les voix s'exprimant dans cette direction restent encore assez isolées, mais sans doute moins qu'auparavant. Le fait d'avoir pu mettre en place nationalement une mention de diplôme spécifique pour le Master, celle de Traduction et Interprétation, action menée en concertation avec l'AFFUMT, Association Française des Formations Universitaires aux Métiers de la Traduction (dans laquelle j'ai ultérieurement joué un rôle actif en tant que membre du bureau entre 2018 et 2022), est un pas supplémentaire.

<sup>55</sup> <https://interfas.univ-tlse2.fr/lamaindethot/743>

2020– puis « D-TIM » (où la première lettre veut dire Département) en 2021, afin d’assurer à la formation une visibilité plus grande au sein de l’UFR des langues. Une réflexion, à laquelle je suis étroitement associée, est actuellement en cours pour faire évoluer ce statut vers un autre qui lui conférerait une reconnaissance et une autonomie plus grandes, sans « rattachement aréal patent », pour reprendre les termes de Collombat.

Parmi les autres apports de ce séminaire, je mentionnerai également brièvement les éléments suivants : (1) l’importance d’une terminologie précise de la traduction, telle qu’elle a pu être établie par Delisle (Delisle, 2013), ou encore par Lee Jahnke et Delisle dans leurs ouvrages communs (Delisle & Lee-Jahnke, 1998) (Delisle et al., 1999) ; (2) la connaissance approfondie de plusieurs manuels de traduction qu’H. Lee Jahnke nous fit comparer ; et enfin (3) une première approche des enjeux et difficultés de l’évaluation de la traduction, qui me fit prendre conscience à l’époque que celle-ci ne pouvait se résumer, comme cela est fait dans les jurys de concours en France et dans les formations classiques en traduction en LEA et LLCE, à un barème centré sur l’erreur attribuant un certain nombre de points fautes à des « erreurs » de traduction aux contours (plus ou moins mal) pré-établis. Cela me paraît d’autant plus important à une heure où il faut former les étudiants à l’évaluation humaine et machine de sorties de Traduction Automatique Neuronale (voire, désormais, de productions issues des *Large Language Models*).

### 1.6.3 Lexicologie, Lexicographie, Terminologie, Interprétation : plongée dans la recherche

Enfin, lors de mes deux années universitaires intégralement passées à Ottawa, j’eus la chance d’assister à des séminaires doctoraux qui me permirent de consolider d’une part mes connaissances dans le domaine de la lexicographie et de la terminologie, mais également de m’ouvrir les premières portes de l’interprétation, champ nécessairement relié à celui de la traduction mais qui restait à l’époque confiné en France aux seules formations d’interprètes telles que celle de l’ESIT. Je mesure également la chance d’avoir pu profiter, dans un même ordre d’idées, mais à distance, du bref passage de Daniel Gile à l’Université Lyon 2, comme je l’expliquerai plus bas.

#### 1.6.3.1 Théorie de la lexicographie (Roda Roberts)

J’eus l’occasion d’assister à deux séminaires en lien avec la lexicographie. Le premier était un séminaire axé sur les aspects théoriques de la lexicographie (« Theoretical aspects of lexicography ») qui se déroulait selon les axes suivants.

1. Introduction to the field of lexicography (meta-lexicography, lexicography as practice, dictionary use)
2. Relationship between lexicography and other disciplines (linguistics, lexicology, grammar, subject-related concepts)

3. Dictionaries as texts (book structure, wordlist structure, macrostructure, microstructure, access structures, addressing)
4. Dictionaries and ideology (authority of dictionaries, ideology through inclusion and exclusion, move towards more descriptive dictionaries)

Ce premier séminaire, très dense, me permit avant tout de confirmer, une nouvelle fois, que la lexicographie était bel et bien une discipline scientifique, qui devait se situer par rapport à des disciplines connexes telles que la lexicologie, et m'ouvrit des perspectives sur le type d'objet de recherche auxquels les études métalexigraphiques pouvaient s'intéresser. Il me permit également d'acquérir les bases nécessaires sur la structuration de l'objet dictionnaire (problèmes de macrostructure et de microstructure) avant de pouvoir, au deuxième semestre, voir comment cela se réalisait concrètement au sein d'un dictionnaire bilingue, puisque je fus recrutée au deuxième semestre pour travailler au projet du *Dictionnaire Canadien Bilingue* en tant que lexicographe. Ce volet pratique de la lexicographie est décrit dans le détail dans l'annexe 2. La remise en question de l'autorité du dictionnaire (Bible déchu de son piédestal...) constitue d'ailleurs le point de départ de mon mémoire de maîtrise [[MEM-1] Josselin (1998)], en lien avec une citation de Tournier qui avait suscité ma réflexion :

Since, for the past few years, my study of the English language has led me to translate many texts from both newspapers and literary works, it soon became apparent to me that a translator could not rely entirely on his bilingual dictionary. I came to realize that my ambivalent attitude towards dictionaries was shared by others. Indeed, Jean Tournier in his *Précis de lexicologie anglaise* (1993: 176) presents two common attitudes towards dictionaries:

“L'utilisateur d'un dictionnaire doit se garder de deux attitudes extrêmes.

Il ne doit pas considérer un dictionnaire comme un exemplaire des Tables de la Loi, remises par quelque Jéhovah barbu à quelque Moïse inspiré, sur quelque Sinaï, au milieu des éclairs : c'est là un travers extrêmement répandu, au point que bien des utilisateurs disent qu'ils consultent "LE " dictionnaire, et non pas "UN" dictionnaire (comme on dit "LA" Bible et non pas "UNE" Bible). **Un dictionnaire n'est qu'un outil, fabriqué par l'homme pour ses semblables, avec toutes les faiblesses qu'implique toute œuvre humaine.**

Inversement, il ne faut pas - mais c'est là une attitude heureusement assez rare - que l'utilisateur d'un dictionnaire critique systématiquement ce qu'il y trouve, gloussant de plaisir sadique chaque fois qu'il découvre un point discutable ou, pis encore, une erreur (car il y en a toujours).

C'est par ailleurs dans la question de l'autorité conférée au dictionnaire que se niche celle, plus large, de la norme et de l'usage, en particulier en ce qui concerne l'épineux problème des anglicismes, qui constituera la matière principale de mon mémoire de DEA [[MEM-2] Josselin (2001)]. La question de la norme et de l'usage, comme je l'évoquerai dans le chapitre 2, est par ailleurs récurrente dans un certain nombre de mes publications. Enfin, le fait de considérer le dictionnaire comme un *objet* éminemment *culturel* (en ce qu'il est le reflet d'une vision du monde, de la culture d'un pays, (Dubois & Dubois, 1971, p. 8) est aussi une thématique que j'ai abordée dans plusieurs de mes travaux pour la

lexicographie bilingue. (Clas & Roberts, 2003, p. 239) expliquent que, dans le dictionnaire bilingue, les « symboles linguistiques » ne sont pas nécessairement équivalents d'une communauté de langue à une autre. Ils citent l'exemple du mot français *pain*, dont les équivalents linguistiques sont certes *bread* en anglais, *Brot* en allemand, *pane* en italien, mais qui renvoient à des réalités très éloignées les unes des autres, expliquant que le franco-canadien doit « différencier le *pain français* du pain plus traditionnel (*pain de mie*) au Canada » (sans oublier les potentielles connotations associées dans les différentes cultures). Le dictionnaire bilingue ne peut donc pas toujours fournir des équivalents « complets », et peut par conséquent soit fournir des équivalents partiels, soit des équivalents explicatifs, voire aucun équivalent (Svensén, 1993a, p. 142), ou bien compléter l'information par le biais d'une « note culturelle ». Dans une communication prononcée à Kingston, au Canada, lors d'une conférence de lexicographie en 2010 [[C-COM-5] Josselin-Leray (2010)], j'ai ainsi analysé la vision de la culture nord-américaine (en particulier la culture canadienne) qui transparaissait dans ce qui était alors une fonctionnalité récente des dictionnaires bilingues, les encarts culturels (*cultural notes*)<sup>56</sup>, tel que celui présenté en Figure 6, à travers l'étude des encarts de quatre dictionnaires bilingues (le *Harrap's Shorter* de 2009 : 80 notes, le *Oxford-Hachette (OXHA)* de 2009 : 166 notes, le *Robert & Collins Super Senior* de 2007 : 133 notes, et le *Grand Larousse* de 1993 : 176 notes).

- **Halloween:**

Fête célébrée dans les pays anglo-saxons (surtout aux États-Unis) le 31 octobre, la veille de *All Saints Day* (Toussaint). Les enfants fabriquent des lanternes dans des citrouilles évidées et se déguisent en sorcières, fantômes ou squelettes. Un sac à la main, ils font la tournée des maisons de leur quartier et « menacent » leurs voisins (*Trick or treat*) pour récolter des bonbons

Figure 6 : Encart culturel Halloween dans le OXHA 2009

La focalisation sur une culture en particulier peut également se faire, dans les dictionnaires bilingues, par d'autres biais que les encarts culturels. Dans [Josselin-Leray & Roberts 2012], j'ai ainsi cherché à montrer comment, malgré ce qu'affirme (Duval, 1994, p. 15), le dictionnaire bilingue peut être considéré comme un objet culturel, au même titre que le dictionnaire monolingue. Dans un pays bilingue tel que le Canada, le dictionnaire bilingue véhicule une culture nationale ainsi que plusieurs sous-cultures, et contribue donc à renforcer l'identité nationale. Je laisse pour l'instant de côté le volet strictement sociolinguistique de cette question, qui sera abordé dans le chapitre deux, me contentant de résumer ici les formes principales que peut revêtir l'adaptation culturelle d'un dictionnaire bilingue, par le biais de l'exemple du *Dictionnaire Canadien Bilingue (DCB)* auquel j'ai contribué. Dans le *DCB*, la

---

<sup>56</sup> Une fonctionnalité dont les contours étaient ainsi définis dans la préface du *Robert et Collins Senior* de 1998 : « des informations concernant des événements culturellement importants, des traditions et coutumes ou des institutions, qui ne pouvaient être données dans le corps même des articles sous forme de traductions ou de simples gloses [...] présentées dans des encadrés juste en-dessous de l'entrée ».



« canadianisation » du dictionnaire bilingue se manifeste à la fois au niveau de la macrostructure et de la microstructure du dictionnaire. Au sein de la macrostructure, cette spécificité se révèle par l'inclusion de trois types d'items :

(1) Mots-vedettes canadiens

- mots désignant des réalités canadiennes (réalités naturelles, sociales, politiques, éducationnelles, gastronomiques...) : *pourvoirie*<sup>57</sup>

- mots forgés sur des mots canadiens et utilisés au Canada, comme le nom *patenteux*, formé à partir du verbe *patenter* (bricoler, réparer...)

- mots qui, au Canada, relèvent d'une catégorie grammaticale différente ; c'est le cas de tous les « sacres », jurons ressortissant du vocabulaire religieux et utilisés comme interjection (*baptême*)

- mots considérés comme archaïques en France, mais très fréquents au Canada (verbes *pogner* ou *abrier*)

- mots considérés comme des régionalismes en France, mais qui sont utilisés par tous au Canada (*achaler*, utilisé dans l'ouest et le nord-ouest de la France)

- anglicismes propres au Canada, choisis selon les critères suivants (Roda P. Roberts & Blais, 2000, p. 115) : (a) difficulté à les reconnaître et à les comprendre (notamment, les anglicismes sémantiques) ; (b) niveau de productivité (ajout de sens, création de dérivés et de composés...) ; (c) fréquence d'utilisation dans la partie française du corpus canadien utilisé pour le projet du DCB, Textum<sup>58</sup>, (indice d'intégration dans la langue emprunteuse). Le mot *chum* en est une bonne illustration.

2) Sens uniquement canadiens de certains mots

Pour certains mots-vedettes, le *DCB* inclut des sens exclusivement canadiens. C'est ainsi que, pour l'entrée *dépanneur* (nm), les deux premiers sens mentionnés sont 1) épicerie, et 2) personne qui tient une épicerie ; le sens « réparateur » n'intervenant qu'en troisième position<sup>59</sup>.

3) Collocations ou expressions figées canadiennes

---

<sup>57</sup> Les entrées présentées ici se trouvent à divers stades de révision.

<sup>58</sup> Voir chapitre deux pour plus de détails sur ce corpus, et sur le DCB en général.

<sup>59</sup> Le *DCB* n'a toutefois pas pour principe d'inclure en premier les sens canadiens. L'ordre reflète la fréquence en corpus.

Le *DCB* inclut des collocations typiquement canadiennes, comme *être* ou *tomber en amour* (qui sont des calques de l'anglais), ainsi que certaines expressions figées canadiennes, comme *être en baptême* (« to be furious »), *se choquer noir* (« to fly into a rage »), *il fait froid en chien*<sup>60</sup> (« it is terribly cold ») ou bien encore des expressions qui sont des variantes de celles utilisées en France, comme par exemple *pleuvoir à boire debout* (« to rain cats and dogs »).

La canadianisation de la microstructure peut s'effectuer à divers niveaux : (1) variantes (*aérobique* CD vs. *aérobic* FR) ou genre du mot-vedette (*job* fém. CD vs. *job* masc. FR) ou d'un équivalent, (2) indications sémantiques (« *membre d'une assemblée législative provinciale* » pour *député*), (3) marques d'usage couplées à des marques géographiques (*jaser* : fam. *et* CD), (4) choix des équivalents (*annoying* traduit par *achalant* CD), (5) choix des exemples (l'exemple pour le mot *traversier*, lequel est lui-même un canadianisme, fait référence aux îles québécoises de la Madeleine).

Pour conclure sur la question de l'aspect culturel du dictionnaire, il me faut encore mentionner que celui-ci est en réalité largement présent dans l'ensemble de mes travaux qui touchent à la question de la présence des termes dans les dictionnaires généraux, qui était l'objet central de ma thèse [[TH-1] Josselin-Leray (2005)], et qui constitue l'un des « motifs » principaux de mes recherches, comme je l'expose dans le chapitre 2. Dans la thèse, cet aspect y est abordé sous la forme de la place et du rôle de la culture « technique » dans les dictionnaires généraux, en lien, notamment, avec la conception de l'homme moderne cultivé.

### 1.6.3.2 L'innovation en lexicographie (Roda Roberts)

Le deuxième séminaire doctoral de Roda Roberts, intitulé « Innovations in lexicography », et que je suivis deux fois, en 1998 et 2000, avec ses évolutions, comportait les trois volets suivants dans la version la plus actualisée :

1. User orientation: studies on dictionary use and dictionary users (dictionary use and dictionary users, methods of investigating user needs: surveys, tests, direct observation)
2. Use of corpora in lexicography (types of corpora, concordancers, corpus analysis)
3. Computerization of lexicography (use of the computer at all stages of dictionary-making, lexicographic workstation, SGML applications, Dictionaries in CD-ROM format, research in progress: bi-monolingual dictionary)

De l'ensemble des séminaires et cours suivis, je pense pouvoir affirmer qu'il s'agit là de celui qui a été la source d'inspiration majeure de l'ensemble de mes recherches. Etant donné que son contenu vient caractériser ce qui est au fondement même de mes travaux, que je pourrai qualifier de « user-

---

<sup>60</sup> Cette dernière expression est peut-être une variante de l'expression française. Sur Google Books, *froid de chien* est aussi fréquent que *froid de canard* jusqu'aux années 1970.

oriented » et « corpus-based », je présenterai ces aspects en détail dans le chapitre 2 (section « méthodes »).

### 1.6.3.3 *Lexicologie & Terminologie (Ingrid Meyer)*

Le séminaire doctoral dispensé en 1998 par Ingrid Meyer intitulé “Emerging Research Issues in Terminology” se focalisait sur les relations qu’entretiennent la terminologie et la lexicologie de la langue générale. Le premier concept abordé était celui de « société de la connaissance » (*knowledge society*), concept qu’elle empruntait à Drücker, qui l’avait forgé dans les années 1960 pour renvoyer à une société post-capitaliste qui ne serait plus basée ni sur le capital, ni sur les ressources naturelles, ni sur le travail, mais sur la connaissance spécialisée (Drucker, 1993). Cela montre de nouveau à quel point la notion de *connaissance*, que l’on retrouve dans les Contextes Riches en Connaissances, était centrale dans les travaux de Meyer<sup>61</sup>. L’importance croissante de la connaissance spécialisée dans la vie courante était reflétée, selon elle, par l’exposition de plus en plus fréquente des locuteurs à des mots scientifiques et techniques, autrement dit, à des *termes* (Meyer, Mackintosh, et al., 1997, p. 129-130). Le second concept abordé par ce séminaire était donc celui de *terminologisation / dé-terminologisation*, qui découlait du premier (« de-terminologization is clearly a crucial lexical phenomenon of our "knowledge society" », (Meyer et al., 1998, p. 646). Ce phénomène est défini comme suit par (Meyer & Mackintosh, 2000a, p. 112) :

...terminological meaning and usage can ‘loosen’ when a term captures the interest of the general public. In such a situation, a lexical item that was once confined to a fixed meaning within a specialized domain is taken up in general language. We call this process *de-terminologization*.<sup>62</sup>

S’intéressant à l’essor du vocabulaire d’Internet et de l’informatique, et particulièrement à l’émergence de termes métaphoriques et à leur diffusion auprès de locuteurs non experts de ce domaine (Meyer, Zaluski, et al., 1997), Ingrid Meyer et ses collègues se sont ainsi penchés sur un certain nombre de phénomènes liés à la dé-terminologisation : changements sémantiques, grammaticaux, pragmatiques, etc. Selon (Bowker & L’Homme, 2004, p. 186), leur contribution majeure réside dans l’identification des implications qu’a la dé-terminologisation sur la pratique terminographique, à savoir : le potentiel de la dé-terminologisation à générer de la polysémie à l’intérieur d’un domaine, sa tendance à favoriser la circulation lexicale entre domaines, et ses effets sur les tâches terminologiques traditionnelles de création terminologique et de standardisation. Par ailleurs, comme le soulignent également (Bowker & L’Homme, 2004, p. 186), les travaux d’Ingrid Meyer

---

<sup>61</sup> Pour une analyse exhaustive de ce que la communauté scientifique en terminologie doit à Ingrid Meyer, voir notamment l’hommage qui lui a été rendu dans la revue *Terminology* par Lynne Bowker et Marie-Claude L’Homme (Bowker & L’Homme, 2004).

<sup>62</sup> Voir aussi (Meyer & Mackintosh, 2000b).

ont démontré que des questions de recherche habituellement restreintes au cercle de la seule terminologie pouvaient également être examinées par d'autres spécialistes, notamment les lexicographes (Meyer & Mackintosh, 2000a) (Meyer & Mackintosh, 2000b). C'est précisément cette question qui se trouve au cœur de mon travail de thèse et de ses prolongements, comme je l'exposerai dans le chapitre 2 (section « Motifs »). La question de la dé-terminologisation est toujours d'actualité dans la recherche terminologique, comme a pu le montrer la thèse de doctorat de Julie Humbert-Droz (Humbert-Droz, 2021) (pour laquelle j'étais examinatrice)<sup>63</sup>. À partir de l'exemple du domaine de la physique des particules et grâce à une méthode de linguistique outillée, celle-ci s'est intéressée spécifiquement au *processus* de dé-terminologisation, et notamment aux phénomènes sémantiques qui se produisent au cours de ce processus. Elle a pu démontrer que la dé-terminologisation est en réalité « un processus complexe et non linéaire de passage de termes dans la langue générale, qui fait intervenir de nombreux intermédiaires et qui est influencé par au moins cinq facteurs, aussi bien linguistiques qu'extralinguistiques » (Humbert-Droz, 2021, p. ix). Les facteurs identifiés par Humbert-Droz ont trait : (1) à la centralité d'un terme dans différents domaines ; (2) aux enjeux de la recherche pour la société ; (3) aux dynamiques propres à chaque domaine ; (4) à l'intérêt réel ou supposé des locuteurs pour certaines thématiques de recherche ; (5) à la morphologie des termes (Humbert-Droz, 2021, p. 305).

#### 1.6.3.4 *Interprétation (Sylvie Lambert)*

Le séminaire doctoral dispensé en 1999-2000 par Sylvie Lambert, spécialiste d'interprétation simultanée (Lambert, 1991), sur « Cognition and Conference Interpretation » fut une première immersion dans le monde de l'interprétation, me faisant prendre conscience de l'existence de différents types d'interprétation : chuchotée, consécutive/liaison (avec prise de notes), simultanée. Son séminaire portait à la fois sur les enjeux de la sélection des futurs interprètes (Moser-Mercer, 1985) : importance du profil du candidat, de la culture générale, exercices de traduction à vue, de mémorisation) ainsi que sur la formation des interprètes (en cabine et hors cabine) – aspects qui font désormais partie de mes préoccupations principales en tant que responsable du recrutement en Master de Traduction et d'Interprétation. C'est dans ce séminaire que j'entendis pour la première fois parler d'interprétation vers et depuis la Langue des Signes, un des champs de recherche mentionnés par S. Lambert concernant en effet la comparaison entre l'interprétation en/vers la Langue des Signes et l'interprétation consécutive et simultanée dans les langues vocales<sup>64</sup>.

---

<sup>63</sup> Voir aussi (Renouf, 2017).

<sup>64</sup> Je reviendrai sur les appellations Langue(s) des Signes et Langues Vocales dans le chapitre 3.

## 1.7 L'« École de Lyon »<sup>65</sup> : 1999-2005

### 1.7.1 LE DEA LTMT

Après l'obtention de l'agrégation externe d'anglais en 1999 (option linguistique), passage obligé à l'ENS Cachan, je souhaitais poursuivre mon exploration du lexique et de la traduction. J'hésitai un moment entre, d'une part, la voie professionnalisante avec le DESS de Traduction littéraire professionnelle alors dirigé par Marie-Françoise Cachin à l'Institut Charles V de l'Université Paris Diderot, voie qui avait été choisie avec enthousiasme par une autre étudiante normalienne de l'ENS qui m'avait précédée à Ottawa deux ans plus tôt – Florence Bury, désormais établie depuis de longues années en tant que traductrice littéraire spécialisée en science-fiction<sup>66</sup>, et, d'autre part, la voie de la recherche, fortement préconisée par l'équipe enseignante du département de langues de l'ENS. Par ailleurs, je souhaitais répondre à la proposition de Roda Roberts de retourner travailler une année en tant que lexicographe puis réviseure au Dictionnaire Canadien Bilingue. Finalement, j'optai pour la voie du DEA, ayant également été encouragée dans cette voie par Didier Bourigault, membre de mon jury de Master et surtout Chargé de Recherche dans l'Unité Mixte de Recherche ERSS (Equipe de Recherche en Syntaxe et Sémantique) à l'Université de Toulouse Le Mirail. Sur les recommandations de John Humbley, je me dirigeai alors vers l'Université Lyon 2, qui était la seule université à proposer un DEA offert aux anglicistes comportant une mention orientée vers les questions lexicales, un DEA Langues et Cultures Etrangères, relevant de l'Ecole Doctorale Humanités (Lettres et Arts, Langue), pour lequel « les carrières d'enseignant-chercheur des 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> section du CNU constituaient les débouchés « naturels », mais qui offraient aussi des possibilités professionnelles dans « les métiers de la traduction et des industries de la langue »<sup>67</sup>. J'optai non pour la mention plus classiquement attendue d'un angliciste « Langues, littératures et cultures des pays anglophones », mais pour la mention « Lexicologie et terminologie multilingues, traduction », dont le responsable était Philippe Thoiron, qui accueillait également des étudiants qui maîtrisaient d'autres langues que l'anglais, notamment des arabisants, et des étudiants issus des filières LEA. Cette bifurcation dans ma trajectoire correspondait parfaitement au type de linguistique qui est devenue ma spécialité, la linguistique appliquée (cf. chapitre 2, section « Points de vue »), mais représentait, dans un parcours d'angliciste « classique », un saut qui n'était pas toujours valorisé du fait du peu d'attractivité dont souffrait la

---

<sup>65</sup> J'emprunte ce terme à (Humbley, 2018, p. 66) qui désigne ainsi les membres du CRTT à l'Université Lyon 2.

<sup>66</sup> <https://atlf.org/repertoire-des-traducteurs/bury/>, consulté le 23.11.23. Il nous a été donné de travailler de nouveau ensemble en avril 2022 lors d'un atelier de traduction collaborative d'un poème (« Red ») du recueil *The Lost spells* de Robert MacFarlane que j'ai co-organisé avec Caroline Rossi dans le cadre du projet "Anthroposcènes" à l'Université Grenoble-Alpes (ce projet a été co-financé par la Commission de la culture et par l'UFR Sociétés Cultures et Langues étrangères de l'UGA) – les ateliers de traduction pourraient reprendre en 2024 et déboucher sur des mises en voix multilingues.

<sup>67</sup> Informations tirées du descriptif du diplôme.

filière LEA (comme cela semble toujours être un peu le cas). Nous étions encore bien loin de la création de la mention de diplôme Traduction et Interprétation, qui date uniquement de 2014.

Le DEA comportait un tronc commun dont je fus dispensée car j'étais agrégée, mais surtout 100h de séminaires de spécialité (un luxe !) que je détaille plus bas. Je dois toutefois mentionner ici qu'à part deux ou trois séances, je suivis l'ensemble de ces séminaires à distance<sup>68</sup> puisque je me trouvais pour l'année universitaire de nouveau à Ottawa, en grande partie pour travailler au *Dictionnaire Canadien Bilingue* mais également pour y rédiger mon mémoire de recherche grâce à l'obtention d'une bourse du CIEC.

#### 1.7.1.1 Lexicologie générale (Pierre Arnaud)

Le cours de Pierre Arnaud me permit d'élargir mes horizons linguistiques car il s'intéressait, d'un point de vue morphologique (marques de l'aspect, composition etc.) mais aussi d'un point de vue sociolinguistique, à d'autres langues que l'anglais et le français ; en l'occurrence : l'espéranto, le tok pisin, créole à base lexicale anglaise parlé en Papouasie-Nouvelle-Guinée, et le gallois. Cette démarche d'ouverture vers d'autres langues me semble fondamentale pour un linguiste, qui ne peut se contenter de regarder le fonctionnement d'une seule langue en vase clos. L'ouverture à d'autres langues que l'anglais est une des (nombreuses) raisons qui motivent mon rattachement depuis 2005 à une équipe de recherche (l'ERSS, devenue CLLE-ERSS puis CLLE) qui a pour objet de recherches une très large palette de langues (à savoir : français, occitan, catalan, picard, italien, anglais, russe, polonais, serbe, arabe, gallo, japonais, coréen, chinois, espagnol, catalan, grec ancien, langue des signes française). Par ailleurs, je rencontrai pour la première fois la notion de *langue construite* (comprise comme une langue qui résulte d'une création normative consciente d'un ou de plusieurs individus et qui a engendré une communauté de locuteurs), par le biais de l'exemple du Volapük et surtout de l'espéranto, dont les principes morphologiques nous furent exposés en détail par Pierre Arnaud. La notion de *langue construite* est à rapprocher, de celle de *langues artificielles* (comme le fait Martinet (Martinet, 1946)) ou de celle de *langues contrôlées*, notion essentielle pour certains de mes travaux, ceux menés dans la lignée de la thèse de doctorat de Stéphanie Lopez que j'ai co-dirigée avec Anne Condamines ([Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2013], [Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2014], [Lopez, Condamines, Josselin-Leray et al. 2013]). Les langues construites et les langues contrôlées se rejoignent par le fait que, selon (Lux, 1998, p. 7), les langues contrôlées relèvent de la recherche de la langue parfaite, autrement dit « d'une langue qui servirait de façon idéale à la communication universelle d'un message particulier ». Leur définition, théorique ou formelle, ne fait pas consensus (Lux, 1998, p. 10) du fait de

---

<sup>68</sup> Contrairement à mes enseignements de maîtrise, qui étaient dispensés uniquement par le biais du télé-enseignement, les cours de DEA n'étaient dispensés qu'en présentiel.

la diversité des domaines auxquels elles peuvent renvoyer (langages de communication homme-machine, guides de rédaction technique, variétés simplifiées d'une langue, etc.). Comme le rappelle Anne Condamines (Condamines, 2016, p. 63-64), plusieurs caractéristiques des langues contrôlées ont toutefois été identifiées par (Kuhn, 2014) : (1) Elles sont basées sur une langue naturelle, (2) Le lexique, la syntaxe et/ou la sémantique y sont plus restreints que dans la langue naturelle, (3) Les « propriétés naturelles » de la langue de base sont maintenues pour permettre une compréhension intuitive, (4) Ce sont des langues consciemment construites. D'après Anne Condamines, toujours, seule la quatrième caractéristique (le fait qu'il s'agisse d'une langue sciemment *construite*) permet de distinguer les langues contrôlées d'une autre notion proche, celle de *sous-langage*, notion introduite par (Harris, 1968)<sup>69</sup>. Quelle qu'en soit la définition, tous les écrits s'accordent à dire qu'elles ont directement émergé des besoins de l'industrie (Lux, 1998, p. 11) – la première langue contrôlée (Caterpillar Fundamental English (CFE)) a ainsi vu le jour chez l'équipementier américain Caterpillar (Condamines, 2016, p. 63) (Ryan, 2009, p. 61)– avec pour ambition de simplifier la langue naturelle et de permettre ainsi une meilleure compréhension des documents juridiques et administratifs. (Lopez, 2013, p. 52) insiste sur le fait que leur « leur principal objectif est la standardisation et la simplification de la documentation grâce à une normalisation des textes saisis afin de permettre une communication écrite simple, claire, ordonnée et facilement traduisible dans un contexte international ». Ce dernier point (l'importance de la « traductibilité ») est essentiel et mérite à lui seul que les futurs traducteurs soient formés à ces questions linguistiques, ce que souligne (Ryan, 2009, p. 58) :

[T]out traducteur amené à travailler sur [une documentation industrielle variée est susceptible d'avoir à traduire en LC des textes sources eux-mêmes rédigés ou non en LC pour répondre à des exigences de conformité. Au minimum, il est évident qu'une connaissance même sommaire des LC et des problématiques qui les sous-tendent est nécessaire aujourd'hui à tout traducteur spécialisé en technique industrielle.

Dans un autre article, Richard Ryan va même jusqu'à poser la question suivante : « les langues contrôlées sont-elles l'avenir de la traduction ? » (Ryan, 2008), montrant par l'analyse d'un texte traduit du français vers l'anglais sur le fonctionnement d'un chauffe-eau à gaz que « la traduction en LC pure [rédigée en Simplified Technical English (ASD-STE100)<sup>70</sup>] présente une meilleure qualité ergonomique que la traduction standard (description dépouillée, mise en garde bien en vue, outils et consommables précisés, mode opératoire plus détaillé) ». Ceci explique que, malgré l'orientation résolument culturelle que j'ai impulsée avec Carole Fillière dans le Master de traduction

---

<sup>69</sup> Voir à ce propos la discussion menée par (Lopez, 2013, p. 47-51).

<sup>70</sup> Voir <https://www.simplifiedenglish.net/asd-ste100/> pour plus de détails (consulté le 02.12.2023). Le langage ASD-STE 100 contient 60 règles d'écriture et un dictionnaire associé d'environ 3000 mots. Il s'agit du langage contrôlé le plus utilisé au monde d'après (Ryan, 2018, p. 295), qui en détaille les caractéristiques (Ryan, 2018, p. 299-301).

professionnelle que nous co-dirigeons au D-TIM, un cours de Simplified English est toujours dispensé par un traducteur de chez Airbus en parallèle du cours de traduction aéronautique, indispensable au vu de l’ancrage de nos formations dans le bassin socio-économique local, fortement imprégné par l’industrie aéronautique du fait de la présence d’Airbus à Toulouse. Anne Condamines (Condamines, 2016, p. 69), notant que la question des LC a été un peu « délaissée ces dernières années aussi bien en TAL qu’en linguistique », suggère qu’elle pourrait « trouver un regain d’intérêt par la mise en œuvre parallèle et/ou complémentaire des méthodes en TAL (pour élaborer des recommandations linguistiques plus proches des usages réels et pour fournir une aide à la rédaction) et des méthodes en psycholinguistique (pour repérer quelles structures linguistiques sont les plus efficaces et donc à privilégier) ». L’association d’une perspective traductologique pourrait également apporter un nouvel éclairage sur la question. Une autre question traductologique, d’ailleurs, se retrouve dans la question de la traduction des langues construites dans le cadre de la fiction, une question sur laquelle s’est penchée Marie Turlais dont j’ai co-dirigé le mémoire de M1 avec Nathalie Vincent-Arnaud, mémoire qui portait sur l’exemple de langue inventée inspirée du vieil Anglais par Paul Kingsnorth dans *The Wake* (cf. Annexe 2, section II.6.4).

#### 1.7.1.2 *Les problèmes de la traduction (Claude Boisson)*

Le cours de Claude Boisson se concentrait sur deux thématiques assez diamétralement opposées : la traduction littéraire et poétique par le biais d’une analyse de diverses traductions de la Bible (en particulier, la traduction des Béatitudes vers le français, l’anglais, l’espagnol et le latin), et la traduction automatique. De la première partie, je retins principalement la définition de la traduction comme prise de décisions, voire comme résolution de conflits : entre, d’une part, une fidélité très forte au texte source et aux structures littéraires de la langue d’origine<sup>71</sup> (telle qu’on la retrouve dans la traduction de la Pléiade), et, d’autre part, une conformité (telle qu’on la retrouve dans la version traduite de la TOB – Traduction Œcuménique de la Bible) aux « attitudes » les plus courantes de la langue d’arrivée, à ses canons, et à l’horizon d’attente des lecteurs. La question de l’adaptation au destinataire et du contexte d’utilisation de la version traduite telle qu’elle transparaisait dans les choix des divers traducteurs était très présente (par exemple, les choix faits pour une version de la Bible destinée à être utilisée lors des services religieux et donc à être lue à voix haute, ou bien encore le choix tendant à expliciter des éléments du texte-source dans la Bible en français courant). Pour la première fois dans le cadre d’un cours de traduction à l’université française, on attirait mon attention sur l’importance de la prise en compte du destinataire et l’importance donnée à la situation de communication et à la

---

<sup>71</sup> La question de la langue d’origine étant elle-même fort complexe, puisque les rédacteurs de la Bible parlaient l’araméen, comprenaient l’hébreu, connaissaient le grec...et « écrivaient en grec tout en pensant en araméen » (propos de Claude Boisson).



finalité de la traduction, ce qui constitue une des spécificités de la traduction professionnelle et une divergence majeure avec la traduction didactique, comme le souligne (Delisle, 2005, p. 56). Ainsi, lorsqu'il s'initie à la traduction professionnelle, « l'étudiant traduit pour un public ou un destinataire autre que le professeur, qui juge néanmoins de la qualité des traductions en fonction des paramètres de la situation de communication, de la nature des textes, de leur fonction, etc. » (ibid.). Dans le cadre de la traduction professionnelle (qu'elle soit pragmatique ou littéraire), la traduction, en tant que produit, doit donc répondre aux besoins et aux attentes de l'utilisateur et aux objectifs du donneur d'ouvrage (Gouadec, 2002, p. 8). Cette problématique est particulièrement cruciale, par exemple dans le cas de la traduction de la littérature jeunesse, traduction qui se doit répondre à de multiples contraintes (Lévêque, 2016). Outre les contraintes liées au fait que la littérature jeunesse représente avant tout un secteur éditorial (Van der Linden, 2021) – contraintes dont on ne peut ignorer l'importance car elles obligent le traducteur à se conformer au goût du jour et aux règles de bienséance qui prévalent au moment de la traduction, ce type de traduction se doit très souvent d'être plus cibliste (Friot, 2003), ce qui mène parfois le traducteur jusqu'à l'adaptation. Cette tendance fut longtemps la règle en France, mais on en remarque encore la trace dans l'édition contemporaine, avec les biais potentiels que cela comporte. Comme j'ai pu le montrer lors d'un colloque à l'Université d'Ottawa sur Traduction et Minorité (10-12 novembre 2016) à travers l'analyse de la traduction d'un tome de la série *Magic Tree House (la Cabane Magique)* et de deux traductions d'un tome de la série du *Club des Cinq*, cette adaptation, par le biais d'ajouts, d'omissions ou de substitutions, peut mener à accentuer des stéréotypes, comme c'est le cas pour la représentation des Amérindiens dans *la Cabane Magique* où le lecteur ressort avec l'impression de jouer aux cow-boys et aux Indiens :

- |   |   |
|---|---|
| <ul style="list-style-type: none"> <li>* "I feel like a mountain man," he said. "All you're missing is a mountain," said Annie</li> <li>* The true name of the buffalo is "bison". At the beginning of the 1800s, there were 40 million bison on the Great Plains. One hundred years later, there were less than 300. Almost all had been killed by white hunters and soldiers. P.38</li> </ul> | <ul style="list-style-type: none"> <li>* J'ai l'impression d'être un trappeur, dit-il, un homme des bois qui vend des fourrures.</li> <li>* Avant 1800, il y avait environ 60 millions de bisons dans les Grandes Plaines. Cent ans plus tard, il en restait à peine 500. Presque tous avaient été tués par les chasseurs blancs. Le plus célèbre était surnommé Buffalo Bill. Les peaux de bisons étaient vendues très cher, et leur viande permettait de nourrir les ouvriers qui construisaient les voies de chemin de fer. Les Indiens n'avaient plus rien pour vivre. C'est ainsi que les Blancs ont pu prendre leurs terres.</li> </ul> |
| <ul style="list-style-type: none"> <li>* Jack stared at a circle of tepees ahead. (...) Jack took out their research book and found a picture of the tepees.</li> </ul>   | <ul style="list-style-type: none"> <li>* En bas de la butte, des tentes sont dressées en cercle (...). « De vrais tipis indiens! » s'exclame Tom, émerveillé.</li> <li>* Quand il était petit, il s'en construisait des faux avec des serviettes de toilette.</li> </ul>  |

Figure 7 : Représentation biaisée des Amérindiens via la traduction de *The Magic Tree House*

Elle peut également mener, par une simplification excessive, à dénaturer complètement une présentation des traditions et des croyances (en l'occurrence, celles des Lakota). Quant à la représentation de la minorité tzigane, celle-ci peut aller, comme j'ai pu le montrer dans mon étude et comme cela est corroboré par Clanet (Clanet, 2016), de la « sur-ethnisation » (90 occurrences du terme « gitane » dans le texte cible contre 6 occurrences de *ragamuffin* dans le texte-source et 5 occurrences de *traveller*) à « l'aseptisation » (la jeune fille est juste nommée « jeune inconnue » ou encore « adolescente »). Ce passage d'une version non dénuée de préjugés (1960) vers une version affadie et politiquement correcte (2006) correspond aux attentes sociales majoritaires de l'époque. La traduction « jeunesse » se doit également de répondre aux spécificités que représente le fait d'avoir un double destinataire : l'enfant et l'adulte, et, aux spécificités que représente, parmi ces destinataires, l'enfant avec toutes ses exigences (Vassallo, 1993). C'est à ces contraintes typiques de la traduction professionnelle que je m'efforce de former les étudiants de Master 1 au D-TIM depuis désormais quinze ans dans mon cours / atelier de traduction en littérature de jeunesse (cf. Annexe 2 section III).

Le cours de Claude Boisson me permit également, de manière assez précoce, de me confronter aux problèmes de la traduction automatique (TA), mettant en évidence la complexité du processus de traduction et le fait que celle-ci n'était pas réductible à une « simple » opération linguistique, comme ont tenté de le faire les premiers systèmes de TA (notamment les systèmes de TA par règles). J'appris également l'existence de langues-pivot dans certains systèmes de TA dits de seconde génération, processus toujours à l'œuvre même dans les systèmes de TA les plus récents (traduction neuronale), dans le cas des langues dites « rares » pour lesquelles il faut passer par une langue-pivot telle que l'anglais. Mention fut faite, aussi, de l'utilisation par la Commission Européenne de Systran, attestant de la longue histoire de la traduction automatique à la Commission Européenne : de ECMT à MT@EC, en passant eTranslation (Foti, 2022). Cette histoire est assez facilement occultée par la « révolution » introduite par le passage à la TAN à partir de 2016, mais il convient de la rappeler, à mes yeux, dans tout cours portant sur la traduction automatique à destination des traducteurs, comme ce fut le cas dans le projet MultraiNMT [Rossi, Ballier, Josselin-Leray et al. 2023]. L'analyse de la traduction d'une lettre envoyée par Philippe Thoiron à la présidence de l'Université Lyon2 Lumière concernant le bâtiment qui abritait le CRTT situé au 86 rue Pasteur (devenu le 86, Parson street de The Light University) par Power Translator Globalink (système de TA statistique), ainsi que la traduction d'extraits de textes médicaux et d'un texte littéraire de l'écrivain américain Saul Bellow traduits par Systran (la version de l'époque était un logiciel à base de règles) vint souligner les failles majeures associées aux outils de TA de l'époque : l'absence de prise en compte du contexte local et global (comme le genre du texte), de la situation, des connaissances encyclopédiques (« world knowledge »), et des expressions toutes faites (« rien de tel que »). Ces failles sont toujours en grande partie associées

aux systèmes de TA actuels, qui en connaissent d'autres (comme le problème du traitement de l'anaphore ou encore celui de la désambiguïsation des GN complexes, voir (Maniez, 2008a), (Maniez, 2008b), (Maniez, 2020), (Maniez et al., A paraître), (Bénard et al., 2022)). La question de la prise en compte du contexte dans les outils de TA (et les outils de TAO) est discutée en détail dans [Josselin-Leray 2023].

### 1.7.1.3 Traduction et langues de spécialité (Daniel Gile)

Je distingue trois apports principaux au sein du cours dispensé par Daniel Gile : 1/ la présentation d'un modèle didactique du processus de la traduction (le modèle séquentiel) ; 2/ l'introduction à une méthodologie empirique d'étude du processus de traduction : les Think-Aloud Protocols et l'exposition aux apports de la psychologie cognitive et de la neurophysiologie ; 3/ la présentation du modèle des efforts en interprétation.

Selon le « modèle séquentiel » établi par Daniel Gile (Gile, 2009), le processus de traduction peut se décomposer de la manière suivante : dans un premier temps, le traducteur prend une unité de traduction (mot, groupe de mots, phrase), puis établit une hypothèse de sens. Cette hypothèse de sens est ensuite vérifiée, à l'aune de sa plausibilité, grâce à la base de connaissances (linguistiques et extralinguistiques) dont dispose le traducteur. Si l'hypothèse de sens formulée n'est pas plausible par rapport à sa base de connaissances, le traducteur va formuler une autre hypothèse de sens. Sans le nommer explicitement, c'est ce type de modèle de la traduction que je tente de faire appliquer aux étudiants de Master au D-TIM dans la partie « outils » du cours d'introduction à la traduction professionnelle que je dispense en M1, en leur faisant élaborer des hypothèses de sens sur une série de phrases (inventées ou authentiques) qu'ils doivent confronter à des données issues d'entrées de dictionnaires bilingues ou unilingues<sup>72</sup>. Un des buts de ces exercices<sup>73</sup>, que j'ai présentés lors du premier colloque de l'AFFUMT [[C-COM-18] Josselin-Leray (2021)], est de leur faire choisir l'hypothèse de sens la plus plausible, en leur demandant d'identifier explicitement dans quelle base de connaissances ils puisent (des connaissances *linguistiques* – présentes ou non dans les dictionnaires –

---

<sup>72</sup> Ils doivent appairer les phrases à des divisions sémantiques d'une entrée de dictionnaire, avec une gradation dans la complexité des dictionnaires et dans les types de phrases. Les trois entrées de dictionnaire associées sont *affair* (dictionnaire unilingue *Oxford Advanced Learner's Dictionary of English*) – phrases inventées par les lexicographes dans le cadre de la didactisation de leur ouvrage, *fix* (dictionnaire bilingue *Robert & Collins* ; phrases inventées par les lexicographes), et *bouger* (dictionnaire bilingue *Oxford-Hachette* ; phrases authentiques prélevées dans un corpus électronique du quotidien *Le Monde*).

<sup>73</sup> Ces exercices répondent, de manière plus large, dans le cadre d'une didactique de l'utilisation des outils, et en particulier des dictionnaires, aux quatre objectifs suggérés par Roberts (Roda P. Roberts, 1992) : 1) familiarisation avec différents types d'unités lexicales, 2) familiarisation avec différents types de dictionnaires, 3) familiarisation avec différents formats d'entrée de dictionnaire, 4) acquisition de techniques pour combiner analyse du texte-source, traduction et consultation du/des dictionnaire(s).

ou *extra-linguistiques*). Le modèle proposé par Gile établit que, dans un second temps, vient le stade de la reformulation en langue d'arrivée, pendant lequel le traducteur effectue des tests d'acceptabilité et de fidélité.

Le modèle de Gile a ainsi des vertus pédagogiques qui ne sont plus à démontrer.

Au-delà de ses implications strictement pédagogiques, ma familiarisation précoce avec le modèle de Gile me montra la nécessité de fonder des études empiriques (portant, par exemple, sur le processus de traduction) sur un cadre théorique et sur un modèle : c'est ainsi que, dans le projet CRISTAL (voir par exemple dans [Picton, Planas & Josselin-Leray 2018]), une partie de la réflexion s'est articulée sur la division du processus de traduction en trois phases : analyse, synthèse/transfert, et révision, sur la base du modèle proposé par (Bell, 1991, p. 187)<sup>74</sup> – avec les précautions qui s'imposent concernant la nécessaire simplification par rapport à la réalité et la non-linéarité *réelle* du processus, précautions signalées par le même auteur (*ibid.*) (un modèle n'est pas représentatif de la réalité, mais d'un idéal) :

In discussing any model of the translation process, terms like *next* may have to be used, but these are not to be taken literally as indications of a unidirectional, ballistic process which takes the source-language text and pushes it through each stage in a rigid order until it emerges at the end as the target-language text. Far from it; revision and backtracking (typically, but by no means exclusively, in translating) are the norm rather than the exception.

Dans un autre projet, le projet SWISS SUBS, qui devait, dans sa partie 1, s'intéresser à l'environnement de travail du sous-titreur (cf. Annexe 1) et notamment à la manière dont il interagit avec ses outils (logiciels de sous-titrage, logiciel de TA, etc.), l'étude empirique envisagée auprès de sous-titres observés sur leur lieu de travail devait s'appuyer sur une combinaison de deux des (rares) modèles théoriques cherchant à formaliser les différentes étapes du processus de sous-titrage : (Chen & Wang, 2016), et (Beuchert, 2017).

---

<sup>74</sup> "There are two essential stages specific to the processes of translating and interpreting, and a further stage available only to the translator working with the written text. These are: **analysis**, **synthesis** and **revision**. During the **analysis** stage, the translator reads/listens to the source text, drawing on background, encyclopedic knowledge – including specialist domain knowledge and knowledge of text conventions – to comprehend features contained in the text. This requires processing at the syntactic, semantic and pragmatic levels, as well as in terms of *micro*- and *macro*- analysis of the actual text: monitoring for cohesion and coherence, and checking for coherence between the actual text and the potential text-type of which it is a token realization, respectively. (...). During **synthesis**, the target text is produced, i.e. written, signed, spoken, and then evaluated in terms of the sender's meaning and intention (as interpreted by the translator), the translator's intention in translating the text, and the user's needs (as specified by the client and interpreted by the translator). On the basis of these evaluations the draft translation is revised/edited during the final stage of **revision**, and such things as clause linkage and the text's congruence with its text-type are adjusted."

Ce fut, de manière générale, le cours de Daniel Gile qui me montra en tout premier lieu que le processus de traduction ou d'interprétation – comment les traducteurs et les interprètes travaillent-ils ? – pouvait faire l'objet de recherches tout autant que le produit de la traduction, et que cette recherche pouvait s'avérer d'autant plus riche qu'elle s'inscrivait dans une perspective interdisciplinaire. Les travaux de Daniel Gile adoptent en effet en grande partie une approche cognitive ou psycholinguistique dans laquelle la traduction ou l'interprétation ne se résumait pas au simple transfert de sens d'une langue à une autre, mais où celles-ci sont considérées comme des processus mentaux qui reposent sur des compétences sophistiquées en matière de traitement de l'information et qui s'apparentent, en grande partie, à une succession de prises de décisions. Daniel Gile insistait sur le fait qu'il fallait tout à la fois recueillir des informations de la part des traducteurs et également les observer, puisque ceux-ci peuvent verbaliser un grand nombre de choses mais en oublier d'autres (la faillibilité des méthodes introspectives ouvre alors la voie aux méthodes behavioristes). Cette complémentarité entre les diverses méthodes empiriques de recueil des données est essentielle, comme je le montrerai dans le chapitre 2 (section « Méthodes »). C'est dans le cours de Daniel Gile que j'entendis pour la première fois parler des Think-Aloud Protocols, une de ces méthodes d'observation du traducteur qui tente d'accéder à la « boîte noire » du traducteur, autrement dit, à ce qui se passe dans la tête du traducteur. Voici en quels termes les décrivait (Jääskeläinen, 1998, p. 266) 1998 :

The 'think-aloud' or ('thinking aloud') method (...) involves asking a translator to translate a text and, at the same time, to verbalize as much of his or her thoughts as possible. Subjects involved in such experiments need special training to enable them to verbalize freely instead of analysing and commenting on their thought processes. Subjects' performances are generally recorded on audio- or videotape.

Ces méthodes expérimentales étaient empruntées à la psychologie et commencèrent à être utilisées dans les *Translation Studies* à partir des années 1980 (Jääskeläinen, 1998, p. 266) afin de tenter de mieux comprendre les mécanismes psychologiques et linguistiques qu'implique l'activité de traduction, par le biais de l'analyse des stratégies de résolution de problèmes, des critères de prise de décision ou encore de la créativité dans la traduction. Un des avantages de la verbalisation effectuée pendant la tâche de traduction est, selon (Jääskeläinen, 1998, p. 267), qu'elle permet de fournir des informations sur ce qui constituerait autrement une étape « cachée » du processus entre la compréhension du texte source (première étape telle que décrite dans le modèle fourni plus haut) et la production du texte cible (deuxième étape du modèle). Cette méthode n'est toutefois pas dénuée d'inconvénients, que j'évoquerai succinctement dans le chapitre 2 (section « Méthodes »). Elle constitue malgré tout une méthode de recueil des données qui peut s'avérer pertinente, en particulier si elle est croisée avec d'autres méthodes (comme par exemple, l'enregistrement de l'activité au clavier par le biais d'un logiciel comme TRANSLOG, déjà évoqué par Daniel Gile) : le terme de

*triangulation* des données recueillies par plusieurs biais me fut ainsi présenté pour la première fois dans ce cours, une méthode d'organisation et analyse des données qui fait se croiser plusieurs approches pour répondre à la même question de recherche, et que je serai amenée à utiliser dans le cadre du projet CRISTAL (cf. chapitre 2, section « Méthodes »).

Enfin, il serait difficile d'évoquer Daniel Gile sans mentionner ici son célèbre modèle des efforts, élaboré initialement pour tenter de mieux tenter de cerner les difficultés de transmission informationnelle dans le cadre de l'interprétation simultanée. Celui-ci explique la combinaison des efforts d'écoute, de déverbalisation et de reformulation, ainsi que l'effort de maintien de l'équilibre entre ces trois premiers efforts, que l'interprète en action réalise simultanément ; il est décrit précisément dans (Gile, 2009, Chapitre 7) et plus succinctement dans (Gile, 1985), dont est extrait le résumé suivant :

LES EFFORTS  
Le modèle s'articule sur trois « efforts » d'interprétation :

1. L'effort d'écoute et d'analyse  
L'effort d'écoute et d'analyse est défini ici comme l'ensemble des activités mentales consacrées à la perception du discours et à sa compréhension. Il s'accroît quand augmentent la densité informationnelle du discours ou sa technicité, quand se dégradent les conditions d'écoute, quand le langage de l'orateur s'écarte de la norme.
2. L'effort de production  
L'effort de production est l'effort que fait l'interprète pour donner une forme linguistique aux informations à restituer. Cet effort augmente notamment pendant les pauses d'hésitation tactiques qui servent à choisir les structures de la phrase et les mots, et baisse quand il y a automatisme verbal.
3. L'effort de mémoire  
Il intervient quand un élément d'information n'est restitué qu'après un délai plus ou moins long après sa réception, pour des raisons tactiques (l'interprète attend de bien comprendre l'orateur avant de restituer l'information) ou linguistiques (l'information véhiculée par le verbe français est restituée en fin de phrase en allemand).

LE MODÈLE  
Le modèle proposé ici repose sur le principe de la concurrence des trois efforts et peut être formulé mathématiquement comme suit :

(1)  $(P + E + M) < C$

P = effort de production  
E = effort d'écoute et d'analyse  
M = effort de mémoire

Figure 8 : Modèle d'efforts de Daniel Gile (Gile, 1985, p. 44)

Après avoir été, d'une part, captivée à l'époque par cette ouverture sur l'interprétation, que j'avais également pu entrevoir lors de mes séjours à l'Université d'Ottawa comme je l'ai évoqué précédemment, et, d'autre part, intriguée par les rapports interdisciplinaires que pouvaient entretenir la psychologie cognitive et la linguistique ou la traduction, je mis ce modèle en sommeil pendant plusieurs années. Toutefois, l'enseignement, depuis quinze ans maintenant, de la préparation à l'épreuve d'agrégation externe d'anglais dite de « compréhension-restitution », couplé aux différents cours de traduction à vue que j'ai pu dispenser tout à la fois au DEMA (dans une optique didactique, et dans le cadre de la préparation aux concours de l'enseignement) et au D-TIM (dans une optique professionnalisante, notamment en tant qu'exercice préparatoire à l'interprétation) m'ont amenée à mettre à profit ce modèle de manière didactique. Les différents types de mémoire (mémoire à long terme et mémoire à court terme ou mémoire de travail), la question de la disponibilité linguistique<sup>75</sup>

<sup>75</sup> « *language availability* (...) refers to the time and amount of processing capacity required to turn a visual or auditory signal into a language element such as a word, a syllable, a vowel or consonant etc. in comprehension, and the time and amount of processing capacity required to retrieve from long-term memory the appropriate words or linguistic structures which are necessary to express verbally an idea or piece of information ». (Gile,

et de l'anticipation linguistique sont autant de concepts que j'expose aux étudiants afin de mieux les préparer aux difficultés de l'exercice. L'exercice de compréhension-restitution tel qu'il est proposé actuellement à l'agrégation d'anglais s'apparente en effet, par bien des aspects, à un exercice d'interprétation consécutive<sup>76</sup>, et je m'attache, dans un ouvrage didactique en préparation co-rédigé avec Anne Przewozny (cf. Annexe 3, section II.4.11), à appliquer à cette épreuve destinée à de futurs enseignants de langue vivante les concepts utiles tirés de la recherche en interprétation. C'est également dans cette optique que j'ai convié, pour la première fois l'an dernier, mon collègue Jérémie Segouat, interprète en Langue des Signes Française et MCF au D-TIM, à venir prodiguer des conseils méthodologiques aux agrégatifs du DEMA. Enfin, preuve qu'un modèle n'est qu'un idéal qui vise à être affiné et à évoluer après avoir été testé dans de multiples contextes, ce modèle a été adapté maintes fois, notamment pour y intégrer récemment les contraintes liées à l'interprétation faite à distance, mais aussi, il y a déjà quelques années de cela, les contraintes liées à l'interprétation en Langue des Signes (Pointurier-Pournin, 2014). En ce qui l'interprétation en Langue des Signes, il faut en effet, par exemple, ajouter aux processus cognitifs nécessaires à l'exercice de l'interprétation simultanée « l'effort supplémentaire de mémorisation des emplacements et des pointages en langue des signes » (Hanquet & le Maire, 2021, p. 89). Le modèle, enfin, a été mis à l'épreuve très récemment par Vivien Fontvieille, dans le cadre de son mémoire de VAE<sup>77</sup> (dont j'ai présidé le jury en septembre 2002) pour l'obtention du (premier) diplôme de traducteur Sourd<sup>78</sup> au D-TIM. Vivien Fontvieille a en effet appliqué ce modèle au contexte de la co-interprétation, pratique spécifique d'interprétation qui implique un interprète entendant et un interprète Sourd<sup>79</sup> et qui est définie dans les termes suivants par (Hanquet & le Maire, 2021, p. 86) :

Le dispositif mis en place s'appelle la co-interprétation, processus spécifique d'interprétation simultanée réalisée par un interprète entendant « pivot » et un interprète

---

2009, p. 259). Voir également son modèle « gravitationnel » de la disponibilité linguistique (Gile, 2009, Chapitre 9).

<sup>76</sup> Et non de « traduction consécutive », comme il est dit dans les rapports de jury....

<sup>77</sup> Mémoire intitulé « La métacommunication entre les interprètes dans les situations de "feeding" : ressources, contraintes et efforts », co-dirigé par Jérémie Segouat et Mélanie Hénault-Tessier. (Fontvieille, 2022)

<sup>78</sup> Pour plus de détails sur les traducteurs Sourds dans le contexte français, c'est-à-dire sur les traducteurs qui travaillent du français écrit vers la Langue des Signes Française Vidéo (LS-vidéo) et qui sont sourds, sur les spécificités françaises de ces métiers par rapport aux *Deaf Interpreters* du monde anglo-saxon- et sur la place centrale que joue le D-TIM dans leur formation, voir en particulier (Nanna Gassa Gongga, 2021).

<sup>79</sup> L'emploi de la majuscule à « Sourds » permet d'identifier ici les sourds en tant qu'individus appartenant à une communauté linguistique minoritaire se réclamant d'une identité culturelle spécifique. J'y reviendrai plus en détail au début du chapitre 6.

sourd « relais ». Cette technique vise à la production d'une interprétation au plus proche d'une langue naturelle.

Dans ce processus, aussi appelé *feeding*, le travail en équipe entre deux interprètes diffère du travail en équipe traditionnel entre deux interprètes entendants ou deux interprètes Sourds. En effet, dans un binôme « traditionnel », un interprète est actif et l'autre n'est présent qu'en support (avec un rôle d'observateur ou de souffleur) tandis que dans le cadre du *feeding* « les deux interprètes sont activement engagés dans un acte d'interprétation, et s'observent mutuellement et simultanément » (Fontvieille, 2022, p. 30)<sup>80</sup>, une tâche de métacommunication simultanée s'ajoutant (ibid.). Se fondant sur la version la plus récente du modèle de Gile (une version de 2002 qui intégrait déjà les spécificités supplémentaires liées à l'interprétation en Langue des Signes, comme l'Autogestion dans l'espace ou l'interaction avec les Sourds), Vivien Fontvieille a pu montrer l'évolution des efforts de Réception, de Mémorisation, de Production, d'Interaction avec les Sourds dans la salle, d'Autogestion dans l'Espace, de Considérations Humaines et Sociales, de Coordination, et proposer de caractériser les nouveaux efforts liés à la situation de *feeding* (Fontvieille, 2022, p. 100-111). Sur la base des travaux de V. Fontvieille, Daniel Gile a décliné une nouvelle version de son modèle d'efforts en y intégrant un effort supplémentaire lié aux spécificités des situations de co-interprétation, à savoir l'effort HDIM (Hearing Interpreter - Deaf-Interpreter - Metacommunication Effort) (Gile, 2023, p. 36-37)<sup>81</sup>.

---

<sup>80</sup> L'interprète entendant capte les propos de l'orateur entendant en français oral et les restitue à l'interprète Sourd dans une Langue des Signes « précise, mais condensée et épurée » (Fontvieille, 2022 : 15) ; puis l'interprète Sourd se saisit de cette LSF contrôlée pour en faire une LSF plus « idiomatique », plus « limpide », afin de faciliter la compréhension des usagers Sourds finaux. Le *feeding* est utilisé dans les situations de conférence, dans les médias, sur Internet, mais il n'est pas utilisé dans l'interprétation de liaison. Comme (Daumail, 2022, p. 26-28) le synthétise, l'interprète Sourd serait plus à même de faire des choix d'interprétation répondant aux besoins du public Sourd, utiliserait une prosodie et une intonation plus proches de celles utilisées dans la communication quotidienne entre Sourds, et pourrait mobiliser son Bagage Extralinguistique Sourd (Deaf Extra Linguistic Knowledge, ou DELK, un concept forgé par (Hoza, 2016) sur la base des Connaissances Extra-Linguistiques telles qu'elles sont utilisées dans les modèles de Gile).

<sup>81</sup> (Hanquet & le Maire, 2021) ont également contribué à la réflexion sur les spécificités liées à la co-interprétation. Sur la base de leur expérience de co-interprétation dans le contexte de conférences de presse liées sur l'évolution de la situation épidémiologique en Belgique liée au SRAS-CoV-2 (Covid-19), (Hanquet & le Maire, 2021, p. 94-95) indiquent en effet que, malgré le fait que la recherche sur les différences notables entre co-interprétation et interprétation soit encore balbutiante et ne permette pas de nommer encore assez précisément ces différences, la pratique permet d'en établir un certain nombre liées au fait que la « charge cognitive est répartie sur une équipe et non prise en charge uniquement par un seul professionnel ». Ils les décrivent ainsi : « Les interprètes, s'accordant un temps pour déverbaliser le discours, doivent sans cesse gérer un décalage entre ce qu'ils entendent et ce qu'ils produisent (Gile, 1985). Ce temps, variable en fonction du contenu du discours, est de l'ordre de quelques secondes. Lorsque l'interprète travaille seul, il est amené à allonger et à réduire ce temps avec une certaine liberté. Le travail de co-interprétation a amené les interprètes à gérer ce décalage différemment. D'une part, les interprètes entendants ont dû le réduire pour éviter un allongement trop important résultant du truchement de l'interprétation en binôme et permettre aux interprètes entendants de passer la main lors du basculement du français au néerlandais et inversement. D'autre part, pour permettre aux interprètes sourds de développer leur production en langue des signes, les interprètes entendants ont également dû apprendre à manier cet effort de mémoire avec beaucoup de souplesse. La saturation cognitive qui en découle peut entraîner des pertes d'information ; c'est pour cette raison que les interprètes entendants



Au-delà des connaissances essentielles en traductologie que m'apporta le cours de Daniel Gile, je peux affirmer qu'il s'agissait là d'un véritable cours de formation à la *recherche* en traductologie, introduisant la différence entre recherche fondamentale et recherche appliquée, déterminant ce que pouvait être un objet de recherche et les méthodes mises en œuvre pour l'investiguer, et préparant à la lecture critique d'articles de recherche en traductologie (dont l'utilité est décrite dans (Gile, 1995)). Gile écrivait d'ailleurs en 1995 :

A l'heure actuelle, les départements universitaires de traductologie dans le monde sont rares ; la plupart des traductologues ne bénéficient pas d'une formation méthodologique à la recherche, et c'est en grande partie par mimétisme que les jeunes chercheurs acquièrent leur savoir-faire. (Gile, 1995, p. 5)

Je tente d'appliquer les mêmes principes dans les cours de méthodologie de la recherche que je dispense en Master 2 au D-TIM à destination des futurs professionnels de la traduction (cf. Annexe 3, partie III).

#### 1.7.1.4 Terminologie et terminotique (Philippe Thoiron)

De l'enseignement de Philippe Thoiron, consacré aux questions de terminologie et terminotique, je retiens trois apprentissages majeurs :

##### (1) Une vision différente du texte et l'importance à accorder au contexte

Le cours de P. Thoiron commençait par l'observation de lignes de concordance tirés de l'ouvrage *Corpus, concordance, collocation* (John M. Sinclair, 1991). Même si j'étais habituée à ce format de visualisation du fait de mon expérience pratique parallèle au *Dictionnaire Canadien Bilingue* (cf. Annexe 2), son enseignement me permit de prendre conscience de ce que cette manière différente de voir un texte pouvait apporter : la présentation de l'information dans une concordance permet en effet de faire surgir des phénomènes qui peuvent autrement passer inaperçus (repérage de « patterns », etc.). L'analyse que faisait P. Thoiron des fonctionnalités des concordanciers pouvant faire varier la taille des contextes (« span ») nous amenait aussi à réfléchir au continuum qu'il peut y avoir entre le contexte et le texte. Selon ses propres mots, « rien ne remplace la lecture d'un contexte ». Dans son cours, ainsi que dans ses écrits, il cherchait à montrer, à l'aide de mesures quantitatives, que la place d'un terme au sein même d'un texte de spécialité (la « topographie » des termes) et les conditions de la répétition de ce terme – savoir si un terme « est répété, et comment il est répété » (Thoiron & Serant, 1989, p. 436) étaient signifiantes. C'est ainsi qu'avec Henri Béjoint, il s'est intéressé à la place des reformulations dans les textes scientifiques (Thoiron & Béjoint, 1991), évaluant la place des

---

travaillent à deux, le binôme de soutien étant chargé d'ajouter les informations omises en langue des signes auprès de l'interprète sourd, qui a lui-même dû développer des capacités spécifiques en vue de recevoir plusieurs pans de discours consécutivement. »

différentes occurrences de reformulation à l'intérieur d'un *texte* scientifique. Ceci l'amenait à constater que le « vide terminologique » (l'absence d'un terme) dans un texte n'était pas nécessairement synonyme de « vide conceptuel », et qu'il impliquait souvent la reprise anaphorique par un terme placé plus haut dans la taxinomie (le terme *plasmocytes* – un type de cellules - étant remplacé ultérieurement par son hyperonyme *cellules*). Ce point montre la limite que peuvent atteindre certains outils d'extraction automatique de terminologie en termes d'analyse discursive, comme j'ai pu le montrer dans ma thèse [[TH-1] Josselin-Leray (2005)], avec la difficulté résiduelle pour le terminologue de savoir si, par exemple, le candidat-terme *bombe* est en fait un terme, ou bien uniquement une forme tronquée du terme *bombe volcanique* due à la « réduction terminologique au fil du discours » (Jacques, 2001). Thoiron souligne ainsi toute la « complexité du jeu rhétorique dans les textes scientifiques, et en particulier dans les textes de vulgarisation » (Thoiron & Béjoint, 1991), type de textes sur lesquels se concentrait ma thèse de doctorat, et montre la limite de l'utilisation du seul critère de la fréquence. Philippe Thoiron mettait en garde également contre les risques que comportait un corpus dont la composition n'aurait pas été pensée (« l'empilement de textes pour faire du volume »), ce qui explique sans doute le soin que j'ai mis à la constitution du corpus de volcanologie sur lequel est fondé mon travail de thèse (cf. chapitre deux, section « Méthodes »).

- (2) Importance de l'approche multilingue pour la terminologie

L'enseignement de P. Thoiron s'appuyait également sur une série d'analyses, menée conjointement avec plusieurs collègues du CRTT (Thoiron, 1994) (Thoiron et al., 1996) (Boisson, 1996) (Thoiron & Béjoint, 1998), des dénominations dans plusieurs langues du concept correspondant à la dénomination française *règle à calcul*. Se basant sur le modèle relationnel de Pottier (Pottier, 1992) par rapport au mot *pompier*, il montrait que la confrontation, la comparaison et la superposition des terminologies dans plusieurs langues pouvait contribuer à (1) améliorer la maîtrise d'un concept, (2) améliorer des articles de dictionnaires, et (3) enrichir les relations interconceptuelles. Comme il l'expose dans (Thoiron, 1994), l'analyse conjuguée des dénominations en sept langues permettait ainsi de construire « l'embryon d'un archi-concept », constitué des cinq éléments suivants : (1) RÈGLE (2) COULISSANTE (3) DESTINÉE TYPIQUEMENT À DES INGÉNIEURS (4) POUR CALCULER (5) PAR LES LOGARITHMES.

Comme le souligne (Humbley, 2018, p. 66), cette approche, qui fait la part belle au concept « dans la mesure où la forme de la dénomination revêt une importance particulière dans la réalisation de l'archiconcept », est, indirectement, très intéressante pour la néologie spécialisée, en particulier en lien avec la motivation des néologismes. Cette approche me semble particulièrement pertinente comme angle d'attaque pour l'étude de la motivation des néologismes en Langue des Signes Française,

fortement marquée par l'iconicité et la représentation visuelle (« dénomination ») d'un potentiel trait conceptuel (cf. chapitre trois).

(3) Une analyse critique (et pratique) d'une base de données terminologiques multilingue

Une partie du cours me fut inaccessible du fait de la distance (utilisation d'une base de données Access), mais la présentation de la base de données terminologique (BDT) EUROCAUTOM, ancêtre (désormais fort éloigné) de IATE me permit de compléter ma connaissance des grandes BGT multilingues, qui se limitaient aux deux bases canadiennes BTQ (ancêtre du *Grand Dictionnaire Terminologique*) et Termium, que nous utilisons au projet du *Dictionnaire Canadien Bilingue*. P. Thoiron insistait sur le fait que, malgré la présentation en domaines et sous-domaines qu'impose une telle forme de représentation, les domaines isolés n'existent pas, que les micro-domaines ont des frontières perméables et que certains domaines sont en réalité transversaux (par exemple, la biométrie, au croisement de la biologie et de la statistique). Cette absence d'étanchéité entre les domaines constitue un défi permanent pour le terminologue, comme j'ai pu le constater dans ma thèse, où circonscrire la terminologie de la volcanologie sans empiéter sur les domaines superordonnés de la géologie ou sur les domaines connexes de la tectonique des plaques ou de la sismologie [[TH-1] Josselin-Leray (2005)] s'est avéré une tâche complexe.

1.7.1.5 *Lexicologie et lexicographie (Henri Béjoint)*

Les grandes orientations du cours d'Henri Béjoint étaient les suivantes : (1) l'unité de lexicographie, (2) la définition, (3) la polysémie et (4) les relations entre les mots. Ce cours allait encore plus loin que les cours de lexicologie précédemment suivis sur la question de l'épineuse définition du mot (en mettant en parallèle, notamment, l'opposition *unité lexicale* vs. *lexème* chez (Cruse, 1986) avec l'opposition vs. *lexie vocable* chez (Mel'čuk, 2006), mais surtout sur les implications que celle-ci pouvait avoir sur la lexicographie : le dictionnaire a en effet plutôt vocation, traditionnellement, à répertorier des unités de langue et non des unités de discours – un paradigme que la lexicographie basée sur corpus a en grande partie remis en cause. Les difficultés résidant dans le choix du type d'unité lexicale ayant vocation à figurer dans le dictionnaire, avec notamment le statut de « mot-vedette » ou de « sous-mot vedette » nous avaient ainsi été exposées, par exemple pour les mots composés, problème sur lequel toute entreprise lexicographique se doit de décider en amont quel traitement elle va lui réserver, comme ce fut le cas au *Dictionnaire Canadien Bilingue* (cf. Annexe 2). (Béjoint, 2010, p. 14), citant l'exemple de *liaise* dans la microstructure de l'entrée *liaison*, de *walk the plank* dans l'entrée *plank*, ou encore n'importe quel sens figurant dans une entrée polysémique auquel est accordé ne serait-ce qu'un traitement microstructurel minimal, interroge ainsi la nature même de l'unité lexicale décrite dans la microstructure du dictionnaire : s'agit-il d'une forme, d'un mot, d'un sens ? La question

de l'unité lexicale qui sert de voie d'entrée dans le dictionnaire est encore un problème majeur pour certaines descriptions linguistiques. On le constate de manière flagrante pour les Langues des Signes, par exemple, comme je l'exposerai en détail dans le Chapitre 3. Une partie du cours était également consacrée à la définition et aux différentes formes que celle-ci peut prendre, rappelant les règles auxquelles celles-ci doivent obéir en lexicographie : simplicité, non-circularité, fermeture, substituabilité (Béjoint, 2010, p. 319-331). Les apports de la linguistique à la définition lexicographique, tels que ceux de l'analyse conceptuelle proposés par la sémanticienne australienne Wierzbicka (Wierzbicka, 1985), étaient aussi exposés, tout en relativisant la faisabilité de sa mise en application concrète dans de la lexicographie dite « commerciale » (Béjoint, 2010, p. 334). C'est forte de ces préoccupations théoriques et de leur mise en application concrète que j'ai analysé les définitions lexicographiques d'un certain nombre de termes du domaine de la volcanologie dans [Josselin & Roberts 2007].

### 1.7.2 Le doctorat LTMT au CRTT : un environnement de recherche propice

Je souhaite ici souligner à quel point, en parallèle du dynamique environnement de recherche sur la lexicographie et la métalexigraphie que constitua pour moi le Projet du *Dictionnaire Canadien Bilingue* entre 1998 et 2005<sup>82</sup>, le CRTT représenta un véritable catalyseur pour le développement et l'approfondissement de mes intérêts scientifiques. La dimension appliquée des recherches menées au CRTT (qui produisit notamment un *Dictionnaire informatisé bilingue de pharmacologie*<sup>83</sup>, le DIBPHARM, et un *Dictionnaire bilingue des eaux continentales*, le DIBEEC<sup>84</sup>, en collaboration avec André Clas), et la fréquentation de collègues (François Maniez, Pascaline Dury, Susanne Lervad...) impliqués dans des thématiques de recherches proches (par exemple, celle de la réflexion sur la constitution de corpus spécialisés, telle qu'elle fut incarnée dans le groupe CIBLSP dont je fis partie, comme je l'exposerai dans le chapitre 2)) fut indéniablement une source d'inspiration durable.

Il me faut ici rappeler quelles furent les contributions majeures de Philippe Thoiron à l'enseignement des langues et à la recherche sur le lexique. La première fut le renforcement de la visibilité, et la valorisation, d'un enseignement de langues tourné « vers des approches pratiques, plus proches de la vraie vie » que « [celui prodigué] au département d'anglais » (Béjoint & Maniez, 2005).

---

<sup>82</sup> Un des quatre objectifs de ce projet était en effet le développement d'une expertise lexicographique canadienne en lexicographie bilingue, comme je le mentionne dans l'annexe 2. Bon nombre d'étudiants de l'École de Traduction et d'Interprétation de l'Université d'Ottawa produisirent des mémoires de recherche en lien avec ce projet : Lucie Langlois (bi-textes), Tiffaine Crenn (registre), Matthew Ball (traitement des termes LGBT), Nadine Forget (dictionnaires électroniques pour la traduction), Michael Toole (exemples), Annette Jessen (gallicismes)....

<sup>83</sup> [https://sites.univ-lyon2.fr/dibpharm/DIBPHARM\\_contrib.htm](https://sites.univ-lyon2.fr/dibpharm/DIBPHARM_contrib.htm). Consulté le 10.10.2023.

<sup>84</sup> [https://sites.univ-lyon2.fr/dibeec/DIBEEC\\_synth.htm](https://sites.univ-lyon2.fr/dibeec/DIBEEC_synth.htm)

Il fut en effet très actif dans la création d'un nouveau département à l'Université Lumière Lyon 2 en 1983, le département LEA. La deuxième fut d'élever au rang d'objet digne de recherches, dans une optique principalement appliquée, les questions lexicales et en particulier les langues de spécialité : c'est en effet à son initiative que fut créé, en juin 1988, un nouveau centre de recherches entièrement tourné vers les questions de lexique, le CRTT (Centre de Recherches en Traduction et Terminologie)<sup>85</sup>. Enfin, c'est à P. Thoiron que l'on doit la création d'un intitulé de diplôme exclusivement centré sur le lexique et la traduction, la mention LTMT (Lexicologie, Terminologie Multilingue et Traduction), qui est celle de mon DEA ainsi que de mon doctorat.

Dans ce chapitre, j'ai voulu montrer, dans le détail, comment ma formation universitaire, reçue dans plusieurs cadres qui se sont révélés complémentaires (les classes préparatoires, l'École normale supérieure, l'université française et l'université canadienne) a joué un rôle décisif dans le choix de l'objet central de ma recherche, le lexique, dans les points de vue que j'adopte pour l'étudier, et dans les méthodologies que je mets en œuvre pour mener à bien ce travail – trois axes qui orientent mon deuxième chapitre. Après la soutenance de doctorat, mon recrutement en 2006 en tant que maître de conférences à l'Université Toulouse-Jean Jaurès dans l'Unité Mixte de Recherche ERSS (Équipe de Recherche en Syntaxe et Sémantique) m'a permis de préciser encore mon intérêt pour le lexique et ses champs d'application, tout en m'ouvrant à de nouveaux enjeux pédagogiques et scientifiques, ce qui fut encore renforcé en 2020 par mon passage du Département des Études du Monde Anglophone vers le Département Traduction, Interprétation, Médiation linguistique.

---

<sup>85</sup> Devenu depuis 2021 le CeRLA, où la dimension « appliquée » revêt toujours une grande importance.

# Chapitre 2 - Trame et motifs

A l'issue de la présentation, majoritairement chronologique, des grandes étapes de mon parcours dans le chapitre 1, je souhaite dans ce chapitre présenter tout d'abord mes objets d'étude, qui ont tous pour point commun le lexique, puis les points de vue que j'adopte sur ces objets, avant de décrire les méthodes utilisées et d'exposer les trois motifs principaux que l'on retrouve dans l'ensemble de mes activités.

## 2.1 Objets d'étude

### 2.1.1 Un objet central : le lexique

#### 2.1.1.1 Une impossible définition ?

Il ressort assez clairement du premier chapitre que le *lexique* n'a cessé d'être au cœur de mes préoccupations depuis les premiers moments de ma formation d'angliciste et de linguiste. La notion de *lexique* est une notion qui fait débat depuis très longtemps, et sa définition varie selon les divers courants de pensée en linguistique qui se sont attelés à tenter de la cerner. On peut ainsi penser aux définitions proposées par la linguistique générativiste (Chomsky, 1969) (Chomsky, 1995), par la grammaire constructionniste (Langacker, 2008), ou encore aux théories psycholinguistiques mettant au centre la question de la mémorisation, comme le modèle « dual route » proposé dans les écrits de Taft (Taft, 1979) (Taft, 1988). De manière générale, ou dans une première approche, le lexique d'une langue tend à être défini comme l'ensemble de ses unités lexicales ou lexies (Tournier, 1993, p. 13), lesquelles sont en général réduites à celles qui sont répertoriées dans un dictionnaire. Ce point de vue, strictement « ensembliste » (Polguère, 2008, p. 93), n'est pas satisfaisant, pour plusieurs raisons. Comme le souligne (Polguère, 2008, p. 92), le lexique « n'est pas véritablement un ensemble dont les éléments, les lexies, peuvent être énumérés de façon systématique ». Il ressemble plutôt à un « ensemble flou », dont il n'est « pas possible de savoir s'il contient tel ou tel élément particulier ». Cette même métaphore de l'incertitude est reprise, par exemple, par Tournier lorsqu'il parle de la « frange lexicale » ou « zone floue » du lexique (Tournier, 1993, p. 14-16) pour renvoyer à des « lexies réalisées mais non répertoriées dans les dictionnaires ». Cette « zone floue » concerne tout particulièrement deux phénomènes linguistiques sur lesquels mes travaux se sont penchés :

- (1) celui des *emprunts*, à travers l'exemple des *anglicismes* et les *gallicismes* dans la langue générale [[MEM-2] Josselin (2001)], ou encore celui des langues de spécialité [[C-COM-10] Josselin-Leray et Roberts (2015)], sur les emprunts dans le domaine de la volcanologie ;

- (2) celui de la *néologie lexicale* [Sajous, Josselin-Leray & Hathout 2018] ; [Segouat, Josselin-Leray & Ranvier 2022], et plus généralement, mes travaux en cours sur la LSF tels qu'ils sont exposés dans le chapitre 3].

Par ailleurs, lorsqu'on étend la question de la définition du lexique à un autre type de langues que celles que représentent l'anglais et le français, à savoir les Langues des Signes, la définition « ensembliste » du lexique réduite aux seules unités répertoriées dans les dictionnaires est encore plus critiquable, comme l'écrivent (Sennikova & Garcia, 2018a, p. 132) :

[L]e lexique de [la LSF] ne se résume pas à la somme de ses « signes », c'est-à-dire à l'ensemble de ces unités qui, sur la base d'une comparaison avec les mots des langues vocales (LV), sont traditionnellement considérées comme les unités lexicales de la LSF et sont à ce titre retenues comme entrées dans les dictionnaires existants.

D'autres unités lexicales que les signes méritent en effet d'être prises en compte dans la définition du lexique pour les Langues des Signes, comme je le discuterai dans le chapitre 3.

Il me semble qu'il est donc plus approprié de ne pas se cantonner à une vision statique et fermée du lexique, mais de considérer le lexique comme un ensemble mouvant et dynamique, et d'adopter en conséquence une définition assez large qui inclurait également les procédés de formation des unités lexicales, comme celle de (Paillard, 2000, p. 12) :

Le lexique est (...) constitué de l'ensemble des mots existants, des mots possibles, et de l'ensemble des procédés lexicogéniques.

Toutefois, la question centrale n'est finalement peut-être pas tant d'établir quelle est la nature d'ensemble du lexique ; c'est sans doute plutôt sa structuration qui est fondamentale, d'autant plus que c'est la structuration du lexique qui vient indubitablement faciliter son acquisition et qui permet aux locuteurs, notamment, de comprendre et d'interpréter les néologismes.

#### 2.1.1.2 *Les types d'unités lexicales traitées*

##### 2.1.1.2.1 *Considérations théoriques*

Tenter de définir le lexique en ayant recours à une notion structurante telle que celle d'*unité lexicale* nécessite bien évidemment de définir également cette autre notion. Celle-ci ne fait guère plus consensus que celle de lexique, et mon propos n'est pas ici d'entrer dans un débat théorique, qui a déjà été largement alimenté, en tentant de donner une définition précise de l'*unité lexicale* ou du *mot* : j'ai déjà évoqué dans le chapitre 1, par exemple, le fait que Cruse et Mel'čuk utilisaient des concepts *a priori* comparables malgré des dénominations différentes, et je renvoie le lecteur notamment à (Cusin-Berche, 1999) pour une synthèse des débats sur l'unité lexicale en lexicologie et dans les disciplines connexes. Il me semble toutefois que, dans tous les cas, la définition de l'unité lexicale est fonction de l'application visée (création d'un répertoire lexicographique, par exemple,

comme je l'ai évoqué dans le chapitre 1 en mentionnant la question de l'unité lexicographique) ou du phénomène linguistique traité – à moins que ce ne soit le phénomène linguistique en question qui vienne compléter la définition existante. Je m'appuierai, pour ce dernier point, sur la démonstration faite par (Sablayrolles, 2011) concernant un phénomène spécifique, celui de la néologie. Celui-ci montre ainsi qu'il existe des :

[p]oints communs entre tous les éléments nouveaux que l'on retrouve dans des énoncés qui ne relèvent ni de la phonologie, ni de la syntaxe et qui semblent avoir partie liée avec le lexique, sans nécessairement des unités lexicales prototypiques comme le sont les « mots » graphiques.

Et il conclut que :

C'est donc une variété extrême d'éléments qui apparaissent comme relevant ou pouvant relever de la néologie. (...) Certains correspondent à la définition des « mots », mais d'autres non, qu'ils soient de statut linguistique initial inférieur au mot ou au contraire qu'ils soient plurilexicaux. (Sablayrolles, 2011, p. 37)

Il aboutit donc à une définition d'*unité lexicale* ou *lexie* qui reprend celle de Jean Tournier (Tournier, 1993, p. 11) – qui a lui-même revisité celle de (Pottier, 1987) –, en lui ajoutant un sème supplémentaire, que j'indique en italiques :

signe linguistique qui est une unité fonctionnelle au sein d'une phrase, (...) qui est mémorisée en compétence, [et *mémorisable*]. (Sablayrolles, 2011, p. 37)

Cette définition me semble opératoire dans un grand nombre de situations, mais elle restreint l'empan de la lexie, qui ne pourrait ainsi aller jusqu'au niveau de la phrase (puisque'elle se situe en son sein). Il me paraît donc plus adapté, dans le cadre de mes travaux, d'adopter la classification de Tournier qui distingue les lexies simples (lexies constituées d'un seul élément lexical autonome), les lexies composées (lexies constituées de deux éléments lexicaux autonomes au moins et se comportant comme une unité) et les lexies liées à la phraséologie : les lexies prépositionnelles (syntagme prépositionnel lexicalisé) et les lexies complexes (lexies qui sont constituées de phrases lexicalisées ou des expressions idiomatiques). (Tournier, 1993, p. 13) signale également l'existence de lexies textuelles qui « seraient constituées de plus d'une phrase, mémorisés au cours de l'apprentissage d'une langue ».

Dans le cadre de cette note, j'appelle *mot* les lexies simples qui, comprenant un seul élément lexical autonome, constituent des segments compatibles avec la représentation habituelle que se fait chacun du mot. En ce qui concerne les lexies composées, je fais la distinction entre *mot composé* et *collocation*, selon, notamment, le degré de figement de l'association de plusieurs lexies simples. Quant aux lexies prépositionnelles et aux lexies complexes, j'y réfère en général par le biais des *locutions* ou des *expressions idiomatiques / figées*. Je n'utilise pas le concept de lexies textuelles cité par Tournier, mais celui-ci me semble toutefois intéressant car il montre la nécessité, quand on traite du lexique,



d'élargir la perspective bien au-delà du simple mot. C'est ce que rappelle (Rundell, 2018a) en s'appuyant sur les apports de la linguistique de corpus :

Corpus-linguistic research, applied to ever-growing volumes of language data, has undermined the notion of the individual word as the primary unit of meaning. Meanings are mostly constructed through context, not by slotting vocabulary items into spaces created by a formal syntax.

Cette citation met l'accent sur la centralité du *contexte* (qui devient parfois le *texte* lui-même, comme l'avait évoqué P. Thoiron (cf. chapitre 1) pour accéder au sens. Les différents travaux de John Sinclair, dont l'article fondateur (John Sinclair, 1996), ont démontré que les « extended units of meaning » (telles que toutes les variations autour de *barely visible to the naked eye*) constituent une caractéristique essentielle du langage. La question de leur encodage dans le dictionnaire, et, corollairement, de ce qui doit constituer l'unité lexicographique (problème soulevé dans le chapitre 1), se pose par conséquent pour tout lexicographe, comme l'exprime (Rundell, 2018b).

In online dictionaries, the trend now is to show units like phrasal verbs (*let down, let on*) and idiomatic phrases (*let the cat out of the bag*) as separate headwords in their own right (instead of being appended to a base lemma such as *let*). However, extended units (...) [such as "*become increasingly vocal in*"] are in a different category. Rather than requiring the status of full and separate headwords (which would in any case be problematic because of the high degree of internal variation they exhibit), they belong more naturally at the main entry—for example, as part of the information provided at words such as *vocal, remiss, or sink in*. In most pedagogical dictionaries, entries for complex words like these already provide information about the word's syntactic behaviour and collocational preferences. The function of this is to help the user to understand the word more fully and to use it naturally in productive mode.

#### 2.1.1.2.2 Du mot au contexte

Mes différents travaux portent sur un certain nombre d'unités lexicales, qui vont du mot simple jusqu'au niveau de la phrase, voire au-delà de la phrase dans les travaux qui portent sur le contexte et que j'expose dans la section 4 de ce chapitre (« Motifs »).

Ainsi, que ce soit pour le lexique général ou pour le lexique spécialisé, j'ai pu traiter tout autant les mots, que les collocations, les composés ou les expressions idiomatiques dans mes diverses publications ou communications. Par exemple, pour le lexique général relevant de la variété canadienne, j'ai traité tous ces types d'unités lexicales, comme en témoignent les exemples cités dans le chapitre 1 tirés de [Josselin-Leray & Roberts 2012], ou encore les anglicismes et gallicismes traités dans [[MEM-2] Josselin (2001)]. En ce qui concerne le lexique spécialisé, j'ai ainsi analysé des lexies simples comme *lapilli* ou *scoria*, des composés comme *volcanic bomb* ou *cinder cone* [Josselin-Leray 2010] ou encore *application programming interface* [Josselin-Leray & Roberts 2013], mais également des collocations comme *erupt* (transitif) suivi d'un nom (*to erupt lava*, etc.) [Josselin-Leray & Frérot 2007].

Parmi les innovations que nous avons introduites lors de la refonte de l’ouvrage de référence que constitue pour les anglicistes *le Mot et l’Idée 2* [Josselin-Leray, Roberts & Bouscaren 2021]<sup>86</sup>, Roda Roberts et moi-même avons ainsi décidé, outre le fait de classer de manière systématique les mots par catégorie grammaticale (noms, puis verbes, puis adjectifs, puis adverbes), de consigner séparément, en fin de liste, des locutions, des expressions idiomatiques, ou de très courtes phrases présentant un intérêt syntaxique spécifique, notamment par contraste avec le français. C’est ainsi que nous avons fait le choix, dans le chapitre portant sur les cinq sens et la parole (qui est fourni dans le volume 2 joint à la note de synthèse), d’inclure la phrase « there was a knock at the door », pour laquelle le nom *knock* ne pourra se traduire par un nom en français, pour des raisons d’idiomaticité, ou encore des phrases incluant les verbes *yearn* et *long* en anglais qui ne pourront être traduites littéralement (voir Figure 9).

<b>to rattle</b>	( <i>couvert, chaînes, moteur</i> ) cliqueter ; ( <i>voiture</i> ) faire un bruit de ferraille ; ( <i>mitrailleuse</i> ) crépiter	<b>to yearn to do sth</b> (fml)	avoir très envie/brûler d’envie de faire qqch (fml)
<b>the rattling</b>	( <i>chaînes</i> ) le cliquetis incessant ; ( <i>mitrailleuse</i> ) le crépitement	<b>to crave (for) sth</b>	avoir soif de qqch ( <i>attention, célébrité</i> ) / un besoin maladié de ( <i>drogue</i> ) / une folle envie de qqch ( <i>nourriture</i> )
<b>to tap</b>	frapper, taper doucement, tapoter	<b>she longed for her mother</b>	il lui tardait que sa mère
<b>to tap away</b>	pianoter (infml) ( <i>ordinateur</i> )	<b>to come</b>	viennne
<b>there was a knock [nok] (at the door)</b>	on a frappé/toqué (à la porte)	<b>she yearns for her missing father</b>	son père disparu lui manque

Figure 9 : Extrait du *Mot et l’idée 2* (2021) : classement des unités lexicales

Nous avons également inclus systématiquement à la fin de chaque chapitre, comme cela est expliqué dans le guide d’utilisation de l’ouvrage que nous avons rédigé, « une section répertoriant une sélection de proverbes, dictons et/ou citations en lien avec la thématique abordée dans le chapitre. À de rares occasions, quelques expressions idiomatiques peuvent également être listées. » Le choix des unités lexicales à inclure a reposé, au-delà de la pertinence thématique, sur les problèmes de traduction que certains proverbes peuvent poser.

Dans le cadre de la co-direction de la thèse de Stéphanie Lopez, effectuée avec Anne Condamines, l’analyse s’est élargie plus systématiquement au niveau syntaxique<sup>87</sup> : dans les échanges radiophoniques entre pilotes et contrôleurs aériens étudiés, les phénomènes analysés concernaient des caractéristiques syntaxiques de la phraséologie (qui peut être définie, dans le domaine du contrôle aérien, comme « un langage opératif contrôlé, composé de procédures générales, d’expressions conventionnelles et d’un lexique spécifique » (Lopez, 2013, p. 84)) : par exemple, la présence ou l’absence de pronoms, de déterminants, de modaux etc. [Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2013].

<sup>86</sup> Changements obtenus de haute lutte avec la maison d’édition, qui ne souhaitait pas modifier un ordre existant dans les listes de vocabulaire, qui semblait pourtant ne répondre à aucun critère préétabli, et pour qui l’appariement terme à terme anglais / français semblait être une vérité générale.

<sup>87</sup> J’ai toutefois abordé la question syntaxique dans l’étude des calques (anglicismes et gallicismes).

Enfin, depuis les premiers travaux initiés grâce au projet ANR CRISTAL ([Josselin-Leray et al. 2014]) jusqu'à maintenant [Josselin-Leray 2023], mes intérêts se sont portés au-delà de la lexie complexe, jusqu'au contexte, qui peut inclure plusieurs phrases (cf. section « Motifs » de ce chapitre).

### 2.1.1.2.3 Du mot au terme

Mes premières recherches, telles qu'elles ont été développées dans mon mémoire de maîtrise et mon mémoire de DEA, portaient sur la langue générale, et donc sur les mots. Rendue curieuse par les différents enseignements sur la terminologie reçus au cours de ma formation française et canadienne tels que je les ai décrits dans le chapitre 1, et fortement encouragée et inspirée par Philippe Thoiron (Thoiron, 1998), j'ai décidé, pour mon doctorat, de choisir un sujet qui serait à la frontière entre la lexicographie générale et la terminologie, à savoir la place et le rôle des termes dans les dictionnaires généraux [[TH-1] Josselin-Leray (2005)]. J'adopte pour *terme* la définition que lui attribue (L'Homme, 2004, p. 22) :

des unités lexicales dont le sens est envisagé par rapport à un domaine de spécialité, c'est-à-dire un domaine de la connaissance humaine souvent associée à une activité socioprofessionnelle

La démarcation entre *mot* et *terme* n'est toutefois pas si évidente à tracer, comme l'ont montré de nombreux écrits ((Delavigne, 2001), par exemple), surtout dans le cas de la vulgarisation. Ceci est discuté dans ma thèse [[TH-1] Josselin-Leray (2005)].

Dans l'ensemble de mes travaux, je me suis intéressée à un large éventail de domaines de spécialité ou d'activités socioprofessionnelles, que j'inventorie ici par ordre décroissant du volume de publications et communications associées :

- Le domaine de la **volcanologie**, qui est au cœur de mon travail de thèse et des publications produites dans son prolongement ([Josselin & Frérot 2004] [Arlin, Depierre, Dury, Josselin et al. 2005] [Josselin-Leray & Frérot 2007] [Josselin & Roberts 2007] [Frérot & Josselin-Leray 2008] ...) , mais sur lequel je suis revenue dans un second temps dans le cadre du projet CRISTAL ([Josselin-Leray et al. 2014], [Picton, Planas & Josselin-Leray 2018]) ; ce domaine a été abordé premièrement dans le cadre du traitement de la terminologie dans les dictionnaires généraux, puis dans le cadre de la traduction et des marqueurs de relation conceptuelle en terminologie (projet CRISTAL) ;
- Le domaine du **contrôle aérien**, dans le cadre des travaux de thèse de Stéphanie Lopez qui portaient sur la question de l'utilisation de la phraséologie dans les échanges entre pilotes et contrôleurs aériens [Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2013] [Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2014] [Lopez, Condamines, Josselin-Leray et al. 2013] ;

- Le domaine de ***l'informatique***, que j'ai abordé par le biais de la lexicographie générale [Josselin-Leray & Roberts 2013], ou par le prisme de la néologie [Sajous, Josselin-Leray & Hathout 2020] ;
- Le domaine ***médical***, dans le cadre d'un part du projet INTERMED, qui portait sur les échanges entre médecins et patients dans le cadre de consultations de médecine générale [[C-COM-9] Josselin-Leray, Rebeyrolle & Fabre (2013)], [Vergely, Condamines, Fabre, Josselin-Leray et al. 2009], et d'autre part dans le cadre du projet CRISTAL, qui utilisait le sous-domaine du cancer du sein pour tenter d'identifier des marqueurs de relations conceptuelles [Condamines, Josselin-Leray et al. 2013] ;
- Le domaine du ***vin***, analysé dans le cadre de l'étude de la neutralité de point de vue dans les définitions lexicographiques du *Wiktionnaire* [Sajous, Hathout & Josselin-Leray 2019] ;
- Le domaine de ***l'économie et des finances***, traité dans le cadre d'une enquête d'implantation des termes recommandés par la DGLFLF, [Rebeyrolle, Tanguy & Josselin-Leray 2018] ;
- Le domaine de ***l'architecture***, dans le cadre de la néologie terminologique en Langue des Signes Française [[C-COM-20] Segouat, Josselin-Leray & Ranvier (2022)], [ACL-15] Segouat & Josselin-Leray, travail en cours].

Ces domaines de spécialité relèvent pour l'essentiel (5/7) des sciences « dures » (ou STEM), les SHS n'étant représentées que par deux domaines, celui de l'économie et des finances, et celui de l'architecture<sup>88</sup>. Dans le cadre, d'une part, d'une réorientation de notre Master vers la traduction professionnelle en SHS (qui m'a amenée, notamment, à traduire un article universitaire dans le domaine des SHS, l'historiographie britannique, [Josselin-Leray 2021]), et, d'autre part, d'opportunités liées à la question de la Science Ouverte (cf. Annexe 3, section II.8) mais aussi à l'implication du D-TIM dans des ateliers de création lexicale spécialisée en SHS pour la Langue des Signes Française (cf. chapitre 3), je prévois d'élargir mes recherches à certains domaines relevant des SHS. J'ai d'ailleurs pour projet d'organiser l'an prochain un atelier « Traduire l'Europe », dans le cadre de l'appartenance de notre Master au réseau EMT, intitulé « Ecrire, signer, traduire, interpréter et les SHS », en partenariat avec, notamment, la DGT de Bruxelles, l'ATESS<sup>89</sup>, la DGLFLF et l'AFFUMT. Cet atelier mêlerait, comme les deux ateliers que nous avons déjà organisés (2018,

---

<sup>88</sup> Je renvoie à la nomenclature de l'ERC (European Research Council) : <https://www.alliance-athena.fr/disciplines-et-thematiques/>

<sup>89</sup> Association des Traducteurs et Editeurs en Sciences Sociales (<https://www.atessfrance.org/>)

2020, cf. Annexe, section II.3), les points de vue des professionnels de la traduction, des chercheurs, et des pédagogues.

Je précise enfin que dans le contexte de la mise à jour du *Mot et l'idée 2*, j'ai été amenée, avec Roda Roberts, à aborder le lexique anglais et français relevant de très nombreux domaines et sous-domaines. Nous avons notamment ajouté un chapitre entier portant sur les migrations (chapitre 42), et intégralement compilé la nouvelle partie intitulée « Science et technologie », qui regroupe 4 chapitres : la science, les technologies d'autrefois, les nouvelles technologies, Internet<sup>90</sup>.

#### 2.1.1.2.4 Du mot au signe

Enfin, dans mes travaux les plus récents, que j'expose, dans une visée prospective, dans le chapitre 3, mes intérêts de recherche se sont déportés du mot jusqu'au *signe*, entendu non dans la traditionnelle acception saussurienne de signe linguistique ou dans celle de la sous-discipline linguistique de la sémiologie, mais dans celle d'élément lexical constitutif d'une Langue des Signes. De la même manière qu'il est fort complexe de définir le *mot*, comme je l'ai rappelé au début de cette section du chapitre 2, définir la notion de signe reste une tâche ardue. (Millet et al., 2023, p. 43) indiquent ainsi qu'il s'agit d'une notion vague « aux vastes contours », et précisent plus loin :

Intuitivement un signe de la LSF est compris comme ce que l'on perçoit globalement dans un instant du discours. En général, il s'agit d'un élément de vocabulaire, mais il peut aussi s'agir de structures de phrase très globalisées, puisque le corps peut émettre plusieurs signifiants en même temps, qui seront saisis simultanément par l'œil (Millet et al., 2023, p. 45).

Je reviendrai plus en détail sur la question de la définition du lexique et des unités lexicales dans les Langues des Signes dans le chapitre 3, ainsi que sur les contextes précis de la naissance de ce nouvel objet de recherche. Je rappelle juste ici que cet intérêt pour la LSF est très fortement lié à mon engagement au D-TIM, qui forme des interprètes <FR-LSF> et des traducteurs et médiateurs Sourds (cf. chapitre 1). Cette implication n'a cessé de grandir depuis 2008, puisque j'ai dirigé ce département de 2015 à 2020, et que mon poste de Maître de Conférences y a été transféré en 2020 depuis le Département des Études du Monde Anglophone (cf. Annexe 3).

---

<sup>90</sup> Le sommaire complet de l'ouvrage est fourni dans le volume de publications lié à la note de synthèse (rubrique « Autres publications »).

## 2.1.2 Les phénomènes linguistiques à l'étude

### 2.1.2.1 *La variation lexicale*

Parmi les différents types existants de variation lexicale (diastratique, diachronique, diatopique...), c'est principalement sur la variation diatopique ou géographique qu'ont porté mes activités dans ce domaine d'étude. Mon profil est celui d'une angliciste formée, au départ assez classiquement, selon les standards des filières littéraires et LLCE de la fin des années 1990, donc exposée principalement au standard SBE (*Southern British English*) pour les variantes dialectales et RP (*Received Pronunciation*) pour la prononciation, en tant que normes de référence britanniques. L'exposition prolongée (environ trois années au total réparties entre 1997 et 2005) à la variété canadienne, une variété nord-américaine et, plus tardivement, à d'autres variétés nord-américaines lors de mes deux séjours en tant que Visiting Scholar à l'Université du Montana en 2012 puis à Dickinson College en Pennsylvanie en 2014 (North Central Dialect et Western Pennsylvania English respectivement) ou encore à la variété Dublin English (Visiting Scholar à Dublin City University en 2019) m'ont permis d'élargir mes horizons linguistiques et d'établir la nécessité qu'il y avait à mieux décrire et enseigner les variétés autres que la variété britannique, que ce soit pour la langue générale ou pour la langue spécialisée.

#### 2.1.2.1.1 *Décrire et enseigner les variétés de l'anglais*

Un des objectifs majeurs de la refonte du manuel de vocabulaire *Le Mot et l'Idée 2* que nous avons entreprise avec Roda Roberts [Josselin-Leray, Roberts & Bouscaren 2021] concernait une meilleure représentation des différentes variétés géographiques de l'anglais<sup>91</sup>. Les éditions précédentes de cet ouvrage, un classique des études anglophones, avaient surreprésenté le standard britannique (très souvent implicitement) et délaissé le standard nord-américain. Dans la nouvelle édition, nous avons souhaité rétablir un certain équilibre entre les deux standards en identifiant clairement les variétés. Dans cette édition, les termes étiquetés (GB) sont donc caractéristiques de l'anglais britannique, tandis que les termes étiquetés (NA) sont caractéristiques de l'anglais en usage en Amérique du Nord. Dans la mesure où l'anglais des États-Unis et l'anglais du Canada partagent de très nombreuses singularités lexicales, l'étiquette (NA) est donc plus fréquente que l'étiquette (US), qui renvoie à des usages spécifiques à l'anglais des États-Unis. Afin de sensibiliser les étudiants à la diversité des variétés d'anglais, d'autres variétés (par exemple, les variétés irlandaise, australienne ou néozélandaise) ont été ponctuellement illustrées (on trouve ainsi *lobster* pour le billet de vingt dollars australiens, ou encore l'expression irlandaise *it was good craic*). Il est indispensable de présenter aux étudiants le

---

<sup>91</sup> Nous avons également travaillé à une meilleure représentation de la variation stylistique, en incluant un certain nombre de mots relevant d'un registre soutenu, signalés par l'étiquette (fml), et de mots et expressions relevant du registre familier, notés (infml).

monde anglophone dans sa diversité linguistique, d'autant plus à l'heure où la connaissance de différentes variétés de l'anglais fait désormais explicitement partie des attendus des candidats pour l'épreuve de compréhension-restitution à l'agrégation externe, épreuve à laquelle je prépare les étudiants depuis 2008. C'est dans le cadre de cette importance donnée aux variétés de l'anglais, représentative du DEMA de l'Université Toulouse Jean Jaurès, que j'ai mis en place un cours de L3 portant sur les problématiques linguistiques au Canada (cf. Annexe 3, partie III).

#### 2.1.2.1.2 Focalisation sur l'anglais canadien

Au sein du grand ensemble des variétés de l'anglais, c'est la variété canadienne qui a retenu le plus mon attention, de manière cohérente avec mon parcours tel qu'il est décrit au chapitre 1. Celle-ci fut au cœur de mon travail de DEA [[MEM-2] Josselin (2001)], qui proposait une comparaison du traitement des anglicismes et gallicismes dans des dictionnaires canadiens et français, ces types d'emprunt présentant des variantes intéressantes selon la variété de langue, comme je l'expose dans la section suivante. Ce travail a trouvé ses prolongements dans la thèse de doctorat de Julie Rouaud (Rouaud, 2019), qui présentait des ponts entre phonologie et lexique et qui était co-encadrée par A. Przewozny et F. Montermini, respectivement phonologue et morphologue (UMR CLLE), et dans la thèse de Filip Miletic (Miletic, 2022), co-encadrée par A. Przewozny et L. Tanguy, à l'intersection de la sociolinguistique, du Traitement Automatique des Langues et de la sémantique, qui se sont appuyés sur mes travaux lexicographiques sur les collocations et la typologie des emprunts canadiens que j'ai élaborée en 2001. Mon travail pratique de lexicographe et réviseure au *Dictionnaire Canadien Bilingue* (cf. Annexe 2) fut le parfait lieu d'apprentissage pour trouver, concrètement, des moyens d'identification des divers canadianismes (de l'anglais, comme du français, d'ailleurs, cf chapitre 1), par la confrontation de sous-corpus appartenant à diverses variétés (nord-américaine, britannique, canadienne) et l'utilisation intensive de répertoires de canadianismes. La nécessité d'inventorier et de décrire le plus précisément possible les spécificités lexicales dans un dictionnaire bilingue *national canadien* ne relève pas de considérations lexicographiques pures (*décrire le lexique pour lui-même*). Il figure derrière cette entreprise une volonté d'affirmation identitaire (la démarcation par rapport à d'autres variétés) qui relève plus de la sociolinguistique, comme j'ai pu le démontrer dans [Josselin-Leray & Roberts 2012]. A. Przewozny, spécialiste de la variété australienne de l'anglais, et moi-même avons à ce sujet un article (en préparation) d'analyse croisée des traditions lexicographiques canadienne et australienne au prisme de la construction linguistico-identitaire des variétés dites « post-coloniales ».

C'est grâce à mon recrutement au DEMA en 2006, où une partie du profil de poste concernait l'enseignement de l'anglais oral, que j'ai pu m'intégrer au programme de recherche international PAC (*Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés, structure*) (Durand & Przewozny, 2012),

(Przewozny et al., 2020) d'une part, en participant à la collecte de données orales en Ontario (effectuées grâce à une bourse de complément de spécialisation du CIEC<sup>92</sup>, cf. section « Méthodes » de ce chapitre) et, d'autre part, à leur analyse. J'ai ainsi contribué à la description historique et géographique de l'anglais canadien standard (Standard Canadian English, selon l'appellation de (Boberg, 2010)) et de ses spécificités *lexicales* dans le chapitre collectif [Josselin-Leray, Durand & Lopez 2015], et ai supervisé l'analyse lexicale de l'extrait oral qui y figure et qui est issu du sous-corpus PAC-Alberta, fourni dans le chapitre. Cette analyse résultait d'un premier travail effectué par Stéphanie Lopez en Master 1 sous la codirection de Jacques Durand et moi-même. C'est dans la lignée de ces travaux issus du programme PAC que je coordonne actuellement avec Julie Rouaud et Anne Przewozny un ouvrage collectif *Realities, Communities and Norms in Spoken English Varieties: New Perspectives*, qui entend proposer des descriptions et des modélisations de variétés natives et non-natives de l'anglais suivant une approche empirique en linguistique de corpus et en sociolinguistique variationniste (dans la tradition anglo-américaine), et dans une démarche interdisciplinaire (sociologique, psychologique et culturelle) d'interrogation de la norme et du standard [Rouaud, Przewozny, & Josselin-Leray 2024].

#### 2.1.2.2 L'emprunt lexical

C'est d'abord dans le cadre de la langue générale que j'ai abordé la problématique de l'emprunt [[MEM-2] Josselin (2001)], considéré comme le résultat d'un contact de langues, au même titre que l'interférence. Tandis que l'interférence est une manifestation concrète et perceptible, dans la langue emprunteuse, de l'influence exercée par une langue donneuse, qui reste au niveau de la parole ou discours et qui est souvent inconsciente, l'emprunt se situe en langue. Dans une situation particulière, des termes spécifiques viennent identifier les langues en présence. Je me suis particulièrement intéressée aux influences réciproques que la langue *anglaise* et la langue *française* peuvent avoir l'une sur l'autre, en d'autres termes aux *anglicismes* et aux *gallicismes*. La simplicité voudrait donc, comme l'explique John Humbley, dont la thèse d'état était consacrée à cette question (Humbley, 1990, p. 61), que « tout emprunt fait à l'anglais soit un anglicisme », et que tout emprunt fait au français soit un gallicisme. Toutefois, les définitions de ces deux termes, et particulièrement celui d'*anglicisme*, fluctuent beaucoup (Pergnier, 1989, p. 19). Trois critères sont à prendre en compte pour une définition plus précise : le critère référentiel (quels sont les faits de langue englobés sous le terme ?), le critère connotatif (quelle est la coloration morale du terme ?), et le critère de lexicalisation (quel est le degré d'intégration du terme dans la langue emprunteuse ?). Le deuxième critère peut sensiblement différer lorsque l'on croise les perspectives française et canadienne, du fait d'une situation de contact des

---

<sup>92</sup> Conseil International d'Études Canadiennes.



langues et de bilinguisme qui diffère fortement entre ces deux pays (la cohabitation géographique et institutionnelle des deux langues au Canada n'a pas son équivalent en France). Au Québec, le mot *anglicisme* est donc traditionnellement synonyme de forme à éviter en raison de la situation minoritaire « de fait » de la langue française. On ne peut dire de même pour la France, où la connotation négative associée au terme *anglicisme* est quasi exclusivement le fait d'instances de régulation de la langue comme l'Académie française ou la DGLFLF. J'ai donc considéré comme *anglicisme* un élément linguistique lexicalisé ou non ou un modèle de formation emprunté à l'anglais, et comme *gallicisme* un élément linguistique lexicalisé ou non ou un modèle de formation emprunté au français. J'ai comparé les typologies d'anglicismes de treize ouvrages, dont celles par exemple d'(Etiemble, 1964) et de (Humbley, 1974), et les deux seules typologies alors existantes et comparables, celles de (Roda Roberts, 1983) et (Yuen, 1994)<sup>93</sup>, afin d'établir ma propre typologie, qui a servi de base à l'étude lexicographique d'un certain nombre de gallicismes et d'anglicismes (comme en témoigne la Figure 10), qui ont été relevés dans les typologies existantes.

---

<sup>93</sup> La typologie figurant dans la seule étude d'ampleur concernant les gallicismes au Canada utilisait des critères de classification trop hétérogènes

Catégories générales	Sous-catégories		Termes
Emprunt sémantique	4. Emprunt sémantique		<i>facilités</i> (CD), <i>opportunité</i> (CD+FR)
Emprunt morpho-sémantique	6. Emprunt intact ou quasi-intact		<i>best-seller</i> (FR + CD <sup>94</sup> ), <i>cute</i> (CD), <i>hamburger</i> (CD+FR)
	7. Emprunt assimilé morphologiquement		<i>atomiseur</i> (FR+CD), <i>checker</i> (CD), <i>clipser</i> (FR)
Emprunt de modèle	13. Emprunt d'usage	fréquence	∅
		contexte	∅
		maintien	<i>breuvage</i> (CD)
	2. Substitution de catégorie grammaticale		<i>correct</i> (CD)
	3. Adoption du nombre de la langue donneuse (2)		<i>pantalons</i> (CD)
Calque	1. Calque de suffixe		<i>classifier</i> (CD)
	5. Calque sémantique de mot simple		<i>plancher</i> (CD)
	8. Calque de mot dérivé		<i>magasinage</i> (CD), <i>maternage</i> (FR)
	9. Calque de mot composé		<i>gratte-ciel</i> (CD+FR), <i>meilleur vendeur</i> (CD), <i>sud-Vietnam</i> (CD)
	10. Calque locutionnel	(a) collocation	<i>aller en grève</i> (CD) <sup>95</sup>
		(b) expression	<i>dites-le avec des fleurs</i> (FR) + <i>être dans le même bateau</i> (CD)
	11. Calque syntaxique	(1b) préposition	<i>commenter sur</i> (CD)
		(2) conjonction	<i>insister que</i> (CD)
		(3) transitivité	<i>partir</i> (CD)
	Faux emprunt	12. (1) Forme existante, lexicalisée, sens différent	(a) entière
(b) tronquée			<i>bachelor</i> (CD)
(c) morphème			<i>pin's</i> (FR)
12. (2) Forme existante, non lexicalisée, sens différent		(a) entière	<i>brushing</i> (FR)
		(b) tronquée	<i>parking</i> (FR)
12. (3) Mot hybride		<i>bleu denim</i> (CD)	

Figure 10 : Anglicismes retenus pour l'analyse, classés par type [[MEM-2] Josselin (2001) : 71-72]

<sup>94</sup> Nous indiquons par un point d'interrogation qu'il n'est pas montré clairement que l'anglicisme est typiquement canadien. (Mareschal, 1989, p. 166) place en effet le Québec entre parenthèses.

<sup>95</sup> Même si l'on trouve ce terme chez Pergnier, celui-ci indique clairement qu'il s'agit d'un calque canadien.

Les 30 anglicismes et 13 gallicismes retenus ont été cherchés dans des dictionnaires de divers types (afin d'examiner leur présence dans la macrostructure, et leur marquage microstructurel), et également dans des corpus électroniques canadiens (dont le corpus utilisé au *Dictionnaire Canadien Bilingue, Textum*) et français. Mon analyse a conclu que le traitement lexicographique des anglicismes paraissait toujours plus pétri de normativisme du côté québécois que du côté français, et que le traitement lexicographique des gallicismes canadiens dans les dictionnaires canadiens était trop restrictif. De manière générale, le traitement lexicographique des anglicismes et des gallicismes n'était pas satisfaisant, et j'ai proposé quelques pistes d'amélioration : (1) « instruire » l'utilisateur de dictionnaire qui devrait être conscient que tout dictionnaire est vecteur d'idéologie, (2) préciser les critères d'inclusion ou d'exclusion des termes<sup>96</sup> inclus dans le dictionnaire, et (3) réfléchir, à la suite des propositions de (Corbeil et al., 1994), à une grille de marqueurs sociolinguistiques qui pourraient être associés aux anglicismes et gallicismes.

J'ai également abordé la question de l'emprunt en langue spécialisée, dans le cadre d'une communication au colloque *Quo Vadis Terminologia ?* en l'honneur de John Humbley intitulée « *aa, lahar, maar, lapilli, pillow-lava et caetera*. L'emprunt dans le domaine de la volcanologie en anglais et en français » [[C-COM-10] Josselin-Leray et Roberts (2015)], en axant mon analyse sur les questions suivantes : (1) quel rôle joue l'emprunt dans la terminologie de la volcanologie ? (procédés néologiques en œuvre, langues prêteuses, existence d'un « flot d'emprunts ? » (Humbley, 1987, p. 321)), (2) quel type d'emprunt est le plus fréquent ? et (3) quel traitement lexicographique pour ces emprunts ? La typologie que j'ai utilisée pour l'analyse s'inspire de celle proposée par (Humbley, 1974). Elle est présentée dans la Figure 11.

---

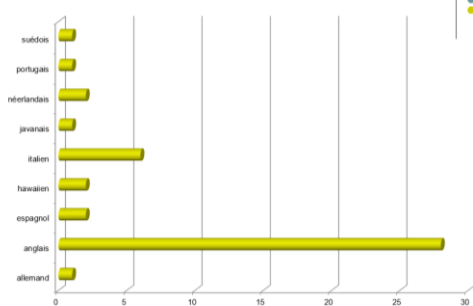
<sup>96</sup> Le *Dictionnaire Canadien Bilingue* avait par exemple établi des critères très précis concernant l'inclusion d'anglicismes comme mots-vedette ou comme équivalent (Roda P. Roberts & Blais, 2000), comme j'ai pu l'évoquer dans le chapitre 1.

- **Emprunts directs** : emprunt simultané de la forme et du sens. Il s'agit de l'emprunt lexical. Ces emprunts se divisent en deux sous-catégories :
  - **Emprunts directs (ED)**, empruntés sans aucune modification graphique ou morphologique; et
  - **Emprunts adaptés (EA)**, emprunts directs qui ont subi une modification mineure au niveau graphique ou morphologique dans la langue emprunteuse.
- **Emprunts indirects** : créations dans une langue sous l'influence d'une autre langue.
  - **Emprunts sémantiques (ES)** : ajout d'un sens nouveau à un mot d j   existant dans la langue qui emprunte, qu'on peut attribuer à l'influence d'un mot étranger. Le seul niveau affecté est donc le niveau sémantique.
  - **Dérivés des emprunts (D)** : mots cr s sur la base d'un emprunt.
  - **Lexies complexes hybrides (LCH)** : mots cr s de deux ou plusieurs morphèmes libres, dont au moins un est un emprunt.
  - **Calques (C)** : traduction des unités polylexicales ou syntagmatiques.

Figure 11: Typologie utilisée pour l'analyse des emprunts en volcanologie

J'ai analysé le traitement de 43 emprunts en français (37 noms simples et 5 noms composés), et de 25 emprunts en anglais (21 noms simples, 4 noms composés), extraits du corpus comparable de vulgarisation de la volcanologie constitué dans le cadre de ma thèse dans une série de 11 dictionnaires (unilingues et bilingues ; généraux et spécialisés). En ce qui concerne les langues prêteuses (cf Figure 12), on note la prédominance de l'emprunt à l'anglais pour le français, liée à la prédominance de l'anglais dans les études scientifiques portant sur la volcanologie. Inversement, le français a également prêté à l'anglais du fait de « découvertes » scientifiques faites par des volcanologues français (ex. *nuée ardente*, que l'on doit à Alfred Lacroix, qui forgea le terme lors de l'éruption de la montagne Pelée en 1902) ; la présence d'autres langues plus « exotiques » est liée à des phénomènes volcanologiques caractéristiques d'une certaine zone de la planète (*aa* et *pahoehoe*, des types de lave typiques des volcans hawa iens ; *lahar* des coulées de boue typiques des volcans indonésiens).

#### 4.4 Les langues prêteuses (français)



#### 4.4 Les langues prêteuses (anglais)

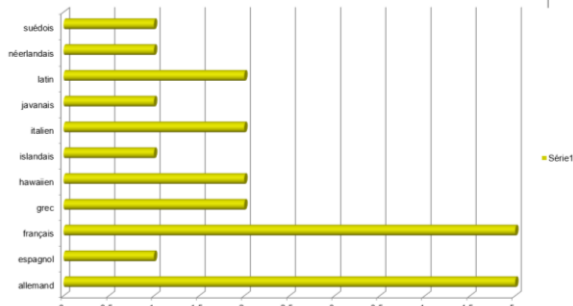


Figure 12 : Diversité des langues prêteuses en volcanologie

Le fait le plus saillant émergeant de l'analyse des 68 emprunts par type d'emprunt, dont le résultat est présenté dans la Figure 13, est la forte prédominance de l'emprunt direct dans les deux langues.

	FR	ANGL
ED	caldeira/ caldera, geyser, kimberlite, lahar, trapp, lapilli, tephra, maar, dyke, rhyolite, pipe, komatiite, ignimbrite, hornito, neck, aa, sill, pahoehoe, laccolithe, blast, stratovolcan, pillow-lava	Lava, gas, cone, caldera, debris, volcanism, aa/a'a, lahar, pahoehoe, lapilli, batholiths, maar, mare, Nuée ardente
	22	10
EA	Lave, gaz, volcanologie / vulcanologie, volcanologie / vulcanologie, fumerolles, tuf, pouzzolane, solfatare,	Tephra, fumaroles, tuff, geyser, rhyolite, ejecta, stratovolcano
	7	10
ES	Eruption, cratère, panache, dome, bloc, bombe, cheminée	magma
	7	1
LCH		Pyroclastics, pyroclasts
	0	2
C	(fumeur), point chaud, coulée pyroclastique, lac de cratère / lac-cratère, lac de lave	
	5	0
Der.	dégazage	
	1	0

Figure 13 : Répartition par type des 68 emprunts dans le domaine de la volcanologie

L'analyse du traitement lexicographique de ces emprunts a révélé selon moi plusieurs tendances principales. Premièrement, les dictionnaires unilingues français et anglais, généraux aussi bien que spécialisés, répertorient assez bien les emprunts dans ce domaine (environ 50%) ; le *New Oxford Dictionary of English* (2000) se démarque avec 24 emprunts répertoriés sur 25. Deuxièmement, les dictionnaires généraux français contiennent plus d'emprunts que les dictionnaires unilingues spécialisés. Troisièmement, les dictionnaires bilingues spécialisés couvrent la quasi-totalité des emprunts, français ou anglais. Quatrièmement, les dictionnaires généraux bilingues incluent très peu d'emprunts, du côté français ou du côté anglais (plus en langue source qu'en langue cible pour les emprunts français, l'inverse pour les emprunts anglais). Pour finir, les emprunts qui apparaissent dans peu de dictionnaires sont pour la plupart des termes très spécialisés (ex. *solfatares*, *laccolithes* pour le français, *pyroclast/pyroclastics* pour l'anglais), ou des mots.

Cette première analyse de l'emprunt dans le domaine de la volcanologie m'a permis de constater qu'il diffère en partie de celui du domaine de l'informatique tel que (Humbley, 1987) l'a analysé, qui se caractérisait en grande partie par l'emprunt sémantique. Elle mérite d'être complétée, notamment, par l'analyse de termes plus spécialisés dans le domaine et pourrait également se pencher sur des phénomènes d'intégration morphologique (ex. *laharique*).

Mon travail sur les Langues des Signes, tel qu'il est présenté dans le chapitre 3, me permet de revenir à cette thématique par le biais du recours à l'emprunt aux Langues Vocales dans le cadre de la néologie terminologique en Langue des Signes.

### 2.1.2.3 Norme(s) et usage(s)

La question du contact des langues et de l'emprunt comporte toujours une « valeur sociolinguistique et symbolique » (Bouchard, 1999), l'emprunt pouvant, par exemple, être perçu comme un phénomène linguistique qui vient perturber, voire dénaturer la langue emprunteuse. Le

terme *anglicisme* peut ainsi renvoyer à « Un mot (une tournure, un emploi d'un mot, etc.) anglais utilisé de manière *fautive*<sup>97</sup> à la place du mot (de la tournure, de l'emploi d'un mot, etc.) français *correct* » (Pergnier, 1989). Ce phénomène ne peut donc être abordé sans traiter en parallèle la dialectique de la norme et de l'usage, ou des normes et des usages, si l'on suit le pluriel utilisé par (Lopez, 2013)<sup>98</sup>. Cette dialectique est abordée dans mes travaux sous trois angles différents : (1) celui des anglicismes et des gallicismes, (2) celui de l'implantation terminologique de termes « officiels », (3) celui des langues contrôlées dans le domaine de la navigation aérienne.

#### 2.1.2.3.1 Anglicismes et gallicismes

Les emprunts lexicaux sont toujours soumis au jugement des locuteurs (Bouchard, 1999, p. 11). Toutefois, chaque système de valeurs associées à l'emprunt est propre à chaque communauté linguistique :

Quiconque observe avec la moindre attention la réaction des locuteurs à l'emploi d'emprunts lexicaux à l'anglo-américain ne peut qu'être frappé par la divergence du comportement des Québécois et des Français à cet égard. (Bouchard, 1999)

Un certain nombre de facteurs expliquent les différences entre la France et le Canada concernant les types d'anglicismes et les réactions face à ceux-ci. Les situations linguistiques sont contrastées tout d'abord du fait qu'au Canada la cohabitation entre langues anglaise et française est de facto géographique (le Québec constituant une enclave à majorité francophone dans un environnement nord-américain majoritairement anglophone<sup>99</sup>) et institutionnelle (puisque le pays est officiellement bilingue). En France, le contact de langues est « épisodique et limité, produit par une frange (parfois ténue) d'une population » selon (Pergnier, 1989, p. 27). Le contact entre les langues n'est jamais direct, et les anglicismes se propagent par « rayonnement » (Humbley, 1990, p. 58) ou par « mimétisme intralinguistique » (Pergnier, 1989, p. 27). Les gallicismes sont aussi rendus possibles au Canada dans les zones, comme le Québec ou la ville de Montréal, où l'anglais possède un statut de langue minoritaire et subit l'influence de la langue majoritaire, le français (McArthur, 1989). L'anglicisation du français au Canada s'explique également par la prépondérance de la traduction au Québec et en Ontario (Darbelnet, 1965, p. 74), alors qu'en France, ce sont essentiellement la suprématie socio-politico-économique et la prépondérance culturelle des Etats-Unis depuis l'après-guerre qui entretiennent l'anglicisation du français. Les attitudes des locuteurs québécois et des

---

<sup>97</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>98</sup> Uriel Weinreich définit ainsi l'interférence comme une déviation par rapport à une norme : « Those instances of deviation from the norms of either language which occur in the speech of bilinguals as a result of their familiarity with more than one language, i.e. as a result of language contact ». (Weinreich, 1968).

<sup>99</sup> Il faut toutefois garder en tête que des communautés francophones existent aussi dans d'autres régions du Canada : au Nouveau-Brunswick (français acadien), en Ontario (franco-ontarien) mais aussi à l'Ouest (dans la province du Manitoba).

locuteurs français sont souvent présentées comme étant diamétralement opposées : tandis qu'au Québec, les locuteurs ressentent une grande insécurité linguistique devant l'emprunt qu'ils cherchent à éviter à tout prix<sup>100</sup>, en France, au contraire, celui-ci est *soit* recherché volontairement (on parle d'« engouement », d'« anglomanie délirante » selon Pergnier) et associé à l'idée de prestige, *soit* condamné de manière très virulente par des puristes de la trempe d'Etiemble. Les anglophones, eux, réagissent encore différemment. Ils s'inquiètent peu de la présence de mots étrangers dans leur langue (Thody, 1995, p. 49)), en particulier des gallicismes (McArthur, 1989, p. 1), et l'intervention étatique en la matière n'y est d'ailleurs pas envisageable (Thody, 1995, p. 52). En réalité, la question de l'emprunt est avant tout, selon (Gagné, 1994, p. 96) qui rapporte une réflexion de Pierre-Etienne Laporte, « un phénomène de *représentation sociale, un phénomène idéologique*<sup>101</sup>. (...) qui a beaucoup plus à voir avec les rapports entre langue et société. » Les rapports entre langue et société font intervenir *la norme*, qui peut être définie, selon (Humbley, 1990, p. 66), comme « l'usage établi du système linguistique dans le cadre de la société qui l'emploie ». Une distinction supplémentaire est nécessaire pour mieux comprendre les enjeux de cette définition, celle entre (1) *la norme linguistique*, ou « manifestation régulière du système de la langue, et plus facilement applicable aux niveaux plus structurés de la langue » et (2) *la norme sociale*, ou « le choix retenu par la communauté linguistique, ou une partie de cette communauté, effectué parmi les variations permises par la norme linguistique. » Ces deux aspects de la norme interviennent dans l'étude de l'emprunt, car il est possible qu'un élément se conforme à la norme *linguistique* mais qu'il soit rejeté par une partie de la société, ou que, à l'inverse, un élément mal intégré linguistiquement, c'est-à-dire contraire à la norme *linguistique*, s'emploie fréquemment et jouisse d'une acceptabilité sociale. En réalité, cette distinction représente deux pôles d'*acceptabilité* : l'un considéré du point de vue de la langue, et l'autre de celui de la société – que l'on retrouve également dans le cadre de la néologie.

La décision d'inclure un mot ou dans le dictionnaire est fondée sur l'acceptabilité culturelle : ce qui est acceptable dans une société y est inclus, ce qui n'est pas acceptable en est omis. Le dictionnaire joue un rôle social, un rôle d'autorité qui en fait un *instaurateur de la norme linguistique* (Dubois & Dubois, 1971, p. 50), voire un *défenseur de la pureté de la langue* (Bejoint, 1994, p. 115), mais il se doit également d'être à la fois le reflet de l'usage linguistique tel qu'il est, et non tel qu'il devrait être, et le reflet de la société qui le consulte (Dubois, 1971 : 99). Toutefois, même si un dictionnaire dit refléter

---

<sup>100</sup> (Theoret, 1994, p. 82-83) distingue quatre types de locuteurs québécois, dont l'attitude relève de l'hypercorrection : ceux qui utilisent un large éventail de mots anglais, ceux qui tentent de franciser, mais en utilisant des calques, ceux qui utilisent peu d'anglicismes quand le terme français existe, mais qui calquent encore, ceux qui n'utilisent que du français standard.

<sup>101</sup> Nous avons ajouté les italiques.

l'usage, il est toujours le témoignage de parti pris (Corbeil, 1998, p. 38) et il reflète en réalité l'idéologie dominante et la culture dominante dont il est à la fois le produit et le vecteur (Beaujot, 1989, p. 80). Même si les dictionnaires de nouvelle génération, comme le *Wiktionnaire*, se revendiquent de la « neutralité de point de vue » (principe fondateur « impératif et non négociable » hérité de l'encyclopédie *Wikipedia*), celle-ci n'est toujours pas respectée dans ce projet de lexicographie collaborative. Nous avons pu le montrer, dans [Sajous, Hathout & Josselin-Leray 2019], en examinant les définitions issues de deux domaines particuliers : l'occultisme et le surnaturel d'une part, et le domaine du vin d'autre part et en les comparant à celles de dictionnaires issus de maison d'édition, le *Petit Robert* et le *Larousse* en ligne.

Dans le cas des anglicismes (et des gallicismes dans une moindre mesure), ce conflit entre les deux missions contradictoires du dictionnaire (légitimer ou censurer) est encore plus évident (Pergnier, 1989, p. 153). En effet, « pour l'utilisateur de dictionnaires, le fait qu'un mot anglais y soit admis signifie qu'il est devenu français et qu'on peut l'employer. » (Corbeil et al., 1994, p. 22). L'influence de la norme en matière d'emprunts dans les dictionnaires se manifeste à deux niveaux. Au niveau de la macrostructure, tout d'abord, une forme de censure peut s'exprimer par l'omission dans la nomenclature. Au niveau de la microstructure, c'est essentiellement au niveau du marquage<sup>102</sup> que l'idéologie sous-jacente au dictionnaire peut transparaître<sup>103</sup>.

Afin d'évaluer l'écart entre la norme et l'usage pour l'ensemble des anglicismes et gallicismes analysés dans [[MEM-2] Josselin (2001)], j'ai donc cherché si les anglicismes étaient répertoriés ou non dans 13 dictionnaires (unilingues français et français-canadiens<sup>104</sup>, bilingues français et canadiens, répertoires d'anglicismes). Puis j'ai confronté cette information avec leur présence ou non dans des corpus canadiens (Textum & Canadian Newdisk) et français, et opéré de manière similaire pour l'anglais (8 dictionnaires). L'analyse indique un traitement des anglicismes au niveau de la macrostructure qui reste globalement assez peu satisfaisant, avec un pourcentage moyen d'omission qui avoisine les 65% (et qui est très important, notamment, au niveau des calques). Toutefois certains dictionnaires, comme le Meney, se distinguent par leur couverture quasi-exhaustive des anglicismes recherchés. L'analyse de l'ensemble des marques, quant à elle, montre une très grande hétérogénéité (marques étymologiques indiquant la provenance de l'anglais, marque d'anglicisme, marque topolectale, marque de registre, marque chronologique, marque de commentaire (généralement

---

<sup>102</sup> J'entends par marquage, suivant (Escayola, 1997, p. 148) : « l'ensemble des marques normatives et de registres de langue qui accompagnent un sens dans un ouvrage, peu importe que ces marques prennent la forme d'étiquettes ou de commentaires, qu'elles précèdent ou suivent immédiatement le sens ou qu'elles se trouvent à la fin d'un article, dans une remarque. »

<sup>103</sup> Les définitions et les exemples peuvent aussi être affectés, mais dans une moindre mesure.

<sup>104</sup> Comme le dictionnaire *le Robert québécois* ou le dictionnaire de Lionel Meney.



normative), marque de « solution » proposant un remplacement du terme. En ce qui concerne les gallicismes, l'analyse a conclu à un très fort taux d'omission (de 62% à 100%), avec des absences étonnantes comme *depanneur*, *poutine*, *independentist* dans certains dictionnaires canadiens. Quatre faits caractérisent le marquage des gallicismes : 1) il est limité à deux types de marque (étymologique et géographique), 2) il n'est pas systématique, 3) il n'est pas homogène, 4) il n'est pas normatif. De manière générale, le traitement lexicographique des gallicismes est moins bien idéologisé que celui des anglicismes, ce qui est en grande partie dû au fait que la question de la gallicisation est elle-même à peine idéologisée par rapport à la question de l'anglicisation.

#### 2.1.2.3.2 Implantation terminologique de termes officiels

Dans mes travaux, j'ai également abordé la thématique de la norme et de l'usage par le biais de *la question des effets du prescriptivisme, sous l'angle de l'implantation terminologique de la terminologie officielle*<sup>105</sup> dans un article écrit en collaboration avec des collègues de CLLE [Rebeyrolle, Tanguy & Josselin-Leray 2018].

Dès leur publication au Journal officiel, les termes recommandés par *la Commission générale de terminologie et de néologie (devenue Commission d'enrichissement de la langue française) relevant de la DGLFLF* deviennent obligatoires pour les administrations et services de l'État. Dans les situations de concurrence linguistique, notamment entre des termes étrangers (provenant majoritairement de l'anglais) et des termes français, le but de la Commission est d'influencer l'usage dans le sens des termes français. Une fois les prescriptions publiées au Journal Officiel, il reste à évaluer leur influence sur l'usage des locuteurs, ce que notre étude a tenté de faire. Dans notre article, nous avons *proposé une méthode permettant d'apprécier l'enracinement des termes nouveaux et officiels dans l'usage, d'une part en déterminant diachroniquement le degré d'implantation des termes dans un domaine donné et, d'autre part, en observant les usages réels des locuteurs pour identifier des formes concurrentes. Pour cela, nous avons examiné le cas de la terminologie officielle de l'économie et des finances fournie par la Commission générale de terminologie et de néologie publiée au Journal Officiel, en nous fondant sur un corpus extrait du Web que nous avons constitué. Ce corpus contenait deux types de documents : (1) des documents relevant de l'administration publique<sup>106</sup>, (2) des documents qui relèvent d'institutions sociales (médias spécialisés, médias généraux, enseignement, etc.).*

*La procédure automatique déployée visait à quantifier l'emploi des termes recommandés et à repérer l'usage d'autres formes concurrentes non encore répertoriées.*

---

<sup>105</sup> Pour une analyse exhaustive des enjeux de la néologie officielle, voir (Humbley, 2018, p. 237-278).

<sup>106</sup> Par exemple le portail de l'administration française (*Legifrance*), La Commission des opérations de bourse (COB), Le Conseil des marchés financiers (CMF), La Banque de France, ou La Cour des comptes.

Le cadre de l'étude était le suivant : en 2001, à la demande de la DGLFLF, une étude de l'implantation des termes recommandés dans le domaine de l'économie et des finances avait été conduite par D. Bourigault et L. Tanguy à l'ERSS (devenu CLLE ultérieurement). L'objectif de cette première étude était de déterminer, pour ce domaine, le degré d'implantation des termes proposés par la Commission spécialisée de terminologie et de néologie en matière économique et financière et avait pour but à plus long terme de mettre en place une plate-forme automatique permettant de reproduire l'analyse, afin d'obtenir une estimation de l'évolution de l'implantation des termes d'un même domaine. L'observation de l'usage portait sur un domaine restreint abordé via les termes qui font l'objet d'un article produit par la Commission spécialisée dans ce domaine. En suivant les mêmes principes méthodologiques, nous avons proposé une nouvelle mesure de l'implantation six ans plus tard, en 2007, qui suivait, dans ses grandes lignes, les méthodes de mesure de l'implantation terminologique conçues par Quirion ((Quirion, 2003a) (Quirion, 2003b).

L'analyse quantitative réalisée dans cette étude a livré trois résultats principaux. Premièrement, les sites publics et parapublics emploient beaucoup plus massivement les termes recommandés que ne le font les sites qui ne relèvent pas de tels organismes. Deuxièmement, pour ce qui concerne les termes étrangers, les sites non publics se distinguent très nettement par le fort, voire très fort, pourcentage d'emploi de ces formes. Troisièmement, quant aux formes considérées comme impropres, elles sont d'une manière générale peu employées. Il faut toutefois noter que, lorsqu'elles le sont, elles le sont à peu près de la même manière quel que soit le site, public ou non.

Nos résultats ont montré que les prescriptions des instances de normalisation semblent avoir un effet sur les pratiques langagières des services de l'état, mais qu'elles parviennent moins à influencer les usages linguistiques de ceux qui n'y sont pas contraints, que ce soit directement ou indirectement.

Une telle étude quantitative livre donc de premières pistes intéressantes, mais elle gagnerait à être couplée à des études qualitatives afin d'aider à mieux cerner quels facteurs contribuent à l'échec ou au succès d'une implantation. De nouvelles collaborations avec la DGLGLF (par le biais d'Étienne Quillot) visant à établir le cadre de telles études qualitatives sont en cours de discussion.

#### 2.1.2.3.3 Le contrôle aérien

Le troisième contexte dans lequel j'ai été amenée à traiter de la dialectique de la norme et de l'usage concerne une situation de communication spécialisée, à savoir celle des échanges radiophoniques dans la navigation aérienne entre pilotes et contrôleurs. Cette thématique de recherche trouve son origine dans le co-encadrement de la thèse de doctorat de Stéphanie Lopez (effectuée en collaboration avec l'École Nationale de l'Aviation Civile) et a mené à trois publications

collectives : [Lopez, Condamines, Josselin-Leray et al. 2013], [Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2013], [Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2014]<sup>107</sup>.

Le domaine du contrôle aérien constitue en effet le cadre idoine pour l'analyse de la mise en œuvre d'une norme langagière. Cette situation professionnelle particulière utilise le discours comme véhicule d'information : elle dépend entièrement de la communication verbale entre experts d'un même domaine, et fait donc ressortir la notion de risque lié à la langue, ou « risque langagier » (Condamines, 2008). Cette notion apparaît dès lors que les interprétations possibles des messages reçus s'éloignent de la stricte information que le locuteur pensait avoir transmise. Afin de permettre des communications sûres et efficaces entre pilotes et contrôleurs lors des situations les plus courantes de la navigation aérienne en simplifiant et en clarifiant leur contenu, un langage opératif contrôlé (Falzon, 1986), a été mis au point : la phraséologie<sup>108</sup>. Celle-ci est composée de procédures générales et d'expressions conventionnelles créées par l'Organisation de l'Aviation Civile Internationale (OACI). Les caractéristiques principales de la phraséologie anglaise<sup>109</sup>, qui est celle utilisée dans l'espace aérien français et enseignée dans les écoles qui forment les pilotes et les contrôleurs aériens, comme l'ENAC à Toulouse, sont les suivantes (Mell, 1992) :

- omniprésence de l'impératif dans les énoncés des contrôleurs ;
- rareté des tournures interrogatives et négatives ;
- rareté des auxiliaires modaux ;
- effacement des déterminants, du groupe nominal sujet, des prépositions, des auxiliaires *be* et *have* dans les formes « *be/have* + participe passé » et « *be* + verbe-*ing* », de la conjonction temporelle *when*, et de la copule *be* ;
- nominalisation des verbes ;
- emploi d'un vocabulaire hautement spécialisé, univoque et fini ;
- emploi d'un alphabet propre au domaine de l'aviation ;
- énonciation et prononciation spécifiques des chiffres et des nombres.

---

<sup>107</sup> La première de ces publications a pour support une revue issue du domaine de spécialité concerné, *Journal of Air Transport Studies*, souvent citée dans ce domaine, ce qui démontre l'utilité, me semble-t-il, de la collaboration de la recherche en linguistique avec des partenaires industriels.

<sup>108</sup> La notion de phraséologie, telle qu'elle est employée ici, ne correspond pas à celle habituellement employée en linguistique propre à un individu, à un groupe ou à une langue. Il s'agit ici de l'appellation officielle du langage spécialisé employé par les pilotes et les contrôleurs aériens lors de leurs communications radiotéléphoniques.

<sup>109</sup> Il existe cependant plusieurs phraséologies : une dans chacune des langues officielles de l'Organisation des Nations Unies (anglais, français, espagnol, russe, arabe et chinois).

L'exemple suivant, tiré du *Manuel de formation à la phraséologie à l'usage de la circulation aérienne générale* de la DGAC, permet d'illustrer certaines des caractéristiques énoncées ci-dessus.

P : *Mérignac Delivery, Citron Air 3 2 4 5, stand delta 8, requesting start-up, destination Lyon, information lima5.*

C : *Citron Air 3 2 4 5, start-up approved, CTOT 1 2 5 0, Sauveterre 3 alpha departure, level 1 1 0, squawk 2 3 2 0.*

P : *Roger, start-up approved, CTOT 1 2 5 0, Sauveterre 3 alpha, level 1 1 0, squawk 2 3 2 0, Citron Air 3 2 4 5.*

C : *Citron Air 3 2 4 5, correct, report ready for push-back with Mérignac Ground 1 2 1 decimal 9.*

Le non-respect de la phraséologie et la mise en œuvre du langage naturel sont considérés comme étant à l'origine de la plupart des accidents graves récents de l'aviation. Lorsque la phraséologie ne permet pas de répondre à leurs besoins communicationnels, les pilotes et les contrôleurs ont recours à une forme langagière non contrôlée, le *plain language*, dont les caractéristiques principales sont les suivantes (OACI 2010) :

- il doit être employé dans les situations pour lesquelles la phraséologie n'est pas disponible, sans pour autant remplacer celle-ci complètement ;
- son utilisation lors de situations inhabituelles ou d'urgence est aisément admise mais il reste un prérequis pour bon nombre de situations du quotidien ;
- il doit être délivré, comme la phraséologie, de façon claire, précise et non-ambiguë afin de clarifier, d'élaborer ou de négocier des instructions ;
- il doit atteindre les mêmes objectifs que la phraséologie ;
- il comprend un lexique plus vaste que celui de la phraséologie, en rapport avec des domaines et des thèmes extérieurs à celui de l'aviation.

La nature exacte de ce « plain language » reste complexe à déterminer.

Les travaux de recherche entrepris par Stéphanie Lopez et que j'ai co-encadrés visaient ainsi à dresser un panorama des types d'usages et des variations observées dans les communications pilote-contrôleur réelles. Pour ce faire, deux corpus ont été constitués : l'un, représentatif de la norme langagière instituée du contrôle aérien (RefC), constitué de 1395 exemples en anglais issus de deux manuels de formation à la phraséologie, et l'autre, (UseC), représentatif des usages produits sur la fréquence radiotéléphonique lors de situations de contrôle réelles, constitué des transcriptions orthographiques d'environ vingt-cinq heures d'enregistrements de communications pilote-contrôleur qui proviennent de trois centres de contrôle de la navigation aérienne français et concernent plusieurs secteurs de contrôle et créneaux. Différents types d'écarts entre la norme prescrite et les usages ont été mis au jour grâce à la confrontation de ces corpus : variations libres (lexicales, sémantiques),

variations stratégiques (variations lexicales et sémantiques, syntaxiques et discursives), qui sont décrites en détail dans [Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2014]. Ces variations peuvent correspondre à des stratégies communicatives ou résulter de la liberté linguistique individuelle des locuteurs. Les variations libres semblent pouvoir être « contrôlées » si nécessaire, par le rappel et la prise de conscience de l'importance du respect de la phraséologie dans les situations routinières, lors de la formation initiale et continue des pilotes et contrôleurs comme elle se déroule à l'ENAC, par exemple : c'est ainsi que, dans [Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2013], nous avons montré l'application pédagogique possible de la comparaison entre les deux corpus évoqués plus haut. Les variations stratégiques, en revanche, semblent difficilement contrôlables. Les variations observées dans la mise en œuvre de la phraséologie démontrent principalement l'influence de la langue naturelle sur les participants aux communications radiotéléphoniques, et elles témoignent des difficultés d'imposer une norme langagière stricte, même dans un domaine hautement spécialisé comme celui du contrôle aérien.

#### 2.1.2.4 La néologie terminologique

La dernière problématique linguistique que je souhaite traiter ici est celle de la néologie terminologique, que Rondeau (Rondeau, 1991) appelle *néonymie*, souhaitant différencier la néologie de la langue générale de celle des langues de spécialités. Considérant comme (Humbley, 2012, p. 113) que les différences entre ces deux néologies sont plus « contingentes que systématiques », je ne juge pas nécessaire de faire de distinction entre les deux. J'ai abordé cette thématique dans trois articles co-écrits avec mes collègues de CLLE : [Rebeyrolle, Tanguy & Josselin-Leray 2018], [Sajous, Josselin-Leray & Hathout 2018] et [Sajous, Josselin-Leray & Hathout 2020]. Le premier envisageait la question sous l'angle de l'implantation de la terminologie officielle créée par une instance régulatrice comme la DGLFLF, dont j'ai présenté les enjeux un peu plus haut. Les deux autres articles soulignent le rôle crucial que les dictionnaires « amateurs » peuvent jouer dans la néologie terminologique, et, plus précisément, la place que les locuteurs tiennent dans la néologie lexicale. (Makri-Morel, 2020, p. 17) , dans la présentation du numéro spécial de la revue *Neologica* intitulé « Perception, réception et jugement des néologismes » indique ainsi :

Si le rôle des locuteurs n'est plus à démontrer, de nombreuses études tendent à leur accorder une place grandissante, parfois centrale, dans les analyses lexicales. Ainsi, la frontière autrefois très marquée entre spécialistes et usagers de la langue devient-elle plus poreuse, notamment à travers la prise en compte de la perception, de la réception et du jugement des néologismes dans de récentes études sur l'évolution lexicale.

Il me semble en effet que placer les locuteurs au cœur des études sur l'innovation lexicale permet d'entrevoir de nouvelles pistes d'analyse. Dans [Sajous, Josselin-Leray & Hathout 2020], nous avons différencié deux communautés de locuteurs qui sont souvent opposées, d'une part, les spécialistes de la lexicologie et de la lexicographie, et d'autre part les experts ou simples amateurs d'un domaine de

spécialité (en l'occurrence, l'informatique). La comparaison des nomenclatures de dictionnaires dits « professionnels » (comme le *Petit Robert*) et celles de dictionnaires amateurs ou collaboratifs (voire contributifs), tels que le *Wiktionnaire* ou *JargonF*, nous a permis d'établir que le *Wiktionnaire*, par sa nomenclature hors-norme et sa politique d'inclusion rapide des néologismes, pourrait en lui-même devenir un outil de veille néologique, à l'opposé du rôle de corpus d'exclusion que jouent habituellement les dictionnaires dans l'étude de la néologie (comme j'ai pu l'évoquer dans le chapitre 1), et qu'il existe pour un dictionnaire comme le *Petit Robert* une certaine tension entre critère d'installation durable dans l'usage avant enregistrement d'un terme et volonté d'inclure des « buzzwords ». Notre étude a également montré que, pour certains termes ou concepts « fondamentalement imprécis » et pourtant constitutifs d'un certain domaine (comme ceux de l'informatique, domaine qui compte beaucoup de praticiens, professionnels ou amateurs), recourir aux seuls corpus n'est pas nécessairement suffisant pour un non-expert, que ce soit pour de la néologie formelle (*hackathon*) ou sémantique (*hacker*). Enfin, nous avons démontré la pertinence des propositions terminographiques des « amateurs », souvent plus détaillées et mieux actualisées, invitant les lexicographes à reconsidérer les apports de ces ressources terminologiques non traditionnelles. La question du rôle que les non-experts peuvent jouer notamment dans la définition de certains termes a également été abordée dans [Sajous, Josselin-Leray & Hathout 2018] par l'étude croisée des définitions fournies par des dictionnaires « traditionnels » (*OED*, *Macmillan Dictionary*...), celles fournies par des dictionnaires collaboratifs (*Wiktionary*, *Urban Dictionary*...) et celles fournies par des bases de données terminologiques traditionnelles (*Termium*, *GDT*) pour les termes *graphic novel*, *comics*, *comic book*, et *bande dessinée* d'une part, et pour *hackathon* et *hacker* d'autre part. Le manque d'expertise avéré des lexicographes ou terminologues dans certains domaines<sup>110</sup> gagnerait à être comblé par les propositions des dictionnaires collaboratifs et les connaissances « culturelles » que les experts des domaines, mais non experts de la lexicographie ou de la terminologie, peuvent apporter, notamment par le biais d'éclairages sur la motivation des néologismes.

Parmi mes perspectives de recherche à moyen terme figure une recherche sur ce que (Humbley, 2018, p. 223) nomme « l'attest[ation] du processus de création ». Celui-ci constate que peu d'études se focalisent sur le *processus* de création des nouveaux termes. Par ailleurs, les quelques études existantes abordent toujours la question du point de vue du résultat. L'analyse des conditions qui ont

---

<sup>110</sup> Je tiens à rapporter ici une remarque entendue lors de la Conférence sur la gestion et la maintenance des bases de données terminologiques du 28 novembre 2023 à Bruxelles : les terminologues de la DGT travaillant sur IATE, et dont la tâche est immense, ont reconnu ne pas toujours avoir l'expertise nécessaire pour bien comprendre les concepts et décrire les termes, et ne pas avoir le temps ou la possibilité de recourir systématiquement à des experts, contrairement à ce qui se pratique de manière systématique à la DGLGLF grâce aux collègues d'experts que j'ai mentionnés plus haut (voir chapitre 1).

présidé à la genèse des nouveaux termes, et des études de motivation qui se placeraient « du point de vue de « l'encodeur » ou « créateur » et non du point de vue du « récepteur » ou « décodeur » sont rares, voire inexistantes, alors que s'intéresser à la motivation du créateur pourrait être tout aussi riche, moyennant une approche qui serait « nécessairement diachronique » (Humbley, 2018, p. 92). (Humbley, 2018, p. 223) pointe la nécessité d'une « recherche systématique, basée sur un corpus ». La thèse de Becker (2005), citée dans (Humbley, 2018, p. 223) est l'une des seules études à décrire l'attestation de l'acte de création terminologique en établissant l'identité de celui qui a créé le terme et la datation de la création « avec indication précise de sa source et de la motivation de la dénomination ». Ce dernier critère est particulièrement important aux yeux de Humbley, qui précise qu'une recherche des attestations des écrits des chercheurs expliquant pourquoi ils ont retenu telle ou telle motivation sémantique est nécessaire. La captation des ateliers de création lexicale spécialisée (STEM & SHS) en Langue des Signes Française que j'évoquerai dans le chapitre 3 (« terminology in the making ») devrait fournir un matériau exceptionnel pour étudier ce phénomène, qui plus est sur une langue qui n'est pour ainsi dire jamais considérée dans les écrits terminologiques. C'est dans ce cadre que j'envisage de remettre à profit l'analyse de (Boisson, 1996) et de (Thoiron et al., 1996) portant sur les différentes dénominations de la règle à calcul, mentionnée au chapitre 1 . Comme l'a également souligné (Humbley, 2018, p. 93), cette analyse « est très précieuse dans la mesure où elle fait ressortir les traits qui ont servi à forger ce terme » et permet de faire des hypothèses sur la manière dont les inventeurs ou les adaptateurs ont choisi tels traits ou tels autres.

## 2.2 Points de vue

### 2.2.1 Un triple regard sur les ressources lexicales

Le regard que je porte sur mes objets de recherche, et sur le type de ressources lexicales que j'étudie (du dictionnaire papier jusqu'aux pré-traductions fournies par la TA neuronale ou les Large Langue Models, en passant par les bases de données terminologiques ou les outils de TAO) est triple : il est tout à la fois celui d'une utilisatrice de ces ressources, celui d'une conceptrice d'une partie d'entre elles, et enfin, celui d'une formatrice à leur utilisation.

### 2.2.1.1 Un regard d'utilisatrice

Mon regard est avant tout celui d'une **utilisatrice** de ces diverses ressources. J'ai accepté la proposition de la maison d'édition Ophrys d'entreprendre la refonte<sup>111</sup> de l'ouvrage *Le Mot et l'Idée 2* parce que je l'avais moi-même utilisé de manière intensive en classe préparatoire et lors de la préparation à l'agrégation externe d'anglais. Les dictionnaires, avec toutes les évolutions qu'ils ont subies au cours des trente dernières années (passage du dictionnaire papier au dictionnaire en ligne, sans oublier le support CD-ROM ; passage du dictionnaire payant au dictionnaire gratuit ; émergence et légitimation progressive des dictionnaires collaboratifs), ainsi que les diverses bases de données terminologiques, sont par ailleurs mes compagnons quotidiens depuis le début de mes études supérieures, en particulier dans l'exercice de la traduction, que je pratique également de manière professionnelle<sup>112</sup>. J'utilise également des logiciels de TAO et des moteurs de TA, pour lesquels j'effectue de la post-édition, notamment dans le contexte des écrits académiques. Cette dernière pratique est de plus en plus répandue parmi les chercheurs depuis l'avènement de la TA neuronale et mérite elle-même de devenir l'objet de recherches académiques, domaine en pleine ébullition auquel je contribue également, comme je l'exposerai dans la conclusion générale de cette note, par le biais de mes activités en lien avec la Science Ouverte, qui sont amenées à se développer.

### 2.2.1.2 Un regard de conceptrice

Ma manière d'aborder mes différents objets de recherche et les diverses ressources lexicales (dictionnaires, bases de données terminologiques, etc.) résulte également de ma posture de **conceptrice** d'une partie de ces outils. Mon expérience récente concernant la confection de la nouvelle édition du *Mot et l'Idée 2*, qui demandait à la fois des compétences de lexicologue, de lexicographe, de terminologue et de traductrice, a pu me faire réaliser combien une description du lexique qui doit aboutir à un produit concret exploitable par des utilisateurs dont les besoins sont plus ou moins bien cernés et dans les contraintes qu'imposent un nombre limité de pages et une politique éditoriale, est complexe et soulève parfois des problèmes impossibles à résoudre de manière satisfaisante (choix des items à décrire, choix de la manière de les illustrer, choix du niveau de description, métalangage utilisé pour la description, etc.). Plus encore, mon expérience de lexicographie *pratique* au projet du *Dictionnaire Canadien Bilingue* pour lequel j'ai travaillé en tant que lexicographe et réviseuse m'a

---

<sup>111</sup> J'utilise le terme *refonte* sciemment. L'édition 2021 du *Mot et l'Idée 2* n'est pas une simple réédition actualisée de l'ancienne édition. Elle a été intégralement repensée, comme je l'explique dans la Préface et le Guide d'utilisation de ce vocabulaire thématique, qui sont fournis dans le volume 2 (recueil des publications).

<sup>112</sup> J'ai ainsi traduit, par exemple, des articles de journalisme narratif (notamment, un portrait de Saddam Hussein en trois parties, traduit de *The Atlantic*). (cf. Annexe 3, section I.3).



durablement influencée<sup>113</sup>. Elle a notamment, dès le départ, fourni le matériau principal de mon mémoire de maîtrise, [MEM-1] Josselin (1998)], qui s'intitulait "Bilingual Lexicography, Translation and Corpora". Je narre cette expérience par le menu dans l'Annexe 2. Celle-ci est pensée comme un arrêt sur image venant capturer l'état de la lexicographie bilingue à la fin des années 1990<sup>114</sup>. Par des exemples concrets, elle est aussi un témoignage du « rosary of agonizing choices that must be taken every time when a decision has to be made [when] there is no time to do what would be the only reasonable thing to do, namely to research the problem for a year or two' (Zgusta, 1971, p. 91). Parmi ces choix difficiles sur lesquels un lexicographe est amené à trancher nécessairement, on peut citer celui de l'attribution du statut de collocation ou de composé à une suite d'éléments lexicaux présentant un certain degré de figement. Je fournis dans l'annexe 2 les consignes auxquelles étaient parvenue l'équipe du DCB après plusieurs mois d'expérience et de réunions de travail pour fournir des réponses concrètes à mettre en application par les lexicographes qui rédigeaient des entrées. Le fruit de la réflexion méthodologique sur la pratique de la lexicographie bilingue telle qu'elle fut effectuée au projet du DCB se retrouve dans de nombreuses publications, la principale étant sous doute *Methods of bilingual dictionary-making: the Canadian experience* (Roda Roberts, 1992). Cette expérience de lexicographie bilingue pratique fut complétée en 2001, en amont de ma thèse, par la formation *Lexicom* ("Training workshop in lexicography and lexical computing"), magistralement dispensée à Brighton par le trio Sue Atkins, Michael Rundell et Adam Kilgarriff ("The Lexicography Masterclass")<sup>115</sup>.

Ces deux expériences furent également l'occasion de constater concrètement comment l'informatisation affectait désormais tous les stades de la lexicographie ((Langlois, 1996, 1995) pour le DCB)), sans imaginer alors jusqu'à quel point celle-ci pourrait encore se développer et à quel point l'identité même de la lexicographie en serait modifiée, comme en témoignent les travaux les plus récents de De Schryver. (de Schryver, 2023a) considère qu'avec l'avènement de ChatGPT, "a new age, that of the successful application of generative AI in lexicography, has dawned". Dans une présentation

---

<sup>113</sup> J'ajouterais également une brève expérience de lexicographie/terminographie unilingue dans le cadre de la rédaction de définitions pour le *Glossaire des eaux du fleuve Saint Laurent* (cf. Annexe 3, section 1.3).

<sup>114</sup> La plupart des données présentées dans cette annexe sont issues d'un rapport de stage qui avait été fourni à Philippe Thoiron dans le cadre du DEA.

<sup>115</sup> Les séminaires composant la formation étaient les suivants : Lexicography Basics (Sue Atkins); Frame Semantics: a tool for lexicographers (Sue Atkins); Lexicographic Evidence: Collecting linguistic data (Michael Rundell); Lexicographic Evidence: designing and Building your Corpus (Michael Rundell); Annotating your Corpus (Adam Kilgarriff); Lexical profiling from corpus data (Adam Kilgarriff); The computer's point of view: mark-up, XML and the DTD (Adam Kilgarriff); Organizing the data: Style guide: what they are and what they are for (Michael Rundell); Lexicographic unit, lexicographic relevance and template entries (Sue Atkins); Word senses: a theoretical perspective (Adam Kilgarriff); Preparing the Entry: Writing definitions: key issues and principles (Michael Rundell); Equivalence in bilingual dictionaries (Sue Atkins); Style, register, pragmatics and language variety (Sue Atkins).

commune avec David Joffe<sup>116</sup>, celui-ci affirme en effet que ChatGPT peut désormais effectuer toutes les tâches d'un lexicographe. La métalexicographie elle-même ne cesse d'évoluer depuis ses débuts dans les années 1970 (de Schryver, 2023b). À mon sens, métalexicographie et lexicographie pratique, telle que celle que l'on retrouve chez (Landau, 2001) (Zgusta, 1971) (Svensén, 1993b) (Dubois & Dubois, 1971), et en particulier chez (Atkins et al., 2008), ne sont en tout cas pas irréconciliables et il me semble au contraire qu'elles doivent en fait être complémentaires. (Rundell, 2012, p. 49) montre ainsi que la recherche sur l'utilisation des dictionnaires, qui est considérée comme une branche de la métalexicographie (de Schryver, 2023b) et qui se trouve au cœur de mes préoccupations, comme je l'expose plus bas, a des applications pratiques indéniables. Je ne peux qu'appuyer la longue démonstration de (Rundell, 2012) lorsqu'il affirme que la pratique lexicographique se nourrit en grande partie des apports de la théorie de la lexicographie, lorsque celle-ci propose des solutions « utilisables » par les lexicographes : Rundell montre par exemple comment les fonctions lexicales telles qu'elles ont été conçues par (Mel'čuk, 1988) ont pu nourrir des réalisations lexicographiques concrètes comme le *Macmillan English Dictionary*, le *Macmillan Collocations Dictionary* ou encore le *DiCoInfo*<sup>117</sup> développé par l'Observatoire de linguistique Sens-Texte par Marie-Claude l'Homme, dans leur traitement de la collocation. En revanche, il paraît plus difficile de voir l'application concrète des travaux très fouillés de la Théorie des Fonctions Lexicographiques développée par l'école d'Aarhus (Bergenholtz & Tarp, 2003) avec une catégorisation des profils d'utilisateurs tellement complexe qu'elle en semble presque inapplicable, comme ma recension de l'ouvrage *Specialised Dictionaries for Learners*, édité par Pedro A. Fuertes Olivera ([Josselin-Leray 2011]) le laisse entendre. Quoiqu'il en soit, il ressort de ces réflexions que la lexicographie est bien loin d'être une pratique artisanale comme le suggérait Jean Tournier, mais bien une discipline scientifique à part entière, comme l'affirme et le démontre (Margalitadze, 2018).

### 2.2.1.3 Un regard de formatrice

Enfin, la perspective que j'adopte concernant les différentes ressources lexicales est aussi, et simultanément, celle d'une **formatrice**, dans le cadre à la fois de mon enseignement en filière LLCE au DEMA et de mon enseignement dans une filière professionnalisante formant de futurs traducteurs et interprètes, à qui il faut nécessairement apprendre à utiliser ces différents outils et à porter sur eux un regard critique. Cela fait partie des principaux « motifs » de ma recherche ; je développerai donc ce point un peu plus bas, dans la section intitulée « Motifs ».

---

<sup>116</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=mEorw0yefAs>, consulté le 15.12.2023.

<sup>117</sup> <http://olst.ling.umontreal.ca/cgi-bin/dicoinfo/search.cgi>, consulté le 15.12.2023.

### 2.2.2 Pour une linguistique située

En lien avec ce triple regard, le type de linguistique auquel je m'intéresse, et à laquelle toutes mes activités m'ont conjointement menée, est celui de la linguistique *appliquée*. Un certain nombre de mes publications sont d'ailleurs parues dans des revues de linguistique appliquée, la revue *ELA* (par exemple [Rebeyrolle, Tanguy & Josselin-Leray 2018] ; directions de numéro : [DOS-3] Condamines, Josselin-Leray & Toffoli (eds) (2022), [DOS-5] Condamines & Josselin-Leray & Toffoli (eds), 2024), ou la revue *RFLA* [Lopez, Condamines & Josselin-Leray 2014]. Une de mes publications récentes est directement en lien avec les industries de la langue [Rossi & Josselin-Leray 2024].

Je considère par ailleurs, comme (Condamines & Narcy-Combes, 2015), que

les situations de prise en compte de phénomènes langagiers en situation réelle d'usage, en lien avec des besoins particuliers, constituent un lieu d'observation tout aussi intéressant et légitime que celles qui sont concernées par la linguistique « théorique ».

En conséquence, je m'inscris pleinement dans l'idée d'une « linguistique située », telle qu'elle est définie par ces deux auteurs (d'autant plus qu'une partie de la démonstration dans cet article repose sur le travail mené conjointement avec Stéphanie Lopez dans le cadre de la navigation aérienne évoqué plus haut. Celle-ci peut se résumer en ces termes :

prendre en compte la demande extérieure, évaluer la possibilité de l'interpréter en des termes linguistiques (*i.e.* construire une problématique linguistique), rechercher les travaux existants, construire un objet d'étude (tenant compte de la demande et des travaux existants), analyser cet objet, proposer des résultats aux demandeurs, valider ces résultats du point de vue de la demande extérieure et de la linguistique, intégrer les résultats dans le paradigme linguistique.

### 2.2.3 L'interdisciplinarité au cœur de la linguistique et de la traductologie

Un dernier élément caractérisant une partie de ma recherche, que je souhaite développer dans les années à venir en cohérence avec mon choix d'appartenance à l'équipe interdisciplinaire Processus Langagiers et Cognitifs (PLC) récemment formée au sein de CLLE suite à sa réorganisation interne, et qui regroupe des linguistes et des psychologues spécialistes d'ergonomie et de cognition, est celui de l'interdisciplinarité. Celle-ci a déjà été mise en œuvre dans le cadre d'un projet de recherche, INTERMEDE (cf. annexe 1) ; et initiée dans le cadre d'une soumission de projet, SWISS SUBS (voir l'annexe 1).

Le projet INTERMEDE avait pour objectif d'articuler des recherches pluridisciplinaires autour de la question des inégalités sociales de santé, et mobilisait des épidémiologistes, des médecins, des sociologues, des psychologues et des linguistes autour d'un matériau commun : des retranscriptions de consultations médicales. L'objectif principal était d'examiner, par différentes méthodes, si des inégalités sociales pouvaient être observées au sein de cet échantillon de plusieurs dizaines de consultations. Dans ce cadre interdisciplinaire, les aspects liés à l'analyse lexicale et thématique étaient

traités par des sociologues et des psychologues qui avaient recours à des outils d'analyse de contenu (Modalisa, Alceste et Lexico). Les linguistes de l'ERSS (devenu CLLE depuis), dont je faisais partie, ont proposé de s'intéresser à une dimension linguistique qui n'est pas traitée par de tels outils : celle de l'interaction. Les objectifs de ce projet concernaient en effet la mise au jour de variations dans les interactions médecin/patient, dont on souhaitait tester la corrélation avec des caractéristiques non-linguistiques (âge, sexe, niveau social, etc.). Nous avons proposé un mode de représentation particulier pour soutenir cette analyse [Vergely, Condamines, Fabre, Josselin-Leray et al. 2009].

Le projet SWISS SUBS<sup>118</sup>, quant à lui, a été pensé pour mettre en œuvre l'interdisciplinarité en associant d'une part, la traductologie (Translation Studies), en particulier le sous-titrage et, d'autre part, la psychologie ergonomique et cognitive. En collaboration avec plusieurs universités suisses, j'étais requérante principale pour le sous-projet n°1, intitulé « L'environnement de travail du sous-titreur : processus, outils et interactions - une approche linguistique et cognitive ». Ce sous-projet avait pour but d'acquérir des connaissances sur l'activité des sous-titreur de télévision et leur utilisation des technologies disponibles. Le sous-titrage est une activité cognitive complexe et exigeante qui nécessite, outre le travail sous stress et la pression temporelle, la capacité à maîtriser des compétences linguistiques spécifiques pour traduire et/ou produire des sous-titres intelligibles, précis et concis. Des compétences technologiques élevées et des stratégies adaptées sont également nécessaires pour tirer le meilleur parti des outils dans des contextes multitâches et pour veiller à ce que les sous-titres puissent être affichés à temps sur l'écran, avec un taux d'erreur minimal. Par exemple, dans le cas du sous-titrage en direct, les sous-titreur sont susceptibles d'utiliser un logiciel de reconnaissance vocale pour générer rapidement des sous-titres par la méthode du *respeaking*. Cette situation extrêmement difficile exige, outre des compétences linguistiques, une parfaite maîtrise de la technologie. La connaissance du comportement et des limites du système de reconnaissance vocale peut s'avérer particulièrement cruciale. Dans le cadre de ce sous-projet, nous proposons d'étudier l'activité cognitive des sous-titreur dans divers contextes tels que le sous-titrage inter/intralingue, pour des programmes en direct et enregistrés, ainsi que leur utilisation de la technologie. L'objectif de ce sous-projet était d'utiliser une approche empirique pour collecter des données à partir d'observations et de protocoles expérimentaux étroitement liés à l'environnement réel, dans le but de modéliser l'activité des sous-titreur à la fois d'un point de vue psychologique et d'un point de vue linguistique, avec pour perspective (i) de fournir une modélisation précise de l'activité (cognitive) des sous-titreur et de leur interaction avec les interfaces des outils utilisés, (ii) d'identifier les difficultés récurrentes - qu'elles soient linguistiques ou non - à l'origine d'impasses cognitives, et de concevoir des solutions

---

<sup>118</sup> <https://www.unige.ch/swiss-subs/>. Consulté le 15.12.2023.

potentielles, (iii) d'offrir un aperçu du maintien d'une qualité acceptable des sous-titres, en termes de précision, d'efficacité, d'intelligibilité et d'authenticité. Ce point était une pierre angulaire de l'interdisciplinarité du projet global, car il impliquait de considérer à la fois la qualité et l'authenticité des sous-titres produits et la réception des sous-titres par les téléspectateurs. Afin de combler certaines lacunes scientifiques en améliorant la compréhension du processus de sous-titrage, l'approche que nous envisagions de mettre en place était une approche psycholinguistique. Ce sous-projet avait également pour but ultime de déboucher sur des résultats concrets, tels que l'élaboration d'un ensemble de lignes directrices fondées sur des données probantes, applicables au cadre professionnel des sous-titres de SWISS TXT, le partenaire industriel associé, qui fournit les sous-titres pour la télévision suisse, et au-delà, ainsi que des principes de recommandation utilisables pour le développement d'outils d'assistance au sous-titrage novateurs. Les collègues psychologues impliqués au niveau de CLLE étaient Franck Amadiou (spécialiste de psychologie cognitive ergonomique concernant l'acceptabilité des technologies), Amaël Arguel (spécialiste des émotions épistémiques générées par des tâches dynamiques cognitivement complexes telles que le sous-titrage et leur impact sur le traitement de la tâche), Aline Chevalier (spécialiste de la recherche d'information, notamment sur les sites web, et de la notion d'expertise) et Julie Lemarié (spécialiste de l'accessibilité numérique).

Ce projet n'a finalement pas été retenu par la FNS, et la resoumission envisagée n'a pas pu se faire en raison de l'épidémie de COVID-19. Toutefois, les collaborations avec les psychologues au sein de CLLE ont été initiées, et leur développement à moyen terme fait partie de mes objectifs.

Avant d'exposer les méthodes auxquels j'ai recours dans la majorité de mes travaux, je tiens à souligner que l'évolution des mes objets d'étude du mot simple vers des unités bien plus larges, mon intérêt pour tout ce qui concerne l'environnement du mot ou terme, et ma perspective à la fois appliquée et interdisciplinaire vont dans le sens de l'évolution générale de la recherche actuelle sur les discours spécialisés, telle qu'elle est décrite par (Gautier, 2014).

## 2.3 Méthodes

### 2.3.1 Méthodes empiriques

De manière générale, ce qui caractérise une très large proposition de mes travaux est leur dimension empirique, en lien avec une dimension applicative, et les contextes d'utilisation *réelle* de la langue ou des ressources lexicales. Une des applications principales concerne l'amélioration des outils mis à la disposition des traducteurs : dictionnaires, bases de données terminologiques ou, de manière plus générale, environnement de travail technologique du traducteur, qui peut inclure d'autres outils comme les logiciels de TAO, de TA ou encore les corpus électroniques.

#### 2.3.1.1 En lexicographie

Mon approche est, depuis mes travaux de thèse, très centrée sur les besoins des utilisateurs des ressources (« user-centered approach »). Comme je l'ai exposé dans le chapitre 1, j'ai débuté mes recherches en 1998, au moment même où fleurissaient les approches centrées sur les besoins des utilisateurs en (*méta*)*lexicographie*, qui m'ont notamment été présentées par Roda Roberts dans ses séminaires de maîtrise et de doctorat, et il me semble que cette coïncidence temporelle ne doit rien au hasard, comme le montre cette réflexion de (de Schryver & Joffe, 2015, p. 187) sur le caractère pivot de l'année 1998 dans les recherches sur l'utilisation des dictionnaires :

Within the framework of Wiegand's dictionary research (Wörterbuchforschung), research on dictionary use (Wörterbuchbenutzungsforschung) is the first of four sub-fields in metalexigraphy. In one of his monographs, Wiegand (1998) devotes nearly a thousand pages to the issue, citing 86 previous studies on the way. In the same year, Hulstijn & Atkins (1998) list some 50 papers revolving around empirical research into dictionary use; their study itself being part of an edited collection entitled 'Using Dictionaries' (Atkins 1998).

Elle montre par ailleurs que tout chercheur se doit d'être à l'affût des dernières avancées en recherche dans son domaine. L'article publié dans la revue *Meta* [Josselin-Leray & Roberts 2005], résume ce qui fondait ma démarche dans le contexte métalexigraphique du début des années 2000.

(Nesi, 2015, p. 62-63) indique dans les termes suivants quels sont les buts que poursuivent en général les études empiriques en lexicographie, et à quelles questions de recherche elles cherchent habituellement à répondre :

The aim of all studies of dictionary use is to discover ways to increase the success of dictionary consultation. This involves the identification of users' needs and skills deficits,

and the making of appropriate matches between types of dictionary, types of dictionary user and types of dictionary use. The following research questions are pertinent:

- Who are the users of dictionaries?
- What kinds of activity prompt dictionary use?
- What kinds of dictionary do users prefer to use?
- What kinds of information do dictionary users look for?
- What consultation strategies do dictionary users employ, and how successful are these strategies?

Welker (2010), cité par (Nesi, 2015, p. 63), identifie les méthodes d'investigation suivantes pour répondre à ces questions :

- (1) Questionnaire surveys
- (2) Interviews
- (3) Observation
- (4) Protocols
- (5) Tests and experiments
- (6) Log files

Comme Nesi (ibid.) l'explique, l'ensemble de ces méthodes vise à mettre en lumière la manière dont les utilisateurs de dictionnaires consultent les dictionnaires pour leurs propres besoins, dans des conditions *non expérimentales*. La collecte de ces informations n'est cependant pas évidente, car les instruments de collecte de données reposent souvent en grande partie sur la capacité des utilisateurs à expliquer la façon dont ils utilisent les dictionnaires (*consultation behavior*) et parce qu'ils tendent également à orienter les utilisateurs vers des schémas d'utilisation non caractéristiques.

L'enquête par questionnaire est l'approche la plus courante et constitue en général un moyen efficace de recueillir des données auprès d'un grand nombre d'utilisateurs, bien qu'elle n'aille pas sans un certain nombre d'inconvénients. Ainsi cette méthodologie impose-t-elle parfois des exigences déraisonnables quant aux capacités de mémorisation des utilisateurs ; par ailleurs, les utilisateurs et les concepteurs de questionnaires ne partagent pas toujours les mêmes concepts et la même terminologie. La conception d'une enquête par questionnaire doit donc faire l'objet d'un grand soin dans son élaboration, et idéalement passer par l'étape d'un pré-test, pour être la plus efficace possible.

Dans ma thèse, qui portait sur la place et le rôle des termes dans les dictionnaires généraux, je me suis appuyée sur un certain nombre d'écrits théoriques de métalexigraphie et de sondages existants d'envergure (dont celui du *Dictionnaire Canadien Bilingue*, réalisé préalablement à l'élaboration du dictionnaire (Roda Roberts, 1994), et j'ai également suivi un cours sur l'*Analyse quantitative des*

*données en sciences humaines* au département de sociologie de l'Université d'Ottawa en 2003 afin de concevoir quatre sondages qui portaient sur des dictionnaires unilingues français et anglais et sur des dictionnaires bilingues anglais <> français. J'ai pu récolter 647 réponses, correspondant à 348 personnes sondées. La majorité des sondages récoltés l'a été via Internet, mais une cinquantaine de sondages ont été récoltés au format papier, ce qui complexifiait le traitement des réponses – problème désormais d'un autre temps. Ces sondages s'adressaient aux trois groupes d'utilisateurs suivants : (1) professionnels de la langue, déjà formés (traducteurs généraux ou spécialisés, professeurs de langue, professeurs de traduction, rédacteurs, terminologues, lexicographes, etc.); ou en formation (« apprentis traducteurs », étudiants en langue, etc.); (2) professionnels des sciences et techniques : déjà formés (professeurs de sciences et techniques, chercheurs, ingénieurs, techniciens, etc.) ; ou en formation (étudiants en sciences et techniques ou « apprentis ingénieurs ») ; (3) « grand public cultivé » : déjà formé (homme de la rue ou « honnête homme ») ; en formation (étudiants de matières autres que les langues, la traduction, les sciences et techniques ; lycéens).

Ces sondages avaient les trois objectifs suivants :

(1) déterminer si l'inclusion des termes dans les dictionnaires correspond à un besoin ou à une envie des utilisateurs ; justifier la raison d'être des termes dans les dictionnaires généraux en se fondant sur ce qu'affirment les utilisateurs.

(2) établir quelle utilisation précise les usagers (pris dans leur ensemble, ou répartis selon leur profil) font des dictionnaires généraux concernant les termes.

(3) évaluer l'adéquation du traitement actuel des termes dans les dictionnaires généraux aux besoins et aux attentes des divers types d'utilisateurs en mesurant le degré de satisfaction qu'ils expriment vis-à-vis d'un certain nombre d'aspects.

L'analyse de l'ensemble des données récoltées a permis d'établir les conclusions synthétiques suivantes :

1) Pourquoi y a-t-il des termes dans les dictionnaires généraux ?

Les lexicographes semblent avoir raison d'invoquer les besoins des utilisateurs comme justification de l'inclusion des termes dans les dictionnaires généraux. En effet, les résultats de notre sondage ont montré que des personnes d'horizon divers, en grand nombre, cherchent des termes dans les dictionnaires généraux. Même si ces personnes ne cherchent pas de termes dans les dictionnaires à une fréquence régulière, elles souhaitent les voir y figurer, par souci d'exhaustivité, de complétion du savoir. L'image du dictionnaire semble donc prédominer sur l'usage.



## 2) Qui cherche des termes dans les dictionnaires généraux ?

Toutes les catégories d'utilisateurs cherchent des termes dans les dictionnaires généraux. La seule différence se situe au niveau de la fréquence de consultation des dictionnaires pour ce genre de recherche.

## 3) Comment les utilisateurs cherchent-ils des termes dans les dictionnaires généraux ?

Les utilisateurs cherchent divers types de termes, dans une grande variété de domaines. Même pour les spécialistes, le recours au dictionnaire général s'intègre très fréquemment dans le processus de recherche d'information sur un terme.

## 4) Quelles informations les utilisateurs cherchent-ils ?

Il semble que les informations que les utilisateurs cherchent dans les dictionnaires généraux concernant les termes diffèrent finalement assez peu de celles qu'ils chercheraient pour un mot de la langue générale. Cela signifie sans doute que les termes doivent être traités de la même manière que les mots. Ceci implique d'inclure plus de définitions dans les dictionnaires unilingues, d'inclure de manière systématique des indications sémantiques pour les dictionnaires bilingues, d'inclure plus d'information relative à l'usage du terme.

## 5) Les recherches portent-elles leurs fruits ?

Les utilisateurs semblent globalement trouver les dictionnaires généraux à leur goût, puisqu'ils expriment dans l'ensemble un taux de satisfaction assez élevé, que ce soit au niveau de la microstructure ou de la macrostructure. Les réponses montrent toutefois qu'il serait souhaitable d'améliorer le traitement des termes complexes, ainsi que tout ce qui concerne l'utilisation du terme.

L'utilisation désormais très répandue d'outils de sondage en ligne, tels que *LimeSurvey*, par exemple, permet de récolter un très grand nombre de résultats en très peu de temps, et ensuite d'intégrer directement ces résultats dans des outils statistiques (tels que SPSS ou R). Cette méthode d'investigation empirique fait encore partie de mes méthodes actuelles en métalexigraphie, comme je l'expliquerai dans le chapitre 3 pour mes recherches métalexigraphiques appliquées à la LSF, à la différence près que j'inclus désormais, en sus des utilisateurs, les concepteurs des ressources lexicographiques comme participants potentiels.

### 2.3.1.2 Dans les *Translation Studies*

Les recherches portant sur le processus de traduction (translation process research (TPR)) sont devenues, selon (Orrego-Carmona et al., 2018, p. 150), « one of the most active fields in Translation Studies in the last 20 years »<sup>119</sup>. Elles s'inscrivent souvent dans un paradigme méthodologique expérimental qui relève de l'analyse comportementale et cognitive, dans lequel les données sur le processus de traduction proviennent essentiellement de l'activité du clavier et, plus récemment, des mouvements oculaires des traducteurs récoltées par le biais de l'eye-tracking (oculométrie).

Les méthodes empiriques utilisées dans les *Translation Studies* sont toutefois très proches de celles utilisées en lexicographie. J'avais été sensibilisée en partie à ces méthodes dans les cours de Daniel Gile, comme je l'ai indiqué au chapitre 1, par le biais des *Think Aloud Protocols*. Dans [Planas, Picton & Josselin-Leray 2014], nous avons dressé un état de l'art des méthodologies existantes, que je résume maintenant.

Les chercheurs ont longtemps privilégié les méthodes où le traducteur s'exprimait sur le processus de traduction soit oralement, soit par écrit. (Göpferich et al., 2008) (Ehrensberger-Dow & Massey, 2008) ont ainsi identifié : (i) les *Think-Aloud Protocols* où le traducteur, tout en traduisant, commente à haute voix ses choix, qui sont enregistrés sur un magnétophone ; (ii) les *dialogues* où les décisions concernant la traduction sont prises par le biais d'un dialogue entre traducteurs, qui est également enregistré sur un magnétophone ; (iii) les *entretiens rétrospectifs*, au cours desquels la traduction est expliquée juste après avoir été effectuée (pour des questions de mémoire à court terme) ; (iv) les *integrated problem and decision reports* (IPDR), au cours desquels les traducteurs expliquent en écrivant les problèmes de traduction qu'ils jugent critiques ; (v) les questionnaires, les entretiens et les journaux de bord. Il était courant - et il l'est toujours - de s'enquérir des antécédents et des habitudes de traduction des traducteurs par le biais (vi) de questionnaires préalables ou d'entretiens. Ces méthodes ont souvent été utilisées pour évaluer les différences dans l'utilisation des ressources de traduction entre les traducteurs professionnels et les apprentis traducteurs. (Varantola & Atkins, 1998), (Künzli, 2001), (Désilets et al., 2009) ont noté (vii) quelle(s) ressource(s) étaient utilisée(s) pendant la traduction. (Bowker, 1998) a utilisé la (viii) séparation en deux ou plusieurs groupes (ou plus) pour étudier l'influence de l'utilisation de ressources spécifiques sur la qualité de la traduction.

Toutefois, certaines de ces méthodes ont été critiquées car elles sont invasives et perturbent le processus naturel de traduction. C'est pourquoi, suivant l'idée de "validité écologique" introduite par (Ehrensberger-Dow & Massey, 2008), nous avons préféré, dans le cadre du projet CRISTAL, utiliser une

---

<sup>119</sup> Voir notamment (Carl, 2021) pour un état récent de la question, et également (Saldanha & O'Brien, 2013).

méthode qui favorisait le respect de l'environnement naturel du traducteur telle que le logiciel d'enregistrement de l'activité au clavier (*key logging software*). Depuis la fin des années 2000, les logiciels de *key logging* (tels que Inputlog ou Translog) permettent d'enregistrer la production textuelle du traducteur de manière non intrusive. L'interface Qredit de la plateforme MNH-TT (Babych et al., 2012) offre, quant à elle, une alternative pour l'enregistrement d'une traduction collaborative sur le web. Pour étudier l'utilisation des ressources de traduction, les logiciels d'enregistrement de l'activité au clavier ne sont véritablement utiles que s'il existe un moyen d'établir un lien entre le texte saisi et les ressources utilisées par le traducteur. C'est le cas lorsque l'activité de l'écran dans son ensemble est enregistrée en même temps. Des logiciels comme Camtasia ou BB FlashBack peuvent être utiles à cet égard. En outre, les oculomètres sont devenus suffisamment précis depuis 2010 pour déterminer quel mot a été regardé, et à quel moment, par les yeux du traducteur. Pour notre recherche dans le projet Cristal portant sur l'utilisation par des traducteurs de Contextes Riches en Connaissances générés automatiquement depuis des corpus présentés au sein d'un environnement de travail comportant plusieurs outils, nous nous sommes plus intéressés aux informations *textuelles* que nous pouvions post-traiter de manière automatique. Nous avons donc décidé de ne pas recourir à l'oculométrie, cette technique exigeant, pour produire des résultats valides, de reposer sur un protocole extrêmement précis, ne serait-ce que pour calibrer l'appareil (Guerberof Arenas et al., 2019)<sup>120</sup>.

Afin d'observer et d'enregistrer l'utilisation des CRC par les traducteurs, nous nous sommes penchés sur les logiciels existants. Le résultat de cette analyse comparative est fourni dans [Picton, Planas & Josselin-Leray 2018]. Les interfaces journalisées telles que celles proposées par Translog ou InputLog montraient aux participants le texte source dans une fenêtre source, et enregistreraient toutes les modifications d'édition apportées par le traducteur dans une fenêtre cible. Mais ces outils ne fournissaient pas d'interface de journalisation pour les ressources de traduction utilisées par le traducteur. Quant aux outils de TAO comme OmegaT ou TradosStudio, ils fournissaient bien une interface complète pour l'utilisation des ressources de traduction, mais l'activité d'édition n'était pas enregistrée dans un journal.

L'utilisation combinée d'un tel outil de TAO et d'un logiciel de journalisation existant tel que Camtasia Studio ou BB Flashback nous aurait permis d'obtenir une vidéo enregistrée de l'écran, un

---

<sup>120</sup> Un des buts de mon séjour de 2019 en tant que Visiting Scholar à Dublin City University, dans l'équipe de Dorothy Kenny, Joss Moorkens et Sharon O'Brien était de me familiariser avec cette technique pour la traduction et le sous-titrage, en prévision du projet SWISS SUBS. J'ai ainsi pu suivre des séminaires menés par Ana Guerberof Arenas sur cette technique, et en mesurer les enjeux si l'on souhaite que les résultats produits soient scientifiquement valides.

journal du texte saisi et, éventuellement, les changements de fenêtre du logiciel. Mais cela ne nous aurait pas permis pas de savoir quelle ressource avait été utilisée et laquelle s'était avérée utile. Nous en avons conclu que nous devions concevoir une nouvelle interface d'enregistrement qui répondrait à nos besoins précis. Pour qu'elle soit aussi proche que possible de l'environnement habituel du traducteur, nous avons étudié les outils de TAO existants, car ils sont organisés selon une conception ergonomique à laquelle les traducteurs sont habitués. C'est dans cette optique que nous avons créé l'outil Argos (Figure 14 : L'interface de l'outil d'observation du travail des traducteurs ARGOS), que je présente maintenant :

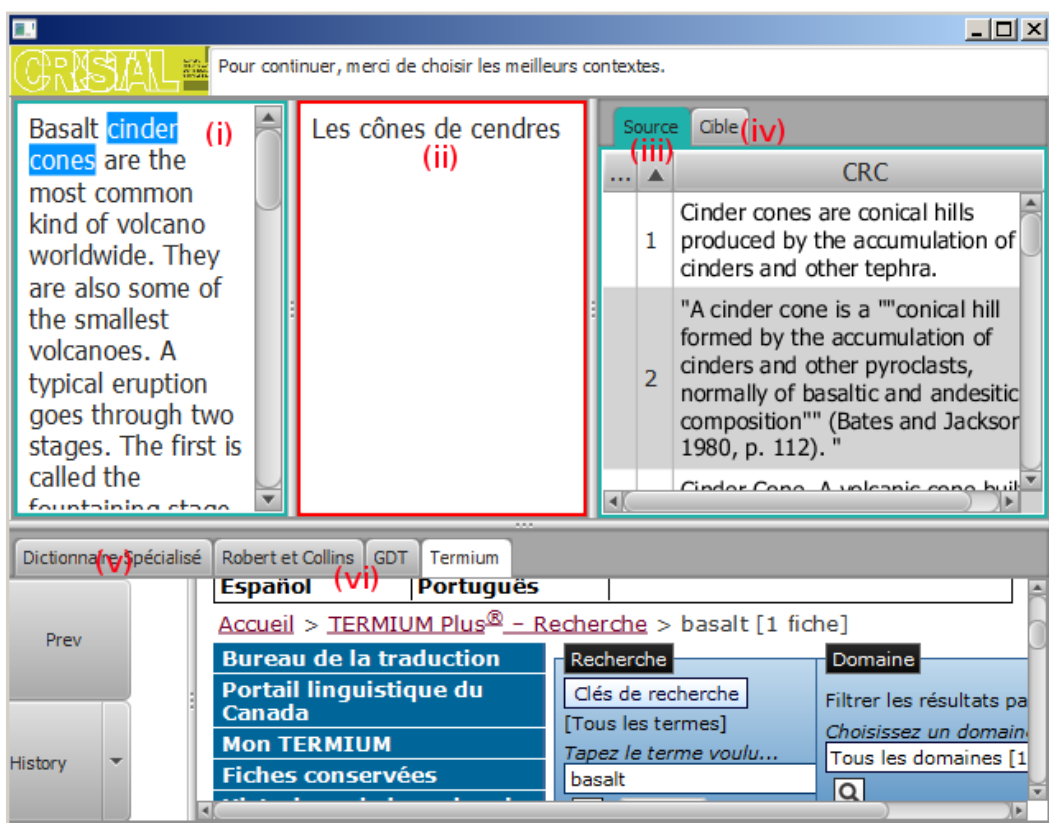


Figure 14 : L'interface de l'outil d'observation du travail des traducteurs ARGOS

Argos était composé des six éléments suivants : (i) une fenêtre source dans laquelle le texte source (TS) était affiché ; (ii) une fenêtre cible dans laquelle le traducteur pouvait saisir sa traduction (TC) ; (iii) une fenêtre où une liste de contextes source s'affichait dès lors qu'un traducteur sélectionnait un terme dans le TS (comme *cinder cones* dans la capture d'écran) ; (iv) une fenêtre où une liste de *contextes cibles* s'affichait lorsque le traducteur saisissait un texte cible dans un champ de saisie spécifique ; (v) une fenêtre correspondant à un dictionnaire spécialisé bilingue, où les termes cibles s'affichaient lorsque les termes source étaient saisis dans un champ spécifique ; (vi) 4 fenêtres à onglets connectées à des URLs de ressources de traduction spécifiques (par ex. Termium)

Toute l'activité du clavier était enregistrée, quelle que soit la fenêtre utilisée : caractères, suppression, etc. Lorsque le traducteur sélectionnait un terme (simple ou complexe) dans le TS, une liste de CRC s'affichait dans la fenêtre CRC. Celle-ci bloquait la fenêtre TC jusqu'à ce que le traducteur choisisse au moins un CRC d'un simple clic, l'obligeant à expliciter quel CRC lui avait été utile pour sa traduction. Le même mécanisme était mis en place pour les CRC cibles. Les questions du traducteur sur les termes et ses choix de CRC étaient enregistrés dans le journal.

Le cœur de l'expérimentation reposait sur une tâche de traduction. Les participants (à la fois des traducteurs professionnels et des traducteurs expérimentés) devaient ainsi traduire un texte d'environ 150 mots de l'anglais vers le français (un texte de vulgarisation dans le domaine de la volcanologie qui décrivait les phases de la construction d'un cône de scories), dans un environnement proche de leur environnement de travail habituel qui leur donnait accès à plusieurs ressources, et valider les CRC dont ils jugeaient qu'ils leur avaient été utiles pendant la traduction. Le détail de l'étude pilote ayant permis de mettre au point le protocole final est fourni dans [Planas, Picton & Josselin-Leray 2014], et le détail du protocole final dans [Picton, Planas & Josselin-Leray 2018].

La tâche de traduction a été complétée par un questionnaire en ligne portant sur les principales difficultés de traduction, l'utilisation des ressources et de la CRS, la pertinence de la CRS, les étapes du processus de traduction où les CRC étaient le plus nécessaires, l'interface et des informations générales (âge, expérience, diplômes, etc.). Ensuite, des entretiens "focus group" ont été menés avec tous les participants, divisés en petits groupes. Des participants ont été interrogés individuellement et ont été invités à commenter leurs propres actions et choix pendant qu'ils traduisaient. Pour ce faire, l'intervieweur et l'interviewé ont visionné quelques séquences des vidéos BB FlashBack à discuter.

La combinaison de ces différentes techniques d'investigation permet d'obtenir des résultats plus explicites. C'est ce que nous avons effectué dans le cadre d'une approche mixte (Mixed Methods Approach), méthode utilisée « when several methods are used to collect or analyze data [and] often understood to mean using both qualitative and quantitative approaches (Saldanha & O'Brien, 2013, p. 23). Une telle approche va de pair avec la notion de triangulation, qui est l'utilisation combinée de différentes méthodes d'obtention et d'analyse des données (« the need to apply several instruments of data gathering and analysis in their attempts to throw light on the nature of the process of translation, (Alves, 2003)). La triangulation des données est toutefois loin d'être évidente à mettre en place. Un des problèmes que l'on retrouve typiquement dans la recherche sur les processus de traduction est la délicate gestion de la multitude de variables et des grandes quantités de données impliquées et, en particulier, l'obtention d'une intégration rationnelle de toutes les données par rapport aux objectifs de la recherche sur la traduction. Dans [Picton & Josselin-Leray 2019], nous avons

décrit deux exemples de triangulation mis en œuvre dans le cadre du projet CRISTAL, destinées à alimenter les discussions sur les possibilités offertes par les approches mixtes pour la traduction.

Pour conclure cette sous-partie consacrée aux études empiriques dans le domaine des Translation Studies, je souhaite mentionner deux éléments supplémentaires, qui ouvrent le champ à d'autres objets d'investigation que la traduction entendue au sens strict de traduction d'un texte écrit.

Un premier champ supplémentaire concerne la traduction audiovisuelle (le sous-titrage). Le projet SWISS SUBS avait également une forte dimension empirique dans la mesure où il envisageait, notamment, des protocoles d'observation des sous-titres en train de sous-titrer sur leur lieu de travail, avec leurs outils habituels, dans la lignée des travaux récents sur les Translation Workplace-Based Research (Ehrensberger-Dow & Massey, 2019), ce qui constituait une nouveauté car la plupart des études empiriques dans la traduction audiovisuelle concerne la réception des sous-titres (avec les travaux de Kruger, par exemple). Des expérimentations utilisant l'oculométrie étaient envisagées, en lien avec la récente installation à l'Université Toulouse-Jean Jaurès de la plateforme CCU<sup>121</sup>, pour lesquelles les collaborations entre les psychologues et les linguistes impliqués dans le projet auraient été sans nul doute très fructueuses. Elles avaient pour but de mettre en lumière les processus cognitifs impliqués et les difficultés rencontrées par les sous-titres de télévision lorsqu'ils interagissent avec leurs outils. De nouvelles collaborations en ce sens sont envisagées à CLLE au sein de la thématique « Outils numériques : aspects cognitifs et langagiers », impliquant éventuellement d'autres partenaires étrangers, comme Leena Salmi, de l'Université de Turku (membre du réseau EMT).

Une deuxième ouverture que j'envisage concerne l'interprétation. En effet, je prévois d'étendre mes recherches sur l'utilisation des ressources aux interprètes ; en l'occurrence, j'ai l'intention d'étudier quelle utilisation des ressources *terminologiques* font les interprètes en Langues des Signes, comme je l'explique dans le chapitre 3. J'envisage également d'élargir ce travail en me penchant sur l'utilisation que font les interprètes en Langues Vocales des ressources terminologiques, champ qui, à part d'anciens travaux de Daniel Gile (par exemple, (Gile, 1987)), a été très peu labouré. Or, de nouveaux outils sont maintenant mis à la disposition des interprètes pour la terminologie : la DGT, par exemple, a créé une interface spéciale de IATE qui est conçue spécifiquement pour les interprètes (Interpreter's View)<sup>122</sup> (cf Figure 15).

---

<sup>121</sup> <https://mshs.univ-toulouse.fr/plateformes/les-plateformes-technologiques/ccu-cognition-comportements-et-usages/oculometrie/>

<sup>122</sup> [https://iate.europa.eu/assets/brochure\\_search\\_interpreters.pdf](https://iate.europa.eu/assets/brochure_search_interpreters.pdf). Consulté le 09.12.23.

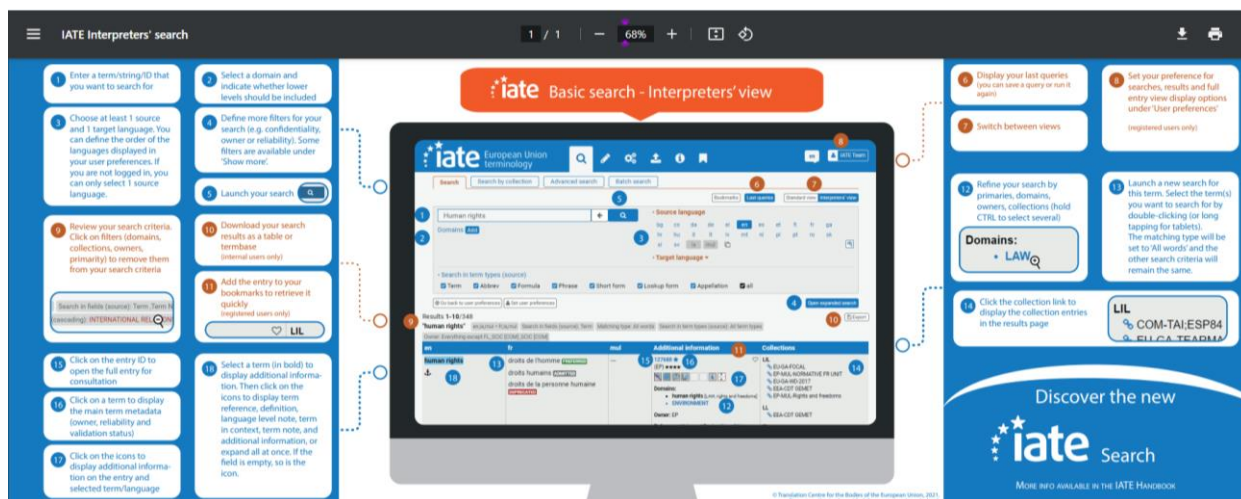


Figure 15 : Interface Interpreter's View de IATE

Un autre outil récent, Interpret Bank<sup>123</sup>, qui est en grande partie basé sur les possibilités offertes par l'intelligence artificielle, est désormais à la disposition des interprètes.

<sup>123</sup> <https://www.interpretebank.com/site/>. Consulté le 09.12.23.

The screenshot displays the InterpretBank website with a navigation bar at the top containing 'Features', 'Download', 'Pricing', 'Clients', 'Support', and a 'Login' button. The main content area is organized into a 3x3 grid of feature cards, each with a title, a highlighted benefit, and a brief description.

Feature	Benefit	Description
<b>Edit and manage glossaries</b>	<b>Simplified!</b>	<b>TERMINOLOGY MANAGEMENT</b> Effortlessly organize and search your terminology: all your glossaries and documents, securely stored and accessible anytime, right on your computer.
<b>Automatic translate terms</b>	<b>Context aware!</b>	<b>SPEED UP GLOSSARY CREATION</b> Streamline your glossary preparation: effortlessly discover the optimal translations through integration without proprietary terminology databases, IATE, Generative AI for context-aware translations, and more.
<b>Super fast terminology lookup</b>		<b>THE MOST ADVANCED SEARCH FEATURE</b> Instant Term Lookup, Anywhere You Are: Experience the pinnacle of search technology with our rapid, smart algorithms—effortless and quick term retrieval, whether you're in the booth or on the go. Compatible with Windows, macOS, iPad, and Android tablets
<b>AI glossaries from Documents</b>	<b>Enhanced!</b>	<b>FROM DOCS TO GLOSSARIES</b> Let AI create a multilingual glossary from a PDF or Word document written in English, French, Spanish, German, Italian, Portuguese or Dutch.
<b>AI glossaries from any Topic</b>	<b>New!</b>	<b>DEFINE YOUR EVENT'S TOPIC</b> Describe a topic in natural language and let Generative AI create a glossary for you, for example "Solar energy", "Roman Empire" or "Green policies in Australia"
<b>AI glossaries from webpages</b>	<b>Enhanced!</b>	<b>NO PREPARATORY DOCUMENTS?</b> Enter the URL of a page you are interested in, for example the webpage of your client. AI will produce a multilingual glossary for you.
<b>Memorization everywhere</b>	<b>Improved!</b>	<b>LEARN YOUR TERMS</b> Before you start an assignment, you can learn or refresh your terminology with our easy-to-use memorization feature. Do it on your phone or tablet when you're on the go!
<b>WebApp for any mobile device</b>		<b>ACCESS YOUR DATA EVERYWHERE</b> Upload your glossary to your private cloud account and look up your glossary in the WebApp on any device, even without an internet connection. Or share it with your colleagues even if they don't use InterpretBank! <a href="#">Log in</a>
<b>Speech Recognition</b>	<b>Real-time support!</b>	<b>SPEECH RECOGNITION IN THE BOOTH</b> Harness the power of AI to get real-time suggestions while you interpret, available in beta version for English as the source language. <a href="#">More info</a>

Figure 16 : Fonctionnalités offertes par l'outil Interpretbank

Des travaux récents, comme ceux de Corpas Pastor (Corpas Pastor, 2022), commencent à s'interroger sur les interactions entre les interprètes et les choix offerts par les nouvelles technologies. Suite à des conversations très récentes avec Marina Fribourg, de la DG interprétation à la Commission Européenne, j'envisage de récolter des données auprès des interprètes travaillant pour la Commission concernant leur utilisation de l'interface dédiée de IATE mais également d'autres ressources.

### 2.3.1.3 En sociolinguistique

Une dernière approche empirique de mes travaux que je souhaite formuler ici est celle de la sociolinguistique et de la sociophonologie. On aura compris de certains développements qui précèdent cette section que la démarche sociolinguistique (dans le sens de mon intérêt pour certains paramètres sociologiques qui peuvent venir éclairer l'analyse linguistique et métalinguistique) n'est pas étrangère à mes préoccupations de recherche habituellement centrées sur le lexique. Ici encore, ce sont les contextes d'utilisation réelle de la langue et du lexique qui m'intéressent, ainsi que des phénomènes



de variation linguistique que certaines options méthodologiques en sociolinguistique peuvent contribuer à décrire et à modéliser.

C'est en ce sens que je collabore au programme de recherche international *Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages variétés, structure* depuis 2006 (porteurs Anne Przewozny-Desriaux, CLLE, U. Toulouse Jean Jaurès, Sophie Herment, LPL et U. Aix-Marseille, Cécile Viollain CREA, U. Paris-Ouest Nanterre, et Sylvain Navarro, CLILLAC-ARP, U. Paris 7 Diderot), dont les objectifs principaux depuis sa création en 2003 sont a minima de i) produire une description dialectologique et sociophonologique des variétés de l'anglais oral (natif et non-natif) dans son unité et sa diversité géographique, sociale et stylistique, ii) tester des modèles phonologiques et phonétiques, iii) favoriser la communication entre les spécialistes du discours, de la phonologie, de la sociolinguistique (dans la tradition anglo-américaine) et de la dialectologie sociale iv) constituer des corpus qui permettront d'améliorer l'enseignement de l'anglais oral (ESL/EFL). On cherche donc à décrire et modéliser les variétés natives et non-natives de l'anglais, en situation de contact de langues ou non, telles qu'elles sont parlées dans le monde anglophone contemporain. En s'appuyant sur un paradigme écologique (le protocole d'enquête est dit « semi-écologique »), le projet est tourné vers le développement d'un corpus oral de grande taille<sup>124</sup> en phonologie de corpus (Durand et al., 2014) (Przewozny et al., 2020)), constitué d'enquêtes de terrain menées auprès de locuteurs selon une méthodologie variationniste inspirée initialement de William Labov et des évolutions plus contemporaines de cette discipline (Labov, 1994) (Labov, 2001) (Tagliamonte, 2006) (Baranowski, 2013)). Comme exposé par (Durand & Przewozny, 2012)

Cette base a une forte assise phonologico-phonétique permettant de mettre à l'épreuve les différents modèles théoriques contemporains mais ses ambitions ne se limitent pas à la phonologie. En effet, enregistrements et transcriptions se prêtent à des exploitations allant du lexique au discours.

Pour ce qui est de l'anglais canadien, le projet PAC ne disposait en 2007 que de trois enquêtes menées auprès de locuteurs natifs en Alberta. Il fallait donc compléter ces données pour arriver à un minimum de 12 locuteurs, afin de satisfaire aux exigences du protocole commun suivi pour les enquêtes PAC. De plus, le projet cherche à effectuer des comparaisons entre divers accents régionaux. Ma contribution au départ a résidé dans la collecte et l'analyse de données concernant la variété d'anglais canadien (Ontario) en vue de la constitution de la partie PAC-Canada du corpus oral PAC, ce qui m'a permis également de poursuivre mes réflexions sur les effets du bilinguisme en anglais

---

<sup>124</sup> En 2023, pour les variétés natives de l'anglais, le corpus PAC est composé des données issues de 42 enquêtes dans 9 pays (Angleterre, Écosse, Irlande, Australie, Nouvelle-Zélande, Canada, États-Unis d'Amérique, Inde et Singapour), pour un total de 514 locuteurs et environ 300 heures d'enregistrement et de données sonores et de métadonnées sociolinguistique anonymisées. Voir le site Internet <https://www.pacprogramme.net/?lang=en>

canadien. Pour le corpus, j'ai accompagné l'extension du protocole PAC à une troisième liste de mots visant à mieux caractériser le *Canadian Raising* (comme dans *housewife*) pour le mémoire de Master 1 de Stéphanie Lopez co-dirigé avec Jacques Durand. J'ai moi-même procédé à des enregistrements de terrain en Ontario. Cette démarche de terrain au sein du programme PAC m'a amenée à copublier un chapitre de synthèse sur l'anglais du Canada [Josselin, Durand et Lopez 2015] dans un ouvrage particulièrement ciblé pour les étudiants de Licence et Master LLCE en phonologie et en sociophonologie. Une autre publication axée sur la description de la variation dans le monde anglophone, qui parcourt pour chaque variété un continuum allant de la phonologie au lexique (incluant une dimension traductologique), est l'ouvrage à vocation pédagogique consacré à la préparation à l'épreuve de compréhension-restitution à l'agrégation externe d'anglais en préparation (cf. Annexe 3, section II.4.11).

La seconde phase de développement du programme PAC (à partir de 2011) a été expérimentée à partir de 2011 : le protocole dénommé PAC-LVTI (pour *Langue, Ville, Travail, Identité*) facilite un traitement interdisciplinaire des données sonores en sociolinguistique, psycholinguistique, sociologie du travail, sociologie urbaine et en psychologie cognitive principalement. Les ponts disciplinaires permettent d'aborder les questions déjà ciblées dans les objectifs PAC initiaux, en élargissant les possibilités de prise en main du corpus par des spécialistes de diverses disciplines connexes à la linguistique empirique et au sein de celle-ci (Przewozny et al., 2020). Cette approche a été fructueuse puisque de nouveaux axes de recherche PAC se sont développés autour de l'interaction des facteurs sociaux, psychologiques et culturels dans la variation et le changement linguistique de l'anglais, et l'exploration des nouvelles normes, des nouveaux statuts et fonctions de l'anglais dans le monde. C'est dans ce cadre que j'ai été membre du comité de suivi de thèse de Julie Rouaud dont la thèse portait sur *L'intégration lexicale et phonologique des emprunts français dans l'anglais canadien depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle* (soutenue en 2019) puis du CDS de Filip Miletic dont la thèse (soutenue en 2022) était intitulé *An investigation into contact-induced semantic shifts in Quebec English: conciliating corpus-based vector models and variationist sociolinguistic inquiry*.

L'ouvrage *Realities, Communities and Norms in Spoken English Varieties: New Perspectives* que j'ai co-dirigé avec Anne Przewozny-Desriau et Julie Rouaud à paraître en 2024 aux Presses Universitaires du Midi [Rouaud, Przewozny, & Josselin-Leray 2024] est représentatif des avancées dans un cadre PAC notamment de travaux portant sur les variétés postcoloniales et l'émergence de variétés dites New Englishes du point de vue de la perception et de la représentation des environnements et des communautés linguistiques, des valeurs socioculturelles attachées à des variétés d'anglais et de la redéfinition de nouveaux standards pour des communautés linguistiques contemporaines en évolution.

### 2.3.2 Méthodes outillées

Une deuxième caractéristique qui concerne la grande majorité de mes travaux est qu'ils reposent sur une approche basée sur les corpus, que l'on peut définir dans un premier temps comme :

A large collection of authentic texts that have been gathered in electronic form according to a specific set of criteria (Bowker & Pearson, 2002, p. 9)

Cette définition reste toutefois un peu restrictive pour deux raisons : les corpus actuels ne contiennent pas que des textes écrits, et une identification stricte des critères de constitution ne s'applique plus totalement dans le cadre de certains corpus compilés automatiquement.

Je commencerai par une brève typologie des corpus sur lesquels j'ai été amenée à travailler avant d'exposer les apports d'une approche outillée pour la lexicographie, la terminologie et la traduction.

#### 2.3.2.1 Typologie des corpus utilisés dans mes travaux

Cette typologie s'inspire en grande partie de celle proposée par (Roda Roberts & Bossé-Andrieu, 2006).

##### 2.3.2.1.1 Source

J'ai travaillé sur trois types de corpus différents. J'illustre chaque type par un ou deux exemples représentatifs :

- des corpus que j'ai moi-même compilés : corpus bilingues de vulgarisation de la volcanologie constitués dans le cadre de ma thèse de doctorat, corpus d'anglais canadien constitué dans le cadre du programme PAC ;
- des corpus dont j'ai (co)-supervisé la compilation : corpus d'échanges radiophoniques de la navigation aérienne (compilés par Stéphanie Lopez dans le cadre de sa thèse (Lopez, 2013), corpus spécialisés de volcanologie et de cancer du sein (compilés par Luce Lefevre dans le cadre de sa thèse (Lefevre, 2017) et dans le cadre du projet CRISTAL ;
- des corpus compilés par d'autres : corpus de consultations médecins/patients dans le cadre du projet INTERMED, corpus d'ateliers de création lexicale en LSF, corpus compilé pour le Dictionnaire Canadien Bilingue (TEXTUM).

Les enjeux relatifs à la constitution d'un corpus, et en particulier d'un corpus de langue de spécialité, ont été expliqués dans le détail dans ma thèse de doctorat. Une synthèse de ces problématiques se retrouve dans [Josselin 2006]. Je tiens à préciser ici que la constitution de ce corpus s'est effectuée à une période où la question *concrète* d'une méthodologie de la constitution des corpus de langues de spécialité était au cœur des préoccupations des chercheurs, comme en atteste la parution en 2002 de l'ouvrage Lynne Bowker et Jennifer Pearson *Working with specialised languages. A practical guide to using corpora.*(Bowker & Pearson, 2002). Bowker et Pearson justifient d'ailleurs la

parution de leur livre par le fait que « there are very few publications available that provide guidance on using corpora to study LSP » (Bowker & Pearson, 2002, p. 1). Ces préoccupations étaient donc partagées par d'autres chercheurs, et c'est dans ce cadre qu'a été mis sur pied le groupe CIBLSP (Corpus Informatisés Bilingues de Langues de Spécialité) au sein du CRTT, dont j'ai fait partie avant de rejoindre l'ERSS, équipe de recherche (devenue CLLE) qui place les corpus en plein cœur de ses activités scientifiques. Ce groupe réunissait plusieurs chercheuses qui avaient constitué des corpus ou étaient en train de constituer des corpus de langues de spécialité, l'idée étant que chaque spécialité constitue un sous-corpus d'un plus gros corpus « de spécialité ». Les domaines concernés étaient la pharmacologie (N. Arlin, C. Rougemont), l'écologie (P. Dury), les drogues (S. Lervad), la volcanologie (moi-même). Ce groupe cherchait à établir une méthodologie commune de *constitution* mais également d'*analyse* de corpus, chacun ayant une visée applicative bien précise. Le fruit de ces réflexions communes a été exposé dans deux publications collectives : [Arlin, Depierre, Dury, Josselin et al. 2005] et [Arlin, Depierre, Dury, Josselin et al. 2006].

Il me semble intéressant ici de mentionner à quel point, à l'époque, ce travail était perçu comme représentatif d'un certain tournant contextuel dans les études en terminologie, puisque Pierre Lerat, dans l'introduction des actes du colloque « Applications et implications en sciences du langage » dans lequel j'avais présenté les enjeux de la constitution de mon corpus de volcanologie, parle en ces termes de mon travail de doctorat :

La contextualisation, elle aussi, comporte plusieurs niveaux. Depuis les années 90, la mise en discours des termes, dont il sera plus amplement question ultérieurement à cause de ses conséquences lourdes sur les objets de la recherche, s'inscrit dans un courant plus vaste, à base à la fois de syntaxe et de pragmatique. Mais c'est la constitution du corpus qui tend à prendre le pas sur le reste, au point de justifier une thèse consacrée à cette problématique (Josselin). (Lerat, 2006, p. 224)

Le double corpus que j'ai réalisé pour ma thèse, et dont la constitution a été très soignée, a par ailleurs trouvé des prolongements à plusieurs niveaux. Il est exploité à des fins *pédagogiques* dans le cadre de la formation des traducteurs professionnels : il fournit en toute logique la base de mes cours de terminologie au D-TIM, et, après avoir été utilisé temporairement à l'Université Paris VII (Cécile Frérot), il est également toujours utilisé à l'Université de Grenoble Alpes (Cécile Frérot) ainsi qu'à l'Université de Genève (Aurélien Picton) dans les Masters professionnalisants de traduction respectifs de ces universités. C'est précisément sur ce corpus, et sur les résultats issus de ma thèse de doctorat [Josselin-Leray, 2005 : 524-531] que s'appuie l'article de Cécile Frérot (Frérot, 2010) qui montre comment

[l']élaboration d'activités pédagogiques ciblées à partir de corpus, en particulier lorsqu'elle s'appuie sur une comparaison avec des ressources plus traditionnelles telles que les dictionnaires bilingues, peut être très utile pour sensibiliser les apprentis traducteurs à

l'apport que représentent les corpus pour améliorer la qualité des traductions (respect des usages, précision terminologique).

Dans mon enseignement, je montre ainsi l'utilité des différents types de corpus aux diverses étapes de la traduction telle que celle-ci a pu être schématisée par (Loock, 2016) :

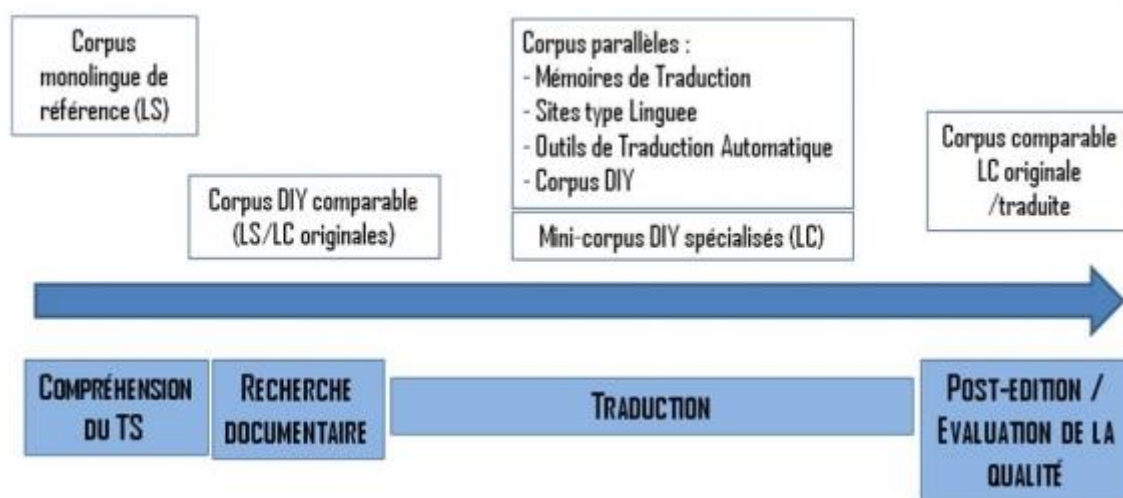


Figure 17 : Utilité de divers corpus à divers stades de la traduction (Loock, 2016)

Par ailleurs, mon double corpus de volcanologie a été réexploité à des fins de recherche non seulement dans le projet CRISTAL, mais également dans le projet OCEAN. Pour le premier, le corpus a servi de base pour l'extraction des Contextes Riches en Connaissances, comme je l'explique dans une publication collective issue du projet [Condamines, Josselin-Leray et al. 2013], lesquels ont été exploités non seulement dans une optique traductologique, comme je l'ai exposée jusqu'à présent, mais également dans le but de construire des onto-terminologies basées sur des marqueurs de relations conceptuelles extraits de corpus. Un des produits « phares » du projet CRISTAL a en effet été, en lien avec la thèse de Luce Lefevre (Lefevre, 2017), la ressource MAREL<sup>125</sup>, disponible sur le site du laboratoire CLLE, qui est une liste de candidats-marqueurs français pour trois relations : l'hyponymie, la méronymie et la cause, dont la précision est évaluée sur des corpus variant du point de vue du domaine et du genre textuel, dont le détail est donné ci-dessous (Figure 18).

	Cancer du sein	Volcanologie
Corpus scientifique	Environ 200 000 mots	Environ 400 000 mots
	2002 – 2008	1980 - 2002
Corpus vulgarisé	Environ 200 000 mots	Environ 400 000 mots
	2001 - 2008	1980 - 2012

Figure 18 : Corpus ayant servi à la constitution de la ressource MAREL

<sup>125</sup> [http://redac.univ-tlse2.fr/misc/mar-rel\\_fr.html](http://redac.univ-tlse2.fr/misc/mar-rel_fr.html). Consulté le 05.12.23

À une époque où il est désormais devenu extrêmement simple de compiler un corpus automatiquement grâce à un outil comme Sketch Engine (qui utilise le système BootCat conçu par Adam Kilgarriff) afin de constituer des « corpus maison » (Loock, 2016)<sup>126</sup>, une réflexion sur les critères de constitution de corpus reste toutefois, me semble-t-il, primordiale selon le type d'analyse visée. Suivant des principes démontrés par (Varantola, 2003), (Loock, 2016, p. 78-79) explique que l'utilisation des corpus « maison », pour lesquels la sélection des textes ne se fait pas sur des critères très précis mais en général uniquement par le biais de quelques mots-clés, peut s'avérer efficace dans le cadre de la traduction professionnelle :

Le traducteur peut estimer avoir besoin d'accéder à des données linguistiques réunies en corpus afin de répondre à des questions d'ordre terminologique, phraséologique, syntaxique, ou discursif, et de l'aider dans le cadre de la prise de décision inhérente à tout travail de traduction.

Dans le cadre de mes cours de linguistique de corpus dispensés en M1 au D-TIM, j'enseigne ainsi aux étudiants apprentis traducteurs à utiliser ce genre de fonctionnalité, mais je les expose également aux limites d'une telle approche, en les confrontant à des corpus « officiels », tels que le BNC ou le COCA, dont la constitution a été soigneusement pensée.

#### 2.3.2.1.2 Langues

Les corpus sur lesquels j'ai travaillé concernaient les langues suivantes :

- **anglais** : les corpus étudiés concernent plusieurs variétés d'anglais (c'est le cas, notamment, de mon corpus de volcanologie, qui contient des textes d'anglais américain, britannique et canadien), le corpus PAC se focalise sur la variété canadienne ;
- **français** : le corpus de consultations médicales utilisé dans le cadre du projet INTERMED est intégralement en français ;
- **Langue des Signes Française** : deux corpus sur lesquels je travaille, en lien avec la néologie lexicale dans le domaine de l'architecture, sont intégralement en Langue des Signes Française.

Les corpus constitués dans le cadre de ma thèse étaient par ailleurs à la fois un corpus *comparable* (environ 400 000 mots par langue) et un corpus *traduit* (environ 100 000 mots par langue). Les enjeux liés à la constitution et à l'exploitation de tels types de corpus sont décrits dans ma thèse [[TH-1] Josselin-Leray (2005) : 365-457].

---

<sup>126</sup> La terminologie varie, et on pourra également utiliser les termes de *DIY corpora*, de *disposable corpora*, de *corpus ad hoc*, etc.

#### 2.3.2.1.3 Médium

Mes recherches en maîtrise, DEA et doctorat portaient uniquement sur les corpus *écrits*, dont il ne semble pas utile ici d'exposer les spécificités, étant donné la quantité de travaux existants sur la question. Mes travaux depuis se sont étendus, tout d'abord aux corpus oraux, puis, depuis peu, aux corpus multimodaux.

Les trois corpus oraux sur lesquels j'ai travaillé correspondent aux situations de communication suivantes : (1) échanges radiophoniques entre pilotes et contrôleurs aériens ; (2) lectures de listes de mots, de textes, échanges formels et informels (suivant un continuum stylistique) dans le cadre du programme PAC ; (3) consultations entre patients et médecins.

Le traitement des corpus oraux est de manière générale plus complexe que celui des corpus écrits, parce que ces corpus exigent dans la plupart des cas de passer par une première étape de transcription écrite, souvent très chronophage et fastidieuse, reposant sur un certain nombre de conventions d'annotation qu'il est crucial d'établir en amont. Certains, comme le corpus de consultations médicales et d'échanges radiophoniques sont ensuite quasiment traités comme des corpus écrits, mais les corpus collectés dans le cadre du programme PAC, qui se focalise sur la dimension orale et phonologique de la langue, nécessitent un traitement spécifique (Przewozny et al., 2020) qui n'évacue pas, d'ailleurs, le rapport des données orales à l'écrit. Par exemple, dans le cas des points d'enquête effectués le plus récemment (Mas & Przewozny, 2023), les données sont d'abord transcrites orthographiquement suivant les conventions SOT (*Standard Orthographic Transcription* ; (Delais-Roussarie & Post, 2014) sous PRAAT (Boersma & Weenink, 2023). L'alignement de la transcription sur le signal sonore est ensuite généré avec l'outil LaBB-CAT (Fromont & Hay, 2012), puis corrigé manuellement pour les tâches de lecture. Concernant les tâches interactionnelles (plus longues), les transcriptions sont générées automatiquement via python Pydub library (Robert et al., 2018). Les TextGrids générés sous PRAAT comportent tous deux tires d'annotation (orthographique et phonémique, cette dernière étant générée par un script sous Python).

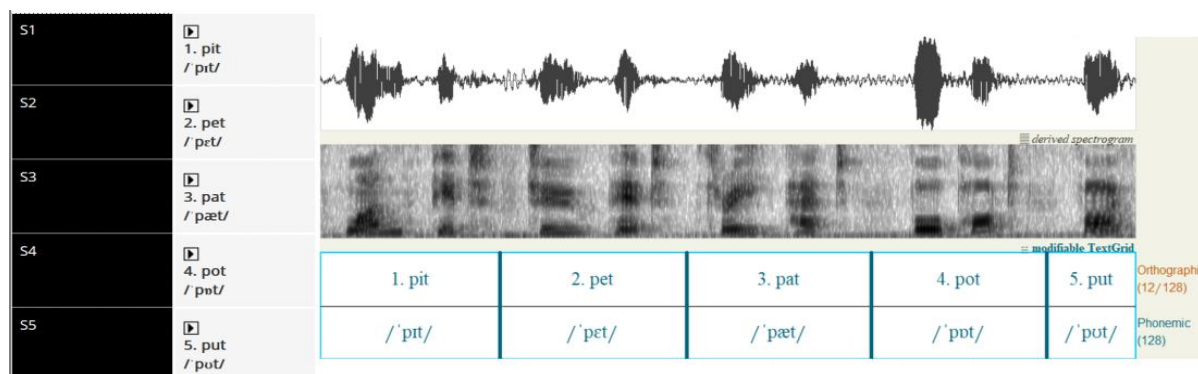


Figure 19 : Transcription sous Praat (à droite) et audio autoscroll audio généré via XML/Pangloss (à gauche)  
(Mas & Przewozny, 2023)

Enfin, depuis 2022, je travaille sur deux corpus multimodaux contenant intégralement des échanges en LSF. Le traitement de ce type de corpus s'avère particulièrement complexe car les Langues des Signes ne possèdent pas de forme écrite, ce que j'expose dans le chapitre 3. Leur annotation est donc très spécifique et de nombreux problèmes ne sont pas encore résolus de manière satisfaisante (Johnston, 2010), (Braffort et al., 2011). Je co-encadre avec Jérémie Segouat un mémoire de M1 en Sciences du Langage (Julie Labaigt) portant sur précisément sur cette question, en lien avec les corpus précités. Le logiciel d'annotation utilisé est le logiciel ELAN<sup>127</sup>. L'étudiante travaille en collaboration avec trois étudiantes apprenties interprètes en LSF en M1 au D-TIM.

#### 2.3.2.1.4 Niveau de spécialisation

Mes travaux sur corpus concernent à la fois des corpus de langue générale (corpus oraux dans PAC, corpus de français et d'anglais canadien Textum...) et des corpus de langue de spécialité. Ces derniers recouvrent les domaines de spécialité que j'ai évoqués plus haut (section « Objets d'étude »). De manière générale, les corpus *écrits* spécialisés correspondent plus à des textes semi-spécialisés qu'à des textes très spécialisés. Les corpus de volcanologie que j'ai moi-même constitués relèvent de la vulgarisation, avec toutes les difficultés que cette catégorisation implique, comme je le mentionne dans la section suivante (« Motifs »); les corpus de consultation médicale sont par ailleurs représentatifs d'un type de communication expert-profane, selon la classification établie par (Pearson, 1998).

Parmi les corpus oraux et multimodaux étudiés figurent deux corpus très spécialisés :

- (1) le corpus d'échanges pilote-contrôleur, dont le degré de spécialité se mesure à l'utilisation de la phraséologie (terme défini plus haut) ;

<sup>127</sup> [https://www.sfl.cnrs.fr/sites/default/files/images/vincent-presentation\\_du\\_logiciel\\_d\\_annotation\\_elan-2019-internet.pdf](https://www.sfl.cnrs.fr/sites/default/files/images/vincent-presentation_du_logiciel_d_annotation_elan-2019-internet.pdf). Consulté le 14.12.2023



(2) le corpus en LSF correspondant à des réunions de travail entre experts du domaine de l'architecture.

#### 2.3.2.2 *Exploitation des corpus pour la lexicographie, la terminologie et la traduction*

Mes travaux ont pu montrer à quel point l'utilisation des corpus était un atout pour la lexicographie bilingue générale.

Le chapitre 3 de mon mémoire de maîtrise [[MEM-1] Josselin (1998)] s'est ainsi attaché à montrer, notamment par le biais de l'exemple du *Dictionnaire Canadien Bilingue*, comment les corpus de langue générale pouvaient être exploités à toutes les phases d'un projet lexicographique (en complément de ce que (Atkins, 1994) avait déjà établi dans le cadre de l'élaboration du *Dictionnaire bilingue Oxford Hachette*) : établissement de la nomenclature, préparation des entrées et révision des entrées. Une expérimentation menée dans ce travail de maîtrise visait à rédiger une entrée de dictionnaire basée *uniquement* sur des données extraites de corpus (l'entrée *chocolate*). La comparaison ultérieure de cette entrée avec les entrées dans les dictionnaires existants a pu montrer l'intérêt d'une telle démarche dans les termes suivants : (1) identification claire de *chocolate* en tant que pré-modificateur, augmentation du nombre d'actants (2) identification de collocations qui n'apparaissaient dans aucun dictionnaire (*chocolate-dipped, chocolate lover, a square of chocolate, fine chocolates, chocolate powder, hot chocolate mix*), (3) ajout de combinaisons libres pour chacun des sens, (4) ajout de nombreux composés supplémentaires qui n'étaient pas présents dans les autres dictionnaires (*chocolate shavings, bittersweet chocolate, unsweetened chocolate...*). Cette approche, que l'on pourrait qualifier d'entièrement *corpus-driven*, a toutefois montré ses limites, en termes de temps, d'une part, mais aussi du fait du *silence* avéré sur certaines informations et de la nécessaire complémentarité entre intuition/ressources existantes/données de corpus. Un outil tel que WordSketch dans Sketch Engine permet désormais d'identifier très rapidement ces composés et/ou collocations.

La manière dont un corpus semi-spécialisé, tel qu'un corpus de *vulgarisation*, peut être utile pour améliorer le traitement des termes dans les dictionnaires généraux, à la fois au niveau de la macrostructure et de la microstructure, a été exposée dans le détail dans [Josselin & Frérot 2004], [Frérot & Josselin-Leray 2008], et [Josselin-Leray 2010]. L'accent a été mis notamment sur la description des verbes, particulièrement dans [Josselin-Leray & Frérot 2007], ceux-ci ayant été jusque-là assez peu traités dans les écrits terminologiques. (Kübler & Foucou, 2003) et (Kübler & Frérot, 2003) ont également montré l'intérêt que présentaient les corpus pour la description de cette partie du discours. La Figure 20, que l'on retrouve dans [Josselin-Leray 2010], montre un prototype d'entrée de dictionnaire bilingue général enrichi par des données issues de corpus.

**ERUPT**  
 1) **V.I.** (*volcano*) entrer en éruption \* **he observed Vesuvius as it erupted** il observa le Vésuve en éruption \* **Hualalai last erupted in 1801** la dernière éruption du Hualalai remonte à 1801 \*\* **begin to erupt, erupt again** se réveiller; (*magma, lava*) jaillir, s'épancher, sortir \* **magma began to erupt from new fissures at the base of the cone** du magma a commencé à s'écouler depuis la base du cône ; (*any other material*) s'échapper, jaillir \* **over a four-year period, hundreds of nuée ardentes erupted from Mt. Unzen's summit area** en l'espace de quatre ans, des centaines de nuées ardentes se sont propagées depuis le sommet du Mont Unzen  
 2) **V.I.** (*magma, lava*) vomir, émettre \* **the speed of a lava flow is determined by the volume of lava that is erupted** la vitesse d'une coulée de lave est déterminée par le volume de lave émise ; (*any other material, particularly ash*) éjecter, émettre, cracher \* **Mount St. Helens explosively erupted ash** le Mont St Helens a craché de la cendre en explosant \* **the volcano is built up by the accumulation of material erupted through the conduit** le volcan se construit par accumulation des débris éjectés par la cheminée \* **Volcanoes on other planets do not necessarily erupt the same materials as Earth's volcanoes** les éjecta des volcans d'autres planètes ne sont pas forcément les mêmes que ceux de la Terre.

Figure 20 : Prototype d'entrée de dictionnaire bilingue enrichie par des données de corpus (erupt v.)

De manière générale, même si mes travaux se situent dans l'optique de la terminologie textuelle (Condamines & Picton, 2022) qui considère le texte comme point de départ de l'analyse, ma démarche n'est pas figée dans un seul sens, qui serait celui d'un mouvement du corpus vers les dictionnaires. Ce va-et-vient constant entre corpus et dictionnaires ou bases de données terminologiques caractérise l'ensemble de mon travail, en particulier tous les travaux publiés en lien avec mon travail de thèse par exemple [Josselin & Frérot 2004] ou encore [Frérot & Josselin-Leray 2008]. Ma démarche, qui pourrait être qualifiée de circulaire, peut être synthétisée dans le schéma qui suit, extrait de [Josselin-Leray 2010].

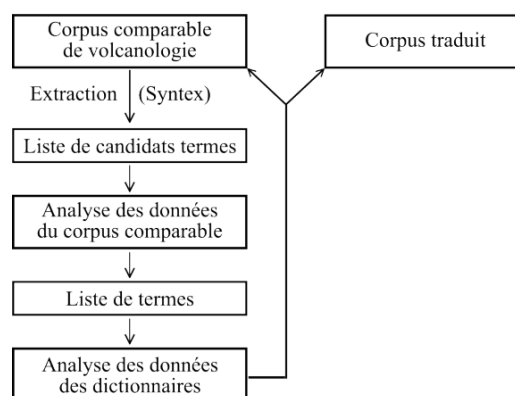


Figure 21 : Schématisation de la démarche d'analyse basée sur corpus

## 2.4 Motifs

Comme l'ont montré les pages qui précèdent, les fils tirés tout au long de ma formation ne cessent de s'entrecroiser pour former des motifs qui diffèrent, dont certains sont plus complexes que d'autres. Lexicologie, lexicographie, terminologie et traduction sont quatre disciplines quasiment toujours présentes dans l'ensemble de mes activités, à des degrés divers. Il me semble possible toutefois

d'esquisser les contours de trois « motifs » principaux dans mes productions scientifiques, les deux premiers étant déjà bien établis et le troisième étant encore en cours d'élaboration.

#### 2.4.1 La circulation des termes

Les questions de la circulation des termes entre langue générale et langue spécialisée et de ce qui confère un statut « terminologique » à une unité lexicale sont présentes dans bon nombre des travaux que j'ai produits dans le prolongement de mon travail de thèse. Je présente ici de manière synthétique les références dans lesquelles les diverses questions de recherche liées à ce motif ont été traitées.

L'essentiel de mes recherches se concentre sur les termes et les dictionnaires généraux. D'un point de vue synthétique, les aspects les plus saillants peuvent être résumés comme suit :

- la raison d'être des termes dans les dictionnaires généraux : [Roberts & Josselin-Leray 2005], [C-COM-7] Josselin-Leray & Roberts (2011) ;
- le traitement des termes dans les dictionnaires généraux, et les améliorations rendues possibles grâce à l'utilisation des corpus : [Roberts & Josselin-Leray 2005], [Josselin-Leray 2010].

Certains aspects de ce traitement ont fait l'objet d'approfondissements, à savoir :

- la sélection des termes à inclure dans les dictionnaires généraux : [Josselin-Leray & Roberts 2013], [[C-COM-4] Josselin-Leray (2007b)] ;
- la définition des termes dans les dictionnaires généraux : [Josselin & Roberts 2007] ;
- la description des verbes spécialisés dans les dictionnaires généraux [Josselin-Leray & Frérot 2007], [Josselin-Leray & Frérot 2007].

Les résultats présentés dans ces diverses communications ou publications reposent sur une utilisation combinée de méthodes empiriques et outillées.

Je me suis également intéressée à la circulation des termes dans le contexte des interactions entre médecin et patient, en lien avec le projet INTERMED, pour lequel les linguistes de l'ERSS avaient pu distinguer le vocabulaire propre au patient et le vocabulaire propre au médecin. Ce travail a fait l'objet d'une communication collective [[C-COM-9] Josselin-Leray, Rebeyrolle & Fabre (2013)] intitulée « 'L'arthrose c'est le cartilage, l'ostéoporose c'est le calcium' : la mutation du discours expert dans le cadre de la consultation médicale ». J'y ai montré que la consultation médicale constituait une situation de communication complexe, dans la mesure où le patient possède également un certain savoir. Il ne s'agit pas exactement d'une situation de vulgarisation ; celle-ci possède toutefois certaines caractéristiques qui permettent de l'assimiler à de la

vulgarisation du fait, notamment, de la présence de métaphores ou d’analogies (Jacobi, 1994)(Jacobi 1994), comme dans l’exemple suivant, tiré du corpus INTERMED :

M : oui, mais la tension c'est un facteur de problèmes cardio, vasculaires [pause courte] la tension on ne la traite pas pour [pause courte] parce que c'est de la tension, on s'en fiche, la tension ça fait trop de pression, **ben tiens on va faire un parallèle avec la plomberie, trop de pression dans les tuyaux ça use les joints et ça use le moteur**, voilà.

Ou encore du fait de la présence de très nombreuses reformulations comme celle-ci :

M : donc gauche, face et profil et puis je demande aussi ce qu'on appelle le, plus **défilé rotulien, c'est-à-dire qu'en fait, on prend la radio dans le sens des, de la rotule**

L’alternance, dans le discours du médecin, de noms scientifiques et de noms triviaux au sein de ce type particulier d’échange est un aspect que je souhaite creuser davantage dans de futures recherches en lien avec la question de la déterminologisation.

## 2.4.2 Le contexte dans les outils du traducteur

Comme je l’ai montré dès le chapitre 1, la question de la nécessaire prise en compte du contexte, entendu comme l’environnement linguistique d’un mot – ce que certains nomment *co-texte* (voir la discussion sur la définition de *contexte* notamment dans [Josselin-Leray 2023]) – dans l’acte de traduction, et la manière dont celui-ci est encodé dans les outils à la disposition des apprentis traducteurs et des traducteurs professionnels, font partie de mes préoccupations majeures. Ce qui se reflète dans le nombre de mes productions sur ce sujet, qui sont en grande partie liées aux résultats du projet ANR CRISTAL (cf. annexe 1), Contextes Riches en connaissances pour la Traduction terminologique. J’ai pu démontrer, en effet, notamment par le biais d’études empiriques, que les traducteurs ont besoin d’une large palette d’informations contextuelles pour traduire, et que le traitement actuel de ce type dans les ressources à leur disposition n’était pas satisfaisant (par exemple, [Josselin-Leray et al. 2014]).

### 2.4.2.1 Cerner ce qu’est un contexte utile pour le traducteur

Un des objectifs majeurs du projet CRISTAL a été de tenter de caractériser de manière assez fine ce qui constitue un contexte utile pour les traducteurs, en ayant recours à la notion de Contexte Riche en Connaissances telle que (Meyer, 2001) la définit. Dans le cadre de ce projet, nous avons tout d’abord fait la distinction entre Contextes Riches en Connaissances *Conceptuelles*, et Contextes Riches en Connaissances *Linguistiques* [Josselin-Leray et al. 2014]. Par ailleurs, les diverses études empiriques menées dans ce projet ont livré les résultats suivants, dont le détail est fourni dans [Picton, Planas & Josselin-Leray 2018] : un Contexte Riche en Connaissances utile au traducteur est un contexte (1) présentant des similitudes avec le segment à traduire dans le texte source, (2) provenant d’une source

identifiable, (3) comprenant des informations jugées utiles à différents stades du processus de traduction, (4) n'étant ni trop court ni trop long, (5) mettant en évidence le terme recherché.

#### 2.4.2.2 Encoder le contexte dans différentes ressources lexicales

Je présente dans les lignes qui suivent divers aspects de l'encodage du contexte dans les ressources lexicales sur lesquels j'ai travaillé en détail. Ces aspects sont destinés à être complétés dans des études ultérieures.

##### 2.4.2.2.1 Dans un outil d'acquisition du lexique

Puisque j'avais en tête les besoins des apprentis traducteurs dans leur phase d'acquisition du lexique, il m'a tenu à cœur d'améliorer autant que possible le traitement des informations contextuelles dans *Le Mot et l'idée 2* [Josselin-Leray, Roberts & Bouscaren 2021]. Ce point est d'ailleurs souligné dans la partie 6 du Guide d'utilisation (« Présentation des traductions française »). Nous avons donc, autant que possible, amélioré le traitement de ces informations dans l'ouvrage en ajoutant, par exemple, un grand nombre de collocations, dont l'authenticité a été vérifiée en corpus ou dans des dictionnaires basés sur des corpus comme le *Longman Dictionary of Contemporary English*. Une des améliorations notables présente dans cette nouvelle édition est le traitement que nous avons réservé à tout le champ lexical de la perception et des cinq sens, qui était présenté dans les éditions précédentes uniquement sous forme alphabétique, sans aucune discrimination sémantique entre les équivalents (Figure 22). La nouvelle présentation, qui figure dans le chapitre 10 fourni dans le volume 2 associé à la note de synthèse, repose sur une analyse sémantique fine qui permet, d'une part, de distinguer différentes catégories de lumière ou de son selon certains traits sémantiques distinctifs (ex. sons répétitifs, sons produits par du verre ou du métal) et, d'autre part, de distinguer les différents équivalents en fonction de leur schéma collocationnel, comme le montre l'extrait en Figure 22

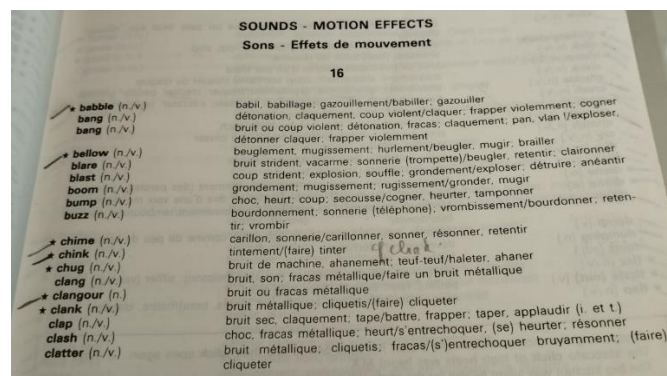


Figure 22 : Présentation du lexique lié aux perceptions dans une ancienne édition du *Mot et l'idée 2* (1990)

<b>to bang</b>	(porte) claquer
<b>to bang sth</b>	(faire) claquer qqch
<b>to bump</b>	cogner, heurter
<b>to go* bump</b>	faire boum (approx.)
<b>to clatter</b>	(vaisselle)
	(s)entrechoquer
	bruyamment ;
	(faire) cliqueter
<b>to thump</b> [0.amp]	(cœur) battre violemment ;
	(musique) résonner

**37 repetitive sounds**

sons répétitifs

<b>a knock</b> [nok]	un coup
<b>the knocking</b>	les coups (sur la porte)
<b>the patter</b>	(pluie) le crépitement ;
	(enfant, souris) le bruit
	de pas rapides et légers
<b>the pattering</b>	(pluie) le crépitement
	incessant ; (personne,
	animal) des bruits de pas
	rapides
<b>a rap</b>	un (petit) coup sec
<b>the rapping</b>	des coups secs
<b>a rattle</b>	(couverts, chaînes,
	moteur) un cliquetis ;
	(voiture) un bruit
	de ferraille ; (mitrailleuse)
	un crépitement
<b>a tap</b>	un petit coup,
	une petite tape
<b>the tapping</b>	les coups répétés,
	le tapotement
<b>to knock</b>	(porte) frapper, toquer,
	cogner
<b>to rap</b>	taper, donner des coups
	secs
<b>to patter</b>	(pluie) crépiter,
	tambouriner ; (enfant,
	souris) trotter

<b>to rattle</b>	(couverts, chaînes,
	moteur) cliqueter ;
	(voiture) faire un bruit
	de ferraille ; (mitrailleuse)
	crépiter
<b>the rattling</b>	(chaînes) le cliquetis
	incessant ; (mitrailleuse)
	le crépitement
<b>to tap</b>	frapper, taper doucement,
	tapoter
<b>to tap away</b>	pianoter (infml)
	(ordinal) taper
<b>there was a knock</b> [nok]	on a frappé/toqué
<b>(at the door)</b>	(à la porte)

**38 sounds made by glass or metal**

sons produits par du verre ou du métal

<b>a clang</b>	un fracas, un bruit
	métallique
<b>a clank</b>	un cliquetis
<b>a clink</b>	(verre, clés) un tintement
<b>the jingle</b>	(cloches, pièces
	de monnaie) le tintement ;
	(bracelet) le cliquetis
<b>the tinkling</b>	le tintement, le cliquetis
<b>the tinkle</b>	(verre, cloche)
	le tintement ; (eau)
	le murmure ; (téléphone)
	la sonnerie
<b>the tinkling</b>	le tintement
<b>to clang</b>	faire un bruit métallique
<b>to clank</b>	cliqueter, (chaînes)
	s'entrechoquer
<b>to clink</b>	(verre, clés) tinter
<b>to clink glasses (with)</b>	trinquier (avec)
<b>to jingle</b>	(cloches, pièces
	de monnaie) tinter ;
	(bracelet) cliqueter

Figure 23 : Extrait du Mot et l’Idée 2 (2021) montrant le travail effectué sur les schémas collocationnels

2.4.2.2.2 Dans les bases de données terminologiques

Le champ contexte des fiches terminologiques vu à travers les manuels de terminologie a fait l’objet d’une communication, non publiée, lors du congrès de l’ACFAS à Chicoutimi en 2018 ([C-COM-16] Josselin-Leray (2018)), destinée à être publiée sous la forme d’un article long, que j’envisage de soumettre à la revue *Terminology*. Le point de départ de mon travail était le constat fait par (de Bessé, 1991) :

Le plus souvent les contextes provoquent la déception et l’insatisfaction de l’utilisateur. Ce champ ne fait pas en général en général l’objet de soins attentifs et ne suscite pas l’intérêt du terminographe, qui a tendance à l’utiliser sans conviction, et à oublier sa raison d’être, sa finalité et son rôle. L’utilisateur de son côté cache mal sa perplexité et sa déception, et n’attend pas grand-chose du contexte qui ne lui apprend rien sur le fonctionnement des termes.

En croisant les informations fournies par deux catégories de manuels, ceux destinés aux praticiens (comme (Dubuc, 1978) ou (Rondeau, 1991), et ceux destinés aux étudiants comme (L’Homme, 2004), j’ai tenté de répondre aux questions suivantes :

- Sous quel angle la notion de contexte est-elle envisagée et abordée ?
- Comment est-elle définie ?

- Quelle classification des contextes est proposée ? Quelle importance est accordée à chaque type ?
- Dans quels termes le rôle de de champ est-il présenté ? (y compris le champ obligatoire ou non)
- Comment ce champ se distingue-t-il de certains autres champs (note, définition par exemple) ?
- Quelles sont les consignes données pour la collecte des données et quelles sont les consignes de rédaction de ce champ ?
- En quoi ces dernières ont-elles évolué en fonction des avancées de la recherche en terminologie et des innovations technologiques ?

En suivant les premières réflexions lancées par (Francoeur, 2015), j'ai ensuite tenté de mesurer l'écart existant entre les consignes figurant dans ces différents manuels et les réalisations telles qu'elles apparaissaient dans un certain nombre de fiches terminologiques. Pour cela, j'ai choisi dix termes français (noms simples, et syntagmes nominaux) issus du domaine de la volcanologie parmi ceux traités dans [[TH-1] Amélie Josselin-Leray (2005)], et j'ai examiné les fiches correspondantes dans Termium et IATE. Mes conclusions vont dans le sens de celles de (Francoeur, 2015) :

- Une très grande majorité des fiches ne présentent pas du tout de contexte (pour des termes centraux comme *volcan* ou *lave* par exemple) ;
- Certaines fiches présentent un ou deux contextes dans une langue, et aucun dans l'autre ;
- Une seule fiche présente deux contextes (*coulée de lave* dans Termium; partie anglaise « lava flow ») ;
- Une fiche présente un contexte mais pas de définition (*lac-cratère* dans Termium).

De manière plus large, la question de l'encodage du contexte dans les bases de données terminologiques se révèle très complexe, et va bien au-delà de la simple « citation » dans la fiche. Il semble par ailleurs nécessaire de réduire l'écart entre les suggestions théoriques et la pratique. Cette analyse confirme le besoin de mieux intégrer à la pratique les résultats de la recherche fondamentale et appliquée (comme ceux obtenus sur les CRC) dans les outils de terminologie à disposition des traducteurs. (Bowker, 2012) notait déjà le décalage entre les avancées de la recherche en terminologie et le maintien d'un format de fiche très traditionnel dans les grandes bases de données terminologique existantes. Notons toutefois qu'une avancée majeure est prévue sur ce point pour IATE, puisque le champ contexte est désormais destiné à être mis en lien direct avec le corpus EUR-Lex<sup>128</sup>. La question du choix des contextes et de l'utilisabilité de cette nouvelle fonction se pose toutefois, et des études empiriques portant sur cette problématique seront sans doute les bienvenues à l'avenir.

---

<sup>128</sup> Information récoltée à la DGT à Bruxelles en novembre 2023 lors de la conférence mentionnée auparavant.

#### 2.4.2.2.3 Dans les dictionnaires unilingues : « the additional example feature »

Dans une étude fouillée très récente publiée dans la revue *Lexis*, [Josselin-Leray 2023], j'ai abordé la question de l'encodage du contexte dans les dictionnaires unilingues via l'étude critique d'une fonctionnalité récente que l'on trouve dans les dictionnaires monolingues en ligne, celle des exemples dits « supplémentaires », en adoptant la perspective d'un apprenti traducteur ou d'un traducteur professionnel. Malgré le développement des nouvelles technologies de la traduction, les dictionnaires restent en effet un outil auquel les traducteurs font encore beaucoup appel, comme le montrent diverses études empiriques que je cite. La variété et la présentation des informations contextuelles contenues dans les dictionnaires ont longtemps été critiquées par les traducteurs, en raison de l'opposition bien connue entre les données linguistiques « en contexte » et celles « hors contexte ». Toutefois, cet état de fait a changé depuis l'avènement de l'utilisation des corpus dans le processus d'élaboration des dictionnaires. La lexicographie basée sur corpus, initiée par le travail de l'équipe de Sinclair sur le dictionnaire COBUILD, a permis d'expliquer le sens en contexte et de fournir des exemples authentiques en grand nombre. Les dictionnaires monolingues anglais en ligne pour apprenants comportent désormais une fonction « exemples supplémentaires » qui met à la disposition des utilisateurs une grande quantité d'exemples, le plus souvent tirés de corpus ou du Web. Le but principal de l'étude que j'ai menée était d'évaluer l'utilité et l'utilisabilité de cette fonctionnalité pour les traducteurs. Pour ce faire, j'ai analysé des exemples supplémentaires fournis pour dix mots différents dans cinq dictionnaires d'apprentissage en ligne, soit un total de 1306 exemples. L'article retrace d'abord le contexte général de l'étude en abordant la notion de « contexte » d'un point de vue théorique, puis elle décrit précisément les besoins et les outils du traducteur (dictionnaires, autres ressources) en matière de contexte. Elle fournit notamment un état de l'art détaillé et inédit sur la manière dont l'information contextuelle est abordée dans les outils récents et technologisés du traducteur : les outils « data-driven » tels que *Linguee* (dont le statut exact, entre dictionnaire et corpus, reste à déterminer), les outils de TAO et de TA. Dans un deuxième temps, elle présente la méthodologie utilisée pour l'analyse des 1306 exemples tirés des cinq dictionnaires. L'analyse approfondie des exemples, quant à elle, se penche sur les aspects suivants : présentation générale, nombre, longueur et format, mode de sélection et pertinence pour les traducteurs. Elle révèle que la quantité ne fait pas nécessairement la qualité, et que les besoins des traducteurs ne sont encore que partiellement satisfaits. Enfin, elle suggère diverses pistes d'amélioration de la fonctionnalité « exemple supplémentaire » et livre de nouvelles pistes de recherche.

#### 2.4.3 Du dictionnaire à l'intelligence artificielle : former les traducteurs de demain

Un motif plus récent, qui ne laisse pour l'instant sa trace que dans deux publications écrites, à savoir [Rossi, Ballier, Josselin-Leray et al. 2023] et [Rossi & Josselin-Leray 2024], mais qui figure en



filigrane dans un grand nombre de communications destinées à fournir la trame de publications ultérieures ([C-COM-24] Josselin-Leray (2023), [C-COM-19] Josselin-Leray & Rossi (2022), [C-COM-18] Josselin-Leray (2021), [C-COM-17] Josselin-Leray, Rossi, et Sauron (2019)) est celui de la formation des futurs traducteurs aux différents outils qui composent leur environnement de travail, désormais très technologisé.

Dans l'ensemble de ces travaux, initiés par le biais de collaborations via les réseaux AFFUMT et EMT, qui concernent tous deux la formation professionnelle des traducteurs, je tente de démontrer les points suivants :

- (1) Loin d'être un outil du passé qui ne serait plus utile aux traducteurs, le dictionnaire – dans sa version numérique – mérite, encore plus que le dictionnaire papier d'autrefois (Roda P. Roberts, 1992), que l'on enseigne aux futurs traducteurs quelle sont sa véritable nature et sa fonction, et quelle méthode utiliser pour que la recherche d'information soit concluante. La culture numérique caractérisée par le détachement des supports physiques et l'esprit de gratuité va de pair, de manière assez paradoxale, avec une méconnaissance accrue des dictionnaires à l'ère du tout numérique, ce qui a été confirmé par les études empiriques que j'ai pu mener auprès de plusieurs cohortes d'étudiants en première année de Master 1 au D-TIM concernant leur utilisation des dictionnaires papier et des dictionnaires électroniques (unilingues et bilingues) et dont j'ai exposé les résultats dans [C-COM-18].
- (2) A l'heure où la frontière entre différentes sortes d'outils comme les dictionnaires, les corpus, les outils de TAO, et la TA devient poreuse, il est d'autant plus fondamental d'enseigner aux étudiants ce que sont fondamentalement ces objets. Dans [C-COM-19], nous avons tenté de bien différencier corpus, dictionnaires et traduction automatique, qui forment à présent un « ménage à trois bien confus », du fait que, notamment, de nombreux utilisateurs, parmi lesquels les apprentis traducteurs, utilisent les moteurs de TA « comme » des dictionnaires. Dans [C-COM-17], par exemple, nous avons tenté de démontrer que les corpus et les mémoires de traduction constituent deux objets distincts. Bien qu'ils soient souvent rapprochés dans le cadre de l'intégration des corpus dans les outils de TAO (Désilets et al., 2009) (Kübler, 2011), et parfois considérés comme identiques (les mémoires de traduction seraient des corpus "cachés" au sein des outils de TAO (Loock, 2016), ils sont finalement trop rarement comparés. Les corpus sont issus d'une tradition linguistique contextualiste et fonctionnaliste. Construits pour apporter un ancrage empirique à l'analyse linguistique et permettre l'observation des mots en contexte, les corpus sont aussi et surtout les objets d'une linguistique appliquée, et dès l'origine ils doivent permettre d'améliorer l'enseignement des langues. Les acquis de la linguistique de corpus ne sont véritablement intégrés à l'analyse traductologique qu'à la fin

des années 1990, dans des travaux à visée descriptive (Baker, 1995) qui donnent également à la discipline un plus fort ancrage empirique et permettent le développement d'applications à l'enseignement. Les mémoires de traduction, en revanche, sont issues d'une autre tradition qui a très tôt intégré les corpus mais avec une visée différente : le traitement automatique des langues. C'est aux recherches visant à améliorer le fonctionnement des systèmes de traduction automatique que l'on doit en effet les premiers travaux sur l'alignement de textes traduits (Véronis, 2001), et ce sont les acquis de ce que Jacqueline Léon a nommé "l'automatisation des sciences du langage" (Léon, 2015) qui ont permis le développement de la traduction assistée par ordinateur (TAO) et des outils à mémoire de traduction. Au-delà de ces différences d'ordre épistémologique, d'autres divergences existent : une différence de conception, de profils d'utilisateurs, de mode de création, comme l'explique (Kenny, 2007), mais aussi une différence d'ergonomie de poste de travail. Il nous a semblé intéressant de comparer concordance et segment tel qu'on le trouve dans les outils de TAO pour en faire émerger les points communs et les différences, et proposer une comparaison systématique de ces deux objets lorsqu'ils sont utilisés comme outils par le traducteur spécialisé, à travers une étude pratique. La question fondamentale qui se pose est celle de la pertinence d'un outil hybride, qui était déjà souhaité par (Bowker & Barlow, 2008).

- (3) Plutôt que d'enseigner aux apprentis traducteurs la méfiance vis-à-vis des outils issus de l'intelligence artificielle, tels que les logiciels de TA neuronale ou, désormais, les outils issus des Large Language Models tels que ChatGPT, il paraît urgent d'apprendre aux étudiants à les dompter, et à se positionner au sein de l'évolution générale de l'industrie des langues [Rossi & Josselin-Leray 2024], y compris dans des domaines tels que les domaines littéraires et les SHS. C'est avec ce principe en tête que j'ai co-organisé en 2020, avec Carole Fillière, un atelier *Traduire l'Europe* sur la thématique « Les technologies de la traduction à la rencontre de la traduction littéraire et SHS : enjeux, pratiques et perspectives », qui a donné lieu à un numéro spécial de la revue *la Main de Thôt*, que j'ai co-dirigé [[DOS-2] Josselin-Leray et Fillière (eds), (2021) ; [Josselin-Leray & Fillière 2021]]. C'est également dans ce sens que vont les discussions au sein du groupe de travail « Translation Technologies » au sein du réseau EMT dont je fais partie, et c'est la raison pour laquelle j'ai associé notre Master au projet MultiTraiNMT [Rossi, Ballier, Josselin-Leray et al. 2023], au sein duquel s'inscrivent les nouveaux cours de M1 et de M2 sur la Traduction Automatique que j'ai conçus. Dans une communication très récente, présentée lors du workshop *Qu'apprend-on quand on apprend à traduire ? Dialectique et didactique de la traduction* [C-COM-24], il m'a semblé nécessaire de rediscuter « de la place du maître et de l'élève à l'ère de l'intelligence artificielle », et d'établir « qui apprend quoi à qui en matière de traduction ». J'ai décliné cette problématique selon les quatre axes suivants :

1. La machine, l'humain & la traduction : *qui apprend quoi à qui... et comment ? (le fonctionnement des modèles neuronaux)*

2. Les formateurs en traduction (universitaires et professionnels) & les apprentis traducteurs : *que faut-il apprendre aux apprentis traducteurs ? (élaboration d'un programme sur l'enseignement de la TA et enseignements tirés des pratiques réelles des étudiants)*

3. Les chercheurs & les traducteurs professionnels : *les chercheurs et les praticiens peuvent-ils s'instruire mutuellement ? (en lien notamment, avec les récentes réactions des associations de traducteurs professionnels telles que l'ATLF, l'ATLAS ou l'ATAA<sup>129</sup>)*

4. Les spécialistes de la traduction & les non-initiés à la traduction : *Quel rôle de pédagogues les spécialistes de la traduction ont-ils à jouer auprès du « grand » public ? (en lien avec le concept de Machine Literacy (Bowker & Ciro, 2019))*

Après avoir exposé les objets, points de vue, méthodes et motifs qui caractérisent mes travaux antérieurs, et actuels, je souhaite présenter, dans une partie inédite, un nouvel axe de recherche dans lequel je souhaite m'investir, de manière non exclusive, à court et long terme. Ce nouveau fil dans mes recherches me mène du mot vers le signe, et de la traduction vers l'interprétation.

---

<sup>129</sup> Voir notamment la tribune publiée conjointement par l'ATLAS et l'ATLF <https://www.atlas-citl.org/wp-content/uploads/2023/03/Tribune-ATLAS-ATLF-3.pdf>. Consultée le 18.12.23.

# Chapitre 3 - Perspectives : du mot au signe, de la traduction à l'interprétation

Le langage, c'est comme la mer. Les langues individuelles, soit les langues des signes, soit les langues vocales, sont les fleuves qui vont à la mer. Il y a des ressemblances fondamentales entre langues des signes et langues vocales. Mais il y a aussi des différences très importantes entre signeurs sourds et locuteurs entendants, et leur rapport avec le langage et leurs langues. Les locuteurs entendants, les pauvres, ne savent pas bien nager dans la mer du langage, ni dans les fleuves de leurs langues vocales. Ainsi, s'ils veulent aller de leur langue à une autre langue, ils sont forcés de construire des ponts, et puis de marcher sur ces ponts pour voyager d'une langue à l'autre. Par contre, les signeurs sourds sont de très bons nageurs qui n'ont pas peur de plonger ni dans la mer du langage, ni dans les fleuves de leurs langues des signes. Ainsi, ils n'ont pas besoin de construire des ponts pour se promener de l'une à l'autre de leurs langues des signes mais, tout simplement, ils nagent, tranquilles, soit dans les fleuves de leurs langues, soit dans la mer du langage...

Joe Castronovo, poète sourd, signeur ASL, 1981, cité par (Cuxac & Antinoro Pizzuto, 2010, paragr. 49)

Dans ce troisième et dernier chapitre, je fais état de recherches actuelles et prospectives, qui sont l'aboutissement logique de celles qui précèdent, mais qui s'étendent à de nouvelles langues, les Langues de Signes. Après une nécessaire mise en contexte et quelques précisions terminologiques, je fais état de premières études menées, en collaboration avec Jérémie Segouat, sur des questions lexicographiques et terminologiques liées à la LSF.

Dans ce chapitre, les conventions de notation suivantes, qui se basent en grande partie sur celles utilisées par (Millet et al., 2023, p. 26-27), seront utilisées pour différencier le signe du concept et du mot français :

[CHAT]	Renvoie au signe de la LSF glosé par sa traduction la plus centrale
/chat/	Renvoie au concept de chat
« chat »	Renvoie au mot français <i>chat</i>

## 3.1 Préambule : précisions terminologiques et contextualisation

Le terme Langue des Signes, et l'adjectif et le nom Sourd sont revenus plusieurs fois sous ma plume dans les pages qui précèdent. Il me paraît toutefois nécessaire à ce stade de définir plus précisément ce qu'est une Langue des Signes (et non « la » Langue des Signes), ce qu'est la LSF, et d'expliquer pour quelle raison j'ai opté pour la majuscule au S de Sourd dans ce manuscrit.

### 3.1.1 Langue des Signes (singulier) vs. Langues des Signes (pluriel)

Il convient en premier lieu de chasser d'emblée une idée reçue assez répandue et tenace, celle de la soi-disant universalité de « la » Langue des Signes. Il n'existe pas une seule Langue des Signes, car une Langue des Signes est une langue « partagée par une communauté et socialement construite »

(Millet et al., 2023, p. 40). Les Langues des Signes sont en général délimitées par les pays ou les régions dans lesquelles elles sont parlées : il existe donc par exemple, dans des zones géographiques francophones, la LSF pour la France, la LSFb pour la Belgique, la LSFS pour la Suisse, la LSQ pour le Québec... et dans des zones géographiques anglophones l'ASL (American Sign Language) aux Etats-Unis, la BSL (British Sign Language) au Royaume-Uni, la NZSL (New Zealand Sign Language) en Nouvelle-Zélande, etc. Selon Sallandre & Garcia (2021 : 281), environ cent cinquante de ces langues sont « documentées ».

### 3.1.2 Langues des Signes vs. Langues vocales

Comment donc définir les Langues des Signes ? Une première définition, simple, est celle que proposent (Sallandre & Garcia, 2021, p. 281) : les langues des signes (LS) sont des « langues visuo-gestuelles pratiquées par les personnes sourdes », que l'on oppose habituellement aux langues vocales (LV). Quelques éléments d'explication concernant cette opposition s'imposent. Je résume ici les différences fondamentales entre LS et LV telles qu'elles sont décrites, principalement, par (Millet et al., 2023, p. 34-37) dans un récent ouvrage de vulgarisation qui s'attache à décrire les mécanismes fondamentaux de la LSF. Ces différences concernent quatre aspects principaux :

#### (1) Le canal

Tandis que les langues signées ou gestuelles passent par le canal visuo-corporel, les langues vocales passent par le canal audio-vocal ou audio-phonatoire. Ces canaux possèdent des propriétés différentes : au niveau de la réception, la vue « permet une saisie de l'information visuelle beaucoup plus globale que l'oreille qui est vite saturée si trop de sons se superposent » (Millet et al., 2023, p. 34-35), tandis qu'au niveau de l'émission, « le corps peut émettre un grand nombre de signaux en utilisant simultanément les différentes parties, alors que la voix ne peut, quant à elle, produire qu'un seul son à la fois ».

#### (2) Simultanéité/Globalité - Linéarité

Tandis que les langues vocales produisent une « chaîne sonore » qui crée un effet de linéarité, les langues signées ont ceci de particulier qu'elles permettent de transmettre plusieurs éléments simultanément grâce à l'utilisation de différentes parties du corps dans l'espace<sup>130</sup>. (Millet et al., 2023, p. 35) expliquent ainsi que pour exprimer le sens de ce qui serait en français « Oh ! Qu'il est mignon ! »,

---

<sup>130</sup> Pour un locuteur de LS, et notamment de LSF, « chaque élément de la partie supérieure de son corps (au-dessus de la ceinture) est mobilisé et s'inscrit dans un espace dit de signation. Cet espace se situe face au signeur, et forme *grosso modo* un volume d'une profondeur, d'une largeur et d'une hauteur égale à la longueur des bras du locuteur » (Segouat, 2010, p. 9).

un signeur en LSF va simultanément utiliser une expression faciale marquant la surprise, effectuer un pointage dans l'espace avec une main pour signifier la personne (« il »), exécuter avec l'autre main le signe [MIGNON] sur une joue, tout en orientant son regard vers une partie de l'espace où se trouve le locuteur désigné par l'index. La simultanéité de l'expression de tous les éléments en LSF permet de percevoir l'énoncé dans sa globalité.

### (3) Spatialité - Temporalité

Les langues des signes relèvent de la logique spatiale, du fait de l'utilisation du corps qui s'inscrit dans l'espace. Des éléments linguistiques, tels que ceux qui correspondent à des pronoms, par exemple, vont ainsi s'ancrer dans l'espace, qui devient signifiant car il permet de « réalis[er] des messages » (Cuxac, 2000, p. 24). Les langues vocales, quant à elles, vont plutôt s'inscrire dans une logique temporelle : les sons s'enchaînent pour former des phrases<sup>131</sup>.

### (4) Iconicité – (Arbitrarité)

Une des caractéristiques fondamentales des LS est leur iconicité, c'est-à-dire leur capacité à pouvoir imiter le réel. Les signes des LS sont donc dits *iconiques*, et l'iconicité constitue une des motivations des signes. En bref, comme l'écrivent (Millet et al., 2023, p. 37), « l'iconicité définit le fait que les signes, la plupart du temps, ressemblent à ce qu'ils nomment ». Par exemple, en LSF<sup>132</sup>, le signe [BOUEILLE] en LSF trace la forme d'une bouteille, le signe [CHAT] en LSF imite les moustaches du chat, le signe [CHIEN] reproduit le mouvement que fait un chien lorsqu'il remue sa queue, etc. Ce « lien de ressemblance formelle entre le signe et à quoi il réfère, dans le monde extra-linguistique de l'expérience » (Sallandre, 2001, p. 1) correspond à un type précis d'iconicité tel que l'a défini Cuxac, l'iconicité *d'image*, qui « caractérise essentiellement les productions narratives, lorsque les locuteurs adoptent comme stratégie d'illustrer, de donner à voir tout en disant »<sup>133</sup>.

---

<sup>131</sup> La dimension temporelle n'est toutefois pas exclue des LS. (Millet et al., 2023) ajoutent cette précision supplémentaire : « Dans les faits, les langues gestuelles se déroulent aussi dans le temps, puisqu'on ne peut pas tout exprimer dans un instant unique. Pour cette raison, elles sont parfois dites « quadridimensionnelles », c'est-à-dire incluant les trois dimensions de l'espace – hauteur, profondeur, largeur – et la dimension temporelle ».

<sup>132</sup> Il est indispensable ici de préciser que les exemples qui suivent concernent la LSF. Comme nous l'avons signalé plus haut, il existe de très nombreuses langues des signes, et les signes pour renvoyer à un même concept peuvent différer : par exemple le signe pour renvoyer au concept /chien/ n'est pas le même en LSF, en BSL et ASL : les choix pour figurer un chien diffèrent selon les « différentes expériences visuelles ou sociales : la queue du chien pour la LSF, la façon d'appeler un chien pour l'ASL et la posture du chien les pattes en avant pour la BSL » (Millet et al., 2023, p. 41).

<sup>133</sup> <https://www.sfl.cnrs.fr/les-membres/christian-cuxac/> Consulté le 02.12.23. Signalons ici que, selon Cuxac, deux autres types d'iconicité peuvent être identifiés : (i) l'iconicité *diagrammatique*, qui affecte les relations syntaxiques (spatiales) entre unités lexicales ; ce type d'iconicité a été observé pour les LV, dans lesquelles la linéarité possède en effet un potentiel iconique : « l'ordre des éléments dans la chaîne parlée correspond à l'ordre dans lequel les concepts apparaissent. Certaines formes linguistiques sont souvent telles qu'elles sont

En LV, très rares sont les unités lexicales qui puissent imiter le réel : elles se limitent en général aux seules onomatopées, censées reproduire un bruit du monde. Le fait de ne pas pouvoir « présenter de lien de ressemblance avec la tranche de réalité qu’elles étiquettent (le référent) » (Cuxac, 2000, p. 20) caractérise le signifiant des unités linguistiques des langues vocales, ce qui habituellement résume l’arbitraire du signe (linguistique) tel qu’il est présenté chez Saussure. C’est cette approche qui amène (Millet et al., 2023, p. 37) à considérer que les signes linguistiques des LS sont iconiques, tandis que les signes linguistiques des LV sont arbitraires. (Cuxac, 2000, p. 20-21) ne partage pas totalement ce point de vue, souhaitant faire la distinction entre arbitraire mineur et arbitraire majeur ou « arbitraire radical saussurien », et considérant que l’iconicité des LS provient uniquement du canal employé et non du signe lui-même. Ce débat n’ayant pas d’impact direct sur les pages qui suivent, je me limite ici à en poser les termes.

### 3.1.3 Les paramètres des Langues des Signes

Selon (Millet et al., 2023, p. 64), les signes peuvent être décomposés en quatre éléments, qui sont « sélectionnés par la nécessité iconique de la langue » : (1) *configuration manuelle* : forme de la main décrite avec des termes plus ou moins envisagés renvoyant à la forme : ex. moufle, bec d’oiseau... ; (2) *emplacement* : espaces où les signes vont s’articuler (neutre, haut du corps, tête) ; (3) *mouvement* : signes décrits selon leur trajectoire (gauche/droite, haut/bas, s’éloignant/se rapprochant du corps du signeur), selon le tracé de ce qu’ils « dessinent » dans l’espace (en zigzag, circulaire, etc.), selon le fait qu’ils sont répétés ou non ; (4) *orientation* de la paume de la main : vers le haut, le bas, l’intérieur/l’extérieur de l’espace... À ces paramètres dits *manuels*, s’ajoutent, selon Cuxac, des paramètres *non manuels* supplémentaires que constituent les expressions du visage, la direction du regard, l’orientation du buste, et le mouvement des lèvres (Sallandre, 2020).

### 3.1.4 Sourd avec un S majuscule & culture Sourde

J’utilise dans ces pages la majuscule au substantif sourd (« Sourd »). Je suis en cela la position de (Sennikova & Garcia, 2018b, p. 132), qui renvoie à une convention courante dans le champ des recherches sur les LS, qui sous-tend que les LS doivent bien être considérées comme des langues de sourds :

La majuscule (...) réfère à l’appréhension de la surdité et de la pratique d’une LS comme une réalité anthropologique et culturelle, par opposition à la minuscule (« sourd ») qui renvoie à la surdité dans sa seule dimension physiologique : la déficience auditive. Dire, par ailleurs, que la LSF « est la langue des Sourds français » signifie non pas une appartenance

---

car, de même que les diagrammes, elles ressemblent aux structures conceptuelles qu’elles sont habituées à transmettre. » (Sallandre, 2001, p. 22-23) ; et (ii) l’iconicité *dégénérée* du lexique standardisé de la LSF, qui a été étudiée dans le cadre du projet CREAGEST (<https://www.sfl.cnrs.fr/creagest>), mais qui nécessite encore de nombreuses recherches. Voir (Cuxac, 2003) pour plus de détails sur cette typologie.

exclusive, bien sûr, mais le fait qu'elle est leur langue de référence, d'une part, que toute langue des signes est une création de sourds – de personnes qui n'entendent pas –, d'autre part.

Les LS s'ancrent en effet dans un espace social, historique et culturel, tel que le décrivent (Millet et al., 2023, p. 19) : « Comme toutes les langues vivantes, la LSF, langue naturelle des Sourds, relève à la fois d'une identité, mais aussi d'une histoire et d'une culture ». L'importance de la culture Sourde n'est pas à négliger : très liée à l'histoire (parfois douloureuse) de la LSF et des Sourds, elle est « à la fois vecteur de reconnaissance des Sourds signants et un des moyens de revendication de leur différence » (ibid.). Elle fait désormais l'objet de recherches spécifiques, regroupées notamment sous l'appellation *Deaf Studies*<sup>134</sup> (dont des représentants français sont par exemple Andrea Benvenuto, à l'EHESS ; Soline Vennetier, doctorante à l'EHESS et ATER pendant deux ans au D-TIM ; Yann Cantin, à l'Université Paris 8), et prend de nombreuses formes, parmi lesquelles on peut citer, comme le font en partie (Millet et al., 2023, p. 19), les productions artistiques de l'IVT (*International Visual Theater*), le chansigne<sup>135</sup> (Vincent Thomas<sup>136</sup>, Julia Pelhate), la poésie signée (Levent Beskardès) ou encore le Visual Vernacular (Erwan Cifra<sup>137</sup>)<sup>138</sup>. Elle est véhiculée par exemple à travers l'émission de télévision *L'œil et la main*<sup>139</sup> sur France 5, ou par le biais de médias spécifiques comme *Média Pi*<sup>140</sup>.

### 3.1.5 La recherche linguistique sur les LS : une lente éclosion

Avant toute chose, il convient de préciser qu'à l'échelle de la linguistique en général, les langues des signes, et en particulier la LSF, pâtissent d'un long désintérêt dans la recherche. Il est nécessaire de faire un rappel contextuel à ce stade pour expliquer d'où provient un tel retard.

---

<sup>134</sup> Les *Deaf Studies* rassemblent des recherches en sciences humaines et sociales autour des Sourds, des langues des signes et de la surdité ; il s'agit d'un champ apparu dans les années 1970 aux Etats-Unis qui s'est développé en parallèle des *Disability Studies*. Le D-TIM coordonne avec l'EHESS un séminaire d'anthropologie sociale, d'ethnographie et ethnologie, de philosophie et épistémologie intitulé « Les Deaf Studies en question », qui vise à contribuer à la circulation, traduction et réception dans la sphère francophone des travaux des Deaf Studies, et à présenter et discuter des recherches francophones en cours au regard des recherches internationales (<https://deafstudies.hypotheses.org/>, consulté le 02.12.23). Le programme du séminaire pour 2023-2024 est disponible ici : <https://enseignements.ehess.fr/2023-2024/ue/137>.

<sup>135</sup> On peut rapidement définir le chansigne comme une traduction de chansons en signes qui suivent le rythme de la chanson. (Diot et al., 2020, p. 104) précisent que : « Le chansigne, considéré comme une discipline artistique à part entière et reconnu par l'Adami (société civile pour l'administration des droits des artistes et musiciens interprètes), peut prendre deux formes : la création de morceaux directement en langue des signes, ou la reprise de chansons existantes que l'on traduit et adapte. »

<sup>136</sup> Ancien étudiant du D-TIM.

<sup>137</sup> Erwan Cifra intervient dans le parcours LS-TIM du Master du D-TIM depuis plusieurs années.

<sup>138</sup> Le Visual Vernacular (abrégié et signé « VV ») est un art visuel qui n'est ni un poème, ni un mime, ni une chanson, ni du chansigne, ni du cinéma muet, ni une représentation théâtrale, ni une peinture corporelle ni une danse ... mais qui s'inspire du cinéma, des BD, des jeux vidéo, pour représenter une histoire visuellement, avec le corps. <https://www.culturesourde.fr/histoire-art-militantisme/art-sourd-visual-vernacular/>. Consulté le 02.12.23.

<sup>139</sup> <https://www.france.tv/france-5/l-oeil-et-la-main/> consulté le 2.12.23.

<sup>140</sup> <https://www.media-pi.fr/> consulté le 2.12.23.



Comme l'expliquent (Sallandre & Garcia, 2021, p. 181), le fait même de considérer les LS comme des langues humaines parmi d'autres est assez récent, et ne peut être considéré comme un « acquis de la discipline » que depuis peu sur l'échelle de l'histoire de la linguistique. Suite au Congrès de Milan (1880), où fut décidée leur interdiction dans les établissements accueillant de jeunes Sourds (à la fois pour les échanges entre maître et élèves, et les échanges entre élèves) sous la pression d'organiseurs prônant l'oralisme (Encrevé, 2012), les LS, qui étaient pourtant pratiquées et utilisées dans l'éducation des Sourds a minima tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, s'effacent en effet dans l'oubli (mais aussi dans la clandestinité) pendant plus d'un siècle : cette interdiction porta en effet un coup très rude aux communautés sourdes du monde entier, et en particulier à la communauté sourde française. Elle concorde de plus en France avec une politique gouvernementale qui vise à uniformiser la langue française et à en faire l'unique langue nationale, faisant perdre aux langues régionales et à la langue des signes leur existence institutionnelle (Millet et al., 2023, p. 21). La linguistique (notamment la linguistique structurale) se développa alors dans l'ignorance totale de ces langues, essentiellement en Europe. C'est aux Etats-Unis, seul pays dont il est souvent dit qu'il fut moins impacté par les propositions du Congrès de Milan et où ne se dressent ni obstacle institutionnel ni obstacle « renforcé par les prises de position adverses du corps éducatif » (Cuxac, 2001 : 6), que l'on finit par reconnaître aux LS, sous l'impulsion de William Stokoe au début des années 1960, le statut de langue à part entière. D'après (Cuxac, 2001, p. 6), « pendant une quinzaine d'années, les seules recherches à être effectuées sur les langues des signes viennent des États-Unis et portent sur l'ASL » (*American Sign Language*, la langue des signes américaine). Ces premiers travaux, toutefois, durent partir « d'une sorte de degré zéro de la recherche et [...] construire entièrement la langue des signes en tant qu'objet scientifique » (ibid.<sup>141</sup>).

Même si on considère qu'aujourd'hui la linguistique des LS est « institutionnalisée », avec environ 150 de ces langues « documentées » (Sallandre & Garcia 2001 : 281), de très vastes pans restent encore à défricher.

### 3.1.6 Enjeux actuels des recherches en linguistique de la LSF : bref tour d'horizon

Sallandre & Garcia (2021 : 284 sq.) font un état des lieux des thématiques actuelles de la description linguistique de la LSF. J'en résume ici les traits saillants. Un premier domaine d'étude relève de l'analyse discursive. Les études existantes se concentrent sur la construction de la référence dans le discours en LSF : plus précisément, la référence temporelle (Fusellier-Souza & Leix, 2003), spatiale (Schoder, 2019), ou personnelle (Garcia & Sallandre, 2014) et, plus globalement, la question de

---

<sup>141</sup> Pour plus de détails sur le contexte français de cette émergence, voir spécialement l'article de Christian Cuxac intitulé « La langue des signes : construction d'un objet scientifique » (Cuxac, 1993).

l'expression de la deixis et de l'anaphore (Garcia & Sallandre, 2020). D'autres études, plus proches de mes propres préoccupations, relèvent plutôt de l'analyse lexicologique et morphologique. Ces études se penchent sur le statut des plus petites unités de formation des signes (phonèmes ou morphèmes ?, par exemple (Cuxac, 2000)), un sujet qui peut être étudié dans un axe comparatiste entre plusieurs LS (Martinod, 2019). Au niveau de la structuration du lexique de la LSF, certains travaux se penchent sur les liens forme-sens qui se situent au niveau infra-lexical : (Sennikova & Garcia, 2018b, p. 132) formulent ainsi l'hypothèse que « le composant sublexical classiquement considéré comme unité phonologique est en fait, en LSF, porteur de sens de manière régulière et qu'il est particulièrement impliqué dans la nature des liens forme-sens qui structurent le lexique ». Un autre domaine qui commence à être exploré est celui de la prosodie en LSF (Blondel, 2000) (Catteau, 2020). D'autres travaux, d'inspiration générativiste, se penchent sur les questions syntaxiques de subordination (Hauser & Geraci, 2017). Concernant d'autres grands volets de la linguistique générale, les aspects traités sont principalement liés à la question de la définitude (Garcia & Sallandre, 2014) ou de la pertinence du concept de verbe, hérité des études des LV portant sur des langues indo-européennes (Risler, 2000) (Garcia et al., 2022) ou (Millet & Verlaine, 2019), avec des perspectives théoriques divergentes).

Un champ actuellement en pleine expansion est celui de l'étude de l'acquisition de la LSF, langue 1 et langue 2, (Bendayan & Morgenstern, 1995) (Boutet et al., 2021), une acquisition qui se fait, dans le cas des enfants sourds, de manière atypique (Bogliotti et al 2017). Corollaires à ces dernières, d'autres études commencent également à se développer concernant l'accès des Sourds à l'écrit de la LV (Beaujard & Garcia, 2020), certaines se concentrant par exemple sur les productions narratives des enfants Sourds (Caët & Blondel, 2018), mais également des études visant à doter la LSF d'une forme graphique (Bianchini, 2014). Les recherches sur la didactique de la LSF, langue 1, entamées par Elise Leroy (Leroy, 2010), qui fut Maître de Conférences au D-TIM et à CLLE de 2012 à 2020, ont ouvert un vaste champ d'étude qui reste encore à défricher, selon (Sallandre & Garcia, 2021, p. 187).

Un autre champ d'investigation, large, concerne depuis une trentaine d'années le Traitement Automatique des Langues des Signes (corpus et outils, entre autres). En France, ces recherches se concentrent en grande partie au sein de l'équipe Langue, Interaction, Parole et Signes (LIPS) du Laboratoire Interdisciplinaire des Sciences du Numérique (LISN, ex LIMSI) de l'Université Paris Saclay (ex Université d'Orsay), et ont aussi été en partie menées à l'IRIT (Université Paul Sabatier, Toulouse) sous la houlette de Patrice Dalle. Outre la question des spécificités liées à la constitution et à l'exploitation (notamment l'annotation) des corpus en Langue des Signes (Braffort, 2022) pour une

perspective sur la LSF, (Fenlon et al., 2022) pour une perspective internationale<sup>142</sup>), des études se concentrent sur la question des avatars signants ou signeurs virtuels (Segouat, 2010) (Wolfe et al., 2023), sur les systèmes de TAO pour les Langues des Signes (Kaczmarek & Filhol, 2021) ou encore de Traduction Automatique pour la Langue des Signes (on peut citer, notamment, le projet ROSETTA, qui étudiait la possibilité de traduction automatique du français écrit vers la LSF<sup>143</sup>, affichée via l'animation d'un signeur virtuel, ou encore les projets européen EASIER<sup>144</sup> ou SignON<sup>145</sup>). (Patrice Dalle & Dalle, 2013, p. 191-192) résumaient ainsi les principaux axes de recherche liés au TAL :

Un premier axe de recherche concerne la modélisation informatique de la LSF. Elle s'appuie sur les travaux des linguistes de la LSF, pour valider et pour exploiter leurs théories en en proposant une implémentation opérationnelle, et sur des analyses statistiques de *corpus* en LSF. À partir de ces modèles, deux grands axes de recherches sont développés : le premier porte sur la génération de contenus en LSF *via* le développement de signeurs virtuels ; le second s'intéresse à l'analyse de discours en LSF, donc de documents vidéo, soit pour développer des outils d'analyse de la langue à destination des linguistes ou des formateurs, soit pour développer des applications telles que la recherche de signes dans une vidéo, la navigation dans des contenus en LSF ou la traduction LSF-français.

Pour conclure ce rapide panorama, une remarque s'impose : un point commun à un très grand nombre de ces recherches sur la LSF, comme le soulèvent (Sallandre & Garcia, 2021, p. 287), réside dans le fait qu'elles « ont souvent une *application*<sup>146</sup> sociale ou éducative immédiate ». Ces mêmes auteurs insistent sur l'importance du rôle social que le chercheur a à jouer (ibid.), arguant que :

Le linguiste travaillant sur la LSF (sur une LS), langue forcément minoritaire mais aussi dans les faits, toujours minorée, ne peut selon nous s'abstraire des réalités sociolinguistiques et socio-éducatives qui caractérisent la langue qu'il étudie et ses locuteurs sourds. (Sallandre & Garcia 2021 : p. 288)

Cette visée applicative, en lien avec les besoins potentiels de ses utilisateurs, résonne avec l'ensemble de mes recherches telles que j'ai pu les décrire dans les chapitres précédents.

Les objets de recherche en cours d'analyse sont donc déjà nombreux, les projets, essentiellement en lien avec les outils, également, mais force est de constater que de très nombreux champs restent à investiguer. Un manque spécifique dans ce paysage s'est imposé à Jérémie Segouat et moi-même lorsque nous avons commencé nos recherches communes : l'absence d'une recherche (appliquée) qui

---

<sup>142</sup> Voir également la liste des publications en lien avec l'élaboration de corpus figurant sur le site de l'équipe « Sourds et Langues des Signes » (responsables : Brigitte Garcia et Marie-Anne Sallandre) du laboratoire Structures Formelles du Langage de l'Université Paris 8 : <https://www.sfl.cnrs.fr/sourds-et-langues-des-signes>. Consulté le 2.12.2023.

<sup>143</sup> <https://rosettaccess.fr/index.php/>. Consulté le 2.12.2023.

<sup>144</sup> Ce projet est un projet Horizon 2020 « qui vise à concevoir, développer et valider un système complet de traduction multilingue pour une communication sans frontières entre individus sourds et entendants, ainsi qu'une plateforme d'aide à la création de contenu en langue des signes ». <https://www.project-easier.eu/fr/>. Consulté le 2.12.23.

<sup>145</sup> <https://signon-project.eu/> Consulté le 2.12.23

<sup>146</sup> C'est moi qui souligne.

se pencherait tout à la fois sur les ressources lexicales répertoriant la LSF, surtout à l'heure du numérique, et sur les questions de lexique *spécialisé* en LSF : c'est dans cette brèche qu'avec mon collègue du D-TIM Jérémie Segouat, nous nous sommes engouffrés depuis 2022. Je synthétiserai les premiers résultats et les projets en cours dans la prochaine section. Avant cela, je souhaite toutefois apporter quelques précisions sur la perspective adoptée de manière générale dans nos recherches communes.

### 3.1.7 Point de vue adopté sur la LSF et les LS - L'Approche Sémiologique

Comme le synthétisent (Sallandre & Garcia, 2021, p. 282), malgré le fait que l'approche générativiste ait « largement dominé la linguistique des LS jusqu'au milieu des années 1990 », la France a plutôt fait figure d'exception<sup>147</sup>. Les premiers chercheurs français qui se sont penchés sur la linguistique de la LSF, à savoir Jouison et Cuxac, ont en effet adopté une posture qui allait plutôt à l'encontre des postulats générativistes, à savoir une posture « par rapport au terrain ». Ils ont fait le choix de travailler sur corpus, à savoir « des productions spontanées des sourds, filmés *in situ* », « partant du sens et sans *a priori* sur ce qui le porte » (ibid.). Cette posture théorique, désignée sous le terme d'Approche Sémiologique, donne la primauté au mécanisme d'iconicité, qu'elle considère comme le mode même de production du sens et qui le place au cœur du système linguistique des LS, et en particulier de la LSF. Cette perspective rejoint celle que j'ai adoptée dans la plupart de mes travaux, basés sur corpus et influencés notamment par la terminologie textuelle, comme j'ai pu l'exposer dans le chapitre 2. C'est également celle adoptée par Jérémie Segouat dans ses travaux existants (Segouat, 2010, p. 10).

## 3.2 Problématiques lexicographiques et terminologiques appliquées à la LSF : enjeux, premiers résultats et prospective

Je présente dans cette partie l'ensemble de mes recherches actuelles et à venir sur les questions de lexicographie et de terminologie de la LSF menées intégralement avec Jérémie Segouat. Une première partie sera consacrée aux questions lexicographiques, tandis que la deuxième se focalisera sur des questions de terminologie, depuis la création de signes spécialisés jusqu'à leur implantation, en passant par la question de leur consignation dans des ressources dédiées.

Avant d'entrer plus amplement dans l'analyse, je souhaite évoquer le contexte dans lequel sont nés ces questionnements de recherche, à visée applicative : un contexte local, qui relève à la fois de la

---

<sup>147</sup> Voir Garcia (2010) pour une analyse de la « spécificité française », notamment le chapitre III intitulé « Approfondissements épistémologiques », dans lequel elle revient, rétrospectivement, sur ses premières analyses de la manière dont « les descripteurs pionniers ont, en France, abordé et défini l'objet langue des signes, en l'occurrence la LSF » (Garcia, 2010 : 196).

pédagogie et de l'encadrement de la recherche dans une formation professionnalisante à la traduction et à l'interprétation, mais également un contexte national et international, lié tout à la fois à des questions de recherche mais également à des réalités sociolinguistiques et socio-éducatives, qui illustrent parfaitement les propos de Sallandre & Garcia concernant les visées applicatives des recherches sur la LSF que j'ai évoqués plus haut.

### 3.2.1 Contextualisation : l'émergence d'un nouvel objet de recherche

#### 3.2.1.1 *Contexte local : pédagogie*

Depuis mes débuts en 2008 dans ce qui était autrefois un IUP de Traduction & d'Interprétation (créé en 2003), j'ai dispensé des enseignements de lexicographie et de terminologie sous diverses formes, en L3 puis en M1 et M2, qui s'adressaient principalement au départ aux apprentis traducteurs (sans lien avec la LSF, donc) et qui progressivement se sont étendus à un public plus diversifié : les apprentis interprètes LSF<>FR (entendants), puis les étudiants Sourds de L3 en ce qui concerne le cours de lexicologie / lexicographie contrastive anglais <>français (cf. Annexe 3, partie III). Une demande récurrente a émergé de la part de ces publics qui étaient nouveaux pour moi : celle d'inclure dans le corpus des dictionnaires et ressources terminologiques cités et analysés des dictionnaires de la LSF et des ressources terminologiques de la LSF, ce qui constituait une difficulté pour moi qui n'avais initialement aucune connaissance ni de la LSF, ni de la culture Sourde. Pendant plusieurs années, j'ai dû me contenter de fournir quelques titres ou quelques liens (le dictionnaire Elix, principalement) qui m'avaient été suggérés par les collègues PAST ou MCF du D-TIM, mais avec la frustration de ne pouvoir ni en faire une réelle exploitation pédagogique ni de pouvoir répondre aux questions des étudiants. Depuis l'an dernier, en collaboration avec Jérémie Segouat, je propose désormais, parmi les bases de données terminologiques à analyser dans le cours de Terminologie de Master 1, deux ressources terminologiques en Langues des Signes (celle de STIM, et le BSL glossary, qui sont décrits plus bas), et le portrait de deux concepteurs de ces ressources – j'emploie volontairement le terme de concepteur et non celui de terminologue, pour des raisons que j'expliquerai plus bas.

#### 3.2.1.2 *Contexte local : encadrement de la recherche*

En 2018, alors que la LSF faisait encore partie des langues offertes parmi d'autres au sein du parcours TIM (Traduction, Interprétation, Médiation Linguistique) du Master mention LEA du D-TIM, j'avais été conviée par ma collègue Elise Leroy à être jurée pour la soutenance de Master 2 d'une étudiante ayant axé son mémoire de recherche sur la question de la terminologie médicale en LSF<sup>148</sup> et des ressources associées et utilisées par les interprètes en LSF (Alemany, 2018). Ce premier mémoire

---

<sup>148</sup> Le cours de Master 2 de Terminologie que je dispense est axé sur le domaine médical les années où aucune opportunité de projet professionnalisant avec donneur d'ouvrage n'a été possible.

avait suscité mon intérêt, mais je n'avais pas été associée à la direction de recherche. Dans le cadre de la nouvelle offre de formation en Master mention Traduction et Interprétation du D-TIM, qui a vu s'ouvrir un parcours maintenant spécifiquement lié à la traduction et à l'interprétation depuis et vers la LSF (le parcours LS-TIM<sup>149</sup>), il a été établi que les enseignants du parcours TIM sont systématiquement associés à ceux du parcours LS-TIM dans la direction des mémoires de recherche lorsque ceux-ci portent sur des domaines d'expertise similaires dans les langues vocales. Dans ce contexte, et dans le contexte parallèle du recrutement de Jérémie Segouat en tant que MCF au D-TIM et au laboratoire CLLE, j'ai co-dirigé avec lui un mémoire de M2 portant sur l'analyse de l'implantation terminologique en LSF (Ranvier, 2022), lequel a été le point de départ de travaux communs de plus ample envergure, que nous avons présentés au colloque LSP à Lisbonne en 2022 [[C-COM-20] Segouat, Josselin-Leray & Ranvier (2022)] et que nous sommes en train d'étoffer en vue d'une publication dans la revue *FachSprache* [[ACL-17] Segouat & Josselin-Leray]. Pour l'année universitaire 2023-2024, deux mémoires de M2 sont en cours de rédaction sous notre codirection : un mémoire portant sur la motivation des signes spécialisés via l'observation d'ateliers de création lexicale (Armel Le Mauff), et un mémoire sur l'utilisation des ressources terminologiques en LSF par les interprètes LSF<>FR (Emma Bancillon), que j'évoquerai plus en détail plus bas.

### 3.2.1.3 Contexte national

Au niveau national, le nombre d'événements en lien avec la question de la terminologie en LSF est en plein essor. Je peux signaler ici, par exemple, la tenue les 20 et 21 mai 2022 à Toulouse de la Journée d'études « Sign' Maths », centrée sur la question de la terminologie des mathématiques en LSF, qui avait les objectifs suivants <sup>150</sup>: (1) Organiser un dialogue entre les disciplines (maths, linguistique, traduction) autour de l'expression des concepts mathématiques en LSF, (2) Partager des pratiques

---

<sup>149</sup> Depuis 2021, le parcours LS-TIM possède trois options : une option « interprétation » LSF<>FR ouverte aux étudiants entendants et qui possède la spécificité d'être la seule formation en France qui inclut l'anglais comme langue obligatoire en sus du français et de la LSF, dans le but de former des étudiants qui puissent interpréter de l'anglais vers la LSF, et inversement (dans une moindre mesure), ce qui correspond à un réel besoin du marché français ; une option « traduction » qui forme des traducteurs Sourds, et une option « médiation » qui forme des médiateurs et intermédiaires Sourds, c'est-à-dire des professionnels Sourds qui « reformulent la LSF de l'interprète pour l'adapter au niveau de connaissances et de compréhension culturelle ou intellectuelle des personnes sourdes qui en ont besoin ; pour donner un « accent » sourd à la langue (Nanna Gassa Gongga, 2021, p. 104-105). Depuis 2022, je participe aux jurys de soutenance des étudiants de Master 2 dans les trois options. Les derniers mémoires de recherche soutenus et que j'ai co-évalués portent sur (1) le respect par les intermédiaires des principes de neutralité de la déontologie dans leur pratique professionnelle, en vue de l'établissement d'un code de déontologie des (inter)médiateurs (Léa Bourdeau, 2023), (2) les outils de mémorisation des traducteurs Sourds (Elodie Cervantes, 2023 ; mémoire en LS-Vidéo) et, (3) les caractéristiques du co-pilotage entre l'intermédiaire-et l'interprète en LSF dans la situation d'intermédiation (Juliette Boyer, 2023).

<sup>150</sup> Informations tirées du programme de ces Journées d'étude, qui est disponible ici : [https://indico.math.cnrs.fr/event/7155/timetable/?view=standard\\_inline\\_minutes](https://indico.math.cnrs.fr/event/7155/timetable/?view=standard_inline_minutes). Consulté le 02.12.2023.

pédagogiques sur l'enseignement des mathématiques en LSF, (3) Avancer dans la compréhension des besoins des élèves et étudiants sourds, (4) S'informer sur les nouvelles technologies adaptées : annotations automatiques de vidéos en LSF, liens hypersignes<sup>151</sup> etc. Se développent également depuis 2017 des ateliers de création lexicale en LSF pour les domaines spécialisés, en lien avec des besoins réels liées notamment à l'enseignement, que ce soit pour les sciences dites « dures », autrement appelées STEM par emprunt au sigle anglo-saxon (Science, Technology, Engineering, Mathematics), mais également dans le domaine des SHS, notamment sous l'impulsion d'une association nommée STIM Sourd France, qui a pour objectifs de « développer la culture scientifique en LSF, rassembler et diffuser du signaire<sup>152</sup> technique et scientifique et animer un réseau autour de ces thématiques »<sup>153</sup>. Je reviendrai plus en détail sur ces ateliers dans la section consacrée à la question de la terminologie en LS(F).

#### 3.2.1.4 Contexte international : "2023, Global Year of STEM Sign Language Lexicons"<sup>154</sup>

L'intérêt croissant porté à la question de la terminologie en langue des signes s'étend en réalité bien au-delà du contexte français (c'est d'ailleurs dans le cadre d'un rassemblement européen qu'est née l'idée de l'association STIM), et ce n'est aucunement un hasard si l'année 2023 a été déclarée « Global Year of STEM Sign Language Lexicons » par l'Université Gallaudet, à Washington aux Etats-Unis. Cette université, fondée en 1864 par le Français Laurent Clerc et l'Américain Thomas Hopkins Gallaudet, possède la particularité d'avoir été la première université au monde à accueillir des Sourds et à dispenser des enseignements intégralement en langue des signes, en l'occurrence en ASL (Millet et al., 2023, p. 21), notamment dans le domaine des STEM. En novembre 2022, l'Université Gallaudet,

---

<sup>151</sup> « Les hypersignes (...) sont des documents structurés combinant des vidéos en LSF, leur traduction en français et des images, dans lesquels on peut naviguer de façon non linéaire en suivant des liens, grâce à un lecteur spécifique (il faut en effet intégrer des procédés originaux pour matérialiser des liens dans une vidéo et pour en indiquer le sens). Ils reproduisent exactement, pour la vidéo LSF, le concept d'hypertexte pour les documents écrits en français. Le français est toujours présent, mais il n'est plus le passage obligé pour accéder au contenu. » (Patrice Dalle, 2015).

<sup>152</sup> Le terme *signaire*, élaboré en référence à *vocabulaire*, car la racine *vox* renvoie à la voix des LV, à laquelle a été substituée *signe*, est largement répandu dans la communauté Sourde et dans la littérature liée à la LSF, en étant toutefois rarement défini. D'après (Mascret & Moreau, 2010), il désignerait « l'ensemble des signes des langues des signes, comme il existe l'ensemble des mots d'une langue donnée ». Tout comme *vocabulaire* peut renvoyer à l'ensemble du lexique d'une langue ou à un objet concret le répertoriant, le terme *signaire* renvoie très souvent à des ouvrages ou sites web répertoriant des signes. La forme que peuvent prendre les signaires varie : il s'agit parfois uniquement d'une liste de signes, parfois d'un glossaire, parfois d'un dictionnaire bilingue français-LSF, parfois d'un dictionnaire unilingue, comme sur le site de la Cité des Sciences, où figure la définition suivante « Un signaire est une liste de signes en image ou en vidéo. Ce signaire est enrichi petit à petit. » <https://www.cite-sciences.fr/fr/ma-cite-accessible/sourds-et-malentendants/ressources/signaire-lsf/>. Consulté le 07.12.2023.

<sup>153</sup> <https://www.stimsourdfrance.org/>. Consulté le 02.12.2023

<sup>154</sup> <https://gallaudet.edu/science-technology-accessibility-mathematics-public-health/2023-global-year-of-stem-sign-language-lexicons>. Consulté le 02.12.2023.

sous l’impulsion de Caroline Solomon, spécialiste Sourde de biologie (océanographie), directrice de la School of Science, Technology, Accessibility, Mathematics, and Public Health; Dr. Alicia Wooten, assistant professor en Biologie; et Christopher Hayes, assistant professor en mathématiques, a lancé une série d’événements scientifiques<sup>155</sup> (conférences, ateliers....) autour de la question de la terminologie des STEM dans diverses langues des signes, débouchant, entre autres, sur un sommet prévu à Washington en mars 2024 et sur la production d’un livre blanc axé sur l’avenir des signaires STEM et leur impact sur l’enseignement dans les matières scientifiques et les carrières liées aux STEM. C’est dans ce cadre qu’en novembre 2022, alors que nous étions en train de poursuivre nos recherches présentées à la conférence à Lisbonne – pour lesquelles nous avons pris contact notamment avec Audrey Cameron, conceptrice principale d’une ressource terminologique STEM en langue des signes britannique, le BSL Glossary<sup>156</sup> – nous avons reçu une invitation à participer au premier événement de cette série, intitulé « « A Showcase of STEM Sign Language Lexicon From Around the World” for founders and leaders of different STEM lexicon projects worldwide”, auquel participaient quasi-exclusivement des concepteurs de ressources dans différentes LS, mais auquel étaient aussi conviés des linguistes (spécialistes de langues des signes, mais non de terminologie, dont j’étais l’unique représentante). Nous y avons présenté un premier état de lieux des ressources STEM pour la LSF en France [[C-INV-2] Segouat & Josselin-Leray (2023)], que je synthétiserai plus bas, et nous envisageons d’y présenter l’avancement de nos recherches dans une communication (soumise) intitulée « Variation, validation & dissemination of STEM signs found in LSF resources » en mars 2024 [[C-COM-26] Segouat & Josselin-Leray (2024)], tout en encadrant le travail de jeune chercheuse d’Emma Bancillon (M2), qui a également soumis une proposition de communication pour ce sommet.

Après cette contextualisation nécessaire, j’expose dans les sections qui suivent l’état des lieux de nos recherches, en en soulignant les enjeux et les perspectives ou prolongements envisagés à l’heure actuelle. Pour le but de l’exercice, il semble judicieux de distinguer les questions lexicographiques (des questions terminologiques ; toutefois, la frontière entre ces deux disciplines, du moins telle qu’elle se

---

<sup>155</sup> Voici la liste des événements passés et prévus au-delà de l’événement de lancement : **March 3, 2023**: The World of STEM Sign Language Lexicons – AAAS Annual Meeting, Washington, DC USA; **July 11-15, 2023**: Global Year of Science, Technology, Engineering and Mathematics (STEM) Sign Lexicons – World Federation of the Deaf Congress, Jeju, South Korea; **September 5, 2023**: An International Look at Science, Technology, Engineering and Mathematics (STEM) Sign Lexicons – Deaf Academics Conference, Vienna Austria. ; **November 17-18, 2023**: Symposium on STEM Sign Lexicons for Teachers and Educational Interpreters – National Technical Institute for the Deaf/Rochester Institute of Technology, Rochester, New York. ; **March 2-5, 2024**: STEM Sign Language Lexicon Summit – Gallaudet University, Washington, DC.; **August 28-September 1, 2024**: 3rd Deaf STEM European Conference: Development of the Deaf STEM due to Modern Technologies. Olsztyn, Poland.

<sup>156</sup> <https://www.ssc.education.ed.ac.uk/BSL/>. Consulté le 02.12.2023.



pose dans les ressources, est encore moins évidente pour les LS qu'elle ne l'est pour les LV, comme je le montrerai par la suite.

### 3.2.2 Lexicographie (numérique) de la LSF : un (premier) état des lieux

Cette section s'appuie principalement sur le travail effectué dans le cadre de la communication que nous avons présentée au colloque « Dictionnaires numériques dans l'espace francophone » à l'Université de Corte les 1<sup>er</sup> et 2 juin 2023 [[C-COM-23] Josselin-Leray & Segouat (2023)] et sur l'article en cours de préparation pour les actes du colloque, à paraître en 2024 [[C-ACTI-9] Josselin-Leray & Segouat 2024]. Il s'agit d'un travail exploratoire destiné à être affiné dans les prochains mois.

#### 3.2.2.1 *Préambule : le manque d'études métalexigraphiques sur la LSF, en particulier sur la lexicographie électronique de la LSF*

Lors de ces dix dernières années sont apparues de nouvelles ressources disponibles en ligne pour diverses LS ((R. L. McKee & McKee, 2013), (Brosens et al., 2021, p. 51). On note toutefois qu'alors qu'il existe une littérature récente assez conséquente sur les dictionnaires électroniques de diverses LS (LS flamande : (Brosens et al., 2021), LS néo-zélandaise : (R. L. McKee & McKee, 2013), LS danoise : (Kristoffersen et al., 2012) ...), aucune étude métalexigraphique, à notre connaissance, ne s'est penchée de manière systématique sur la lexicographie électronique de la LSF. Une seule étude, la thèse de doctorat de Cédric Moreau (Moreau, 2012), a fait un recensement en 2012 des « 105 sites internet à travers le monde qui présentent un lexique en langue des signes » (Moreau, 2012, p. 20), parmi lesquels figurent des « dictionnaires » de LSF, mais la perspective adoptée dans son travail n'est pas à strictement parler métalexigraphique <sup>157</sup>. Moreau fait toutefois ce constat dès le début de son analyse :

Parmi les 105 sites étudiés, un grand nombre emploie l'appellation « dictionnaire », or seulement 17 d'entre eux proposent des définitions écrites. Les outils à disposition sont donc pour la grande majorité des lexiques et non des dictionnaires. Parmi ces 17, seulement 7 donnent des définitions en langue des signes. La quantité de dictionnaires en langue des signes est donc extrêmement faible. De plus le nombre de définitions ne dépasse pas 5000, nous sommes bien loin des 135 000 proposées par le dictionnaire Larousse en ligne. Enfin parmi ces 7 sites, uniquement 2 proposent un accès aux contenus via les paramètres linguistiques de la LSF.

Dans cette citation se trouvent résumées un certain nombre de problématiques liées à la lexicographie de la LSF : nombre limité des ressources, aspect protéiforme de l'objet dictionnaire

---

<sup>157</sup> La thèse de Cédric Moreau visait essentiellement à répondre à la question suivante : comment permettre aux locuteurs de diverses Langues des Signes, dont la LSF, de pouvoir accéder aux « structures de transfert » (qui font intervenir des éléments linguistiques infra-lexicaux, n'appartenant pas au lexique), qui n'apparaissent pas dans les dictionnaires de langue de signes, à travers un outil adapté qui offrirait cette opportunité (Moreau, 2012, p. 16-17). L'objectif final était d'offrir des perspectives pour la constitution d'un lexique/dictionnaire à entrée directe en langue des signes.

(qui renvoie à la discussion sur la notion de signaire évoquée dans la note de bas de page 152) avec une très grande variabilité en termes de macrostructure (taille et portée de la nomenclature) ou de microstructure (types d'information consignée, présence minimale d'une définition...), mode d'accès à l'information (via le français ou la LSF – avec les difficultés que cette dernière implique d'un point de vue technique).

Au vu des nouvelles possibilités offertes par le numérique dans la conception, la création, la diffusion, l'utilisation des ressources répertoriant le lexique en LSF, nos travaux visent à actualiser, en le complétant, le recensement méthodique des dictionnaires de LSF effectué par Bonnal-Vergès en 2006 (Bonnal-Vergès, 2006) et complété par (Bonnal-Vergès, 2012a). De manière générale, les travaux de Bonnal-Vergès se penchent en effet uniquement sur les dictionnaires papier, et adoptent une perspective diachronique, retraçant l'histoire de la lexicographie de la LSF, en se focalisant sur les dictionnaires des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : les premiers dictionnaires dits « des Sourds et Muets » (dictionnaire de l'abbé Jean Ferrand (1784)<sup>158</sup> ou encore celui de l'abbé de l'Épée (1787) par exemple (De l'épée, 1787)). Parmi les 13 dictionnaires de LSF du XX<sup>e</sup> siècle analysés par (Bonnal-Vergès, 2006), les derniers sont les dictionnaires papier d'IVT (1983-1990 et 1997-1998) – qui constituent une référence, comme le sous-entendent (Sennikova & Garcia, 2018a, p. 142)<sup>159</sup>. Ses études de 2006 et 2012 amorcent toutefois la transition vers l'ère numérique puisqu'elle mentionne également l'unique dictionnaire de LSF sur CD-ROM, le Fournier (2000), que nous avons décidé d'inclure dans notre corpus, et qu'elle avait choisi d'analyser « pour ses qualités particulières et pour les perspectives qu'[il] offre, en vue d'une nouvelle dictionnaire » (Bonnal-Vergès, 2006, p. 166).

---

<sup>158</sup> Le dictionnaire de Ferrand est probablement l'un des tout premiers dictionnaires de Langue des Signes en général, d'après (Kristoffersen et al., 2012, p. 294). (Fischer, 2014, p. 199) affirme également qu'on « considère le dictionnaire de l'abbé Charles Michel de l'Épée (1712-1789) comme le plus ancien dictionnaire de signes pour sourds. Bonnal-Vergès (2014 : 242) explique toutefois qu'on « peut discuter le fait que ces dictionnaires soient les premiers dictionnaires de langue des signes en France, puisqu'existaient depuis le XI<sup>e</sup> siècle des listes de signes monastiques utilisées par les Cisterciens » (la plus longue ne comprenant que 365 signes).

<sup>159</sup> Ces autrices mentionnent que le *Dictionnaire bilingue de la LSF* (Girod, 1997), c'est-à-dire le dictionnaire IVT, constitue le corpus lexicographique le plus substantiel existant pour la LSF dans un format papier, recensant environ 4500 signes lexicaux. A propos d'IVT (International Visual Theater), (Bonnal-Vergès, 2012a, p. 280) indique : « Troupe de théâtre fondée en 1977 par des sourds et des entendants américains et français, IVT a été la première association à organiser des cours de LSF pensés selon une didactique de type FLE, à une vaste échelle, avec des professeurs sourds. La création de leur dictionnaire de LSF, conçu également dans une collaboration entre sourds et entendants sur une longue période, est aussi pionnière : leur dictionnaire, qui a déjà connu trois éditions et des dictionnaires spécialisés annexes, fait autorité ».

Avant toutefois de livrer un premier état des lieux des dictionnaires numériques de LSF, il convient d'énoncer quelques particularités de la LSF et leur impact sur la lexicographie.

### 3.2.2.2 *Particularités de la LSF et impact sur la lexicographie*

J'expose ici brièvement les enjeux sous-jacents à l'élaboration de ressources lexicographiques en LSF, puis les défis, de taille, auxquels sont confrontés les concepteurs de telles ressources, avant d'établir quel impact cela a sur le paysage lexicographique actuel.

#### 3.2.2.2.1 *Enjeux liés à la constitution de ressources lexicographiques en LSF*

La constitution de ressources lexicographiques en LSF doit être envisagée au regard de différents enjeux, qui sont au moins au nombre de trois. Premièrement, du fait qu'il s'agisse d'une langue minoritaire à l'histoire douloureuse (Encrevé, 2008) (Cantin & Encrevé, 2022), la compilation d'une ressource lexicographique en LSF répond avant tout à une volonté de reconnaissance de cette langue par la communauté non signante. Depuis sa reconnaissance officielle en tant que langue à part entière permettant de dispenser des enseignements, inscrite dans la loi d'accessibilité de 2005<sup>160</sup>, la LSF fait partie des « langues de France », au même titre que les langues régionales, comme l'occitan, le corse, le breton... A la différence de ces dernières, toutefois, la LSF n'est pas une langue dite régionale. En effet, c'est une « **langue minoritaire sans territoire géographique** : les personnes sourdes pratiquant la LSF se regroupent de manière volontaire au moyen d'actions **communautaires, associatives et éducatives**<sup>161</sup> présentes sur tout le territoire » (Boutora & Fusellier-Souza, 2009). Comme toute langue minoritaire, elle se situe en revanche toujours par rapport à une forme écrite et parlée du français, langue dominante. Les autres langues des signes, qui sont typiquement utilisées par une communauté minoritaire au sein d'une plus large communauté qui possède une langue écrite et orale, sont dans le même cas (BSL par rapport à l'anglais britannique par exemple (Kristoffersen et al., 2012, p. 294).

Deuxièmement, un dictionnaire de LSF veut également répondre à un besoin de transmission dans un cadre pédagogique. Suite au « Réveil Sourd » dans les années 70<sup>162</sup>, et au développement de l'enseignement de la LSF, des besoins en termes de matériel pédagogique ont émergé : c'est dans ce

---

<sup>160</sup> <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT00000809647/>. Consulté le 02.12.23.

<sup>161</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>162</sup> On appelle Réveil Sourd un mouvement social et culturel « pour la réhabilitation de la LSF [qui] émerge dans les années 1970-1980 à travers une double dialectique modifiant les conditions d'existence des sourds [qui] ont pris publiquement la parole en réinvestissant leur langue séculièrement interdite. Ce mouvement a enclenché le renversement du stigmate de la déficience auditive à l'expression d'une « culture sourde ». La revendication pour le bilinguisme synthétise la portée de ce mouvement. » (Kerbourc'h, 2006).

cadre qu'est né, notamment le dictionnaire IVT évoqué plus haut (Moody et al., 1998, p. 36-37) ; les besoins pédagogiques sont toujours présents, et continuent à aller croissant<sup>163</sup>.

Enfin, corollaire à ce dernier besoin, la compilation d'une ressource lexicographique répond, de manière générale, à un besoin de standardisation dans le cadre de l'apprentissage, qu'il convient toutefois de nuancer dans le cadre de la LSF (comme je le discuterai également plus bas dans le cadre des ressources terminologiques). En effet, la constitution de ressources lexicographiques en LSF vise actuellement plus à *rassembler* des données existantes qu'à tenter de les *uniformiser* ou de les *standardiser* : la variation, comme je l'explique plus bas, est un phénomène caractéristique de la LSF (ce qui transparaît dans les ressources : le dictionnaire Elix propose par exemple plusieurs signes [MAMAN]). Ceci n'est toutefois pas considéré comme un problème par la communauté Sourde française, mais plutôt par d'autres catégories de locuteurs de la LSF (comme les interprètes) et ce constat vaut pour d'autres LS, comme l'écrivain (Napier et al., 2015, p. 280) :

Deaf people find their signed languages and variation unproblematic, while hearing teachers of deaf children, second language learners, and interpreters are the ones who have difficulties (Eichmann, 2009; McKee, Major, & McKee, 2008; Schermer, 2012).

#### 3.2.2.2.2 Les défis d'une consignation lexicographique

Un certain nombre de défis (dont certains s'appliquent en réalité à toutes les Langues de Signes) viennent par ailleurs complexifier la possibilité de constitution de ressources lexicographiques en LSF. (Zwitserlood, 2010, p. 444) font en effet le constat suivant :

The life of a lexicographer is not an easy one. I dare say that the life of sign language lexicographers is even more difficult: they have to cope with a number of additional challenges to the ones that all lexicographers face.

Nous avons pu dénombrer cinq de ces défis :

- (1) Mise par écrit d'un signe qui est en trois dimensions

La tri-dimensionnalité de la LSF, qui s'inscrit fondamentalement dans l'espace puisqu'elle est produite par « de nombreux articulateurs corporels, les mains et les bras bien sûr, mais aussi le visage, les épaules, la tête, le regard et plusieurs composantes faciales, qui peuvent être activés plus ou moins *simultanément* et perçus (*sic*) par les yeux » (Braffort 2022) rend difficile sa mise par écrit. Ceci constitue un défi majeur en lexicographie pour toutes les LS, comme le constatent (Kristoffersen et al., 2012, p. 295). Étant une langue visuo-gestuelle, la LSF, comme toutes les autres LS, ne dispose en effet pas de véritable forme écrite, même s'il existe divers systèmes de notation (Dalle & Dalle, 2013,

---

<sup>163</sup> En appui de cette affirmation, je peux citer, par exemple, le projet actuel de création d'un master MEEF mention 1e degré avec perfectionnement en LSF et pédagogie pour les jeunes sourds, pour lesquels l'INSPE de Toulouse serait pilote. Le D-TIM est étroitement associé à ce projet, qui vise à former de futurs professeurs des écoles entendants ayant déjà un niveau minimal en LSF (niveau B1 ou B2 pour un objectif de fin de master à B2 / C1) qui exerceraient auprès d'élèves scolarisés en PEJS (Pôle d'Enseignement pour les Jeunes Sourds) ou en regroupement) ayant fait le choix d'un parcours bilingue langue des signes / français écrit.

p. 192), dont aucun, toutefois, n'est véritablement satisfaisant, comme l'indiquent (Cuxac & Antinoro Pizzuto, 2010, paragr. 46), « surtout pour ce qui concerne la transcription de séquences entières de signes, et en particulier lorsqu'il s'agit de structures linguistiques complexes, fortement iconiques et multilinéaires, qui n'ont pas d'équivalents dans les LV »<sup>164</sup>. L'avènement du numérique a permis l'utilisation de vidéos, qui est le moyen auquel les dictionnaires électroniques en LS ont désormais massivement recours, comme notre analyse le montrera plus bas. La vidéo permet en effet de montrer la production de signes d'une manière naturelle et précise, et elle peut être appréhendée directement par l'utilisateur, qui n'a pas besoin d'avoir des connaissances poussées, par exemple, sur les différents paramètres<sup>165</sup> des signes (Kristoffersen et al., 2012, p. 296). Les nouvelles technologies présentent en effet des avantages majeurs pour les LS (Vanbrugghe et al., 2010) (R. L. McKee & McKee, 2013). Elles permettent tout d'abord de passer du signe dessiné sur papier, parfois accompagné de descriptions rédigées sur la manière de l'exécuter, tel qu'on peut le trouver dans les dictionnaires de LSF – la Figure 24 montre ainsi comment le signe [ENSEIGNER] est représenté dans divers dictionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle –, à de la vidéo – la Figure 25 est une capture d'écran de la vidéo qui présente le signe [ENSEIGNER] dans le dictionnaire en ligne Elix.

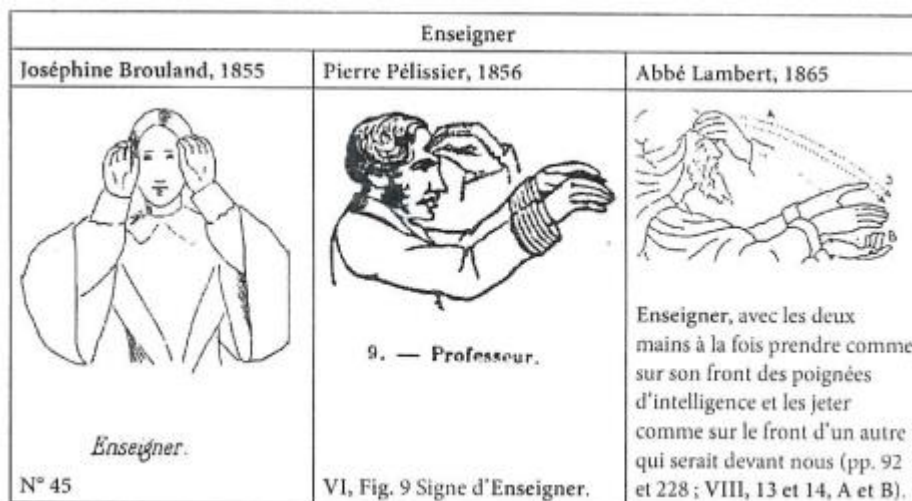


Figure 24 : Divers moyens de représenter graphiquement le signe [ENSEIGNER] (Bonnal-Vergès, 2014, p. 255).

<sup>164</sup> Pour une présentation détaillée des différents systèmes de notation utilisés dans les *dictionnaires* de LSF du XIX<sup>e</sup>, voir l'analyse exhaustive de (Bonnal-Vergès, 2012b, p. 272-279). Hors lexicographie, d'autres systèmes de notation existent, et ont été expérimentés par le passé comme ceux de l'Américain Stokoe, le système allemand HamNoSys, et le système SignWriting. Voir à ce sujet (Kristoffersen et al., 2012, p. 296-298).

<sup>165</sup> Nous renvoyons le lecteur à la définition de *paramètre* au début de ce chapitre.

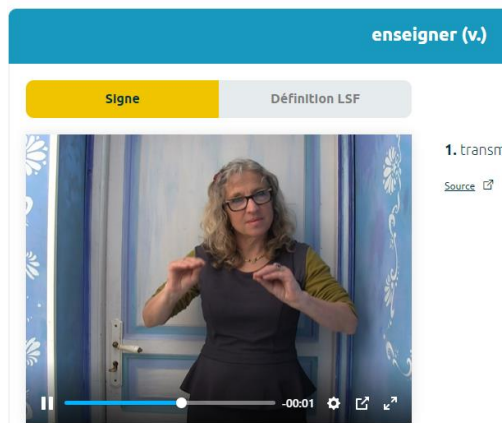


Figure 25 : Copie d'écran d'un extrait de vidéo pour le signe [ENSEIGNER] sur Elix

Un des avantages principaux de la vidéo est de permettre le passage du statique au dynamique (R. L. McKee & McKee, 2013), la dynamique étant auparavant représentée par divers moyens comme l'utilisation de flèches ou de dessins ou photographies superposés. Les nouvelles technologies permettent aussi une meilleure prise en compte de la tridimensionnalité, et permettent tout à la fois de capturer les LS et de stocker des vidéos parfois extrêmement volumineuses. Elles rendent aussi possibles, dans certains cas, des méthodes de recherche du signe au mot (comme nous le verrons plus bas) et des méthodes de recherche comme celles des hypersignes, que nous avons évoquée plus haut.

- (2) Faible standardisation

La LSF est une langue caractérisée par une grande variation, en particulier topolectale<sup>166</sup> (avec, notamment, une forte différenciation Paris / « province »), qui s'explique principalement par des raisons historiques, abondamment documentées notamment par Yves Delaporte (Delaporte, 2005), mais également par le fait que « les conditions exceptionnelles d'apprentissage et de transmission [de la LSF] sont la norme, au moins pour la partie la plus importante des signeurs » (Cuxac & Antinoro Pizzuto, 2010). (Millet et al., 2023, p. 108) affirment ainsi que les variantes régionales en LSF sont « assez nombreuses ». Selon eux, cela s'explique « par le fait que la LSF ayant été interdite pendant plus de cent ans, elle s'est dialectalisée (...). [D]ans les instituts accueillant les jeunes sourds, des signes se sont créés indépendamment ». Il existe ainsi, par exemple, plusieurs signes [MAMAN] ou [MÉDECIN], ou bien encore plusieurs signes pour renvoyer aux différents jours de la semaine. Cette absence de standardisation vaut aussi pour d'autres LS, par exemple la Langue des Signes Danoise (Kristoffersen et al., 2012, p. 294).

La LSF est par ailleurs également marquée par une forte polysémie (Losson, 2000, p. 19).

---

<sup>166</sup> La variation diachronique est également très présente. Je renvoie le lecteur aux travaux de Delaporte sur ce point. On note aussi une très forte variation diachronique dans d'autres LS : par exemple en ASL, en Langue des Signes Australienne (Auslan) ou encore en NZSL comme cela a été documenté par (McKee & McKee, 2011).

- (3) Problèmes du type de vedettes

En lexicographie, le lemme est la forme sous laquelle les unités lexicales sont classées et décrites dans un dictionnaire. Dans les LV, il s'agit typiquement de la forme canonique d'une unité lexicale (considérée par convention comme la forme non fléchie d'un nom, d'un adjectif, d'un verbe, etc.), laquelle est nécessairement présentée en version *écrite*. Pour les dictionnaires de LS, la question de la « voie d'entrée » dans le dictionnaire est particulièrement épineuse, du fait de l'absence de forme écrite de ces langues, ce qui a également un impact sur le classement, qui est habituellement alphabétique dans les dictionnaires de LV, voire thématique (classement qui repose également sur de l'écrit).

Traditionnellement, l'approche dans les dictionnaires de LS se fait par le biais de la LV majoritaire correspondante qui, elle, dispose d'une forme écrite. La sélection des vedettes qui constituent la nomenclature des dictionnaires de LS s'est donc habituellement basée sur des listes de mots tirés des LV ou sur des listes thématiques (nourriture, couleur, sport, etc.), elles-mêmes reposant sur une forme écrite de la LV correspondante (Zwitserslood et al., 2022, p. 231). Cela a un impact sur la nature même des dictionnaires, qui sont très majoritairement bilingues, mais également mono-directionnels (LV>LS), et non bi-directionnels, à l'inverse de la majorité des dictionnaires bilingues des LV, comme l'explique (Fischer, 2014, p. 214) : « D'abord, c'est une lexicographie strictement monolingue sur une base bilingue. Il est commun, pour les langues minoritaires, de se voir représentées lexicographiquement dans une seule direction, allant du lemme en langue majoritaire à sa traduction en langue minoritaire ». Toutefois, poursuit-il pour les LS, le problème se trouve encore « aggravé » (Fischer, 2014, p. 214), car l'équivalent appartenant à la langue minoritaire ne peut être exprimé dans ladite langue minoritaire : dans tous les dictionnaires papier, du XVIII<sup>e</sup> jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, l'équivalent en LS ne peut en effet être fourni en LS (du fait de sa tridimensionnalité), et se trouve réduit à une forme qui emprunte soit le canal visuel en 2D (dessin, photographie), soit le canal écrit de la LV correspondante (par le biais d'une description de l'exécution du signe, principalement). C'est ce que résumant (Sennikova & Garcia, 2018a, p. 133) en ces termes :

Une difficulté particulière pour qui veut s'atteler à décrire pour lui-même le lexique d'une LS tient au fait que, n'ayant pas de forme écrite instituée, ces langues ont été appréhendées pendant plus de deux siècles par la médiation de la forme écrite de la LV environnante.

Pour (Fischer, 2014, p. 214) , cela va jusqu'à changer le statut même du lemme lexicographique :

Le lemme est d'habitude fourni graphiquement en langue majoritaire, mais son « équivalent » aussi. Du coup, le lemme change de statut : il n'est plus simplement un lemme qui cherche son équivalent – il est aussi contenu sémantique, ou traduction, du signe qui va suivre. Le signe qui suit le lemme, de son côté, est représenté en cette même langue majoritaire, et il apparaît dans la seule description de son exécution – d'où l'extrême pauvreté microstructurelle de ces dictionnaires de signes.

Si l'on tente d'entrer dans le dictionnaire en utilisant le signe comme point d'entrée (et non le mot français), les solutions envisagées jusqu'à présent reposent uniquement, à notre connaissance, sur l'utilisation des paramètres, lesquels sont souvent réduits à la configuration manuelle (dont la liste des possibilités va au-delà de la soixantaine (Vanbrugghe et al., 2010). Un défaut majeur de cette approche réside dans son imprécision, puisqu'on considère qu'il faut huit paramètres pour décrire un signe. C'est ce que notent (Vanbrugghe et al., 2010) : « Cette approche est d'autant plus inefficace qu'un signe ne se limite pas à une seule configuration mais à un ensemble de paramètres (configuration, orientation, emplacement dans l'espace, mouvement, expression faciale, ...). Cette approche présuppose par ailleurs que l'utilisateur possède une certaine maîtrise des paramètres, qu'il doit pouvoir reconnaître ce qui n'est pas nécessairement le cas de tous les locuteurs de LSF. Enfin, ces paramètres ne sont par ailleurs que la formalisation linguistique d'un phénomène qui, lui, n'est pas si facilement catégorisable : en discours, les paramètres sont rarement des unités discrètes : par exemple, à quel moment passe-t-on de la lettre U à la lettre V en dactylographie ? à quel moment passe-t-on de la configuration manuelle « bec de canard ouvert » à celle de « bec de canard fermé » ? Le recours au numérique ouvre désormais d'autres possibilités comme la captation vidéo d'un signe exécuté face à une caméra, signe qui est ensuite reconnu par la machine, laquelle a travaillé à partir de corpus, comme je l'évoquerai plus bas.

- (4) Non correspondance systématique signe <-> mot et problèmes d'équivalence

Un défi supplémentaire intrinsèquement lié à celui de la lemmatisation tient à la nature même du lexique en LSF, dont la définition est encore plus complexe que celle des LV, comme je l'ai déjà évoqué dans le chapitre 2). Comme le notent (Vanbrugghe et al., 2010), la plupart des « ressources lexicographiques » (quel qu'en soit le nom) « présuppose[nt] une équivalence conceptuelle stricte entre un mot et un signe lexical, ce qui n'est pas toujours le cas. ». L'influence du contexte est considérable : un mot français peut être traduit par divers signes en LSF. Ainsi le mot *tomber* ne pourra se réaliser en LSF qu'en contexte en ajoutant d'autres signes précisant ce contexte, par exemple suivant qu'une personne tombe de cheval, tombe dans un escalier, rencontre un ami (*tomber sur quelqu'un*), est prise au piège, (*tomber dans le piège*) etc. Mais un mot peut aussi être développé en plusieurs signes, par exemple le mot *percolateur* qui se réalisera en LSF en indiquant une forme cylindrique, dans laquelle est versé du café en grains, et qui produit du café moulu.

(Sennikova & Garcia, 2018a, p. 132) développent comme suit le problème soulevé par (Vanbrugghe et al., 2010) :

Ce qui est communément présenté comme des « dictionnaires » de la LSF a en effet systématiquement, depuis le tout premier d'entre eux (Ferrand, 1784), pris la forme de répertoires de mots écrits du français mis en regard de telle ou telle unité de la LS dont le sens semblait leur correspondre au mieux. En d'autres termes, ces outils qui sont désignés du terme de « dictionnaires » de telle LS sont en réalité pour l'essentiel des répertoires



bilingues LV-LS, dans lesquels **ne sont retenues de la LS que celles de ses unités qui se trouvent avoir un sens assez proche de celui de mots écrits de la LV médiatrice**. Ce **principe de mise en correspondance unilatérale mot-signe**<sup>167</sup> a eu pour conséquence de fausser durablement la représentation commune de la nature et de la structure du lexique des LS, appréhendé au filtre de celui de la LV environnante.

Un problème majeur réside en effet dans le fait que « le lexique [de la LSF] ne se résume pas à la somme de ses « signes », c'est-à-dire à l'ensemble de ces unités qui, sur la base d'une comparaison avec les mots des langues vocales (LV), sont traditionnellement considérées comme les unités lexicales de la LSF et sont à ce titre retenues comme entrées dans les dictionnaires existants. » (Sennikova & Garcia, 2018a, p. 132)(ibid.). Même si, comme le reconnaissent ces mêmes autrices, « la question des contours du lexique et de ce qui doit constituer les entrées de dictionnaire dépasse largement les seules LS » (Sennikova & Garcia, 2018a, p. 134), la question se pose en termes particuliers pour les LS, du fait, notamment, de l'existence de structures particulières aux LS comme les *structures de transfert* (constructions par lesquelles le locuteur incarne telle ou telle entité dont il adopte le point de vue)<sup>168</sup> qui se caractérisent par le caractère non discret de leurs composants et leur non « listabilité » (Sennikova & Garcia, 2018a, p. 136)<sup>169</sup>. Sennikova et Garcia considèrent que les constructions multilinéaires qu'engendrent ces structures de transfert (« unités de transfert », UT) sont tout aussi centrales que les unités lexicales (UL) que représentent les signes établis : selon elles, les « signes » (UL) ne seraient en effet que l'un des types d'unités du lexique, certains composants sublexicaux (comme un paramètre – par exemple, l'emplacement dans les signes [PROFESSEUR] ou [MEDECIN] ou un ensemble de paramètres) « ayant, par leur productivité et leur rôle dans l'économie du lexique, pleinement droit sinon à un plein statut d'unités lexicales, du moins à figurer comme entrées de dictionnaires »<sup>170</sup>

---

<sup>167</sup> J'ai ajouté le gras.

<sup>168</sup> (Cuxac, 2007, p. 120) distingue ainsi : (1) les *transferts de taille et/ou de forme* (...) qui permettent de représenter la taille et/ou la forme, partielle ou globale, de lieux, d'objets, ou encore de personnages » ; (2) les *transferts situationnels* (...) « qui donnent à voir une action de déplacement d'un actant par rapport à un repère (locatif) généralement fixe » ; (3) les *transferts personnels* « qui reproduisent, en mettant en jeu tout le corps du locuteur, une ou plusieurs actions effectuées ou subies par un actant du procès de l'énoncé. Le narrateur « devient », pour ainsi dire, la personne (ou l'animal) dont il parle. Pour caractériser ces structures, les sourds utilisent un signe de leur langue signifiant approximativement « rôle » ou « prise de rôle ». Ces transferts peuvent se combiner, donnant lieu à davantage de complexité.

<sup>169</sup> Le statut « linguistique » de ces structures a longtemps fait débat parmi les linguistes – voir (Sennikova & Garcia, 2018a, p. 136) pour un résumé des débats. Dans l'approche que nous adoptons (l'Approche Sémiologique dans la lignée des travaux de Cuxac), l'existence même de ces structures fait partie des postulats de départ. C'est une « analyse minutieuse de longs corpus de discours en LSF, appréhendés dans une perspective énonciative et fonctionnelle et intégrant d'emblée l'ensemble des paramètres, manuels et non manuels, [qui] a permis à Cuxac de montrer que [ces] constructions très iconiques ressortissent de structures linguistiques, en nombre limité » (Sennikova & Garcia, 2018a, p. 137).

<sup>170</sup> (Bonnal, 2005) en a fait une proposition dans sa thèse de doctorat.

- (5) Faible disponibilité des données linguistiques sur lesquelles s'appuyer :

De manière générale, malgré l'avancée des recherches mentionnée plus haut, la LSF reste une langue peu décrite et peu dotée : peu de ressources existent en général, les lexiques sont limités, les connaissances sur sa grammaire sont encore partielles, et il existe très peu d'ouvrages de référence. Dans son état des lieux de 2022, Braffort précise ainsi que les corpus de LSF dont on dispose sont « peu nombreux et de petite taille ». Elle indique ainsi qu'en 2022, on ne dénombre que 22 entrées pour les corpus de LSF répertoriés sur des plateformes d'archivage et de diffusion de corpus telles que Cocoon<sup>171</sup> ou Ortolang<sup>172</sup>. Par ailleurs, ces corpus sont presque tous, du moins ceux stockés sur Ortolang, des « corpus de laboratoire, c'est-à-dire enregistrés en studio avec un objectif de recherche » (Braffort, 2022), comme le corpus LS-COLIN, premier corpus de LSF enregistré en studio spécifiquement pour la recherche en 2002. Ces corpus sont de nature très variée concernant (1) le contexte de production (contexte très contrôlé comme un monologue de brèves journalistiques, ou contexte informel d'un repas de famille (projet SIGNES EN FAMILLE)), (2) les lieux d'enregistrement (en studio ou dans la rue), (3) les conditions techniques (« de 1 à 5 caméras synchronisées, systèmes de capture de mouvement »), (4) le degré et la nature des annotations (données non annotées, « simples gloses pour identifier les signes lexicaux », sous-titrage ou doublage en français, « descriptions fines des constructions linguistiques ou du mouvement des articulateurs »)<sup>173</sup>. La nature même de ces corpus rend impossible, par exemple, le calcul de fréquences, et rend difficile la description de la grammaire.

### 3.2.2.2.3 Un état de fait : un paysage lexicographique encore en construction

Un constat est partagé pour l'ensemble des LS : la lexicographie des LS a un retard considérable à rattraper sur les LV, comme l'expliquent (Kristoffersen et al., 2012, p. 294) :

Scientific sign language research is in many ways still relatively young. This is also true for sign language lexicography, and in many respects, dictionaries of sign languages still lag considerably behind those of spoken/written languages. They often offer a small number of entries and/or very little, if any, information about sign usage

En ce qui concerne la LSF, un certain nombre d'éléments caractérisent ainsi les ressources existantes. Nous en avons recensé cinq principaux. Tout d'abord, de manière globale, le nombre de ressources existantes est limité (Braffort, 2022). Deuxièmement, les ressources lexicographiques

---

<sup>171</sup> <https://cocoon.huma-num.fr>. Consulté le 2.12.23.

<sup>172</sup> <https://www.ortolang.fr/>. Consulté le 2.12.23.

<sup>173</sup> Voir le tableau 1 de (Braffort, 2022) qui décrit précisément l'ensemble des corpus issus de projets de recherche (nom du corpus, description, taille – précisée en nombre d'heures, caractéristiques des locuteurs, sous-titrage en français, annotation, plateforme de dépôt).

contemporaines ne correspondent pas totalement à un dictionnaire tel qu'on peut le concevoir pour les LV. (Bonnal-Vergès, 2012b, p. 279) considère ainsi que :

la plupart des « dictionnaires » contemporains de LSF, aussi soigneusement faits soient-ils, ne correspondent pas du tout à ce que l'on appelle un *Dictionnaire bilingue*. Simples *vocabulaires, glossaires, recueils de signes*, qui sont plus des répertoires lexicaux, favorisant le transcodage, que de réels dictionnaires, ils établissent des équivalences lexicales entre le français et la langue des signes française qui supposent une correspondance parfaite entre le mot et le signe, au plan sémantique, voire même au plan grammatical. Ainsi une définition s'avère superflue : le signe est l'illustration du mot, ou le mot l'illustration du signe.

Troisièmement, la taille de leur nomenclature est toujours modeste, ce qui est également le cas pour d'autres langues des signes : selon (Zwitsersloot, 2010), la plupart des dictionnaires de Langues des Signes comportent entre 2000 et 5000 « signes » vedette. Le dictionnaire d'IVT, par exemple, contient 4500 signes. Quatrièmement, la compilation de ces ressources est par ailleurs essentiellement faite par des personnes qui ne sont *pas* des lexicographes professionnels. Cette tendance est historique : le recensement fait par (Bonnal-Vergès, 2006) montre qu'un très grand nombre de ressources papier ont été compilées soit par des ecclésiastiques (l'abbé Sicard, l'abbé de l'Épée, l'abbé Ferrand, etc.), soit par des enseignants de LSF (par exemple, les enseignants Sourds et entendants d'IVT). Elle est toutefois toujours d'actualité, comme nos premières analyses, présentées plus bas, le font ressortir. Enfin, en lien avec ce qui a été expliqué plus haut, ces ressources sont quasi-systématiquement monodirectionnelles (du français vers la LSF) et on note l'absence d'une vraie bi-directionnalité. D'après (Bonnal-Vergès, 2006, p. 177), cet état de fait n'est pas à imputer uniquement à la question d'absence de forme écrite de la LSF, mais également à une « situation de diglossie fort inégale, dans laquelle les entendants, communauté majoritaire, sont les utilisateurs de la langue minoritaire, la langue des signes, dans une relation que l'on pourrait qualifier de dominante, de la part des entendants ». La lexicographie actuelle en LSF est toutefois assez isolée sur la question de la directionnalité par rapport à la lexicographie d'autres LS, qui s'est emparée des possibilités du numérique depuis 2000 : les dictionnaires de LS suédoise, néerlandaise, flamande, finlandaise et néo-zélandaise que l'on trouve en ligne sont bi-directionnels. Ils offrent ainsi la possibilité d'entrer dans le dictionnaire via un signe en LS, en utilisant les paramètres (notamment celui de la configuration manuelle et l'emplacement, mais également via d'autres critères plus fins) (Kristoffersen et al., 2012, p. 299). Dans tous les cas, le fait d'entrer majoritairement dans les dictionnaires de LSF via la LV et non la LSF implique que les utilisateurs visés, ou du moins les utilisateurs les plus à même d'utiliser les dictionnaires, sont avant tout des entendants, et non des Sourds. (Bonnal-Vergès, 2006, p. 177) considérait ainsi en 2006 que « la plupart [des auteurs du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles [avaient] surtout réalisé leurs dictionnaires pour les enseignants et les personnes en contact avec les sourds, i.e. pour des entendants] et que « la situation n'a[vait] pas changé au XX<sup>e</sup> siècle ». Elle concluait ainsi que la LSF

qui apparaît dans les dictionnaires, qu'elle soit objet d'étude universitaire ou objet d'apprentissage pour les entendants « n'est pas destinée aux Sourds ».

### 3.2.2.3 *Bref état des lieux des dictionnaires électroniques de LSF*

J'expose ici les conclusions provisoires livrées par une première analyse surplombante des ressources lexicographiques de LSF disponibles en ligne. Ces analyses sont amenées à être complétées par des analyses plus fines de chacun des aspects traités dans des études en cours ou à venir.

#### 3.2.2.3.1 *Méthodologie de l'analyse*

La méthodologie utilisée dans cette étude exploratoire combine deux premières analyses : celle des ressources en elles-mêmes avec celle du point de vue de leurs concepteurs et de leurs utilisateurs. Pour l'analyse des ressources, nous nous basons sur des études métalexigraphiques existantes : soit sur les quelques (rares) études métalexigraphiques appliquées à d'autres LS ; par exemple, (Vale, 2015) pour la NZLS ou (Kristoffersen et al., 2012) pour la Langue des Signes danoise, soit sur des études métalexigraphiques générales appliquées aux LV, comme celles portant sur les utilisateurs de dictionnaires (Nesi, 2008) (Tarp, 2009) ou sur les dictionnaires numériques (Pastor & Alcina, 2010). À partir de ce cadre, nous avons confectionné et utilisé une grille d'analyse métalexigraphique en onze points, qui est détaillée un peu plus bas. En ce qui concerne le point de vue des concepteurs et des utilisateurs, nous nous sommes interrogés sur leur profil (qui sont les concepteurs et les utilisateurs des ressources lexicographiques en LSF en ligne ?) et avons cherché à avoir une première idée de la manière dont les ressources en ligne sont utilisées concrètement, comme (Vale, 2015, p. 282) l'a fait pour les ressources en NZLS. Force est de constater que, pour les LS en général, très peu d'études existent. Celles-ci, par ailleurs, sont souvent réalisées *préalablement* à la constitution d'une ressource (David McKee & Pivac, 2008), et ne s'intéressent qu'aux futurs potentiels utilisateurs. Les méthodologies utilisées dans la littérature existante (qui concerne, à notre connaissance toujours d'autres langues que la LSF, pour laquelle aucune étude empirique d'ampleur n'a été menée sur l'utilisation des ressources<sup>174</sup>) sont variées. Elles prennent soit la forme, assez traditionnelle, d'enquêtes en ligne (Oyserman a ainsi mené une enquête en ligne en 2013, constituée de 31 questions, auprès des utilisateurs du Dictionnaire de la langue des signes flamande (VGT)<sup>175</sup>, soit la forme d'analyse des statistiques d'utilisation du site web concerné via Google Analytics combinée à des

---

<sup>174</sup> Il existe quelques études faites par exemple dans les mémoires de fin d'étude des futurs interprètes en LSF (on peut citer (Alemany, 2018) par exemple), mais ces études n'ont pas été publiées et restent d'une ampleur assez limitée.

<sup>175</sup> <https://www.vgtc.be/wp-content/uploads/2020/02/Gebruiksonderzoek-online-digitaal-woordenboek-VGT-Nederlands-Nederlands-VGT.pdf>. Cette enquête n'est disponible qu'en flamand. Nous remercions Mireille Vale de nous en avoir signalé l'existence.

« Think-Aloud Protocols » auprès de participants entendants ou Sourds (pour lesquels le protocole est adapté) observés en train de consulter la ressource, que viennent enrichir des interviews préalables et postérieures à la tâche (étude empirique de (Vale, 2015) auprès de 12 participants Sourds et entendants concernant leur utilisation du Online Dictionary of New Zealand Sign Language (ODNZSL)<sup>176</sup>.

Pour notre étude exploratoire, nous avons choisi de recourir à l'enquête en ligne, auprès des concepteurs de 8 ressources et auprès d'un échantillon d'utilisateurs, comme je le détaille plus bas. Cette méthodologie est amenée à être enrichie d'autres méthodes empiriques, et à se focaliser sur divers types d'utilisateurs en particulier. Le mémoire de M2 d'Emma Bancillon que nous co-encadrons se penchera en particulier sur l'utilisation que font les interprètes LSF<>FR des ressources en ligne existantes d'un point de vue global (ressources lexicographiques et terminologiques de manière indifférenciée, car cette distinction, comme je l'ai indiqué plus haut, semble moins claire dans le cadre de la LSF), via un questionnaire cherchant à mettre en lumière le type d'interaction qu'ils ont avec ces ressources (notamment, en fonction de l'étape du processus d'interprétation : pendant la préparation, pendant la pause en relais d'un autre interprète, après l'interprétation en vue d'interprétations futures...), le degré de confiance qu'ils lui accordent, etc. Nous travaillerons collaborativement pour mettre au point la méthodologie de cette enquête et assurer sa diffusion ainsi que l'exploitation de ses résultats, qui permettra de mieux cerner les besoins de ce type d'utilisateur par rapport aux ressources. Il est envisagé que ce travail trouve son prolongement dans une thèse de doctorat dans les années à venir.

#### 3.2.2.3.2 Analyse des ressources

Notre étude s'est penchée sur huit ressources numériques : une sous format CD-ROM (le Fournier Signé), et 7 en ligne, à savoir : (1) Elix<sup>177</sup>, (2) Ocelles<sup>178</sup>, (3) Dicoplus<sup>179</sup>, (4) Sématos<sup>180</sup>, (5) SpreadTheSign<sup>181</sup>, (6) Sourds.net (DicoLSF)<sup>182</sup>, (7) INJS Metz (LSF Dico)<sup>183</sup>.

Je présente ici très brièvement les onze critères qui ont présidé à l'analyse, et qui ont été examinés pour chacune des huit ressources, ainsi que les tendances *générales* qui se dégagent pour chacun de ces points. L'analyse *détaillée* de chacun des critères est en cours, et les résultats de cette analyse fine

---

<sup>176</sup> <https://www.nzsl.nz/>. Consulté le 10.12.2023.

<sup>177</sup> <https://dico.elix-lsf.fr/>

<sup>178</sup> <https://ocelles.inshea.fr/fr/accueil>

<sup>179</sup> <https://www.dicoplus.fr/>

<sup>180</sup> <https://www.sematos.eu/lsf.html>

<sup>181</sup> <https://www.spreadthesign.com/fr.fr/search/>

<sup>182</sup> <https://www.sourds.net/category/l-s-f/dico/>

<sup>183</sup> <https://lsfdico.injs-metz.fr/>. Il s'agit d'une ressource compilée par un Institut des Jeunes Sourds.

feront l'objet de publications ultérieures, envisagées par exemple dans la revue *Lexique* ou encore *International Journal of Lexicography*.

#### 3.2.2.3.2.1 Dénomination de la ressource donnée par les concepteurs

On note une très grande variabilité dans les dénominations : *dictionnaire, lexique...* qui ne recouvre pas nécessairement les mêmes réalités, et qui n'est pas sans rappeler les hésitations sur la définition du concept *signaire* évoqué plus haut.

#### 3.2.2.3.2.2 Date de création

Le Fournier sur CD-ROM est la ressource la plus ancienne ; ce dictionnaire date de 1999. Les informations sur les dates de création des ressources électroniques sont rarement affichées, mais nos recherches ont pu établir que la ressource la plus récente, qui a maintenant une dizaine d'années, est le dictionnaire Elix, créé en 2013. La ressource *Spread the Sign*, qui regroupe plusieurs LS, date de 2006.

#### 3.2.2.3.2.3 Statut des concepteurs de la ressource

Un trait particulièrement marquant est que ne figure aucun lexicographe professionnel parmi les concepteurs des ressources analysées. On trouve en effet 3 associations, 2 institutions, 2 projets de recherche (non universitaires), et 1 école (Institut de Jeunes Sourds de Metz). C'est là une différence majeure avec d'autres pays où existent des projets « nationaux » de dictionnaires de Langues des Signes, qui sont souvent portés en partie ou intégralement par des projets universitaires. Ainsi le dictionnaire néo-zélandais ODNZSL est-il porté par le « Deaf Studies Research Unit » de l'Université Victoria de Wellington.

#### 3.2.2.3.2.4 Utilisateurs visés

De manière générale, le public visé par l'ensemble des ressources est très large : Sourds comme entendants, niveaux LSF variés, apprentis ou professionnels ... mais ces ressources sont axées majoritairement sur l'apprentissage (alors que parmi les utilisateurs réels peuvent figurer des professionnels, comme des interprètes ou des enseignants).

#### 3.2.2.3.2.5 Type de langue couverte (langue générale vs. langue de spécialité)

Une autre caractéristique saillante lorsqu'on observe l'ensemble des ressources est qu'il y a peu de ressources qui soient strictement généralistes. Même si les dictionnaires généraux de LV incluent des termes, comme mes travaux de thèse et leur prolongement ont pu l'analyser en détail), la démarcation entre ressources de langue générale et ressources de langue spécialisée semble beaucoup moins claire que pour les LV. L'insertion de la terminologie dans des ressources considérées comme a priori généralistes ne semble pas relever d'une politique pré-établie et réfléchiée par des lexicographes ; elle semble se faire plutôt au coup par coup, au gré de collaborations fortuites. Pour

illustrer cet argument, on peut citer trois ajouts récents sur Elix : celui de signes relatifs aux échecs<sup>184</sup> (début 2023), celui de signes spécialisés relevant du domaine de l'ornithologie : des espèces d'oiseaux (dont certaines, comme la *mouette rieuse*, le *canard colvert* ou le *faucon pèlerin* sont plutôt connues du grand public, tandis que d'autres, comme le *troglodyte mignon*, le sont moins), dans le cadre d'un partenariat avec la Ligue de Protection des Oiseaux (60 signes en octobre 2023, cf Figure 26) celui de 1700 signes « sur l'école » (novembre 2023).



Figure 26 : Liste des ajouts de signes ornithologiques sur Elix

### 3.2.2.3.2.6 Domaines de spécialité couverts

Parmi les domaines (dont la liste est très éclectique) que l'on retrouve dans l'ensemble des ressources, les domaines relevant des sciences « dures » (STEM) dominent de loin les domaines relevant des SHS (SpreadTheSign inclut ainsi divers sous-domaines STEM : chimie, physique, botanique...), ce qui pourrait peut-être s'expliquer par le fait que les ajouts « terminologiques » correspondent à des besoins concrets et ponctuels, ou par le fait que les locuteurs impliqués dans les sciences « dures » sont plus enclins à utiliser les nouvelles technologies et donc à diffuser les signes par ce biais. Pour certaines ressources (ex. : *Sourds.net*), les choix semblent faits en lien avec l'actualité scientifique (téléscope de Newton, Space X).

### 3.2.2.3.2.7 Taille de la nomenclature

La taille des nomenclatures reste modeste dans l'ensemble, mais elle reste très difficile à quantifier, sauf si elle est expressément spécifiée par les concepteurs de la ressource. De plus, si la

<sup>184</sup> Cette vidéo produite par Elix concernant un joueur d'échecs Sourd <https://www.youtube.com/watch?v=YPhipwmXwNc> (consulté le 10.12.23) contient un certain nombre de signes liés aux échecs qui figurent sur Elix : [CAVALIER], [DAME], [ATTAQUE], [ROI] (qui est bien différent du signe [ROI] utilisé dans la langue générale).

taille est spécifiée, les critères de dénombrement ne sont pas indiqués. On note un grand écart entre les ressources, le dictionnaire sur CD-ROM de Fournier contenant 1921 signes, contre 23 130 affichés pour le dictionnaire Elix (qui reste la ressource la plus fournie).

#### 3.2.2.3.2.8 Fonctionnalités de recherche

Un résultat frappant de notre analyse est la prédominance des fonctionnalités de la recherche par mot écrit français, présente dans 7 ressources sur 8. La recherche par signes est sous-représentée (2,5 sources sur 8) – quand celle-ci est proposée, c'est uniquement par le biais des paramètres (par exemple dans le Fournier ou dans Dicoplus)<sup>185</sup> ; ou par le biais de l'initialisation<sup>186</sup> (Sematos). Aucun dictionnaire ne permet d'entrer dans la ressource via une captation vidéo d'un signe qui serait exécuté face à l'ordinateur (ce système est toutefois envisagé pour la suite chez Elix). Très peu de ressources proposent des recherches par mot-composé, ou par expression polylexicale comme « il était une fois ». Seul Sematos propose ainsi, au sein d'une liste classée par ordre alphabétique, des locutions comme « à mon avis », « à peu près », et combine plusieurs types de recherches possible, comme on peut le voir sur la Figure 27, notamment la recherche thématique et/ou alphabétique (ce dernier type étant privilégié par certaines autres ressources).

---

<sup>185</sup> Dans *INJS Metz*, on peut chercher uniquement par configuration manuelle, en cliquant sur une icône dessinée qui représente une certaine forme de main : en griffe, bec de canard etc. Pour les signes à deux mains, il est possible de choisir entre main dominante et main dominée.

<sup>186</sup> C'est-à-dire l'utilisation du signe figurant la lettre de l'alphabet correspondante.



Figure 27 : Page d'accueil permettant d'effectuer une recherche dans Sematos

### 3.2.2.3.2.9 Résultats de la recherche : affichage et contenu

Nous nous sommes intéressés aux diverses **formes** sous lesquelles les résultats d'une recherche peuvent apparaître dans les 8 ressources analysées. Aucune ressource n'a recours à la photographie, au dessin, ou à la notation formelle. En revanche, le recours à la vidéo est systématique pour l'ensemble des ressources. Ces vidéos sont parfois stockées sur YouTube (2/8) ; leur source n'est pas toujours indiquée (statut de la personne qui signe : Sourd ou entendant ?) et se trouvent sous des formats divers : (1) 1/8 permet l'utilisation du ralenti, (2) 2/8 incluent une répétition du signe, (3) 2/8 fournissent une décomposition du signe, et (4) 2/8 lancent une lecture automatique de la vidéo. Les trois premiers points mentionnés montrent clairement une orientation de la ressource vers des apprenants de LSF, qui ont besoin d'aide pour savoir reconnaître et/ou reproduire le signe.

De manière générale, on note une présence importante de **variantes** dans les ressources. Elix propose ainsi 5 vidéos pour le mot *écureuil*, qui illustrent un aspect ou l'autre de l'écureuil : le fait qu'il ait une queue (et que ce soit fait sur son corps, ou devant soi), qu'il mange des noisettes, qu'il grignote avec ses pattes de devant, etc. Un certain nombre d'écueils sont à signaler toutefois : (1) aucune explication n'est proposée sur les critères de choix de l'unique vidéo qui apparaît dans la première

étape de la recherche (c'est uniquement en cliquant sur une icône « voir les autres signes » que l'on accède aux 4 variantes supplémentaires), (2) une des vidéos (la première des variantes) n'est en fait qu'une version allongée de la variante « principale » qui décompose le signe en plus de le représenter. (3) aucune information métalinguistique n'est fournie qui permettrait de différencier ces variantes (variation topolectale, diachronique, etc.), et aucune information de nature prescriptive ne figure non plus dans la ressource sous forme d'une éventuelle recommandation (signe à privilégier ou à éviter, par exemple). De manière générale, et contrairement, peut-être, à ce qui se passe dans certains cas pour les LV, la variation en LSF semble être perçue par ses locuteurs non comme un problème à régler mais comme une diversité ou une richesse à préserver : la question d'une variété qui serait plus prestigieuse qu'une autre ou d'un « standard » à respecter ne semble pas véritablement pertinente (affirmation qui se doit d'être étayée par des études sociolinguistiques plus poussées). On note d'ailleurs que, dans une démarche que l'on peut qualifier de lexicographie « contributive » (F. Sajous), le dictionnaire Elix s'adresse régulièrement à la communauté des utilisateurs, via les réseaux sociaux (page Facebook notamment) pour collecter divers signes, comme ce fut encore le cas très récemment concernant les jours de la semaine<sup>187</sup> (Figure 28).

---

<sup>187</sup> Il y a ainsi trois variantes pour [MERCREDI].

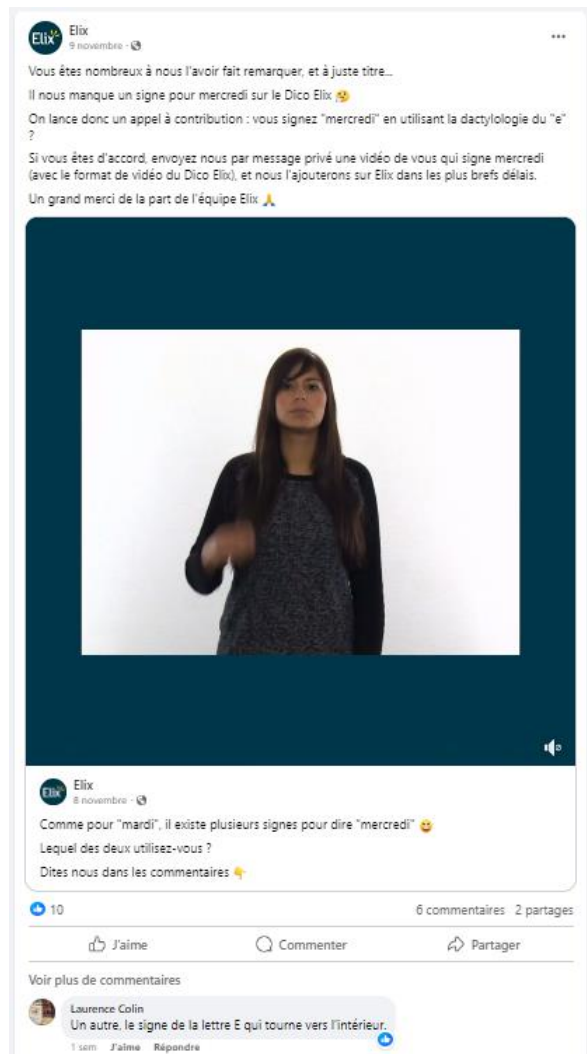


Figure 28 : Post Facebook Elix : collecte de signes [MERCREDI]

Il est difficile de savoir ensuite quel filtre est appliqué par les concepteurs de la ressource une fois les vidéos collectées.

En ce qui concerne la présence et la forme des **définitions**, notre analyse a livré les tendances suivantes :

(1) les définitions sont loin d'être systématiquement présentes : elles figurent seulement dans 50% des ressources. Le nombre affiché de définitions dans Elix (27 660) est supérieur au nombre affiché de signes répertoriés (23 130), ce qui montre que les unités lexicales du français répertoriées, qui sont le point d'entrée, sont en partie polysémiques<sup>188</sup>. En revanche, pour le concepteur d'OCELLES, Cédric Moreau, la définition est centrale, car elle doit « aider l'apprenant à comprendre le concept », et elle

<sup>188</sup> On note également dans Elix des problèmes d'appariement assez récurrents entre le signe et la définition annoncés et la vidéo associée, qui correspond à une autre définition ou à un autre signe. Par exemple, le signe présenté pour *hélice* est en fait celui d'*âme*. Quant aux différentes vidéos proposées pour le signe de *âme*, elles sont en fait, pour 3 sur 5 des vidéos présentes, des vidéos traduisant la définition, et non le signe.

primerait quasiment sur le signe<sup>189</sup>. C'est la raison pour laquelle, dans cette ressource, pour certains mots ou termes du français, une définition est fournie en LSF, mais il n'y a pas de signe associé. C'est notamment le cas du terme *décantation* (le bandeau supérieur indique « 0 signe, 1 définition»), cf. Figure 29.

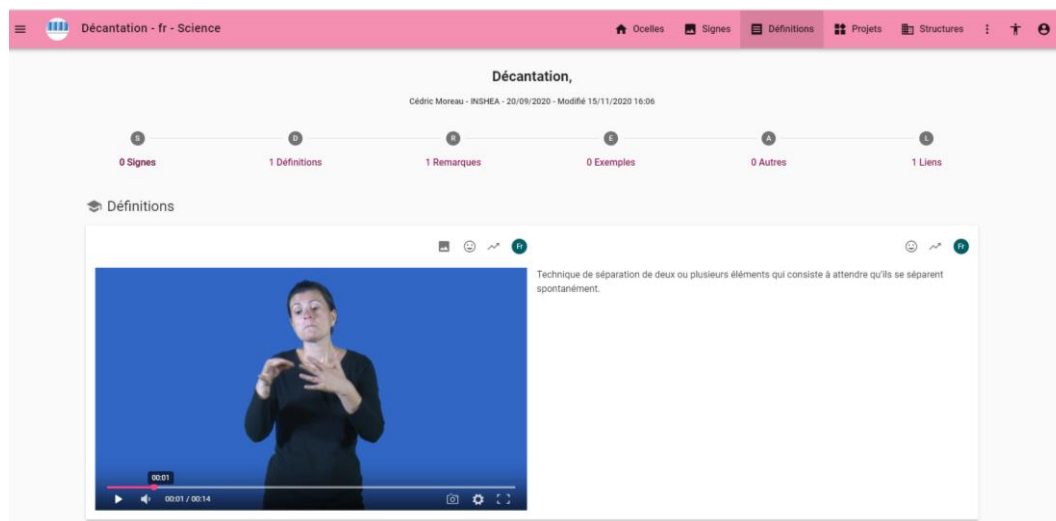


Figure 29 : Entrée *décantation* dans OCELLES

(2) la langue dans laquelle est exprimée la définition, lorsqu'il y en a une, est pour moitié le français, et pour moitié la LSF (mais la définition en LSF est en réalité souvent la traduction en LSF d'une définition écrite à l'origine en français, comme dans OCELLES (ce qui nous a été confirmé par le concepteur de la ressource). Dans cette ressource, la définition textuelle apparaît en sous-titrage de la vidéo de la définition). Une seule ressource (OCELLES) dit proposer des définitions en LSF différentes selon le niveau de l'utilisateur (débutant, intermédiaire, avancé).

(3) la source des définitions est souvent problématique : soit parce que la définition n'est pas exprimée directement en LSF (voir (2)), soit parce qu'elles ne sont pas rédigées par des lexicographes professionnels (seules les définitions dans le Fournier signé sont extraites du *Nouveau Petit Robert*), soit parce qu'elles proviennent de dictionnaires aux contours mal définis (celles d'Elix proviennent du site <https://dictionnaire.sensagent.com/><sup>190</sup>). La présence de ces définitions tirées du français, voire « plaquées » depuis le français, fait de ces dictionnaires des ressources hybrides qui ne sont ni de vrais dictionnaires unilingues, ni de vrais dictionnaires bilingues (dans lesquels les indications sémantiques

<sup>189</sup> Communication personnelle avec Cédric Moreau et Jérémie Segouat, juin 2023.

<sup>190</sup> D'après (Pierre Corbin, 2020) (Pierre Corbin & Gasiglia, 2020), ce dictionnaire existe en quatre versions hébergées sur des sites distincts. On ne dispose, en guise de métadonnées, que de l'identification de la société qui le met à disposition (Sensgates, spécialisée dans le TAL et la sémantique lexicale). La version disponible sur le serveur [sensagent.com](https://dictionnaire.sensagent.com/) est, en quelque sorte, un agrégateur de contenu, puisqu'elle intègre des articles du dictionnaire *Littre* et des définitions issues de l'encyclopédie *Wikipédia*.

sont normalement adaptées en fonction de la langue-cible vers laquelle on traduit, et non directement des définitions tirées de dictionnaires unilingues, sauf si l'on pense à des dictionnaires du type *bilingualized learner's dictionaries* tels que ceux de Hornby (Marello, 1998), qui restent une denrée rare) ;

(4) dans une ressource (SpreadTheSign), la définition est en fait remplacée par un dessin, qui vient suppléer la vidéo ;

Enfin, nous avons examiné quelles ressources fournissaient des **exemples**. Seules 3 ressources sur 8 fournissent des exemples, mais dont la finalité ou la forme n'est pas dénuée de problèmes. Le Fournier indique ainsi que « Pour un signe présenté, plusieurs exemples peuvent être proposés pour souligner certaines variantes selon la nature de l'énoncé ». L'exemple semble donc servir de biais détourné pour présenter de la variation, plutôt que de venir illustrer un signe en particulier. A moins qu'il ne s'agisse de signaler que, dès que le signe est mis en discours, il ne se traduit pas nécessairement de la même manière que lorsqu'il est isolé, phénomène que l'on retrouve également dans les LV, dans lesquelles la prise en compte du contexte peut faire varier l'équivalent de traduction. Dans OCELLES, on trouve certes des exemples (de manière non systématique), mais ceux-ci sont écrits en français, accompagnés d'une vidéo signée et sous-titrée (par exemple, pour [PARAMÈTRE]) qui n'est en fait qu'une traduction de l'exemple français.

#### 3.2.2.3.2.10 Fonctionnalités d'interaction avec les utilisateurs : présence et caractérisation

Cinq ressources sur les huit analysées présentent des fonctionnalités d'interaction avec les utilisateurs, qui revêtent des formes diverses. Elix propose ainsi aux utilisateurs de signaler, via sa page Facebook, un problème sur une vidéo, et cherche, via les réseaux sociaux, à récolter des signes, comme je l'ai mentionné plus haut. *Sematos* et *Sourds.net* permettent de laisser des commentaires, tandis qu'OCELLES se veut une plateforme collaborative qui mutualise des ressources.

#### 3.2.2.3.2.11 Autres potentialités du numérique

Enfin, les ressources utilisent partiellement les potentialités du numérique. La moitié des ressources utilisent des applications basiques (Elix, SpreadTheSign...) et une (Elix) un plug-in, la « Bulle Elix », une extension pour navigateur qui a pour objet de « rendre le web accessible en LSF » (« Un simple clic sur un mot et une bulle apparaît pour vous donner son sens en LSF et le signe correspondant »). Pour les recherches par écrit, certaines ressources permettent la saisie prédictive, mais aucune n'utilise les possibilités du numérique pour la captation du signe par vidéo, comme déjà indiqué plus haut.

Ce premier tour d'horizon rapide sur l'ensemble des ressources permet de voir qu'elles sont donc assez disparates, plutôt incomplètes, fortement orientées vers les apprenants et les entendants, et qu'elles ne semblent pas obéir à des principes de constitution strictement établis en amont tels qu'ils

sont préconisés en lexicographie générale : circonscription de la taille de la nomenclature, identification précise du public visé, niveau de détail de la microstructure etc. cf. (Atkins et al., 2008, p. 17-44), elles semblent plus répondre à des besoin *ad hoc*, localisés et reposant pour l'essentiel sur des bonnes volontés ou des volontés individuelles et non des équipes de lexicographes professionnels. Les dictionnaires existants semblent n'entrer dans aucune catégorie des typologies lexicographiques habituelles. Elix par exemple est une ressource lexicographique hybride résultant de l'agrégation de définitions provenant d'une ressource dictionnaire monolingue du français, juxtaposées à des vidéos contributives enregistrées, pour certaines, par des internautes amateurs volontaires/bénévoles.

#### 3.2.2.4 Du concepteur à l'utilisateur : point(s) de vue sur les ressources

Afin de mieux pouvoir caractériser les ressources lexicographiques que nous avons analysées, et au vu de leur disparité, il nous a semblé indispensable, d'une part, de mieux connaître les intentions de leurs *concepteurs* lors de la création des ressources, mais également vis-à-vis de leur maintenance et de leurs potentiels développements, et, d'autre part, de mieux cerner le profil des *utilisateurs* et leur degré de satisfaction vis-à-vis des ressources. Nous avons donc lancé de premières enquêtes d'ampleur modeste, dans la perspective d'en mener d'autres plus ciblées prochainement.

##### 3.2.2.4.1 Point de vue des concepteurs

Seuls les concepteurs de trois ressources sur huit ont répondu à notre court sondage (qui comportait 13 questions principales, hors information sur leur profil), lancé par courrier électronique en mai 2023, à savoir : les concepteurs d'Elix, de Dicoplus.fr et d'Ocelles. Tous les répondants étaient entendants (absence de concepteur Sourd). Il n'a pas été possible d'obtenir d'informations précises, lors de cette première enquête, sur la méthodologie de création de la ressource (groupes, participants). En ce qui concerne le profil des personnes concevant les ressources, nous avons pu établir que pour le dictionnaire Elix, il s'agit d'une équipe de 10 personnes qui anime une communauté, et que Ocelles rassemble des experts pour créer des définitions. Une autre question portait sur la méthode de validation des signes répertoriés. Du côté d'Elix, les signes sont collectés en validant le niveau de LSF des contributeurs. Pour Dicoplus.fr, le statut de traductrice d'une bénévole de l'association permet cette validation. Un résultat assez frappant de cette première enquête concerne ensuite la question de l'utilisateur *ciblé* et de l'utilisateur (perçu comme) *réel* : pour les concepteurs des trois ressources, celles-ci s'adressent à « n'importe quel type de public », et c'est exactement ce type d'utilisateur qui utilise la ressource. En ce qui concerne la manière de qualifier leur ressource, les concepteurs d'Elix considèrent qu'il s'agit d'un « dictionnaire/signaire » ; le concepteur d'OCELLES décrit cette ressource comme étant une « superposition de réseaux de concepts ». Les objectifs inhérents à la création de la ressource ont été ainsi libellés par les concepteurs : (1) Elix : faciliter la

communication, (2) Dicoplus.fr : diffuser de nouveaux signes, (3) OCELLES : répondre aux besoins conceptuels, linguistiques et pédagogiques. En ce qui concerne de potentielles interactions avec les utilisateurs, celles-ci sont « prévues », pour « enrichir le contenu », mais leur forme n'est pas précisée. Les réponses à la question « globalement, êtes-vous satisfait de votre ressource ? » n'ont pas été unanimes ; toutefois, c'est plutôt la satisfaction qui semble dominer. Les concepteurs d'Elix se disent satisfaits car il y a déjà eu 80 000 installations de l'application, ceux de Dicoplus.fr se disent satisfaits sans donner de justification. Le concepteur d'OCELLES, quant à lui, a un avis mitigé, car cette plateforme, qui se veut être une mutualisation, ne comporte pas assez de dépôts. Se posent aussi des problèmes de validation pour cette ressource en lien avec un comité scientifique, qui peut être contraignant. Seuls les concepteurs d'Elix et Ocelles expriment le souhait de faire évoluer leur ressource. Les concepteurs d'Elix annoncent vouloir mettre en place les évolutions suivantes : associations des signes à des lexiques métiers ; recherche inversée ; amélioration de l'expérience utilisateur ; réponse aux demandes de signes ; correction des erreurs. Le concepteur d'Ocelles annonce vouloir coupler sa ressource à une ressource pédagogique. Des entretiens plus complets sont envisagés avec ces concepteurs.

#### 3.2.2.4.2 Point de vue des utilisateurs

Le but de cette première enquête « utilisateurs » était de collecter un premier jeu de données par rapport à l'utilisation effective des ressources existantes (motif de recherche, degré de satisfaction) et à d'éventuelles suggestions d'amélioration. Le sondage comportait 13 questions rédigées en français écrit mais également disponibles en LSF par le biais de vidéos. Les réponses figuraient nécessairement sous la forme de français écrit. Le sondage a été diffusé en mai 2023 par courrier électronique au sein de notre réseau de formateurs en LSF, élèves/étudiants et interprètes (l'utilisation du réseau a aussi été le choix fait par Vale 2015 dans son étude empirique). 23 résultats se sont avérés utilisables. J'en résume ici les caractéristiques principales.

Les utilisateurs des ressources sont a priori tout autant des personnes Sourdes que des personnes entendant, et d'un âge plutôt inférieur à 40 ans (ce qui correspond à une plus grande aisance avec les ressources numériques, alors que les répondants de plus de 40 ans seraient plutôt utilisateurs de ressources papier). La grande majorité des utilisateurs sont des professionnels de la langue, principalement des enseignants ou des interprètes, et, pour un tiers, des usagers Sourds.

Les ressources les plus utilisées sont, par ordre décroissant : Elix, Sourds.net, Sématos et SpreadTheSign, sachant que la ressource la plus utilisée ne l'est que rarement (quelques fois dans le mois) : ces ressources ne sont pas réellement utilisées, en tous cas pas d'après les utilisateurs.

En grande majorité, les utilisateurs y cherchent un signe, mais il est intéressant de constater qu'ils viennent aussi, pour un quart d'entre eux, vérifier un signe qui leur aurait été fourni, un signe qu'ils auraient trouvé par ailleurs (dans une autre ressource ?), ou un signe pour lequel ils auraient un doute.

Bien que peu utilisées, les ressources donnent « plutôt » satisfaction (Sourds.net en tête, suivi par Elix, SpreadTheSign et Sématos), mais, à part pour Elix, il y a également de nombreuses personnes insatisfaites des ressources. Les critiques qui prédominent sont les suivantes : manque de contenus (vidéos de signes) et présence d'erreurs dans les propositions.

En conclusion de cette partie centrée sur les avis de quelques concepteurs et d'un petit échantillon des utilisateurs des ressources, il semble assez frappant de noter les divergences qui peuvent exister entre les concepteurs des ressources, qui se disent plutôt satisfaits, et semblent relativement peu enclins à faire évoluer leurs ressources, et les avis des utilisateurs, qui semblent ne pas être entièrement satisfaits des ressources actuelles. On peut se demander également dans quelle mesure les retours des utilisateurs (lorsqu'ils sont autorisés par la ressource) sont pris en compte.

#### 3.2.2.5 Perspectives

Cette première étude a permis de défricher un terrain encore inexploré, celui de la lexicographie numérique de la LSF. Les résultats doivent toutefois en être approfondis : chacun des onze points évalués concernant la macrostructure et la microstructure des ressources mérite une analyse plus détaillée, et les premières enquêtes portant sur les concepteurs et les utilisateurs doivent être complétées par des entretiens (concepteurs) et des sondages diffusés auprès d'un plus large échantillon d'utilisateurs, lequel doit être constitué en fonction de certains profils (qu'il reste à établir précisément : entendants/Sourds ; apprenants/professionnels ; types de professionnels, etc.). Cerner les besoins spécifiques de certains de ces profils, notamment ceux des interprètes FR<>LSF, fait partie de nos objectifs à moyen terme, en lien avec le travail de M2 entamé par Emma Bancillon. En effet, comme (Vale, 2015, p. 299-300) a pu le constater pour les utilisateurs du dictionnaire de NZSL, même si ce qui constitue l'essentiel des utilisateurs des ressources relève plutôt du public occasionnel, leur éventuelle amélioration devrait avant tout viser d'autres profils d'utilisateurs, qui regardent la ressource en détail et qui auraient besoin de types d'information spécifique (information métalinguistique, par exemple). Des possibilités de personnalisation des outils selon les différents types de profils sont envisagés (Vale, 2015, p. 299-300).

En ce qui concerne la manière dont le numérique pourrait venir améliorer les ressources, on note quelques pistes possibles : (1) la recherche inversée (LS>LV), telle qu'elle a été implémentée par exemple dans le *Dictionnaire Contextuel bilingue* en LSF de Namur qui repose sur l'utilisation de la



captation vidéo<sup>191</sup>, (2) les signeurs virtuels ou avatars en 3D, qui permettent l'anonymisation, (3) les possibilités de validation claire des données (qui peut augmenter la confiance que les utilisateurs accordent à la ressource), (4) la contextualisation des signes proposés.

Des études menées sur d'autres LS que la LSF ouvrent des perspectives. La piste, à l'initiative des concepteurs du NZSLD, qui consiste à impliquer les utilisateurs de la ressource pour l'améliorer (Vale & McKee, 2019), selon différentes étapes décrites ci-dessous, semble particulièrement intéressante.

La première étape a consisté en : (1) la création d'une page Facebook, (2) la création d'une page de contact permettant de partager des vidéos, de suggérer des signes ou des modifications (cf Figure 30), et (3) la constitution de groupes de validation issus des communautés Sourdes (avec visites au sein de ces communautés).

Wellington  
New Zealand

Managing Editor: [David.Mckee@vuw.ac.nz](mailto:David.Mckee@vuw.ac.nz)  
Database Manager: [Micky.Vale@vuw.ac.nz](mailto:Micky.Vale@vuw.ac.nz)

Telephone:  
+64 4 463 5626  
+64 4 463 5322

Send Feedback

Name\*

Email\*

*If provided, must be a valid email address*

Are you:  
 Deaf  Hearing impaired  Hearing

Are you a:  
 Fluent NZSL user  NZSL user  NZSL learner

Suggest an NZSL sign to be included in the dictionary  
 Suggest changes for a sign in the dictionary  
 Report a technical fault

Video:  
 No file chosen  
*Maximum size 50MB - larger files may take some time to upload*

Message:\*

Figure 30 : Page de contact sur le NZSLD (Vale & McKee, 2019)

La deuxième étape a consisté en la mise en place d'une plateforme, NZSL Share<sup>192</sup>, entièrement gérée par le Deaf Studies Research Unit de l'Université Victoria de Wellington. Selon ce que Vale & McKee ont présenté à Australex en 2019, cette plateforme contributive, lancée en 2020, a été pensée comme un complément du dictionnaire « officiel » NZSLD – complément qui recueille du lexique nouvellement créé (newly developing vocabulary) –, et comme un forum (en ligne) de validation et de discussion, qui recueille des contributions de la communauté Sourde.

<sup>191</sup> <https://dico.corpus-lsf.be/> Consulté le 02.12.23

<sup>192</sup> <https://www.nzslshare.nz/>

Il me semble utile de m'attarder quelque peu sur ce que révèle cette récente plateforme, à ma connaissance unique en son genre pour les LS, concernant un certain nombre de problématiques linguistiques liées à la description et à la consignation du lexique général et spécialisé des LS. La Figure 31 présente l'interface telle qu'elle a été conçue initialement et présentée à Australex en 2019 ; la Figure 32 présente l'interface actuelle (2023).

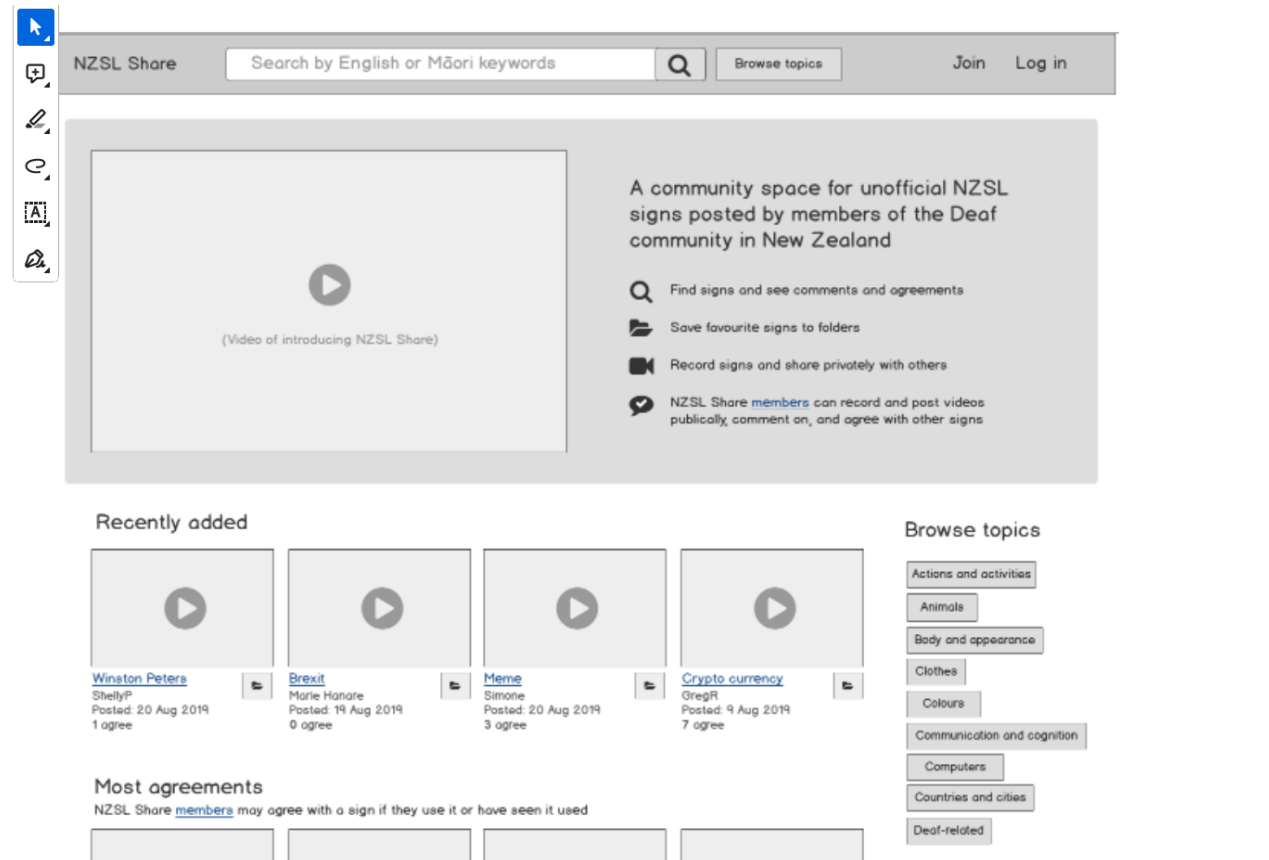


Figure 31 : Interface de la plateforme NZSLShare en 2019 (Vale & McKee, 2019)

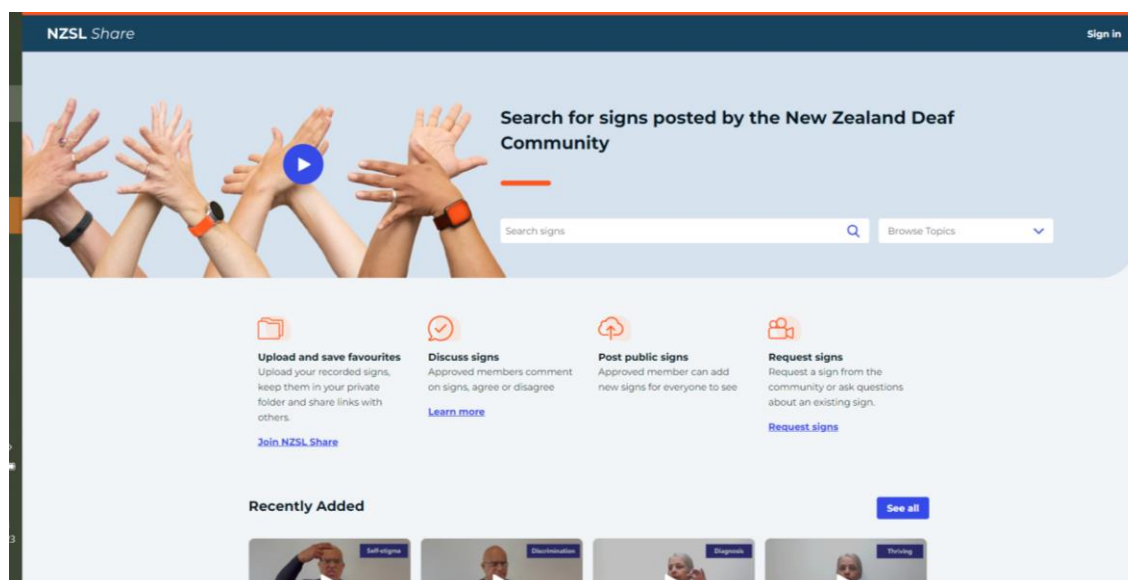


Figure 32 : Interface actuelle de la plateforme NZSLShare en 2023

**(1) la notion de « signe officiel » et « non officiel ».** Selon les mots de Vale & Mc Kee à Australex en 2019, cette plateforme contributive a été pensée comme un « complément du dictionnaire « officiel »<sup>193</sup> NZSLD ». La comparaison de l'interface de cette plateforme telle qu'elle a été présentée à Australex en 2019 (Figure 31) et de la version en ligne actuellement (Figure 32) permet de constater que l'expression « *unofficial*<sup>194</sup> signs » utilisée en 2019 a totalement disparu. D'un point de vue sociolinguistique, on peut s'interroger sur les raisons de cette disparition : cette dichotomie constitue-t-elle un frein pour les utilisateurs ? D'après la plateforme actuelle, le dictionnaire NZSLD contient plus de 6 000 signes en NZSL qui sont « couramment utilisés et qui ont été validés (vérifiés) par des membres de la communauté Sourde ». Ce qui rendrait un signe officiel, c'est donc sa validation par la communauté Sourde (les locuteurs « natifs »<sup>195</sup>), qui autoriserait la consignation ultérieure dans le NZSLD, à condition toutefois qu'il y ait des « preuves » que ce signe est « largement utilisé ».

**(2) les discussions métalinguistiques concernant une proposition de signe.** La plateforme autorise, par le biais de commentaires (en anglais, ou en NZSL vidéo), de commenter les propositions de signe directement sous la vidéo. Des espaces de discussion qui laissent autant de place aux locuteurs

<sup>193</sup> J'ai ajouté les italiques.

<sup>194</sup> J'ai ajouté les italiques.

<sup>195</sup> Encore plus que pour les LV, le concept de « locuteur natif » et de « langue maternelle » est à manier avec précaution pour les LS, sachant que plus de 95% des enfants Sourds naissent dans des familles entendantes ; que pour certains enfants Sourds, l'acquisition de la LS est tardive (du fait ou non, par exemple, d'un appareillage via un implant cochléaire), que certains locuteurs de la LSF sont entendants mais enfants de parents Sourds (CODA : Child Of Deaf Adults) ... La situation est d'autant plus complexe dans les pays, comme la France, où la LS a été interdite pendant de longues années et pratiquée parfois en cachette, ou uniquement dans certains contextes.

pour des propositions néologiques, sont assez rares pour les LV, même s'il existe la Boîte à idées associée à FranceTerme<sup>196</sup>, par exemple, se retrouvent rarement en LV.

**(3) les conditions de validation d'un signe (« agreement »).** D'après la Figure 31 (Vale & McKee, 2019), seuls les « membres » peuvent valider ou invalider un signe ; et les conditions de validation reposent sur le fait qu'ils « l'utilisent eux-mêmes ou l'ont vu utilisé ». Le « vote » (agree/disagree) se fait en ligne, comme on peut le voir pour le signe envisagé pour *diagnosis*, qui a été massivement rejeté (5 votes contre, 1 vote pour). L'analyse de ces votes et des commentaires permet de documenter le processus de création et validation d'un signe (proposition d'un signe pendant un atelier restreint : pas d'accord => élargissement à toute la communauté => nouvelles propositions).

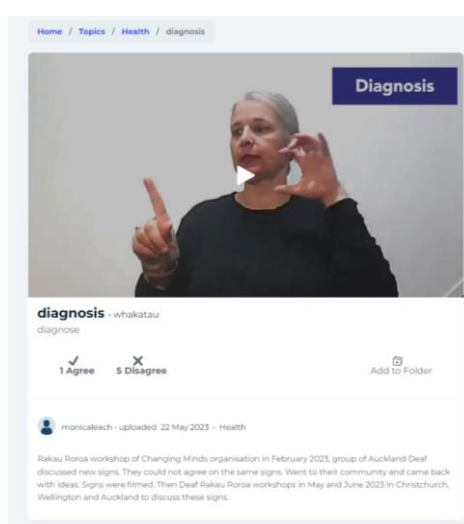


Figure 33 : Proposition pour le terme *diagnosis* dans NZSLShare

La Figure 32 montre que, dans la version actuelle de la plateforme, il ne suffit pas d'être membre pour pouvoir voter, mais d'être « approved member ». On peut se demander quelle « autorité » (celle, universitaire, des concepteurs de la plateforme ?) délivre ces approbations et sous quelles conditions, et quel impact elles ont sur le profil des contributeurs. Les concepteurs de la plateforme sont toutefois conscients des limites concernant leur profil ; (Rachel McKee & Vale, 2023, p. 7) reconnaissent ainsi que :

Clearly, contributors to NZSL Share are not a representative sample of all members of the Deaf community who coin new signs. First of all, the platform was only recently established and awareness about its existence is still limited. Contributors so far are a self-selected group who are digitally literate, meta-linguistically aware and interested in engaging with a language documentation platform. It is likely that because of this interest, some of the

<sup>196</sup> <https://www.culture.fr/franceterme/Boite-a-idees>

independent contributors to NZSL Share will also have been involved in planned curriculum sign working groups or vocabulary elicitation workshops.

**(4) les conditions de diffusion d'un signe.** La plateforme permet aux contributeurs de diffuser des vidéos, d'avoir des discussions sur les propositions de signes, etc. dans un espace d'abord *privé*, avant de diffuser sur un espace *public*. La décision de diffusion repose sur les contributeurs, qui doivent être « autorisés ». Les termes utilisés sur la plateforme pour décrire cette fonctionnalité : “To make it a safe and respectful place to share signs, only approved NZSL Share members will be able to make signs public” semblent indiquer qu'un certain sentiment d'insécurité linguistique peut être présent (« safe », « trusted others »).

**(5) le types de données recueillies.** D'après la plateforme<sup>197</sup>, celle-ci a vocation à recueillir :

- des signes renvoyant à de nouveaux concepts et de nouvelles technologies
- des signes reliés à des sujets d'actualité
- des signes qui sont uniquement utilisés par de petits groupes de locuteurs dans un contexte professionnel spécialisé
- des signes pour désigner des personnes célèbres (hommes/femmes politiques, acteurs et actrices...)
- des signes pour désigner des marques<sup>198</sup> (qui ne sont « normalement pas incluses dans un dictionnaire »)

Il serait intéressant de faire un recensement systématique des signes qui sont *effectivement* recueillis par NZSLShare. Un rapide balayage des signes présents correspondant aux mots anglais commençant par la lettre A montre que la réalité ne correspond pas nécessairement à ce qui est attendu : s'y trouvent en effet des signes renvoyant à des marques (*Amazon, Adobe Photoshop, ...*), mais un grand nombre de signes (auxquels on accède par le mot/terme anglais) ne renvoient pas nécessairement à de « nouveaux » concepts ou de « nouvelles » technologies. On y trouve en effet tout autant des termes/signes *fondamentaux* de linguistique (*adjective, adverb*) ou de mathématiques (*algebra, asymptote*) que de termes/signes beaucoup plus actuels renvoyant à des technologies récentes (*automatic payment, app, @*) ou des réalités sociales récentes (*ADSD, asexual*). Le fait que l'on y trouve des termes fondamentaux de certains domaines de spécialité est sans doute une preuve supplémentaire du fait que toutes les LS, quelles qu'elles soient, sont déficitaires en signes spécialisés, comme je le montrerai dans la prochaine section consacrée à la terminologie. Par ailleurs, il me semble

---

<sup>197</sup> <https://www.nzslshare.nz/about>. Consulté le 10.10.23.

<sup>198</sup> Ces signes sont nécessaires dans la vie quotidienne des personnes Sourdes. En LSF, il existe par exemple un signe pour la marque *Decathlon™*, qui combine à la fois le signe [SPORT] et le signe pour la lettre D.

ici intéressant de voir que, bien que la plateforme soit très récente, c'est toujours la notion de domaine (malgré toutes les imperfections qu'elle comporte, comme j'ai pu le discuter dans le chapitre 1) qui sert d'ossature pour l'architecture de la ressource. La liste des « topics » est ici très éclectique, de « Catholic signs » à « Trigonometry », en passant par « Sexually transmitted infections », comme on peut le voir sur la Figure 34.

Topics						See all signs
Algebra	Computer science	English - Written	Junior school curriculum	Pasifika cultures and concepts	Sex and sexuality	
All signs	Contraception	Events and celebrations	Language and linguistics	Periods and menopause	Sexually transmitted infections	
Animals	Countries	Family	Law and crime	Play and toys	Sexual orientation	
Animation and film	Current events / in the news	Famous people	Māori culture and concepts	Popular culture (e.g. tv shows, book characters)	Space and astronomy	
Art	Dance	fishing and water sports	Materials	Pregnancy	Sports	
Body and appearance	Deaf-related	Food and drink	Maths	Programming language	Statistics	
Brand names	Design	Gender identity	Measurements	Qualities, description and comparison	Time	
Building and DIY	Digital systems and platforms	Geometry	Mental health	Religions	Travel and transportation	
Calculus	Digital technology	Government and politics	Money and finance	School life and curriculum	Trigonometry	
Catholic signs	Direction, location and spatial relations	Health	Music	Science	University / tertiary subjects	
Changes at puberty	Cities and towns	History	Nationality and ethnicity	Senior school curriculum	Visual arts	
Clothes	Drama	Hobbies and recreation	Nature and environment	Sets (Mathematics)	Weather	
Colours	Education	House and garden	Numeracy		Work	
Communication and cognition	Emotions	Idioms and phrases	NZ Place names		Your body	
Computer games	English - Oral Language	Internet culture				
	English - Visual					
Other signs						

Figure 34 : Liste des « domaines » ou thématiques » répertoriés dans NZSLshare

**(6) un observatoire de la néologie en LS « en temps réel » (recueil des besoins, propositions de néologismes).** La plateforme, dans sa version actuelle (cf Figure 32), permet également aux utilisateurs, avec la fonctionnalité « request sign » (liée pour l'instant à la page Facebook), de s'adresser à la communauté pour chercher ou « réclamer » un signe. Le recueil des demandes émises peut permettre de cerner quels besoins terminologiques émergent des locuteurs.

Pour clore cette section sur les perspectives liées à la lexicographie de la LSF et des LS en général, on peut enfin mentionner quelques pistes évoquées par (Kristoffersen et al., 2012) pour améliorer les ressources existantes : (1) le développement et d'exploitation des corpus en LS, (2) l'ajout dans les ressources d'informations métalinguistiques (qui pourraient être en LS), (3) les possibilités d'interaction avec d'autres ressources.

Il faut toutefois garder à l'esprit que les propositions des développeurs ou concepteurs des ressources se doivent de prendre en compte les avis des utilisateurs et les résultats d'enquête sur les interactions réelles entre les outils et les utilisateurs. La métalexigraphie des LS manque en effet cruellement d'enquêtes sur l'utilisabilité des ressources, comme le signalent (Kristoffersen et al., 2012). Celles-ci peuvent pourtant apporter un éclairage significatif. Ainsi, l'enquête de (Vale, 2015) livre un résultat très intéressant :

One of the original features of the ODNZSL is its choice of search direction, allowing users to either search by word or by sign features. In a pre-compilation survey (McKee & Pivac Alexander, 2008), 45% of potential users said they would use the search by sign features alongside other methods. Log file data show that actual user behaviour is rather different: the overwhelming majority of searches (98%) were a search by English/Māori word. Searches by sign features only accounted for 0.7% of all searches, with the remainder constituting advanced searches.

Même si l'échantillon reste limité (il n'y avait que 12 participants dans cette étude), l'analyse de l'activité des utilisateurs montre clairement que l'entrée dans le dictionnaire via les paramètres de la LS est totalement délaissée au profit de la recherche par mot écrit de la LV.

### 3.2.3 LSF et terminologie

#### 3.2.3.1 *Préambule : Contextes*

J'ai précisé plus haut quels contextes (locaux, nationaux, internationaux) m'ont amenée à m'intéresser aux questions terminologiques en LSF. Je souhaite présenter ici, sous forme synthétique, les principales questions de recherche que cette thématique soulève, telles que ma réflexion actuelle, menée avec Jérémie Segouat, a pu les identifier. Etant donné que cette recherche n'a été initiée que très récemment (2022), aucune publication n'a encore vu le jour. Les données présentées dans ce chapitre s'appuient donc en grande partie sur des communications effectuées dans des colloques ou journées d'étude, ou encore sur des communications en cours de préparation, des articles soumis ou des articles en cours de rédaction, en l'occurrence :

- 1 communication au colloque LSP à Lisbonne en 2022 [C-COM-20] Segouat, Josselin-Leray & Ranvier (2022)] et un article en préparation pour la revue *FachSprache* qui en est issu [ACL-15] Segouat & Josselin-Leray]
- 2 communications (2023, 2024), dont une invitée, à l'Université Gallaudet de Washington, en lien avec la « Global Year of STEM Sign Language Lexicons » [[C-COM-26] Segouat & Josselin-Leray] et [[C-INV-2] Segouat & Josselin-Leray (2023)].
- 1 communication au colloque de terminologie Domain Loss and Gain à Bruxelles en 2023 [[C-COM-22] Segouat & Josselin-Leray (2023)] et un article soumis correspondant aux actes du colloque [[C-ACTI-8] Segouat & Josselin-Leray]
- 1 communication à venir en 2024 au colloque TTR à Montréal [[C-COM-25] Josselin-Leray & Segouat].

Il s'agit donc d'une première approche de la question, qui a donné lieu au co-encadrement de plusieurs mémoires de recherche en Master de Traduction, Interprétation et Médiation Linguistique

(LS-TIM) au D-TIM (Maéva Ranvier (2022), Armel Le Mauff (en cours), Emma Bancillon (en cours) et en Master LITL au département de Sciences du Langage (Julie Labaigt (en cours)).

Le foisonnement des questions émergentes nous amène à envisager de proposer plusieurs sujets de thèse dans les années à venir, de la même manière que les questions liées à la terminologie médicale en langue des signes australiennes (Auslan) ont pu mener à plusieurs doctorats en Australie (Napier et al., 2015, p. 286). L'analyse fournie dans cette partie est donc destinée à être élargie, documentée et affinée, en collaboration avec divers partenaires (projets de recherche, co-publication, production de ressources, etc.) :

(1) les universités étrangères se penchant sur la question de la terminologie en LS, notamment :

- a. l'Université Gallaudet à Washington (Etats-Unis) – Caroline Solomon,
- b. l'Université Victoria à Wellington (NZ) – Rachel Mckee et Mireille Vale,
- c. Dublin City University (Irlande) – Elizabeth Mathews,
- d. l'Université d'Edimbourg – Audrey Cameron,
- e. l'Université Herriot Watt – Jemina Napier<sup>199</sup>.

(2) les universités françaises travaillant

- a. sur les questions lexicales en LSF : Université Paris 8 – Brigitte Garcia, Marie-Anne Sallandre,
- b. sur les questions de sociolinguistique en LSF : Université de Rouen – Diane Bedoin,
- c. sur les questions de corpus et d'outils pour la LSF : Université Paris Saclay – Annelies Braffort.

(3) divers représentants français des interprètes FR<>LSF, issus d'associations professionnelles (AFILS<sup>200</sup>), de réseaux associatifs (Trait d'Union<sup>201</sup>) ou de services employant des interprètes (Interpretis<sup>202</sup>)

---

<sup>199</sup> Précisons que Jemina Napier sera accueillie au D-TIM et à CLLE en janvier-février prochain en tant que « Professeure Visiteure ».

<sup>200</sup> <https://afils.fr/>. Association Française des Interprètes et traducteurs en Langue des Signes.

<sup>201</sup> <https://www.trait-union.coop/>

<sup>202</sup> <https://www.interpretis.fr/>. Interpretis est un partenaire "historique" du D-TIM depuis la création de l'IUP de traduction en 2003, à la fois pour des questions d'accessibilité (les cours du D-TIM sont majoritairement interprétés vers et depuis la LSF par des interprètes d'Interpretis), de pédagogie (participation au Conseil de Perfectionnement, charges de cours, contrats de professionnalisation et d'alternance) mais aussi de recherche



- (4) divers représentants du monde éducatif impliquant l'utilisation de la LSF, de l'école primaire jusqu'à l'enseignement supérieur, en particulier dans le bassin toulousain : Pôles d'Education des Jeunes Sourds (par exemple, école bilingue de Ramonville Saint Agne), réseau SIGN MATHS<sup>203</sup>
- (5) des représentants de la communauté Sourde qui se penchent actuellement sur des questions de terminologie en LSF : Fédération Nationale des Sourds de France (FNSF), réseau professionnel l'EGAL<sup>204</sup>, association STIM etc.
- (6) des représentants des milieux socioprofessionnels où s'expriment des besoins en terminologie et où circule la terminologie : notamment les musées (Cité de l'Espace à Toulouse, Cité de l'Industrie à la Villette)
- (7) des institutions, telles que la DGLFLF, la LSF faisant officiellement partie des « Langues de France » depuis la loi de 2005.
- (8) Les concepteurs des différentes ressources existantes

Dans cette section introductive, j'évoquerai les trois points suivants : (1) le vide terminologique en LSF, (2) le vide métaterminologique concernant la LSF, (3) la prise de conscience de l'accroissement des besoins terminologiques en tant que terrain favorisant pour la recherche.

#### 3.2.3.1.1 Un vide terminologique : le déficit de signes spécialisés

De manière générale, les LS manquent de signes pour les concepts scientifiques et techniques (voir (Lualdi et al., 2023) pour l'ASL, ou (Major et al., 2013, p. 38) pour le manque de signes liés à la santé en langue des signes australienne), surtout en comparaison à leurs LV homologues. Ceci est particulièrement vrai pour la LSF : comme le constatent (Vanbrugghe et al. 2010) ou encore (Pointurier Pournin & Gile, 2012, p. 164), les signes *lexicalisés* en LSF sont très peu développés dans un grand nombre de domaines spécialisés. (Vanbrugghe et al. 2010) notent également comme problème corollaire à ceci le « développement encore insuffisant d'outils de collecte et de diffusion lexicale ».

---

(signature d'une convention de recherche en lien avec les questions de terminologie en LSF, Interpretis ayant également créé un groupe de travail en interne sur ces questions).

<sup>203</sup> Sign'Maths (<https://signmaths.univ-tlse3.fr/>) est un « groupe de recherche autour de l'enseignement des mathématiques en langue des signes (...) composé de personnes sourdes et de personnes entendantes, d'enseignants de mathématiques et de LSF, travaillant pour la plupart en structure bilingue, et d'étudiants. Créé en 2012, il est issu des équipes enseignantes des classes bilingues de Ramonville du primaire et du collège ». Depuis 2016, date à laquelle un étudiant Sourd a entrepris des études de mathématiques à l'Université Paul Sabatier, il collabore avec cette même université. Voir plus de détails dans (Juliette Dalle, Dartyge, et al., à paraître).

<sup>204</sup> <https://reseaulegal.fr/>. L'EGAL est « un réseau professionnel associatif favorisant la formation et la diffusion de la culture juridique et judiciaire en LSF pour un égal accès à la Justice dans cette langue. »

La situation française s'explique par trois raisons principales que je me propose de détailler ci-dessous.

#### (1) L'interdiction de la LSF

Lors du congrès de Milan, qui s'est tenu en 1880 (Encrevé, 2008), la décision a été prise, comme je l'ai indiqué plus haut, de promouvoir l'oralisme au détriment des gestes dans l'éducation des enfants Sourds à l'école et en internat. Les enfants ont ainsi été contraints de se concentrer sur l'apprentissage de la langue française, qui leur demandait à la fois beaucoup d'efforts et de temps, au lieu de se concentrer sur l'apprentissage des concepts spécialisés. La LSF n'étant pas leur langue d'apprentissage première, il est évident que dans ce contexte, de nombreuses générations de Sourds n'ont pas été en mesure de créer des signes pour de nouveaux concepts. Ce n'est qu'en 2005, avec la reconnaissance de la LSF comme une langue à part entière, que cette langue est devenue une des langues d'enseignement possibles dans l'éducation des enfants Sourds.

#### (2) L'accès très limité des personnes Sourdes à l'enseignement supérieur

Du fait de l'imposition de l'oralisme, les personnes Sourdes ont été très longtemps désavantagées par un faible niveau d'alphabétisation (80% d'illettrisme chez les Sourds d'après le rapport Gillot publié en 1998), un faible niveau d'éducation et un faible niveau général d'instruction, et se sont donc très longtemps vu refuser l'accès à l'enseignement supérieur ((Colin et al., 2021) ; selon le rapport Gillot, seuls 5% des jeunes Sourds accédaient aux études supérieures ; (Moody et al., 1998, p. 38) expliquent ainsi qu'il n'y avait, en 1998, que « cent cinquante à deux cent sourds à l'université » (ce qui représentait toutefois un progrès considérable par rapport à la situation vingt ans plus tôt)). De plus, la LSF n'étant pas officiellement reconnue, aucune accessibilité n'était prévue dans le système éducatif, que ce soit par le biais d'interprètes ou d'autres moyens. Ainsi, les concepts spécialisés que l'on retrouve habituellement dans l'enseignement supérieur n'ont pas été abordés en LSF, et, pendant très longtemps, il n'y a pas eu de réflexion sur la création de signes pour tous les concepts émergents. Le même constat vaut pour bien d'autres LS, comme le BSL. (Quinn et al., 2021, p. 27) affirment ainsi : « enforced oralism in deaf education has left BSL lacking signs for specialist concepts ».

#### (3) Un nombre réduit de locuteurs

Le nombre limité de personnes signantes (51 000 selon (Haeusler et al., 2014), conséquence de l'interdiction de la LSF pendant 100 ans, couplé au nombre très réduit de personnes Sourdes dans l'enseignement supérieur, et plus généralement au manque d'accessibilité dans la société française, a conduit à un dynamisme de création de signes limité, que ce soit pour la communication quotidienne ou dans des contextes spécialisés.

Cependant, les choses sont en train d'évoluer, en France mais aussi dans le monde entier, comme j'ai pu l'évoquer plus haut : lancement début 2023 par l'Université Gallaudet d'une série d'événements

liés à l'avenir des lexiques STEM en LS (Lualdi et al. 2023), multiplication des ateliers de création lexicale de néologismes terminologiques en LSF en France, etc.

### 3.2.3.1.2 Un vide *métaterminologique* : le manque d'études sur la terminologie en LS(F)

Bien que peu nombreuses, des études sur les questions de terminologie pour des LS autres que la LSF existent. Celles-ci concernent principalement les LS utilisées en pays anglophones :

- BSL : (Cameron et al., 2012) (O'Neill et al., 2015), (Meara et al., 2016), (Quinn et al., 2021)
- ASL : (Lang et al., 2007), (Lualdi et al., 2023)
- NZSL : (Vale & McKee, 2022), (Rachel McKee & Vale, 2023)
- Auslan : études centrées sur le contexte des soins de santé (Major et al., 2013), (Napier et al., 2015).

On trouve aussi quelques travaux du côté norvégien (terminologie de la physique, (Roald, 2000) (Roald, 2001), ou encore du côté brésilien (Souza et al., 2018). Les plus anciennes études concernent l'ASL, avec les travaux de Caccamise (Caccamise et al., 1977). Celui-ci est à l'origine d'une des premières tentatives de répertoire terminologique en LS : le Technical Signs Project (TSP) en ASL, mené au National Technical Institute for the Deaf (NTID) du Rochester Institute of Technology aux Etats-Unis. En ce qui concerne la question de la terminologie en LSF, celle-ci est quasiment totalement absente des recherches linguistiques sur la LSF (ou sur les LV). On peut citer uniquement, à ma connaissance, six études publiées abordant cette thématique, de manière plus ou moins centrale : (Bacci & Gache, 1999), (Jeggli, 2003), (Paris, 2007), (Domede, 2017), (D'Auria, 2019) et (Pointurier Pournin & Gile, 2012). Deux études très récentes sont toutefois à paraître en fin d'année dans la revue *La Main de Thôt* (revue portée par le D-TIM), en lien avec des ressources terminologiques en ligne que j'évoquerai plus bas : (Juliette Dalle, Dartyge, et al., à paraître), portant sur l'élaboration et le fonctionnement de la ressource SIGN'MATHS, et (Juliette Dalle, Piquet, et al., à paraître) (en LS-vidéo)<sup>205</sup>, à propos de la ressource UVED (développement durable).

Quelques faits notables viennent caractériser l'ensemble de ces publications :

- (1) Il n'existe pas de terminologie stabilisée pour renvoyer à ce que serait l'équivalent, en LS, d'un *terme* (vs. un mot) pour les LV. On trouve ainsi *signes spécialisés*, *signes techniques*, ou *lexique lié à tel domaine dans telle LS* (« health lexicon of Auslan » chez (Major et al., 2013)). Pour ma

---

<sup>205</sup> La vidéo (qui n'est pas encore affichée sur le site de la revue *La Main de Thôt*) est stockée ici : <https://prismes.univ-toulouse.fr/player.php?code=0yS0i815&width=100%25&height=100%25>

part, j'adopterai, le terme *signe spécialisé*, mais cette question (incluant la motivation du signe correspondant en LSF) reste à débattre ;

- (2) Aucune de ces publications n'aborde la question de la terminologie en LS par le prisme de la terminologie (en tant que discipline scientifique) ; aucune mention bibliographique n'est faite, d'ailleurs, de travaux qui relèveraient de la terminologie en LV. Seules les études de Napier et de McKee et Vale adoptent un point de vue proche : celui de l'aménagement linguistique (« language planning » ; (Napier et al., 2015), (Rachel McKee & Vale, 2023)), ou celui de la néologie (Vale & McKee, 2022), (Rachel McKee & Vale, 2023) ; le terme même *terminologie* est d'ailleurs assez souvent absent de ces études.
- (3) La majorité de ces études, ainsi que la *totalité* des études françaises portant sur la LSF (y compris les deux travaux à paraître), se focalisent sur le contexte éducatif, et notamment sur les stratégies adoptées par les interprètes dans le contexte scolaire/universitaire face au manque de signes spécialisés. Ces stratégies sont souvent temporaires (elles durent le temps de la scolarisation de l'élève Sourd). Les signes spécialisés ainsi créés par les interprètes ne sont pas nécessairement validés par l'ensemble de la communauté signante – et notamment de la communauté Sourde – et ne sont en général pas diffusés en dehors de la sphère éducative. La terminologie en LSF utilisée dans des contextes autres que le contexte éducatif, notamment le contexte professionnel, n'est évoquée dans aucun travail universitaire. Le seul document de référence existant sur cette question, et abordant des questions d'éthique et de légitimité, est une présentation (non publiée) émanant de quelques interprètes ayant formé un groupe de travail sur la terminologie au sein d'Interpretis, présentée dans le cadre du workshop « Sign Neologisms » du projet européen EASIER<sup>206</sup> et au congrès annuel de l'EFSLI<sup>207</sup> (Dupont et al., 2023).

Les travaux de recherche qui abordent la question de la terminologie en LSF (création, variation, diffusion, standardisation, etc.) par le biais de la terminologie (en tant que discipline scientifique) font donc clairement défaut, et c'est dans cette faille que mes travaux actuels et à venir viennent s'insérer. La terminologie en LS et en LV peuvent en effet s'enrichir mutuellement, de la même manière que la recherche sur la terminologie en LS pourra venir nourrir la pratique de l'interprétation en LS (voire en LV), comme nous tenterons de le montrer au colloque TTR en juin prochain. [[C-COM-25] Josselin-Leray & Segouat].

---

<sup>206</sup> <https://www.project-easier.eu/news/2023/03/01/the-sign-neologisms-workshop/>. Consulté le 10.12.23.

<sup>207</sup> European Forum of Sign Language Interpreters.

### 3.2.3.1.3 La prise de conscience de l'accroissement des besoins terminologiques en LS(F) : un contexte favorisant pour la recherche

Du fait de l'accès désormais rendu plus facile à la scolarisation, et de l'extension de l'éducation bilingue (FR/LSF), un plus grand nombre de Sourds accèdent à l'enseignement supérieur puis à des métiers plus qualifiés et spécialisés qu'auparavant, ce qui engendre des besoins terminologiques accrus, comme l'expliquent (Vanbrugghe et al., 2010) mais aussi (Patrice Dalle & Dalle, 2013, p. 191) :

Dans le cadre professionnel des entreprises, la formation à la LSF pénètre les différents métiers pour prendre en compte les personnels sourds qui accèdent maintenant à ces métiers et ceux qui travaillent avec eux. Cela nécessite en particulier l'élaboration de lexiques thématiques bilingues ou de glossaires en LSF spécifiques à ces métiers, ce qui comprend le plus souvent une forte composante de néologismes. Enfin, outre la diversité, le niveau de langue enseigné a également progressé, pour correspondre au niveau des études universitaires où ces formations interviennent (Master) ou en raison de finalités professionnelles exigeantes (interprètes, traducteurs, enseignants en LSF). Cela va se traduire par des besoins plus exigeants en matière d'outils de formation.

En outre, comme pour les autres LV, la crise sanitaire liée au Covid-19 a généré des besoins terminologiques (Klosa-Kückelhaus & Kernerman, 2022). Toutefois, ces besoins ont sans doute été encore plus criants pour les langues minoritaires, dont les LS, du fait de la nécessité de traduction/interprétation (dans les médias, notamment). Les situations de crise génèrent en effet des besoins spécifiques en traduction et en interprétation, comme l'ont mis en évidence tous les travaux de Sharon O'Brien et Patrick Caldwell autour de la traduction en temps de crise (O'Brien & Federici, 2023). Les innovations lexicales guidées par les besoins de traduction sont assez fréquentes pour les langues minoritaires lorsque ces besoins émanent de la sphère publique, comme a pu le montrer (Ní Ghearáin, 2011) pour l'irlandais. L'augmentation de la visibilité des interprètes dans les médias pendant la crise (Mathews et al., 2023), couplée à la production foisonnante de néologismes en un temps record (Vale & McKee, 2022), ne fait qu'accroître l'intérêt pour la terminologie en LS.

### 3.2.3.2 Etudes en cours : de la création lexicale à l'implantation

#### 3.2.3.2.1 La création lexicale en LSF

A l'instar des autres LS, la LSF, en tant que langue visuo-gestuelle, se prête bien à la création lexicale, et aux créations lexicales spécialisées, c'est pourquoi il semble pertinent, malgré le constat d'un certain « vide terminologique » que j'ai évoqué plus haut, d'aborder la question de la terminologie en LSF par le biais de la notion de *gain de domaine* que plutôt que par celle de la *perte de domaine*, notion fréquemment utilisée dans le cadre des langues dont la terminologie est peu développée<sup>208</sup>. Je présente maintenant brièvement les différents contextes de création de signes

---

<sup>208</sup> On parle souvent de perte de domaine dans le cadre des langues scandinaves face à l'omniprésence de l'anglais.

spécialisés, rappelle quelles spécificités de la LSF la rendent particulièrement *adaptée* à la création lexicale, avant de présenter les stratégies auxquelles ont recours les interprètes pour faire face au manque de signes spécialisés.

#### 3.2.3.2.1.1 Les contextes de création de signes spécialisés

J'ai affirmé plus haut que la LSF manquait de signes spécialisés. Il serait en réalité plus juste de dire que la LSF manque de signes spécialisés *lexicalisés*. En effet, les signes spécialisés peuvent être créés dans une variété de contextes, que je décris maintenant. A l'exception de (Pointurier-Pournin, 2014), cette dynamique n'a fait l'objet de quasiment aucune recherche pour la LSF, c'est pourquoi il est utile de se tourner vers des témoignages de praticiens et d'interprètes, et de se référer également à ce processus pour d'autres LS, car certains processus sont similaires.

En ce qui concerne les LS, la " terminologie ad hoc " (Dubuc, 1978) correspond sans doute au contexte de création terminologique le plus courant. Elle peut être initiée par des besoins pressants, comme ceux que la communauté Sourde a connus lors de la pandémie de COVID-19 (Vale & McKee, 2022), mais c'est surtout dans le cadre éducatif qu'elle est mise en place, comme l'expliquent (Souza et al., 2018, p. 518) pour la Langue des Signes Brésilienne. En LSF également, les signes spécialisés dans un certain nombre de domaines doivent être inventés par des instructeurs Sourds ou par des interprètes en Langue des Signes puisque la plupart de l'enseignement est dispensé en français, en particulier dans l'enseignement supérieur. Par exemple, (Minguy, 2009, p. 41) explique comment, en tant qu'instructeur Sourd enseignant la menuiserie à de jeunes Sourds au début des années 80, il commençait à utiliser les signes qui avaient été typiquement utilisés à l'école, puis, à l'aide des jeunes étudiants, il inventait de nouveaux signes sur la base de leurs discussions et de leurs observations concrètes. Dans certains cas, les étudiants Sourds avaient du mal à les retenir et compensaient en "mimant" une situation technique, ce qui entraînait la création d'autres signes que Minguy validait ensuite s'ils étaient conformes aux exigences de la profession.

Dans le contexte de l'enseignement supérieur dispensé en français, faute de signes spécialisés existants, les interprètes en LS doivent souvent inventer des signes "à la volée"(Jeggli, 2003, p. 118-120), interprète en LSF, décrit ainsi tout le processus de création d'un signe en LSF pour le concept /schizophrénie/, pour lequel il n'existait pas de signe dédié. Les étudiants Sourds ont été sensibilisés à ce concept en même temps que les étudiants entendants, et en avaient acquis la maîtrise à la fin du cours, sans toutefois avoir été exposés à un signe spécialisé *lexicalisé* : pour que les étudiants Sourds puissent appréhender pleinement un concept, il n'est en effet pas nécessaire de commencer par le bon signe spécialisé (Roald, 2000). Les interprètes avaient décrit le mot écrit au tableau à l'aide de la

dactylogogie<sup>209</sup>, puis avaient eu recours à un "code commun", c'est-à-dire un signe temporaire, *ad hoc* (la lettre "S" avait été exprimée via la dactylogogie en même temps que le terme français « schizophrénie » était labialisé). Les étudiants Sourds ont ensuite immédiatement utilisé ce signe mais en le modifiant : il s'agissait alors des lettres "sch" réalisées en dactylogogie, suivies du signe [ET CAETERA]. Quelques semaines plus tard, les étudiants Sourds s'étaient mis d'accord sur un autre signe qui n'avait plus rien à voir avec la dénomination française et qui reposait avant tout sur l'iconicité : il pouvait se traduire littéralement par « être esclave de la division mentale ». Il était donc beaucoup plus conforme aux aspects fonctionnels de la LSF tels que je les décris plus bas. Ce signe a ensuite été progressivement utilisé par d'autres interprètes et d'autres étudiants Sourds à l'intérieur et à l'extérieur de l'école et est finalement devenu un signe lexicalisé après avoir été approuvé par la communauté Sourde.

Tous les signes spécialisés créés sur une base *ad hoc* ne se diffusent pas de cette manière. Certains manquent à la fois de précision sémantique et de spécificité et, en particulier dans les milieux éducatifs, ces signes techniques peuvent aussi varier d'un cours à l'autre, et d'un instructeur à l'autre, ce qui pourrait interférer avec l'acquisition de connaissances dans les différents domaines spécialisés (Souza et al., 2018, p. 518).

Cela pourrait expliquer pourquoi, avec le nombre croissant d'étudiants Sourds dans l'enseignement supérieur induit par la loi de 2005, le besoin d'une « terminologie systématique » (Dubuc, 1978) se fait désormais sentir. La création *systématique* de signes spécialisés, qui aboutit à l'enregistrement de signes lexicalisés dans des bases de données, est une tendance assez récente en LSF qui prend de l'ampleur. Cette recherche terminologique est principalement menée dans le cadre d'ateliers de collecte/création de signes où les signes spécialisés existants sont discutés et où de nouveaux signes sont créés, comme c'est le cas pour la Langue des Signes Britannique ou la Langue des Signes Irlandaise. Pour citer des exemples extrêmement récents, trois ateliers ont été organisés en novembre / décembre 2023 : un atelier organisé par le réseau L'EGAL, dans le but de créer des signes juridiques (la LSF étant totalement dépourvue de signes en la matière) ; un atelier organisé par l'association STIM (évoquée en début de chapitre) à la Cité de l'Industrie de la Villette les 9 et 10 décembre 2023, qui a abouti à la création de propositions de signes dans les trois domaines de la santé, de la physique et des mathématiques pour les termes français suivants : *passoire thermique*, *pollution lumineuse*, *ganglion lymphatique*, *stomatologie*, *aorte*, *strictement supérieur* à<sup>210</sup>, et un atelier de création lexicale en SHS organisé par la Fédération Nationale des Sourds de France que nous avons

---

<sup>209</sup> Il s'agit de « l'épellation manuelle des lettres de l'alphabet de la LV environnante ». (Millet et al., 2023).

<sup>210</sup> Information fournie par Armel Le Mauff.

accueilli à l'Université Toulouse Jean Jaurès les 16 et 17 décembre 2023 pour lequel j'ai fait une conférence sur la création terminologique en LV (française) [C-INV 5, Josselin-Leray 2023].

Nous avons obtenu l'autorisation de filmer le déroulement de ces ateliers, ce qui va nous fournir le corpus que (Humbley, 2018) appelait de ses vœux pour l'observation du processus de création des termes et que j'ai mentionné dans le chapitre 2. Parmi les paramètres que nous souhaitons analyser figurent (liste non exhaustive) : (1) le statut des participants à ces ateliers (degré d'expertise linguistique, degré d'expertise dans les domaines, etc.), (2) les critères de choix des « termes » pour lesquels inventer des signes, ou bien le choix des « signes » à discuter, (3) le recours à des ressources (en LS ? en LV ?) dans le processus de création : utilisation d'ouvrages de références, visionnage de vidéos<sup>211</sup> ..., (4) le processus de validation des signes avant captation du signe en LS-vidéo, signes qui ne restent que des « propositions », qui sont soumises ensuite à l'avis de la communauté Sourde, comme la Figure 35 permet de le constater.

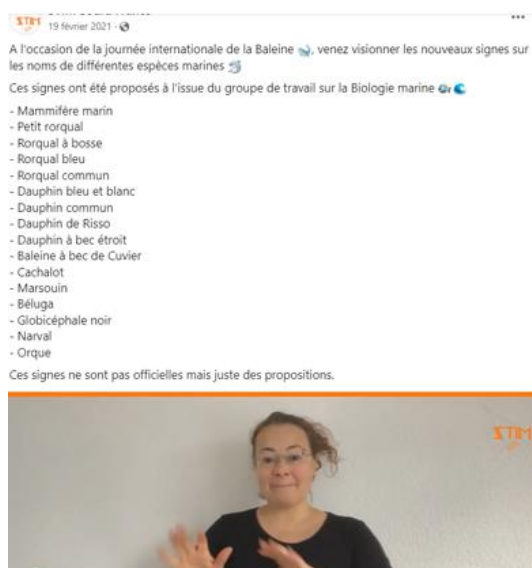


Figure 35 : Propositions de signes spécialisés issues des ateliers de création lexicale STIM

L'analyse des vidéos de ces ateliers nous permettra en particulier d'étudier la motivation des termes.

---

<sup>211</sup> Pour l'atelier STIM de décembre, les participants ont ainsi visionné une vidéo sur le mistral pour mieux prendre le concept et réfléchir à des propositions de signes.



La plupart de ces ateliers sont organisés dans un cadre *éducatif*, mais il en existe également dans un cadre *professionnel*, que nous avons pu également filmer et qui constituent les deux corpus en LSF que j'ai évoqués dans le chapitre 2. Ceux-ci sont discutés un peu plus bas.

L'accès des Sourds à l'enseignement supérieur favorise l'échange de concepts et de signes spécialisés, et donc l'acquisition de compétences. Cependant, ce processus ne permet pas de perpétuer et de diffuser les signes créés de manière *ad hoc* par et pour chaque étudiant Sourd. Ce type de « gain de domaine » est donc limité dans l'espace et dans le temps, sauf dans les cas où des ressources terminologiques sont créées et diffusées.

#### 3.2.3.2.1.2 La LSF, une langue adaptée à la création lexicale spécialisée

Pour mémoire, l'espace de signation permet une iconicité dite diagrammatique basée sur les relations spatiales entre les unités discursives : la position d'une unité dans l'espace ou son déplacement peuvent être porteurs de sens, et les relations établies entre ces unités sont également porteuses de sens (elles peuvent signifier, par exemple, une action d'une unité sur une autre).

L'iconicité se retrouve également dans les signes eux-mêmes, à travers un processus d'iconisation de l'expérience : l'expression d'un concept qui n'a pas de signe correspondant se fait d'abord par le biais de périphrases décrivant la forme, la fonction, la finalité, etc., puis se réduit progressivement à quelques traits pertinents lors de son utilisation. Le signe ainsi créé peut alors représenter visuellement le concept de manière très évidente. Enfin, l'iconicité se situe au niveau du discours. (Cuxac, 2000) a montré la présence de deux façons d'exprimer le sens en LSF : (1) dire sans montrer, dans un but dit non illustratif et (2) dire en montrant, dans un but illustratif. La première option s'appuie principalement sur des signes lexicalisés, tandis que la seconde utilise davantage les structures de transfert déjà évoquées plus haut.

Les transferts sont l'expression dans le discours de traits sélectionnés par le locuteur à partir d'expériences extralinguistiques. La création de signes lexicalisés se fait d'abord par l'utilisation de structures de transfert et d'autres signes lexicalisés, qui permettent de décrire une fonction, un visuel, un comportement, mais aussi des actions entre différents éléments de la description. (Bacci & Gache, 1999) montrent comment l'utilisation des transferts permet de créer des néologismes pour les concepts de /courant/ et d'/intensité/ en physique. S'appuyant sur le fait que le courant désigne le flux d'électrons circulant dans un circuit électrique, le signe en LSF est réalisé avec les deux poings fermés, l'index levé, et un mouvement de la main active qui glisse le long de la main passive, les index se chevauchant, montrant de manière iconique la circulation le long d'un fil.

Grâce à l'iconicité et aux structures de transferts, il est en fait possible d'exprimer n'importe quel concept en LSF sans disposer du signe spécialisé exact, ce qui renforce l'idée qu'il n'y a pas de « perte

de domaine » en tant que telle, mais qu'il y a plutôt, avec la stabilisation ultérieure des créations lexicales et terminologiques, un « gain de domaine ».

Les stratégies utilisées par les personnes Sourdes lorsqu'elles discutent d'un concept en LSF, cependant, peuvent ne pas être exactement les mêmes que celles que les interprètes entendants utiliseraient, en particulier dans les contextes éducatifs. Il convient maintenant de se pencher sur les situations d'interprétation en milieu éducatif, où les interprètes parviennent à transmettre des concepts à un public Sourd malgré l'absence de signes spécialisés.

#### 3.2.3.2.1.3 Stratégies utilisées par les interprètes en LSF en milieu scolaire

Pour pallier l'absence de signes spécialisés adéquats, les interprètes en LS, soumis à de fortes contraintes de temps lors de l'interprétation, ont recours à des stratégies alternatives. Celles qu'ils utilisent en milieu scolaire ont été décrites par (Arcambal, 2021). L'essentiel des stratégies, parmi les neuf répertoriées, s'appuie sur le fait que les personnes Sourdes ont des compétences en français : seules la " scénarisation " (mise en scène du sens) et les périphrases font appel à la fois aux signes et à la syntaxe de la LSF.

Les interprètes en LS sont donc fortement impliqués dans les processus de création lexicale, au moins dans la terminologie *ad hoc* et potentiellement dans la terminologie systématique. Cela a d'ailleurs conduit certains à s'interroger sur leur légitimité dans ce processus (Dupont et al., 2023).

#### 3.2.3.2.2 La terminologie des LS en devenir

Suite à la loi de 2005 qui a reconnu la LSF comme une langue à part entière, un besoin croissant de signes véritablement lexicalisés s'est fait ressentir, ce qui a conduit à une augmentation des « ressources terminologiques » pour la LSF – le terme de *base de données terminologique* ne nous semble pas complètement approprié, que je passe en revue juste après. De plus, comme je l'ai mentionné plus haut, de plus en plus de personnes Sourdes obtiennent des emplois spécialisés, ce qui a favorisé la création d'une terminologie plus abondante : ce phénomène sera illustré par l'exemple de l'architecture.

##### 3.2.3.2.2.1 Aperçu des ressources existantes pour la terminologie de la LSF

Il y a une vingtaine d'années, les interprètes LSF se plaignaient de la rareté des ressources spécialisées en LSF (Jeggli, 2003, p. 120) (Bacci & Gache, 1999). En 2023, la situation a changé et un nombre croissant de ressources spécialisées sont désormais disponibles en ligne, comme je montre ci-dessous. Toutefois, la liste des ressources existantes pourrait encore être élargie si l'on incluait deux autres types de ressources : (i) les bases de données terminologiques internes que plusieurs agences d'interprétation en LS ont constituées au fil des ans mais qui ne sont pas accessibles au public, (ii) le recueil d'anciens signes spécialisés qui n'ont pas été diffusés en raison de l'interdiction de la LSF ou

parce qu'ils n'étaient utilisés que par un groupe très restreint de locuteurs, qui sont actuellement consignés mais qui ne sont pas encore partagés.

Dans cette section, je passe brièvement en revue onze ressources disponibles sur le web, toutes traitant des domaines des STIM, à savoir STIM<sup>212</sup>, Astronomie [AST]<sup>213</sup>, SpreadTheSign<sup>214</sup> [STS], Sign'Maths [SM]<sup>215</sup>, Cité des Sciences [CDS]<sup>216</sup>, Les doigts qui rêvent [DQR]<sup>217</sup>, INJS Paris [PAR]<sup>218</sup>, IJS Bourg la Reine [BLR]<sup>219</sup>, Génie Civil INSA [INSA]<sup>220</sup>, PiSourd [PS]<sup>221</sup>, et Développement durable [UVED]<sup>222</sup>. L'analyse porte sur les aspects suivants : domaines inclus, objectifs, utilisateurs cibles, processus de compilation et statut des compilateurs, processus de diffusion et durabilité.

Dans l'ensemble, les **domaines** concernés sont variés : Environnement, Informatique, Santé, Mathématiques, Physique, Biologie, Technologie, Chimie, Astronomie, Géologie, Géographie, Sciences, Dentaire, Menuiserie, Génie civil. Certains semblent surreprésentés (les mathématiques, avec 674 signes) ou sous-représentés (la géologie, avec 12 signes).

Nous avons pu identifier quatre **objectifs** différents pour lesquels ces ressources ont été compilées : (i) répondre à des besoins pédagogiques (PAR, BLR, SM), (ii) vulgariser la science (CDS, SM, DQR, UVED), (iii) répondre à un besoin d'échanges entre experts Sourds (STIM, SM), ou, (iv), diffuser des termes et des définitions au sein de la communauté Sourde (INSA, AST, SPS, PS).

Les ressources s'adressent à différents types d'**utilisateurs** : (i) étudiants (PAR, BLR, SM), (ii) enseignants (PAR, BLR, SM), (iii) interprètes (STIM, SM, PAR, BLR), (iv) grand public (CDS, DQR, UVED, AST, STS, PS), ou (v) experts scientifiques (STIM, SM).

En ce qui concerne le **processus de compilation**, nous avons identifié deux processus principaux. Certaines ressources ont été créées *ex nihilo*, sans tenir compte de ce qui pouvait exister auparavant (PAR). D'autres ont commencé par collecter les signes existants, les analyser et sélectionner ceux qui devaient être conservés, puis ont créé ceux qui manquaient (SM), ou ont recréé ceux qui n'étaient pas considérés comme suffisamment efficaces pour répondre aux besoins. Les discussions sur les signes,

---

<sup>212</sup> <https://www.stimsourdfrance.org/>

<sup>213</sup> <http://sion.frm.utn.edu.ar/iau-inclusion/wp-content/uploads/2017/11/Dictionnaire-Frances.pdf>

<sup>214</sup> <https://www.spreadthesign.com/fr.fr/search/>

<sup>215</sup> [https://signmaths.univ-tlse3.fr/?\\_sft\\_categories=tous-niveaux](https://signmaths.univ-tlse3.fr/?_sft_categories=tous-niveaux)

<sup>216</sup> <https://www.cite-sciences.fr/fr/ma-cite-accessible/sourds-et-malentendants/ressources/signaire-lsf/>

<sup>217</sup> <https://ldqr.org/mots-de-geologie-en-lsf/>

<sup>218</sup> <https://lexique-lsf.injs-paris.fr/>

<sup>219</sup> <https://ijs.92.dico.free.fr/math/index.html>

<sup>220</sup> <http://devv4.insa-toulouse.fr/fr/formation/glossaire-gc-en-lsf.html>

<sup>221</sup> <https://www.pisourd.ch/index.php?theme=dicocomplet>

<sup>222</sup> <https://www.uved.fr/fiche/ressource/glossaire-du-developpement-durable-en-langue-des-signes-francaise-lsf>

sur la manière de les créer et sur ceux à conserver ont eu lieu entre les participants aux projets, et les réactions du public ont été prises en compte après la diffusion des signes. Les signes créés par les groupes de travail ont été principalement validés par les participants, et ce principalement vers la fin du processus de création : les participants ont présenté un concept, l'ont partagé, l'ont discuté, ont suggéré un ou plusieurs signes, en ont choisi un et l'ont validé à la toute fin du processus.

Les **profils des compilateurs** sont très divers. Les participants aux projets peuvent être soit des apprenants, soit des enseignants, soit des interprètes, soit des traducteurs, soit des experts du domaine, soit des experts pédagogiques, soit des experts en langue des signes. Une des questions fondamentales qui mérite d'être creusée est de savoir quel est le profil le plus approprié pour être impliqué dans le processus de création de signes. Concernant les apprenants, sans préjuger de leurs compétences, le fait d'être en cours d'apprentissage du concept est-il réellement compatible avec le recul nécessaire pour nommer ce concept<sup>223</sup> ? Les enseignants peuvent être influencés par leur volonté de fournir à la fois le signe et le terme français. Les interprètes et les traducteurs maîtrisent certes l'aspect purement linguistique des deux langues (français et LSF), mais pensent toujours le signe en fonction du *contexte*, c'est-à-dire qu'ils sont susceptibles de l'adapter et peut-être de créer un signe différent en fonction du contexte. La définition d'un expert pédagogique n'est pas claire, pas plus que celle d'un expert en LS : alors que le premier peut être un enseignant spécialisé, un enseignant ordinaire ou un formateur (qui n'a pas reçu le même type de formation et qui, par conséquent, n'a peut-être pas la même perspective sur la LSF), le second peut être un linguiste ou simplement une personne Sourde. Le fait d'être Sourd (c'est-à-dire un locuteur natif qui utilise principalement la LSF) semble être suffisant pour pouvoir se considérer un expert en langues.

Dans le processus de **diffusion**, les signes sont principalement fournis par le biais de vidéos, à l'exception d'une ressource où l'on ne trouve que des dessins (CDS). Les personnes filmées sont des participants au projet, et principalement des participants Sourds (sauf pour STIM, où les participants entendants sont filmés à la fin des groupes de travail pour exécuter les signes, mais lorsque des définitions ou des exemples en LSF sont enregistrés, seules des personnes Sourdes sont impliquées). Après la diffusion, le public peut faire part de ses réactions pour valider ou rejeter le signe, et il peut avoir la possibilité d'en suggérer un autre (STIM). Cela signifie que, si les réactions sont nombreuses, un groupe d'experts peut décider qu'un autre signe (proposé par le public ou nouvellement créé) sera meilleur que le premier signe initialement fourni par la ressource et le modifiera en conséquence.

---

<sup>223</sup> Il faut mentionner ici, par exemple, que l'association STIM regroupe essentiellement des *étudiants* Sourds impliqués dans les STEM.

Les ressources sont **gérées** par différents types de structures : des associations (STIM, DQR, PS), des projets financés au niveau local, national ou international (AST, STS, UVED), des écoles pour étudiants sourds (PAR, BLR) ou des structures publiques (SM, CDS). Un point frappant, toutefois, qui contraste avec ce qui se fait pour d'autres LS à l'étranger<sup>224</sup>, est l'absence des pouvoirs publics et/ou l'absence du milieu universitaire dans le pilotage ou le portage de ces ressources. Le type de structure est toutefois un point clé pour la pérennité de la ressource, et l'arrêt des financements est souvent synonyme de la fin d'une ressource. Les associations s'appuient sur la bonne volonté des bénévoles, qui peuvent à tout moment manquer de temps ou changer de priorités. Dans les écoles, les enfants grandissent et finissent par partir, tandis que les enseignants peuvent également aller travailler ailleurs, ou s'impliquer dans d'autres projets qui ne leur laissent pas le temps de poursuivre la ressource. Enfin, dans les (rares) structures publiques, la décision de maintenir ou non une ressource est politique, ce qui signifie que certaines ressources peuvent tout simplement disparaître du jour au lendemain.

Pour conclure sur ces ressources, l'analyse a montré qu'elles ont été développées pour un nombre assez important de domaines, mais il n'existe pas de méthodologie commune de compilation ; des signes spécialisés sont créés en fonction de différents besoins, pour différents objectifs, avec différents participants impliqués, et par différentes structures de projet.

#### 3.2.3.2.2 Le processus de création de signes spécialisés dans le domaine de l'architecture

En collaboration avec l'agence d'interprètes Interpretis, nous avons mené une étude sur la méthodologie de création de signes spécialisés dans un domaine spécialisé particulier : celui de l'architecture [Segouat, Josselin-Leray & Ranvier 2022]. Interpretis a initié un projet de création terminologique, dans lequel deux interprètes ont collaboré avec un architecte Sourd lors d'ateliers de création lexicale *ad hoc*. Ces deux interprètes sont souvent amenées à traduire des réunions de chantier ou des échanges professionnels au sein de l'agence d'architectes, et sont donc régulièrement confrontées à un manque de termes adéquats lors de l'interprétation. Elles ont recours aux différentes stratégies évoquées plus haut lorsqu'elles ne disposent pas d'un signe spécialisé, mais elles prennent note de ce signe pour le proposer lors des ateliers. Nous avons pu analyser et annoter (partiellement) les enregistrements vidéo des ateliers et des rencontres professionnelles, qui constituent les deux corpus en LSF évoqués dans le chapitre 2. Les premières annotations (qui sont en cours de développement via le travail de M1 en cours de Julie Labaigt) ont permis de mettre en évidence les

---

<sup>224</sup> Le glossaire en ISL est hébergé par Dublin City University ; le BSL Glossary en Ecosse a reçu en 2007 une subvention de 25 000€ de la part du gouvernement écossais pour démarrer la base avec des termes de la chimie, de la biologie et de la physique.

méthodologies de création et de mise en œuvre utilisées. Elles ont révélé que les signes à créer résultaient tout d'abord de propositions faites par les interprètes, soit par le biais de la dactylogogie, soit par le biais du « français signé ». Immédiatement après, avait lieu une première proposition de signes. Ensuite, l'architecte Sourd, expert de son domaine, définissait le concept correspondant au terme, en utilisant un moteur de recherche et/ou un livre de référence sur l'architecture, et proposait également un signe, qui pouvait être soit celui proposé par les interprètes, soit un autre. Cette étape était suivie d'une discussion sur les signes proposés, puis d'une proposition de nouveau signe, plus iconique, adapté au contexte ou répondant mieux aux besoins de son futur utilisateur. Enfin, le signe était validé et enregistré pour être stocké dans une base de données interne à Interpretis. Ce qui nous semble intéressant dans cette approche, c'est la possibilité qu'ont les interprètes de commencer à interpréter lors de réunions sans même disposer dès le début d'un signe spécifique, de discuter du concept en vue de créer un signe (toujours sans disposer d'un signe spécifique), et enfin d'aboutir à un nouveau signe.

#### 3.2.3.2.3 Possibilités offertes par la technologie dans le développement des ressources terminologiques en LSF

Les nouvelles technologies – avec les vidéos, des possibilités de recherche étendues, de grandes capacités de stockage, etc. – permettent aujourd'hui plusieurs nouveaux développements. L'un d'entre eux est la diffusion et la discussion à grande échelle des signes spécialisés créés. En effet, les signes inventés dans un contexte donné par certaines personnes sont désormais largement disponibles et peuvent donc être discutés, critiqués et donner lieu à des contre-propositions. Cela permet une certaine homogénéisation des signes spécialisés à travers le pays, au moins dans les domaines décrits dans les ressources, ce qui répond en partie à la préoccupation de Jeggli concernant « l'émiettement dialectal du jargon universitaire » (Jeggli, 2003, p. 120) et à sa demande de création de dictionnaires spécialisés qui enregistreraient tous les signes existants afin de conserver le(s) néologisme(s) le(s) plus courant(s) « pour préserver l'unité nationale de la LSF » – préoccupations qui ne sont pas forcément entièrement partagées par la communauté Sourde, comme je l'ai indiqué plus haut.

Deux technologies semblent prometteuses pour le développement de lexiques, tant généraux que spécialisés : les avatars et la technologie de l'hypersigne, que j'ai évoqués au début de ce chapitre. Aujourd'hui, les avatars sont principalement générés à l'aide de la capture de mouvement, notamment de caméras infrarouges. Ils permettent d'anonymiser les locuteurs et de modifier les signes, ce que n'autorise pas la vidéo. L'utilisation d'avatars permet aux utilisateurs de contourner l'identité du signataire et de se concentrer sur la proposition linguistique en elle-même. La technologie Hypersign consiste à fournir une vidéo en LSF dans laquelle il est possible d'interagir avec le contenu pour ouvrir d'autres vidéos : à l'instar des liens hypertextes, elle permet de naviguer dans le contenu directement

en LSF. Cette technologie permet également d'utiliser des images et du texte, pour proposer des contenus multimodaux dans lesquels la navigation se fait selon des logiques LSF et non textuelles.

Enfin, une autre piste de recherche est décrite dans (Souza et al., 2018). Des algorithmes de vision par ordinateur sont utilisés pour extraire la forme et la description d'un concept technique qui n'a pas de signe spécialisé désigné, puis des méthodes de TAL sont appliquées pour déterminer la racine du terme correspondant dans la langue parlée. La forme et la description extraites sont ensuite comparées aux formes et descriptions correspondantes des signes d'usage général trouvés dans un référentiel, et enfin un nouveau signe significatif est créé. Leurs résultats montrent que l'acceptation du signe créé est assez similaire à l'acceptation d'un signe conçu par l'homme. Cette approche, qui doit être étudiée plus avant, semble très intéressante pour la création automatisée de terminologie STEM.

# Conclusion : vers les outils collaboratifs et la Traduction Ouverte

J'espère avoir convaincu, dans les pages qui précèdent, de la nécessité – au moins en ce qui concerne le lexique – d'entrelacer le plus de fils possibles pour parvenir à des motifs de recherche de plus en plus originaux et complexes : multiplicité des objets, diversité des langues, complémentarité des méthodes et des approches disciplinaires.

L'ensemble de mes recherches passées et futures montre également quel rôle central joue le locuteur dans les questions lexicales, et à quel point la prise en compte de ses besoins dans les diverses ressources mises à sa disposition pour traiter du lexique est essentielle. Le rôle du locuteur en tant qu'expert de sa propre langue mérite également d'être investigué plus avant, d'où mon intérêt récent pour les questions de lexicographie collaborative [Sajous & Josselin-Leray 2022], rôle qui semble exacerbé dans le cas des Langues des Signes.

A l'issue de ce bilan à la fois rétrospectif et prospectif sur mes activités d'enseignante-chercheuse, et au seuil d'une nouvelle étape dans ma carrière, c'est sous le signe de l'ouverture que je souhaite placer cette conclusion. Ma récente implication et mon rôle d'animation dans divers groupes, locaux ou nationaux, en lien avec la Science Ouverte, dont les enjeux sont en grande partie liés à des questions de multilinguisme (comme vient de le montrer la tenue de deux journées entières « Traduction et Science Ouverte » les 18 et 19 décembre dernier), en sont témoin.



# Bibliographie

- Alemany, Aline. (2018). *La terminologie médicale* [Mémoire de M2]. Université Toulouse Jean Jaurès.
- Alves, Fabio. (2003). *Triangulating translation: Perspectives in process oriented research*. <https://doi.org/10.1075/btl.45>
- Anthony, Laurence. (2018). *Introducing english for specific purposes*. Routledge, Taylor & Francis Group.
- Arcambal, Emeline. (2021). *L'interprète en langue des signes en milieu pédagogique : Adaptabilité, enjeux, éthique, tactiques*. Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle.
- Atkins, B. T. Sue. (1994). A Corpus-Based Dictionary. In B. T. Sue Atkins (Éd.), *The Oxford-Hachette French Dictionary* (p. XIX-XXVI). Oxford University Press and Hachette Livre.
- Atkins, B. T. Sue, Rundell, Michael, Atkins, B. T. Sue, & Rundell, Michael. (2008). *The Oxford Guide to Practical Lexicography*. Oxford University Press.
- Babych, Bogdan, Hartley, Anthony, Kageura, Kyo, Thomas, Martin, & Utiyama, Masao. (2012). MNH-TT : A collaborative platform for translator training. In ASLIB (Éd.), *Proceedings of Translating and the Computer* (Vol. 34, p. 1-18). Aslib. <https://aclanthology.org/2012.tc-1.1>
- Bacci, Alain, & Gache, Patrick. (1999, novembre). Réflexions sur néologie et interprétation en langue des signes. *Actes de la Journée d'étude Recherche sur la langue des signes*.
- Baker, Mona. (1995). Corpora in translation studies : An overview and some suggestions for future research. *Target. International Journal of Translation Studies*, 7(2), 223-243.
- Baranowski, M. (2013). Sociophonetics. In R. Bayley, Audrey Cameron, & C. Lucas (Éds.), *The Oxford Handbook of Sociolinguistics* (p. 403-424). Oxford University Press.
- Barbier, Marie-claude. (1994). LANGSAD : Former des formateurs. *Cahiers de l'APLIUT*, 14(2), 119-120. <https://doi.org/10.3406/apliu.1994.3446>
- Beaujard, Laurence, & Garcia, Brigitte. (2020). Etudier l'émergence de l'écrit chez des enfants sourds signeurs en maternelle : Questions et enjeux méthodologiques. *Journal of French Language Studies*, 30(2), 117-140. <https://doi.org/10.1017/S0959269520000095>
- Beaujot, Jean-Pierre. (1989). Dictionnaires et idéologies. In Franz Josef Hausmann (Éd.), *Dictionaries : An International Encyclopedia of Lexicography* (Vol. 1, p. 79-88). W. de Gruyter.
- Bejoint, Henri. (1994). *Traditions and Innovation in Modern English Dictionaries*. Clarendon Press.
- Béjoint, Henri. (2010). *The lexicography of English : From origins to present* (CeRLA CRTT BEJO6). Oxford University Press.
- Béjoint, Henri, & Maniez, François (Éds.). (2005). *De la mesure dans les termes : Hommage à Philippe Thoiron ; [Colloque De la Mesure dans les Termes, qui s'est tenu à Lyon en septembre 2004]*. Presses Univ. de Lyon.
- Bell, Roger T. (1991). *Translation and translating : Theory and practice*. Longman.
- Bénard, Maud, Bordet, Geneviève, & Kübler, Natalie. (2022). Réflexions sur la traduction automatique et l'apprentissage en langues de spécialité. *ASp. la revue du GERAS*, 82, Article 82. <https://doi.org/10.4000/asp.8113>
- Bendayan, Marianne, & Morgenstern, Aliyah. (1995). L'acquisition de l'exclamation en langue des signes française : Quelques intuitions... *Faits de langues*, 3(6), 57-62. <https://doi.org/10.3406/flang.1995.1005>

- Benson, Morton, Benson, Evelyn, & Ilson, Robert. (1993). *The BBI combinatory dictionary of English : A guide to word combinations* (repr. with corr). Benjamins.
- Bergenholtz, Henning, & Tarp, Sven. (2003). Two opposing theories. On H.E. Wiegand's recent discovery of lexicographic functions. *HERMES - Journal of Language and Communication in Business*, 31, Article 31. <https://doi.org/10.7146/hjlc.v16i31.25743>
- Beuchert, Kathrine. (2017). *The Web of Subtitling : A Subtitling Process Model Based on a Mixed Methods Study of the Danish Subtitling Industry and the Subtitling Processes of Five Danish Subtitlers*. [https://pure.au.dk/portal/en/publications/the-web-of-subtitling\(1d3c236d-3b8f-4ffb-b6d8-be91cb75ea60\).html](https://pure.au.dk/portal/en/publications/the-web-of-subtitling(1d3c236d-3b8f-4ffb-b6d8-be91cb75ea60).html)
- Bianchini, Claudia Savina. (2014). *Analyse métalinguistique de l'émergence d'un système d'écriture des langues des signes : SignWriting et son application à la langue des signes italienne (LIS)* [Thèse de doctorat, Paris 8]. <https://www.theses.fr/2012PA084101>
- Blondel, Marion. (2000). *Poésie enfantine dans les langues des signes : Modalité visuo-gestuelle versus modalité audio-orale* [Thèse de doctorat, Tours]. <https://www.theses.fr/2000TOUR2021>
- Boberg, Charles. (2010). *The English language in Canada : Status, history, and comparative analysis*. Cambridge University Press.
- Boersma, P., & Weenink, D. (2023). *Praat : Doing Phonetics by Computer*. (Version 6.4.01) [Computer software]. <http://www.praat.org/>
- Boisson, Claude Pierre. (1996). Les dénominations de la règle à calcul. *Meta*, 41(4), 525-566. <https://doi.org/10.7202/002095ar>
- Bonnal, Françoise. (2005). *Sémiogénèse de la langue des signes française : Étude critique des signes de la langue des signes française attestés sur support papier depuis le XVIIIe siècle et nouvelles perspectives de dictionnaires* [Thèse de doctorat, Toulouse 2]. <https://www.theses.fr/2005TOU20036>
- Bonnal-Vergès, Françoise. (2006). Langue des signes française (LSF) : Des lexiques des XVIIIe et XIXe siècles à la dictionnaire du XXIe siècle. *Glottopol*, 7, 160-190.
- Bonnal-Vergès, Françoise. (2012a). Les dictionnaires de traduction français-langue des signes française (LSF) : Une gageure pour le passé et l'avenir. In Michaela Heinz (Éd.), *Dictionnaires et traduction, Actes des Quatrièmes Journées allemandes des dictionnaires* (p. 267-304). Frank & Timme.
- Bonnal-Vergès, Françoise. (2012b). Les dictionnaires de traduction français-langue des signes française (LSF) : Une gageure pour le passé et l'avenir. In Michaela Heinz (Éd.), *Dictionnaires et traduction, Actes des Quatrièmes Journées allemandes des dictionnaires* (Frank&Timme, p. 267-304).
- Bonnal-Vergès, Françoise. (2014). 1784, abbé Jean Ferrand, Chartres : Sémiotique du premier dictionnaire de la langue des signes française. In Michaela Heinz (Éd.), *Les sémiotiques du dictionnaire* (Frank&Timme, p. 225-260).
- Bouchard, Chantal. (1999). *On n'emprunte qu'aux riches. La valeur sociolinguistique et symbolique des emprunts*. Editions Fides.
- Boulanger, Jean-Claude. (1979). Problématique d'une méthodologie d'identification des néologismes en terminologie. In Rosine Adda (Éd.), *Néologie et lexicologie. Hommage à Louis Guilbert* (p. 36-46).
- Bouscaren, Christian, & Lab, Frédérique. (1998). *Les mots entre eux : Économie, droit vocabulaire anglais*. Ophrys.

- Boutet, Dominique, Blondel, Marion, Beupoil-Hourdel, Pauline, & Morgenstern, Aliyah. (2021). A multimodal and kinesiological approach to the development of negation in signing and non-signing children. *Languages and Modalities*, 1, 31-47. <https://doi.org/10.3897/lamo.1.68150>
- Boutora, Leila, & Fusellier-Souza, Ivani. (2009). La Langue des Signes Française, langue enseignée et langue d'enseignement : Un état des lieux. In Patrick Sauzet & François Pic (Éds.), *Politique linguistique et enseignement des Langues de France* (L'Harmattan, p. 209-222).
- Bowker, Lynne. (1998). Using Specialized Monolingual Native-Language Corpora as a Translation Resource : A Pilot Study. *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 43(4), 631-651. <https://doi.org/10.7202/002134ar>
- Bowker, Lynne. (2012). Meeting the needs of translators in the age of e-lexicography : Exploring the possibilities. In Sylviane Granger & Magali Paquot (Éds.), *Electronic Lexicography* (p. 0). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199654864.003.0018>
- Bowker, Lynne, & Barlow, Michael. (2008). 1. A comparative evaluation of bilingual concordancers and translation memory systems. In Elia Yuste Rodrigo (Éd.), *Benjamins Translation Library* (Vol. 79, p. 1-22). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/btl.79.02bow>
- Bowker, Lynne, & Ciro, Jairo Buitrago. (2019). *Machine translation and global research : Towards improved machine translation literacy in the scholarly community* (First edition). Emerald Publishing.
- Bowker, Lynne, & L'Homme, Marie-Claude. (2004). Ingrid Meyer, Terminologist (1957–2004). *Terminology. International Journal of Theoretical and Applied Issues in Specialized Communication*, 10(2), 183-188. <https://doi.org/10.1075/term.10.2.02bow>
- Bowker, Lynne, & Pearson, Jennifer. (2002). *Working with specialized language : A practical guide to using corpora*. Routledge.
- Braffort, Annelies. (2022). *Langue des Signes Française : Etat des lieux des ressources linguistiques et des traitements automatiques*. 131-138.
- Braffort, Annelies, Chételat-Pelé, Emilie, & Segouat, Jérémie. (2011). Corpus de langue des signes : Situer les biais des méthodes d'annotation et d'analyse. *Corpus*, 10, Article 10. <https://doi.org/10.4000/corpus.1992>
- Brosens, Caro, De Durpel, Hannes, Beukeleers, Inez, & Wille, Beatrijs. (2021). Towards a functional label set for the online dictionary of Flemish Sign Language. *FEAST. Formal and Experimental Advances in Sign language Theory*, 4, 50-60. <https://doi.org/10.31009/FEAST.i4.04>
- Caccamise, Frank, Bradley, Charlie, Battison, Robbin, Blasdel, Richard, Warren, Katherine N., & Hurwitz, Tracy. (1977). A Project for Standardization and Development of Technical Signs. *American Annals of the Deaf*, 122(1), 44-49.
- Caët, Stéphanie, & Blondel, Marion. (2018). Comment évaluer la structure des récits d'enfants signeurs ? Questions de méthode et premiers résultats pour la langue des signes française. *IIIè Rencontres Interdisciplinaires franco-brésiliennes*. Surdité, Singularité et Universalité : Langue, Culture, Education et Accessibilité, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis.
- Cameron, Audrey, Quinn, Gary, & O'Neill, Rachel. (2012). *Collecting, Coining and Defining new terms in BSL* [Glossary Poster].
- Cantin, Yann, & Encrevé, Florence. (2022). Perspectives : On the Historicalness of Sign Languages. *Frontiers in Communication*, 7. <https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fcomm.2022.801862>
- Carl, Michael ( d.). (2021). *Explorations in Empirical Translation Process Research* (Vol. 3). Springer International Publishing. <https://doi.org/10.1007/978-3-030-69777-8>

- Catteau, Fanny. (2020). *Traduire la poésie en langue des signes : L’empreinte prosodique lors du changement de modalité* [Thèse de doctorat, Paris 8]. <https://www.theses.fr/2020PA080061>
- Chartier, Delphine. (2012). *Traduction : Histoire, théories, pratiques*. Presses universitaires du Mirail.
- Chen, Yuping, & Wang, Wei. (2016). Relating visual images to subtitle translation in Finding Nemo : A multi-semiotic interplay. *The International Journal of Translation and Interpreting Research*, 8, 69-85. <https://doi.org/10.12807/ti.108201.2016.a05>
- Chomsky, Noam. (1969). *Aspects of the theory of syntax* (20. print). MIT Press.
- Chomsky, Noam. (1995). *The minimalist program* (4.print). MIT Press.
- Chuquet, H., & Paillard, Michel. (1987). *Approche linguistique des problèmes de traduction anglais—Français*. Ophrys.
- Clanet, Elisabeth. (2016). Le Club des Cinq et les gitans. Un demi siècle de traductions, entre sur-ethnicisation et aseptisation. *Études Tsiganes*, 58-59(3-4), 230-251. <https://doi.org/10.3917/tsig.058.0230>
- Clas, André, & Roberts, Roda P. (2003). Le dictionnaire bilingue : Une mosaïque culturelle. In Thomas Szende (Éd.), *Les écarts culturels dans les dictionnaires bilingues* (p. 237-247). Honoré Champion.
- Clear, Jeremy. (1987). Computing. In John Sinclair (Éd.), *Looking Up. An account of the COBUILD Project in lexical computing* (Collins ELT, p. 41-61).
- Cole, Wayne D. (1987). Terminology : Principles and Methods. *Computers and Translation*, 2(2/3), 77-87.
- Colin, Stéphanie, Geraci, Carlo, Leybaert, Jacqueline, & Petit, Christine. (2021). Chapitre 4. La scolarisation des élèves sourds en France : État des lieux et recommandations. In *L’école éclairée par la science* (p. 199-273). Odile Jacob; Cairn.info. <https://www.cairn.info/l-ecole-eclairée-par-la-science--9782738154897-p-199.htm>
- Collombat, Isabelle. (2012). Traduction et variation diatopique dans l’espace francophone : Le Québec et le Canada francophone. *Arena Romanistica - Journal of Romance studies*, 10, 13.
- Collombat, Isabelle. (2021). L’enseignement de la traduction à l’université : Regards croisés France-Canada. In Tiffane Levick & Susan Pickford, *Enseigner la traduction dans les contextes francophones* (p. 259-278). Artois Presses Université.
- Condamines, Anne. (2008). Peut-on prévenir le risque langagier dans la communication écrite ? *Langage et société*, 125(3), 77-97. <https://doi.org/10.3917/lis.125.0077>
- Condamines, Anne. (2016). Vers la définition de nouvelles langues contrôlées pour limiter le « risque langagier ». *Actes de la conférence conjointe JEP-TALN-RECITAL*, 62-71. <https://shs.hal.science/halshs-01379546>
- Condamines, Anne. (2017). Identification de relations conceptuelles en corpus spécialisés : Mise en saillance définitoire métalinguistique vs épilinguistique. In M. Bilger (Éd.), *Langue française mise en relief(s). Aspects grammaticaux et discursifs*. Presses Universitaires de Perpignan. <https://shs.hal.science/halshs-01591995>
- Condamines, Anne, & Narcy-Combes, Jean-Paul. (2015). La linguistique appliquée comme science située. In F. Carton, J. P. Narcy-Combes, M. F. Narcy-Combes, & D. Toffoli (Éds.), *Cultures de recherche en linguistique appliquée*. Riveneuve éditions. <https://hal.science/hal-01286390>
- Condamines, Anne, & Picton, Aurélie. (2022). Textual Terminology : Origins, Principles and New Challenges. In Marie-Claude L’Homme & Pamela Faber (Éds.), *Theoretical Perspectives on*

- Terminology : Explaining terms, concepts and specialized knowledge* (p. 219). John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/tlrp.23.10con>
- Corbeil, Jean-Claude. (1998). Les marques d'usage comme technique de description des aspects connotatifs du lexique. In L. Mercier & C. Verreault (Éds.), *Les marques lexicographiques en contexte québécois* (p. 29-50). Editeur officiel du Québec.
- Corbeil, Jean-Claude, Martel, Pierre, & Pépin, Linda. (1994). L'emprunt comme indice de la concurrence linguistique. *Actes du colloque sur les anglicismes et leur traitement lexicographique*, 15-23.
- Corbin, P. (2008). Quel avenir pour la lexicographie française ? *Congrès Mondial de Linguistique Française*, 105. <https://doi.org/10.1051/cmlf08352>
- Corbin, Pierre. (2020). Les dictionnaires monolingues généraux du français actuel gratuits en ligne : Évolutions récentes (2020). *Academic Journal of Modern Philology*, 9, 65-77.
- Corbin, Pierre, & Gasiglia, Nathalie. (2020). Les dictionnaires monolingues généraux du français "actuel" gratuits en ligne (début 2019). *SHS Web of Conferences*, 78, 05008. <https://doi.org/10.1051/shsconf/20207805008>
- Corpas Pastor, Gloria. (2022). Interpreting Tomorrow? How to Build a Computer-Assisted Glossary of Phraseological Units in (Almost) No Time. In Gloria Corpas Pastor & Ruslan Mitkov (Éds.), *Computational and Corpus-Based Phraseology* (p. 62-77). Springer International Publishing. [https://doi.org/10.1007/978-3-031-15925-1\\_5](https://doi.org/10.1007/978-3-031-15925-1_5)
- Cruse, D. Alan. (1986). *Lexical Semantics*. Cambridge University Press.
- Cusin-Berche, Fabienne. (1999). La notion d' « unité lexicale » en linguistique et son usage en lexicologie. *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*, 40, Article 40. <https://doi.org/10.4000/linx.730>
- Cuxac, Christian. (1993). La langue des signes : Construction d'un objet scientifique. *Psychanalystes*, 46/47, 97-115.
- Cuxac, Christian. (2000). *La langue des signes Française (LSF) : Les voies de l'iconicité*. Ophrys.
- Cuxac, Christian. (2001). Présentation du numéro 15 de la revue AILE. *Acquisition et interaction en langue étrangère*, 15, Article 15. <https://doi.org/10.4000/aile.495>
- Cuxac, Christian. (2003). Iconicité des langues des signes : Mode d'emploi. *Cahiers de linguistique analogique*, 1, 239-264.
- Cuxac, Christian. (2007). Une manière de reformuler en langue des signes française. *La linguistique*, 43(1), 117. <https://doi.org/10.3917/ling.431.0117>
- Cuxac, Christian, & Antinoro Pizzuto, Elena. (2010). Émergence, norme et variation dans les langues des signes : Vers une redéfinition notionnelle. *Langage et société*, 131(1), 37-53. <https://doi.org/10.3917/lis.131.0037>
- Dalle, Juliette, Dartyge, Claire, & Nattes, Sophy. (à paraître). Enseignement des mathématiques en classe bilingue, français écrit—Langue des signes française : Normalisation et création d'un corpus technique spécifique. *La main de Thôt*, 11.
- Dalle, Juliette, Piquet, Jean-François, & Bacci, Alain. (à paraître). Presto—UVED 2011—Lexique de la LSF lié au développement durable—Une recherche action au service de la terminologie. *La main de Thôt*, 11. <https://prismes.univ-toulouse.fr/player.php?code=0yS0i815&width=100%25&height=100%25>
- Dalle, Patrice. (2015). TIC pour l'intégration des sourds par la langue des signes. *Terminal. Technologie de l'information, culture & société*, 116, Article 116. <https://doi.org/10.4000/terminal.613>

- Dalle, Patrice, & Dalle, Juliette. (2013). Langues des signes, enseignement et nouvelles technologies. *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 64(4), 189. <https://doi.org/10.3917/nras.064.0189>
- Darbelnet, Jean. (1965). *Le bilinguisme et les anglicismes*. Etude faite pour le compte de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme.
- Daumail, Marine. (2022). *La co-construction de l'interprétation au sein du binôme d'interprètes Sourdentendant* [Mémoire de M2, dirigé par Jérémie Segouat et Carole Fillière].
- D'Auria, Michele. (2019). *L'interprète en langue des signes face aux termes – Analyse qualitative des procédés mis en œuvre pour faire face aux absences d'équivalences terminologiques en milieu scolaire* [Université de Genève]. <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:122354>
- Daviault, Pierre. (1962). *Langage et traduction*. Bureau fédéral de traduction.
- De l'épée, Charles-Michel. (1787). *Dictionnaire des sourds-muets* (J.-B. Baillière et fils).
- de Bessé, Bruno. (1991). Le contexte terminographique. *Meta*, 36(1), 111-120.
- Delais-Roussarie, Elisabeth, & Post, Brechtje. (2014). Corpus Annotation: Methodology and Transcription Systems. In Jacques Durand, Ulrike Gut, & Gjert Kristoffersen (Éds.), *The Oxford Handbook of Corpus Phonology* (p. 46-88). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199571932.013.002>
- Delaporte, Yves. (2005). La variation régionale en langue des signes française. *Marges Linguistiques*, 10 ("Langues régionales", présenté par Claudine Moïse, Véronique Fillol, Thierry Bulot), 118.
- Delavigne, Valérie. (2001). *Les mots du nucléaire : Contribution socioterminologique à une analyse des discours de vulgarisation* [Thèse de doctorat, Rouen]. <https://www.theses.fr/2001ROUEL412>
- Delavigne, Valérie. (2022). *Le domaine aujourd'hui. Une notion à repenser*. Le traitement des marques de domaine en terminologie, Danielle Candel. <https://hal.science/hal-00924228>
- Delisle, Jean. (2005). *L'enseignement pratique de la traduction*. Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Delisle, Jean. (2008). *La terminologie au Canada : Histoire d'une profession*. Linguattech éditeur.
- Delisle, Jean. (2013). *La traduction raisonnée, 3e édition : Manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*. (3rd ed.). Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Delisle, Jean, Gallant, Christel, & Horguelin, Paul A. (1987). *La traduction au Canada, 1534-1984*. Presses de l'Université d'Ottawa.
- Delisle, Jean, Lee-Jahnke, Hanna, Cormier, Monique C., Albrecht, Jörn, International Federation of Translators, & Conférence internationale permanente d'instituts universitaires de traducteurs et interprètes. (1999). *Terminologie de la traduction*. J. Benjamins.
- Delisle, Jean, & Lee-Jahnke, Hannelore. (1998). *Enseignement de la traduction et traduction dans l'enseignement*. University of Ottawa Press / Les Presses de l'Université d'Ottawa. [https://doi.org/10.26530/OAPEN\\_579204](https://doi.org/10.26530/OAPEN_579204)
- de Schryver, Gilles-Maurice. (2023a). Lexicographers' Dreams in the Electronic-Dictionary Age. *International Journal of Lexicography*, 16(2), 143-199. <https://doi.org/10.1093/ijl/16.2.143>
- de Schryver, Gilles-Maurice. (2023b). The Future of Metalexigraphy : Reaching for the Mesosphere. *Lexikos*, 33. <https://doi.org/10.5788/33-1-1803>
- de Schryver, Gilles-Maurice, & Joffe, David. (2015). On How Electronic Dictionaries are Really Used. *Proceedings of the 11th EURALEX International Congress*, 187-196.
- Désilets, Alain, Melançon, Christiane, Patenaude, Geneviève, & Brunette, Louise. (2009, août 26). How Translators Use Tools and Resources to Resolve Translation Problems : An Ethnographic Study.

- Beyond Translation Memories: New Tools for Translators Workshop*. MTSummit 2009, Ottawa, Canada. <https://aclanthology.org/2009.mtsummit-btm.5>
- Diot, Périnne, Gautrin, Florian, & Nahon, Aurélie. (2020). Le chansigne (Émilie Sysseau, Trad.). *Traduire. Revue française de la traduction*, 243, Article 243. <https://doi.org/10.4000/traduire.2203>
- Domedè, Nathalie. (2017, mars). *Enseigner le génie civil en Langue des Signes Française*. Colloque annuel de l'Association Française de Génie Civil.
- Drucker, Peter. (1993). *Post-Capitalist Society* (1<sup>re</sup> éd.). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780080938257>
- Duběda, Tomáš. (2018). La traduction vers une langue étrangère : Compétences, attitudes, contexte social. *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 63(2), 492-509. <https://doi.org/10.7202/1055149ar>
- Dubois, Jean, & Dubois, Claude. (1971). *Introduction à la lexicographie : Le dictionnaire*. Librairie Larousse.
- Dubois-Charlier, Françoise, & Vautherin, Béatrice. (1997). *Syntaxe anglaise : Examens et concours de l'enseignement supérieur*. Vuibert.
- Dubuc, Robert. (1978). *Manuel pratique de terminologie*. Linguattech.
- Dubuc, Robert. (1992). *Manuel pratique de terminologie* (3e éd. entièrement rev. et mise à jour.). Linguattech.
- Dupont, Marine, Alemany, Aline, & Bonrepos, Claire. (2023). *Interpreter's ethics : Role and legitimacy in the process of creating sign language neologisms in the professional field*. EASIER Sign Neologisms workshop, Athènes.
- Durand, Jacques. (1999). R post-vocalique et histoire de l'anglais. *Anglophonia. French Journal of English Linguistics*, 03 (6), Article 03 (6). <https://doi.org/10.4000/anglophonia.685>
- Durand, Jacques, Gut, Ulrike, & Kristoffersen, Gjert (Éds.). (2014). *The Oxford handbook of corpus phonology* (1st ed). Oxford University Press.
- Durand, Jacques, & Przewozny, Anne. (2012). La phonologie de l'anglais contemporain : Usages, variétés et structure. *Revue française de linguistique appliquée*, XVII(1), 25-37. <https://doi.org/10.3917/rfla.171.0025>
- Durieux, Christine. (2005). L'enseignement de la traduction : Enjeux et démarches. *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 50(1), 36-47. <https://doi.org/10.7202/010655ar>
- Dury, Pascaline. (1999). Étude comparative et diachronique des concepts ecosystem et écosystème. *Meta*, 44(3), 485-499. <https://doi.org/10.7202/002690ar>
- Dury, Pascaline. (2022, Communication orale non publiée). *La terminologie diachronique : Pour quoi, pour qui ? Vers une définition des informations diachroniques riches de connaissance*. Séminaire de recherche en langues de spécialité, corpus et traductologie, 2022-2023.
- Duval, Alain. (1994). Le dictionnaire bilingue est-il un mauvais outil ? *Palimpsestes. Revue de traduction*, 8, Article 8.
- Echeverri, Álvaro. (2017). La recherche en enseignement de la traduction au Canada : Survol historique et enjeux actuels. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 30(1-2), 149-171. <https://doi.org/10.7202/1060022ar>
- Ehrensberger-Dow, Maureen, & Massey, Gary. (2008). Exploring translation competence by triangulating empirical data. *Studies in Translation*, 16, 1-20.

- Ehrensberger-Dow, Maureen, & Massey, Gary. (2019). Translation workplace-based research. In Minako O'Hagan (Éd.), *The Routledge Handbook of Translation and Technology* (p. 354-369). Routledge.
- Encrevé, Florence. (2008). *Sourds et société française au XIXe siècle : 1830-1905*. Université Paris 8.
- Encrevé, Florence. (2012). *Les sourds dans la société française au XIXe siècle : Idée de progrès et langue des signes*. Créaphis éditions.
- Escayola, Inès. (1997). Problématique du marquage des emprunts de sens. In Monique C. Cormier & Aline Francoeur (Éds.), *Problèmes et méthodes de la lexicographie québécoise* (p. 147-159). CIRAL.
- Etiemble, René. (1964). *Parlez-vous français ?* Gallimard.
- Falzon, Pierre. (1986). *Langages opératifs et compréhension opérative* [Thèse de doctorat, Paris 5]. <https://www.theses.fr/1986PA05H068>
- Fenlon, Jordan, Hochgesang, Julie A., & Johnston, Trevor. (2022). *Signed language corpora*. Gallaudet University Press.
- Fischer, Renate. (2014). Les racines de la lexicographie des langues des signes : L'Épée, Ferrand, Jarisch et Pélissier. In Michaela Heinz (Éd.), *Les sémiotiques du dictionnaire* (p. 199-224). Frank & Timme.
- Fontvieille, Vivien. (2022). *La métacommunication entre les interprètes dans les situations de "feeding" : Ressources, contraintes et efforts* [Mémoire de M2, dirigé par Jérémie Segouat et Mélanie Hénault-Tessier].
- Foti, Markus. (2022). eTranslation. Le système de traduction automatique de la Commission européenne en appui d'une Europe numérique (Noëlle Brunel, Trad.). *Traduire. Revue française de la traduction*, 246, Article 246. <https://doi.org/10.4000/traduire.2793>
- Fox, Gwyneth. (1987). The Case for Examples. In John Sinclair (Éd.), *Looking Up. An account of the COBUILD Project in lexical computing* (Collins ELT, p. 137-149).
- Francoeur, Aline. (2015). La fiche terminologique, entre théorie et pratique. *Langues et linguistique*, 24-39.
- Frerot, Cécile. (2010). Outils d'aide à la traduction : Pour une intégration des corpus et des outils d'analyse de corpus dans l'enseignement de la traduction et la formation des traducteurs. *Cahiers du plurilinguisme européen*, 2. <https://doi.org/10.57086/cpe.232>
- Friot, Bernard. (2003). Traduire la littérature pour la jeunesse. *Le français aujourd'hui*, 142(3), 47-54. <https://doi.org/10.3917/lfa.142.0047>
- Fromont, Robert, & Hay, Jennifer. (2012). LaBB-CAT : An Annotation Store. *Proceedings of the Australasian Language Technology Association Workshop 2012*, 113-117. <https://aclanthology.org/U12-1015>
- Fusellier-Souza, Ivani, & Leix, Jimmy. (2003). *L'expression de la temporalité en Langue des Signes Française (LSF)*. 31, 207. <https://shs.hal.science/halshs-03361404>
- Gadet, Françoise. (2017). L'oralité ordinaire à l'épreuve de la mise en écrit : Ce que montre la proximité. *Langages*, 208, 113-126.
- Gagné, Francine. (1994). Deuxième discussion : Présentation des principaux points traités. In Pierre Martel & Hélène Cajolet-Laganière (Éds.), *Actes du colloque sur les anglicismes et leur traitement lexicographique*. Editeur officiel du Québec.



- Garcia, Brigitte, L'Huillier, Marie-Thérèse, & Balvet, Antonio. (2022). Accord/Pas accord dans les verbes directionnels en langue des signes : Est-ce vraiment la bonne question ? In Catherine Collin (Éd.), *Accord – non accord* (p. 93-116). Presses Univ. de Rennes.
- Garcia, Brigitte, & Sallandre, Marie-Anne. (2014). Reference resolution in French Sign Language (LSF). In Patricia Cabredo Hofherr & Anne Zribi-Hertz (Éd.), *Crosslinguistic studies on Noun Phrase structure and reference* (p. 316-364). Brill. <https://hal.science/hal-01038427>
- Garcia, Brigitte, & Sallandre, Marie-Anne. (2020). Contribution of the Semiological Approach to Deixis–Anaphora in Sign Language : The Key Role of Eye-Gaze. *Frontiers in Psychology, 11*. <https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fpsyg.2020.583763>
- Gautier, Laurent. (2014). Des langues de spécialité à la communication spécialisée : Un nouveau paradigme de recherche à l'intersection entre sciences du langage, info-com et sciences cognitives ? *Etudes Interdisciplinaires en Sciences Humaines, 1*, 225-245.
- Gile, Daniel. (1985). Le modèle d'efforts et l'équilibre d'interprétation en interprétation simultanée. *Meta: Journal des traducteurs, 30*(1), 44. <https://doi.org/10.7202/002893ar>
- Gile, Daniel. (1987). La terminotique en interprétation de conférence : Un potentiel à exploiter. *Meta: Journal des traducteurs, 32*(2), 164. <https://doi.org/10.7202/002904ar>
- Gile, Daniel. (1995). La lecture critique en traductologie. *Meta: journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal, 40*(1), 5-14. <https://doi.org/10.7202/002894ar>
- Gile, Daniel. (2009). *Basic concepts and models for interpreter and translator training* (Revised edition). Philadelphia.
- Gile, Daniel. (2023, janvier 22). *THE EFFORT MODELS and GRAVITATIONAL MODEL Clarifications and update*. <https://doi.org/10.13140/RG.2.2.20178.43209>
- Girod, Michel (Éd.). (1997). *La Langue des Signes. Tome 2 : Dictionnaire bilingue LSF / français*. Editions IVT.
- Göpferich, Susanne, Arnt Lykke, Jakobsen, & Inger, M. Mess (Éds.). (2008). *Looking at Eyes : Eye-Tracking Studies of Reading and Translation Processing*. Samfundslitteratur.
- Gouadec, Daniel. (2002). *Profession : Traducteur*. La maison du Dictionnaire.
- Gouanvic, Jean-Marc. (2004). L'adaptation et la traduction : Analyse sociologique comparée des Aventures de Huckleberry Finn de Mark Twain (1948-1960). *Palimpsestes, 16*, 151-168. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1599>
- Grellet, Françoise. (1991). *Apprendre à traduire : Typologie d'exercices de traduction*. Presses universitaires de Nancy.
- Grellet, Françoise. (2004). *In so many words : 200 exercices pour mieux maîtriser le vocabulaire anglais / Françoise Grellet*. Hachette supérieur.
- Grellet, Françoise. (1993a). *Initiation à la version anglaise : The word against the word*. Hachette supérieur.
- Grellet, Françoise. (1993b). *Initiation au thème anglais : The mirrored image*. Hachette supérieur.
- Guerberof Arenas, Ana, Moorkens, Joss, & O'Brien, Sharon. (2019). What is the impact of raw MT on Japanese users of Word : Preliminary results of a usability study using eye-tracking. In Mikel Forcada, Andy Way, Barry Haddow, & Rico Sennrich (Éds.), *Proceedings of Machine Translation Summit XVII: Research Track* (Vol. 1, p. 67-77). European Association for Machine Translation. <https://aclanthology.org/W19-6607>
- Guillemin-Flescher, Jacqueline. (1998). *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : Problèmes de traduction* (Réimp., [Nachdr.]). Éd. Ophrys.

- Haeusler, Laurence, De Laval, Thibaut, & Millot, Charlotte. (2014). *Étude quantitative sur le handicap auditif à partir de l'enquête « Handicap-Santé »* (Document de travail 131; Etudes et Recherche). DREES.
- Hanks, Patrick. (1987). Definitions and Explanations. In John Sinclair (Éd.), *Looking Up. An account of the COBUILD Project in lexical computing* (p. 116-136). Collins ELT.
- Hanquet, Nicolas, & le Maire, Delphine. (2021). Co-interprétation sourd et entendant. L'union fait la force. *Traduire. Revue française de la traduction*, 245, 86-98. <https://doi.org/10.4000/traduire.2470>
- Harris, Zelig. (1968). *Mathematical structures of language*. Interscience Publishers, John Wiley & Sons.
- Haugen, Einar. (1950). The Analysis of Linguistic Borrowing. *Language*, 26(2), 210-231. <https://doi.org/10.2307/410058>
- Hauser, Charlotte, & Geraci, Carlo. (2017). Relative clauses in French Sign Language (LSF) : Some preliminary results. *FEAST. Formal and Experimental Advances in Sign Language Theory*, 16-26. <https://doi.org/10.2436/20.8050.03.2>
- Hoza, Jack. (2016). *Interpreting in the Zone : How the Conscious and Unconscious Function in Interpretation*. Gallaudet University Press. <https://doi.org/10.2307/j.ctv2rh29ff>
- Humbert-Droz, Julie. (2021). *Définirladéterminologisation:approcheoutiléeencorpuscomparable dans le domainedelaphysiquedesparticules*. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II ; Université de Genève.
- Humbley, John. (1974). *L'influence anglo-saxonne dans la presse française : 1959-1969* [Thèse présentée pour l'obtention du doctorat (dactylographiée et non publiée)]. Paris III.
- Humbley, John. (1987). L'emprunt sémantique dans la terminologie de l'informatique. *Meta: Journal des traducteurs*, 32(3), 321. <https://doi.org/10.7202/003158ar>
- Humbley, John. (1990). *L'intégration de l'anglicisme contemporain : Étude comparative des emprunts lexicaux faits à l'anglais depuis 1945 en français, en allemand et en danois, reflétés dans les dictionnaires* [Thèse de doctorat d'été es lettres et sciences humaines, Paris 13]. <https://www.theses.fr/1990PA131024>
- Humbley, John. (2012). Retour aux origines de la terminologie : L'acte de dénomination. *Langue française*, 174(2), 111-125. <https://doi.org/10.3917/lf.174.0111>
- Humbley, John. (2018). *La néologie terminologique*. Lambert-Lucas.
- Hutchinson, Tom, & Waters, Alan. (1987). *English for Specific Purposes* (1<sup>re</sup> éd.). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511733031>
- Jääskeläinen, Riitta. (1998). Think-aloud Protocols. In Mona Baker (Éd.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* (p. 265-269). Routledge.
- Jacobi, D. (1994). Lexique et reformulation intradiscursive dans les documents de vulgarisation scientifique. In *Français scientifique et technique et dictionnaire de langue* (Didier-Erudition, p. 77-91).
- Jacques, Marie-Paule. (2001). La réduction du syntagme terminologique au fil du discours. *Cahiers de Grammaire*, 25, 93-114.
- Jeggli, Francis. (2003). L'interprétation Français/LSF à l'université. *Langue française*, 137(1), 114-123. <https://doi.org/10.3406/lfr.2003.1060>
- Jenn, Ronald. (2003). Transferring the Mississippi : Lexical, Literary and Cultural Aspects in Translations of Adventures of Huckleberry Finn. *Revue Française d Etudes Américaines*, 98(4), 57. <https://doi.org/10.3917/rfea.098.00057>

- Johnston, Trevor. (2010). From archive to corpus : Transcription and annotation in the creation of signed language corpora. *International Journal of Corpus Linguistics*, 15(1), 106-131. <https://doi.org/10.1075/ijcl.15.1.05joh>
- Kaczmarek, Marion, & Filhol, Michael. (2021). Traduction assistée par ordinateur (TAO) et langues des signes. *La main de Thôt. Théories, enjeux et pratiques de la traduction et de l'interprétation*, 9. <http://interfas.univ-tlse2.fr/lamaindethot/1010>
- Kenny, Dorothy. (2007). Translation memories and parallel corpora : Challenges for the translation trainer. *Across Boundaries, International perspectives on Translation*, 192-208.
- Kerbourc'h, Sylvain. (2006). *Le Réveil Sourd : D'hier à aujourd'hui (1971-2006) : De l'action collective d'un mouvement culturel pour la réhabilitation de la Langue-des-Signes-Française, à l'affirmation d'une identité collective pour la participation sociale des sourds*. EHESS.
- Klosa-Kückelhaus, Annette, & Kernerman, Ilan (Éds.). (2022). *Lexicography of Coronavirus-related Neologisms*. De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110798081>
- Krishnamurthy, Ramesh. (1987). The Process of Compilation. In John Sinclair (Éd.), *Looking Up. An account of the COBUILD Project in lexical computing* (Collins ELT, p. 62-86).
- Kristoffersen, Jette Hedegaard, Troelsgård, Thomas, Granger, Sylviane, & Paquot, Magalie. (2012). The electronic lexicographical treatment of sign languages : The Danish Sign Language Dictionary. In *Electronic lexicography* (p. 293-313). Oxford University Press.
- Kübler, Natalie (Éd.). (2011). *Corpora, language, teaching, and resources : From theory to practice*. Peter Lang.
- Kübler, Natalie, & Foucou, Pierre-Yves. (2003). Teaching English Verbs with Bilingual Corpora : Examples in the Field of Computer Science. In Sylviane Granger & S. Petch-Tyson (Éds.), *Corpus-based Approaches to Contrastive Linguistics and Translation Studies* (p. 185-206). Rodopi. [https://www.academia.edu/4145343/\\_Teaching\\_English\\_Verbs\\_With\\_Bilingual\\_Corpora\\_Examples\\_in\\_the\\_Computer\\_Science\\_Area\\_](https://www.academia.edu/4145343/_Teaching_English_Verbs_With_Bilingual_Corpora_Examples_in_the_Computer_Science_Area_)
- Kübler, Natalie, & Frérot, Cécile. (2003). Verbs in Specialised Corpora : From Manual Corpus-Based Description to Automatic Description in an English-French Parallel Corpus. *Actes du colloque Corpus Linguistics*, 429-438.
- Kuhn, Tobias. (2014). A Survey and Classification of Controlled Natural Languages. *Computational Linguistics*, 40(1), 121-170.
- Künzli, Alexander. (2001). Experts versus novices : L'utilisation de sources d'information pendant le processus de traduction. *Meta*, 46(3), 507-523. <https://doi.org/10.7202/003363ar>
- Labov, William. (1994). *Principles of linguistic change. Vol. 1 : Internal factors*. Blackwell.
- Labov, William. (2001). *Principles of linguistic change. Vol. 2 : Social factors*. Blackwell.
- Lakoff, George, & Johnson, Mark. (1980). *Metaphors We Live by*. University of Chicago Press.
- Lambert, Sylvie. (1991). Aptitude Testing for Simultaneous Interpretation at the University of Ottawa. *Meta*, 36(4), 586-594. <https://doi.org/10.7202/003383ar>
- Landau, Sidney I. (2001). *Dictionaries : The Art and Craft of Lexicography*. Cambridge University Press.
- Lang, Harry G., Hupper, Mary Laporta, Monte, Denise A., Brown, Scott W., Babb, Ivar, & Scheifele, Pete M. (2007). A study of technical signs in science : Implications for lexical database development. *Journal of Deaf Studies and Deaf Education*, 12(1), 65-79. <https://doi.org/10.1093/deafed/enl018>
- Langacker, Ronald. (2008). *Cognitive Grammar : A Basic Introduction*. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780195331967.001.0001>

- Langlois, Lucie. (1996). Bilingual Concordancers : A New Tool for Bilingual Lexicographers. *Proceedings of the Second Conference of the Association for Machine Translation in the Americas*, 34-42.
- Langlois, Lucie. (1995). Computerized Tools Used in the Bilingual Canadian Dictionary Project. *Paper presented at Interlex'95. Unpublished paper.*
- Lavallée, François. (2005). *Le traducteur averti : Pour des traductions idiomatiques*. Linguattech.
- Lavallée, François. (2016). *Le traducteur encore plus averti : Pour sortir des ornières de traduction (Révision.)*. Linguattech.
- Lavallée, François. (2023). *Au-Delà du Traducteur Averti : Pour Préserver le Génie de la Langue*. (1st ed.). Les Presses De l'Université De Montreal.
- Lavoie, Judith. (2007). Problèmes de traduction du vernaculaire noir américain : Le cas de *The Adventures of Huckleberry Finn*. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 7(2), 115-145. <https://doi.org/10.7202/037183ar>
- Le Disez, Jean-Yves. (2015). *F.A.C.T. : Une méthode pour traduire de l'anglais au français : de la version à la traduction : mieux lire, mieux rédiger, mieux traduire*. Ellipses.
- Léchauguet, Sophie. (2021). Pour un enseignement hybride en version. In Tiffane Levick & Susan Pickford (Éds.), *Enseigner la traduction dans les contextes francophones* (p. 47-67). Artois Presses Université.
- Ledegen, Gudrun, & Léglise, Isabelle. (2019). Variations et changements linguistiques. In Jacky Simonin & Sylvie Wharton (Éds.), *Sociolinguistique du contact : Dictionnaire des termes et concepts* (p. 399-418). ENS Éditions. <https://doi.org/10.4000/books.enseditions.12486>
- Lefeuvre, Luce. (2017). *Analyse des marqueurs de relations conceptuelles en corpus spécialisé : Recensement, évaluation et caractérisation en fonction du domaine et du genre textuel*. Université Toulouse 2-Le Mirail.
- Léon, Jacqueline. (2015). Histoire de l'automatisation des sciences du langage. In *Histoire de l'automatisation des sciences du langage*. ENS Éditions. <https://doi.org/10.4000/books.enseditions.3733>
- Lerat, Pierre. (2006). Introduction. In Emmanuelle Canut, Isabelle Leglise, Nathalie Garric, & Isabel Desmet (Éds.), *Applications et implications en sciences du langage* (p. 223-277). L'Harmattan.
- Leroy, Elise. (2010). *Didactique de la langue des Signes Française, langue 1, dans les structures d'éducation en langue des signes : Attitudes et stratégies pédagogiques de l'enseignement sourd* [These de doctorat, Paris 8]. <https://www.theses.fr/2010PA083222>
- Lévêque, Mathilde. (2016). Traduire pour la jeunesse en France, 2000-2015. *Mediazioni. Rivista online du studi interdisciplinari su lingue e culture*.
- Levick, Tiffane, Ní Ríordáin, Clíona, & Poncharal, Bruno. (2021). Thème/version : Quelle influence des concours sur l'enseignement de la traduction en France? In Tiffane Levick & Susan Pickford, *Enseigner la traduction dans les contextes francophones*. (p. 27-46). Artois Presses Université.
- Levick, Tiffane, & Pickford, Susan. (2021). *Enseigner la traduction dans les contextes francophones*. Artois Presses Université.
- L'Homme, Marie-Claude. (2003). Acquisition de liens conceptuels entre termes à partir de leur définition. *Cahiers de lexicologie*, 83(2), 25-48.
- L'Homme, Marie-Claude. (2004). *La terminologie : Principes et techniques*. Presses de l'Université de Montréal.
- L'Homme, Marie-Claude. (2022). Lexical Semantics for Terminology. In *Tlrp.20*. John Benjamins Publishing Company. <https://benjamins.com/catalog/tlrp.20>

- Loock, Rudy. (2016). *La traductologie de corpus*. Presses universitaires du Septentrion.
- Lopez, Stéphanie. (2013). *Norme(s) et usage(s) langagiers : Le cas des communications pilote-contrôleur en anglais*. Université Toulouse Jean Jaurès.
- Losson, Olivier. (2000). *Modélisation du geste communicatif et réalisation d'un signeur virtuel de phrases en langue des signes française. Interface homme-machine*. Université des Sciences et Technologie de Lille - Lille I.
- Lualdi, Colin P., Spiecker, Barbara, Wooten, Alicia K., & Clark, Kaitlyn. (2023). Advancing scientific discourse in American Sign Language. *Nature Reviews Materials*, 8(10), 645-650. <https://doi.org/10.1038/s41578-023-00575-9>
- Lux, Veronika. (1998). *Elaboration d'un Français Rationalisé Etendu Modulaire (FREM) pour les Manuels de Maintenance d'Aéronef*. Université Paris 7.
- Major, George, Napier, Jemina, Ferrara, Lindsay, & Johnston, Trevor. (2013). Exploring lexical gaps in Australian Sign Language for the purposes of health communication. *Communication and Medicine*, 9(1), 37-47. <https://doi.org/10.1558/cam.v9i1.37>
- Makri-Morel, Julie. (2020). Présentation Le rôle des locuteurs en néologie lexicale. *Neologica, Perception, réception et jugement des néologismes*, 14. <https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10571-8.p.0017>
- Maniez, François. (2008a). Traduction automatique et ambiguïté syntaxique : Le cas de la coordination dans les groupes nominaux complexes en anglais médical. In Serge Heiden & Bénédicte Pincemin (Éds.), *JADT 2008 : Actes des 9es journées internationales d'analyse statistique des données textuelles* (p. 765-766). Presses universitaires de Lyon. <https://www.semanticscholar.org/paper/Traduction-automatique-et-ambigu%C3%A9t%C3%A9-syntaxique-%3A-le-Maniez/609da1e038e44a5f6262c75290e9e19db8553aaa>
- Maniez, François. (2020). Identification of potentially ambiguous noun phrases in scientific English : A crucial aspect of translator and post-editor training. In Daniel Levey (Éd.), *Strategies and Analyses of Language and Communication in Multilingual and International Contexts* (p. 168-176). Cambridge Scholars Publishing. <https://shs.hal.science/halshs-01927950>
- Maniez, François. (2008b). Traitement de l'ambiguïté syntaxique en anglais médical : Une étude sur corpus. *Actes des 5èmes Journées de linguistique de corpus*. [http://web.univ-ubs.fr/corpus/jlc5/ACTES/ACTES\\_JLC07\\_maniez.pdf](http://web.univ-ubs.fr/corpus/jlc5/ACTES/ACTES_JLC07_maniez.pdf)
- Maniez, François, Villar Diaz, María Belén, & Garbarino, Sandra. (A paraître). Traitement de l'ellipse et des ambiguïtés catégorielles par deux programmes de TA neuronale en ligne de l'anglais vers le français, l'espagnol et l'italien. *Études de Linguistique Appliquée*, 2(208).
- Marello, C. (1998). HORNBY'S BILINGUALIZED DICTIONARIES. *International Journal of Lexicography*, 11(4), 292-314. <https://doi.org/10.1093/ijl/11.4.292>
- Mareschal, Geneviève. (1989). *Étude typologique et comparative de l'anglicisation et des anglicismes dans quatre aires de la francophonie [microforme]* [Thèse présentée pour l'obtention du grade de Philosophiae Doctor]. Université Laval.
- Mareschal, Geneviève. (2005). L'enseignement de la traduction au Canada. *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 50(1), 250-262. <https://doi.org/10.7202/010672ar>
- Margalitadze, Tinatin. (2018). Once Again Why Lexicography Is Science. *Lexikos*, 28(1). <https://doi.org/10.5788/28-1-1464>

- Marshman, Elizabeth. (2014). Enriching terminology resources with knowledge-rich contexts : A case study. *Terminology. International Journal of Theoretical and Applied Issues in Specialized Communication*, 20(2), 225-249. <https://doi.org/10.1075/term.20.2.05mar>
- Martinet, André. (1946). La Linguistique et les Langues Artificielles. *WORD*, 2(1), 37-47. <https://doi.org/10.1080/00437956.1946.11659274>
- Martinod, Emmanuella. (2019). *Approche typologique des composants minimaux porteurs de sens dans plusieurs langues des signes (LS) se situant à divers degrés de communautarisation. Implications pour une typologie des LS et apports d'un premier examen phylogénétique des LS du Marajó (Brésil)*. [Thèse de doctorat, Université Paris 8 - Vincennes-Saint-Denis]. <https://hal.science/tel-03361554>
- Mas, Erwanne, & Przewozny, Anne. (2023). The PAC-Australia Corpus : A Small Spoken Corpus of Australian English for Sociophonetic and Dialectological Investigation. *Australian Journal of Linguistics, Special issue on Corpora of Australian English*.
- Mascret, Bruno, & Moreau, Cédric. (2010). Organisation des données dans un observatoire multilingue en langues écrites et signées. *Handicap 2010*, 66-71. <https://hal.science/hal-01381508>
- Mathews, Elizabeth, Cadwell, Patrick, O'Boyle, Shaun, & Dunne, Senan. (2023). Crisis interpreting and Deaf community access in the COVID-19 pandemic. *Perspectives*, 31(3), 431-449. <https://doi.org/10.1080/0907676X.2022.2028873>
- McArthur, Tom. (1989). *The English Language as used in Quebec, A Survey*. Strathy Language Unit.
- McKee, David, & Pivac, Alexander. (2008). *NZSL Online Dictionary project 2008—2011 : User requirements survey report*. DSURU.
- McKee, R. L., & McKee, D. (2013). Making an Online Dictionary of New Zealand Sign Language\*. *Lexikos*, 23, 500-531. <https://doi.org/10.4314/lex.v23i1>
- McKee, Rachel, & McKee, David. (2011). Old Signs, New Signs, Whose Signs? Sociolinguistic Variation in the NZSL Lexicon. *Sign Language Studies*, 11(4), 485-527.
- McKee, Rachel, & Vale, Mireille. (2023). Recent lexical expansion in New Zealand Sign Language : Context, scope and mechanisms. *Current Issues in Language Planning*, 1-22. <https://doi.org/10.1080/14664208.2023.2231795>
- Meara, Rhian, Cameron, Audrey, Quinn, Gary, & O'Neill, Rachel. (2016). Development of Geography and Geology Terminology in British Sign Language. *EGU General Assembly Conference Abstracts*, EPSC2016-12390.
- Mel'čuk, Igor. (1988). Paraphrase et lexique dans la théorie linguistique Sens-Texte. *Cahiers de lexicologie*, 52(1), 5-50.
- Mel'čuk, Igor. (2006). Explanatory combinatorial dictionary. In Giandomenico Sica (Éd.), *Open Problems in Linguistics and Lexicography* (p. 225-355). Polimetrica s.a.s.
- Mell, Jeremy. (1992). *Etude des communications verbales entre pilote et contrôleur en situation standard et non-standard* [Thèse de doctorat, Toulouse 2]. <https://www.theses.fr/1992TOU20042>
- Mémet, Monique. (2001). Bref historique de l'enseignement et de la recherche en anglais de spécialité en France : De l'anglais pour non-spécialistes à l'anglistique du secteur LANSAD. In Monique Mémet & Michel Petit (Éds.), *L'anglais de spécialité en France : Mélanges en l'honneur de Michel Perrin* (p. 309-319). GERAS Editeur.
- Mémet, Monique, & Petit, Michel (Éds.). (2001). *L'anglais de spécialité en France : Mélanges en l'honneur de Michel Perrin*. GERAS édition.

- Meschonnic, Henri. (1991). *Des mots et des mondes : Dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*. Hatier.
- Meyer, Ingrid. (1988). The General Bilingual Dictionary as a Working Tool in Thème. *Meta : Journal Des Traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 33(3), 368-376. <https://doi.org/10.7202/003645ar>
- Meyer, Ingrid. (1993). *Concept Management for Terminology : A Knowledge Engineering Approach* (Ra Strehlow & Se Wright, Éd.s.; p. 140-151). ASTM International. <https://doi.org/10.1520/STP18002S>
- Meyer, Ingrid. (2001). Extracting knowledge-rich contexts for terminography : A conceptual and methodological framework. In *Recent Advances in Computational Terminology* (p. 279-302). John Benjamins. <https://www.jbe-platform.com/content/books/9789027298164-nlp.2.15mey>
- Meyer, Ingrid, Eck, Karen, & Skuce, Douglas. (1997). 1.4.2 Systematic Concept Analysis within a Knowledge-Based Approach to Terminology. In Sue Ellen Wright & Gerhard Budin (Éds.), *Handbook of Terminology Management : Volume 1 : Basic Aspects of Terminology Management* (p. 98-118). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/z.htm1.14mey>
- Meyer, Ingrid, & Mackintosh, K. (2000a). When terms move into our everyday lives : An overview of de-terminologization. *Terminology. International Journal of Theoretical and Applied Issues in Specialized Communication*, 6(1), 111-138. <https://doi.org/10.1075/term.6.1.07mey>
- Meyer, Ingrid, & Mackintosh, Kristen. (1996). The Corpus from a Terminographer's Viewpoint. *International Journal of Corpus Linguistics*, 1(2), 257-285. <https://doi.org/10.1075/ijcl.1.2.05mey>
- Meyer, Ingrid, & Mackintosh, Kristen. (2000b). L'étiement du sens terminologique : Aperçu du phénomène de la déterminologisation. In Henri Béjoint & Philippe Thoiron (Éds.), *Le sens en terminologie* (p. 198-217). Presses universitaires de Lyon.
- Meyer, Ingrid, Mackintosh, Kristen, & Varantola, Krista. (1997). Exploring the reality of virtual : On the lexical implications of becoming a knowledge society. *Lexicology*, 3(1), 129-163.
- Meyer, Ingrid, Mackintosh, Kristen, & Varantola, Krista. (1998). From Virtual Sex to Virtual Dictionaries : On the Analysis and Description of a De-terminologized Word. *Proceedings of EURALEX 1998, II*, 645-654.
- Meyer, Ingrid, & McHaffie, B. (1994). De la focalisation à l'amplification : Nouvelles perspectives de représentation des données terminologiques. In André Clas & Pierrette Bouillon, *TA-TAO: Recherches de pointe et applications immédiates* (p. 425-440). Presses de l'Université de Montréal.
- Meyer, Ingrid, Zaluski, Victoria, & Mackintosh, Kristen. (1997). Metaphorical Internet terms : A conceptual and structural analysis. *Terminology*, 4(1), 1-33. <https://doi.org/10.1075/term.4.1.03mey>
- Miletic, Filip. (2022). *Étude des glissements de sens induits par le contact de langues en anglais québécois : Apports conjoints de la modélisation vectorielle sur corpus et de l'approche sociolinguistique variationniste*. Université Toulouse Jean Jaurès.
- Millet, Agnès, Kobylanski, Marion, & Verlainne, Laurent. (2023). *LSF : Grammaire pratique : comprendre, enseigner, apprendre*. UGA éditions, Université Grenoble Alpes.
- Millet, Agnès, & Verlainne, Laurent. (2019). *Grammaire descriptive de la langue des signes française : Dynamiques iconiques et linguistique générale*. UGA éditions, Université Grenoble Alpes.
- Minguy, André. (2009). *Le réveil Sourd en France : Pour une perspective bilingue*. L'Harmattan.

- Mioulane, Patrick. (2005). *Le Truffaut : Encyclopédie pratique illustrée du jardin* (40e éd). Larousse.
- Moody, Bill, Vourc'h, Agnès, Girod, Michel, Hof, Dominique, Benelhocine, Rachid, & Dumartin, Serge. (1998). Historique. In *La langue des signes. Introduction à l'histoire et à la grammaire de la langue des signes entre les mains des sourds*. (p. 17-44). International Visual Theatre. Editions IVT.
- Moon, Rosamund. (1987). The Analysis of Meaning. In John Sinclair (Éd.), *Looking Up. An account of the COBUILD Project in lexical computing* (p. 86-103). Collins ELT.
- Moreau, Cédric. (2012). *Stratégies de reconstruction du sens en langue des signes française à partir de données incomplètes en et hors contexte : Perspectives pour la constitution d'un lexique-dictionnaire à entrée directe en langue des signes* [Thèse de doctorat, Université Paris 8 - Vincennes-Saint-Denis]. <https://www.theses.fr/2012PA083515>
- Moser-Mercer, Barbara. (1985). Screening Potential Interpreters. *Meta: Journal des traducteurs*, 30(1), 97. <https://doi.org/10.7202/003631ar>
- Nanna Gassa Gongga, Aurélia. (2021). *Les traducteurs sourds français et leurs spécificités*. Classiques Garnier. <https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12037-7.p.0097>
- Napier, Jemina, Major, George, Ferrara, Lindsay, & Johnston, Trevor. (2015). Medical Signbank as a model for sign language planning? A review of community engagement. *Current Issues in Language Planning*, 16(3), 279-295. <https://doi.org/10.1080/14664208.2014.972536>
- Nesi, Hilary. (2008). Dictionaries in electronic form. In A. P. Cowie, *The Oxford History of English Lexicography* (p. 458-478). Oxford University Press.
- Nesi, Hilary. (2015). Researching Users and Uses of Dictionaries. In Howard Jackson (Éd.), *The Bloomsbury Companion to lexicography* (p. 62-74). Bloomsbury Academic. <https://www.bloomsbury.com/uk/bloomsbury-handbook-of-lexicography-9781350181700/>
- Ní Ghearáin, Helena. (2011). The problematic relationship between institutionalised Irish terminology development and the Gaeltacht speech community: Dynamics of acceptance and estrangement. *Language Policy*, 10(4), 305-323. <https://doi.org/10.1007/s10993-011-9216-5>
- O'Neill, Kieran, Cameron, Audrey, Quinn, Gary, O'Neill, Rachel, & McLean, F. (2015, juin 10). British Sign Language Glossary for Mathematics and Statistics. *Enhancing Learning and Teaching for All Learners*. IMA International Conference on Barriers and Enablers to Learning Maths, Glasgow.
- O'Brien, Sharon, & Federici, Federico M. (Éds.). (2023). *Translating crises*. Bloomsbury Academic.
- Orrego-Carmona, David, Dutka, Lukasz, & Szarkowska, Agnieszka. (2018). Using translation process research to explore the creation of subtitles : An eye-tracking study comparing professional and trainee subtitlers. *The Journal of Specialised Translation*, 150-180.
- Paillard, Michel. (2000). *Lexicologie contrastive anglais-français : Formation des mots et construction du sens*. Ophrys.
- Paris, Guylaine. (2007). La langue des signes à l'école : Les problèmes de l'interprète: *Enfance*, Vol. 59(3), 263-270. <https://doi.org/10.3917/enf.593.0263>
- Pastor, V., & Alcina, A. (2010). Search Techniques in Electronic Dictionaries : A Classification for Translators. *International Journal of Lexicography*, 23(3), 307-354. <https://doi.org/10.1093/ijl/ecq015>
- Pavel, Silvia, Nolet, Diane, & Leonhardt, Christine. (2001). *Précis de terminologie*. Travaux publics et services gouvernementaux Terminologie et normalisation, bureau de la traduction.



- Pearson, Jennifer. (1998). Terms in Context. In *Scl.1*. John Benjamins Publishing Company. <https://benjamins.com/catalog/scl.1>
- Pergnier, Maurice. (1989). *Les anglicismes : Danger ou enrichissement pour la langue française?* (1. éd). Presses Univ. de France.
- Petit, Michel. (2002). Éditorial. *ASp. la revue du GERAS*, 35-36, Article 35-36. <https://doi.org/10.4000/asp.1552>
- Pointurier Pournin, Sophie, & Gile, Daniel. (2012). Les tactiques de l'interprète en langue des signes face au vide lexical : Une étude de cas. *JoSTrans. The Journal of Specialised Translation*, 17, 164-183.
- Pointurier-Pournin, Sophie Pointurier. (2014). *L'interprétation en Langue des Signes Française : Contraintes, tactiques, efforts*. [Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III]. <https://theses.hal.science/tel-01077924>
- Poirier, Claude. (2009). Le français d'Amérique : Une variété maternelle distincte. *Québec français*, 154, 39-41.
- Polguère, Alain. (2008). *Lexicologie et sémantique lexicale : Notions fondamentales* (Nouvelle édition revue et augmentée). Presses de l'Université de Montréal.
- Pottier, Bernard. (1987). *Théorie et analyse en linguistique*. Hachette.
- Pottier, Bernard. (1992). *Théorie et analyse en linguistique* (2e éd. corr). Hachette supérieur.
- Pruvost, Jean. (2001). *Les dictionnaires de langue française : Dictionnaires d'apprentissage, dictionnaires spécialisés de la langue, dictionnaires de spécialité*. H. Champion.
- Przewozny, Anne, Viollain, Cécile, & Navarro, Sylvain (Éds.). (2020). *The corpus phonology of English : Multifocal analyses of variation*. Edinburgh University Press.
- Québec, (Province). (1969). *Canadianismes de bon aloi*. Office de la langue française.
- Quinn, Gary, Cameron, Audrey Margaret, & O'Neill, Rachel. (2021). Brief History of BSL Glossary and how we developed new Science and Maths terminology in British Sign Language. *Newsli*, 27-31.
- Quirion, Jean. (2003a). *La mesure de l'implantation terminologique : Proposition d'un protocole : étude terminométrique du domaine des transports au Québec*. Office québécois de la langue française.
- Quirion, Jean. (2003b). Methodology for the design of a standard research protocol for measuring terminology usage. *Terminology*, 9(1), 29-49. <https://doi.org/10.1075/term.9.1.03qui>
- Renouf, Antoinette. (1987). Corpus Development. In John Sinclair (Éd.), *Looking Up- An Account of the COBUILD Project in Lexical Computing* (Collins ELT, p. 1-40).
- Renouf, Antoinette. (2017). Some corpus-based observations on determinologisation. *Neologica 2017, N° 11. La Néologie En Terminologie*, 21-48. <https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-06995-9.p.0021>
- Risler, Annie. (2000). *La langue des signes française, langue iconique : Ancrage perceptivo-pratique des catégories du langage et localisme cognitif à travers l'étude de la motivation des signes et de la spatialisation des relations sémantiques* [These de doctorat, Toulouse 2]. <https://www.theses.fr/2000TOU20044>
- Roald, Ingvild. (2000). *Terminology in the making : Physics terminology in Norwegian sign language*.
- Roald, Ingvild. (2001). *Building of concepts : A study of physics concepts of Norwegian Deaf students* (Department of Applied Education (IPP)). Univ. of Bergen.

- Robert, J., Webbie, M., & others. (2018). *Pydub* [Logiciel]. GitHub. <http://pydub.com/>
- Roberts, Roda. (1981). Le Rôle du contexte et de la situation en traduction. *Actes du 2e colloque sur l'enseignement fonctionnel du français et de la traduction en Amérique latine*, 180-192.
- Roberts, Roda. (1983). Frenglish or the Influence of French on English. *Bulletin of the CAAL*, 203-224.
- Roberts, Roda. (1992). Methods of Bilingual Dictionary-Making. The Canadian Experience. In K. Hyldgaard-Jensen & A. Zettersten (Éds.), *Proceedings of the 5th International symposium on Lexicography*. Niemeyer.
- Roberts, Roda. (1994). Bilingual Dictionaries Prepared in Terms of Translators' Needs. In N. Loyer (Éd.), *Proceedings of the 3rd Conference of the Canadian Translators and Interpreters Council held in Banff* (p. 51-65). CTIC.
- Roberts, Roda, & Bossé-Andrieu, Jacqueline. (2006). Corpora and Translation. In Lynne Bowker (Éd.), *Lexicography, Terminology, and Translation : Text-based Studies in Honour of Ingrid Meyer* (p. 201-214). University of Ottawa Press.
- Roberts, Roda P. (1992). Translation Pedagogy : Strategies for Improving Dictionary Use. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 5(1), 49. <https://doi.org/10.7202/037106ar>
- Roberts, Roda P., & Blais, Johanne. (2000). Les anglicismes dans le Dictionnaire canadien bilingue. Contacts de langue et identités culturelles. *Perspectives lexicographiques. Actes des quatrièmes Journées scientifiques du réseau « Étude du français en francophonie*, 113-125.
- Rondeau, Guy. (1991). *Introduction à la terminologie* (2. éd). Gaëtan Morin Éd.
- Rouaud, Julie. (2019). *Lexical and Phonological Integration of French Loanwords into Varieties of Canadian English Since the Seventeenth Century*. Université Toulouse Jean Jaurès.
- Roux-Faucard, Geneviève. (2005). Une didactique de la traduction à partir des langues périphériques : Le « régime spécial » à l'ÉSIT. *Meta*, 50(1), 194-209. <https://doi.org/10.7202/010668ar>
- Rundell, Michael. (2012). 'It works in practice but will it work in theory?' *The uneasy relationship between lexicography and matters theoretical*. 47-92. <https://euralex.org/publications/it-works-in-practice-but-will-it-work-in-theory-the-uneasy-relationship-between-lexicography-and-matters-theoretical/>
- Rundell, Michael. (2018a). Searching for extended units of meaning—And what to do when you find them. *Lexicography*, 5(1), 5-21. <https://doi.org/10.1007/s40607-018-0042-1>
- Rundell, Michael. (2018b). Searching for extended units of meaning—And what to do when you find them. *Lexicography*, 5(1), 5-21. <https://doi.org/10.1007/s40607-018-0042-1>
- Ryan, Richard. (2008). Les langues contrôlées sont-elles l'avenir de la traduction ? *La Tribune internationale des langues vivantes, La Traductologie de plein champ (volume II)*(45), 60.
- Ryan, Richard. (2009). Les langues contrôlées, une valeur ajoutée pour le traducteur. *Traduire*, 220, 57-67. <https://doi.org/10.4000/traduire.389>
- Ryan, Richard. (2018). Controlled language. In John Humbley, Gerhard Budin, & Christer Laurén (Éds.), *Language for Special Purposes, An International Handbook* (p. 289-306). De Gruyter Mouton.
- Sablayrolles, Jean-François. (2011). Quelle unité pertinente pour la néologie? *Actes du Congrès LTT*, 27-39.
- Sager, Juan C. (1990). *A practical course in terminology processing*. J. Benjamins Pub. Co.
- Sager, Juan C., Dungworth, David, & McDonald, Peter F. (1980). *English special languages : Principles and practice in science and technology* (1. Aufl). Brandstetter.

- Saldanha, Gabriela, & O'Brien, Sharon. (2013). *Research methodologies in translation studies*. St. Jerome Publishing.
- Sallandre, Marie-Anne. (2001). Va et vient de l'iconicité en langue des signes française. *Acquisition et interaction en langue étrangère*, 15, Article 15. <https://doi.org/10.4000/aile.1405>
- Sallandre, Marie-Anne. (2020). Comparaisons typologiques entre les langues des signes, une approche sémiologique. *Lalies*, 40, 9-30.
- Sallandre, Marie-Anne, & Garcia, Brigitte. (2021). Langue des signes française et linguistique : Enjeux actuels. *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*, 89(2), 281-292.
- Sartre, Jean-Paul. (1972). *Les mots*. Gallimard.
- Schoder, Camille. (2019). *L'expression du déplacement par l'enfant sourd en langue des signes française : Vers une perspective translinguistique* [Phdthesis, Université Paris 8 - Vincennes-Saint-Denis]. <https://theses.hal.science/tel-03948758>
- Segouat, Jérémie. (2010). *Modélisation de la coarticulation en Langue des Signes Française pour la diffusion automatique d'informations en gare ferroviaire à l'aide d'un signeur virtuel*. Université Paris Sud.
- Seleskovitch, Danica. (1976). Traduire : De l'expérience au concept. *Etudes de linguistique appliquée*, 24, 64-91.
- Sennikova, Yana, & Garcia, Brigitte. (2018a). Statut et rôle des composants sublexicaux dans la structuration du lexique en langue des signes française (LSF). *Lexique*. <https://hal.science/hal-01980496>
- Sennikova, Yana, & Garcia, Brigitte. (2018b). Statut et rôle des composants sublexicaux dans la structuration du lexique en langue des signes française (LSF). *Lexique. Revue en Sciences du Langage*, 23, 131-159. <https://doi.org/10.54563/lexique.923>
- Sinclair, John. (1996). The Search for Units of Meaning. *Textus*, 9(1).
- Sinclair, John. (1987b). Grammar in the dictionary. In John M. Sinclair (Éd.), *Looking up : An account of the COBUILD Project in lexical computing and the development of the Collins COBUILD English language dictionary*. Collins ELT.
- Sinclair, John (Éd.). (1987a). *Looking up : An account of the COBUILD Project in lexical computing and the development of the Collins COBUILD English language dictionary* (3. repr). HarperCollins.
- Sinclair, John M. (1991). *Corpus, concordance, collocation*. university press.
- Souza, Celso L., Pádua, Flávio L. C., Lima, Vera L. S., Lacerda, Anisio, & Carneiro, Carlos A. G. (2018). A computational approach to support the creation of terminological neologisms in sign languages. *Computer Applications in Engineering Education*, 26(3), 517-530. <https://doi.org/10.1002/cae.21904>
- Svensén, Bo. (1993a). *Practical lexicography : Principles and methods of dictionary-making*. Oxford University Press.
- Svensén, Bo. (1993b). *Practical Lexicography : Principles and Methods of Dictionary-making*. Oxford University Press.
- Taft, Marcus. (1979). Recognition of affixed words and the word frequency effect. *Memory & Cognition*, 7(4), 263-272. <https://doi.org/10.3758/BF03197599>
- Taft, Marcus. (1988). *A morphological-decomposition model of lexical representation*. 26(4), 657-668. <https://doi.org/10.1515/ling.1988.26.4.657>
- Tagliamonte, Sali. (2006). *Analysing Sociolinguistic Variation*. Cambridge University Press.

- Tarp, Sven. (2009). Reflections on Lexicographical User Research. *Lexikos*, 19. <https://doi.org/10.5788/19-0-440>
- Theoret, Philippe. (1994). La situation des anglicismes au Québec. In Pierre Martel & Hélène Cajolet-Laganière (  ds.), *Actes du colloque sur les anglicismes et leur traitement lexicographique* (p. 79-92). Editeur officiel du Québec.
- Thody, Philips. (1995). *Le Fran  lais : Forbidden English, Forbidden American : Law, Politics and Language in Contemporary France : A Study in Loan Words and National Identity*. Bookcraft Ltd.
- Thoiron, Philippe. (1994). La terminologie multilingue : Une aide à la maîtrise des concepts. *Meta*, 39(4), 765-773. <https://doi.org/10.7202/004482ar>
- Thoiron, Philippe. (1998). Place et rôle de la terminologie dans les dictionnaires bilingues non spécialisés. Le cas de la terminologie médicale dans le Dictionnaire Hachette-Oxford (français-anglais). In Sylvie Mellet & Marcel Vuillaume (  ds.), *Mots chiffrés et déchiffrés* (p. 623-650). Champion.
- Thoiron, Philippe, Arnaud, Pierre, Béjoint, Henri, & Boisson, Claude Pierre. (1996). Notion d'« archi-concept » et dénomination. *Meta*, 41(4), 512-524. <https://doi.org/10.7202/004486ar>
- Thoiron, Philippe, & Béjoint, Henri. (1991). La place des reformulations dans les textes scientifiques. *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 36(1), 101-110.
- Thoiron, Philippe, & Béjoint, Henri. (1998). Dénominations, définitions et génériques. *Revue française de linguistique appliquée*, III(2), 57-70. <https://doi.org/10.3917/rfla.032.0057>
- Thoiron, Philippe, & Serant, Daniel. (1989). La topographie des termes. *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 34(3), 435-442. <https://doi.org/10.7202/004485ar>
- Tournier, Jean. (1985). *Introduction descriptive à la lexicog  n  tique de l'anglais contemporain*. Genève.
- Tournier, Jean. (1993). *Précis de lexicologie anglaise* (3e édition mise à jour et corrig  e). Nathan.
- Vale, Mireille. (2015). A study of the users of an online sign language dictionary. *Proceedings of the eLex 2015 conference*, 281-303.
- Vale, Mireille, & McKee, Rachel. (2022). Neologisms in New Zealand Sign Language : A case study of COVID-19 pandemic-related signs. In *Neologisms in New Zealand Sign Language : A case study of COVID-19 pandemic-related signs* (p. 261-274). De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110798081-013>
- Vale, Mireille, & McKee, Rachel. (2019). *NZSL Online Dictionary 8 years on Adapting to a changing environment through user research*. Australes Conference, Canberra.
- Van der Linden, Sophie. (2021). *Tout sur la littérature jeunesse : De la petite enfance aux jeunes adultes*. Gallimard Jeunesse.
- Vanbrugghe, Anne, Moreau, Cédric, & Geffroy, Véronique. (2010). OCELLES : Une plateforme collaborative LSF / bilingue français. *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 49, 163-169.
- Varantola, Krista. (2003). Translators and disposable corpora. In Federico Zanettin, Silvia Bernardini, & Dominic Stewart (  ds.), *Corpora in Translator Education* (p. 55-70). Painossa.
- Varantola, Krista, & Atkins, B. T. Sue. (1998). Translators and their Use of Dictionaries : User Needs and User Habits. In *Using Dictionaries : Studies of Dictionary Use by Language Learners and Translators* (p. 179-192). Max Niemeyer Verlag. <https://doi.org/10.1515/9783110929997.179>
- Vassallo, Rose-Marie. (1993). Traduire en XS. *Translitt  ratures*, 13, 32-37.

- Véronis, Jean (Éd.). (2001). Parallel Text Processing : Alignment and Use of Translation Corpora. *Computational Linguistics*, 27(4). <https://aclanthology.org/J01-4009>
- Vinay, Jean-Paul, & Darbelnet, Jean. (1958). *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*. Didier / Beauchemin.
- Wecksteen, Corinne. (2012). La retraduction de Huckleberry Finn : Huck a-t-il (enfin) trouvé sa voix ? *Meta*, 56(3), 468-492. <https://doi.org/10.7202/1008328ar>
- Weinreich, Uriel. (1968). *Languages in Contact, Findings and Problems*. Mouton.
- Wierzbicka, Anna. (1985). *Lexicography and Conceptual Analysis*.
- Wolfe, Rosalee, Braffort, Annelies, Efthimiou, Eleni, Fotinea, Evita, Hanke, Thomas, & Shterionov, Dimitar. (2023). Special issue on sign language translation and avatar technology. *Universal Access in the Information Society*. <https://doi.org/10.1007/s10209-023-01014-w>
- Wright, Sue Ellen, & Budin, Gerhard. (1997). *Handbook of terminology management: Vol. 1: Basic aspects of terminology management*. Benjamins.
- Yuen, Adrienne L. (1994). *Galicisms : An analysis leading towards a prototype gallicisms checker*. [Thesis, University of Ottawa (Canada)]. <https://doi.org/10.20381/ruor-16785>
- Zgusta, Ladislav. (1971). *Manual of lexicography*. Academia.
- Zwitserslood, Inge. (2010). Sign Language Lexicography in the Early 21st Century and a Recently Published Dictionary of Sign Language of the Netherlands. *International Journal of Lexicography*, 23(4), 443-476. <https://doi.org/10.1093/ijl/ecq031>
- Zwitserslood, Inge, Kristoffersen, Jette Hedegaard, & Troelsgård, Thomas. (2022). Issues in sign language lexicography. In Howard Jackson (Éd.), *The Bloomsbury Handbook of Lexicography* (p. 227-249). Bloomsbury.

# Annexe 1 – Résumé des projets

## 4.1 Le programme PAC

**Depuis 2006** : participation au programme de recherche **PAC** (Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés, structure) dirigé par Anne Przewozny-Desriaux (CLLE, U. Toulouse Jean Jaurès), Sophie Herment (LPL et Université Aix-Marseille), Cécile Viollain (CREA, Université Paris-Ouest Nanterre) et Sylvain Navarro (CLILLAC-ARP, Université Paris 7 Diderot).

Le programme a quatre objectifs : 1) livrer une description minutieuse des variétés de l'anglais oral (natif et non-natif) dans son unité et sa diversité, 2) tester des modèles phonologiques et phonétiques, 3) favoriser la communication entre les spécialistes du discours et de la théorie de la phonologie, 4) constituer des corpus qui permettront d'améliorer l'enseignement de l'anglais oral. Il vise ainsi à mettre en place un corpus oral de très grande taille en phonologie de corpus, constitué d'enquêtes de terrain menées auprès de locuteurs selon une méthodologie inspirée de Labov et de Milroy.

Ma contribution réside dans la collecte et l'analyse de données concernant la variété d'anglais canadien (réalisation d'entretiens enregistrés de 15 locuteurs en Ontario) en vue de la constitution du corpus oral, ainsi que dans la direction de travaux de master et de doctorat portant sur la variété canadienne.

<https://www.pacprogramme.net/>

## 4.2 Le projet INTERMEDE

**2008-2011** : participation au projet **INTERMEDE** (Analyse linguistique des interactions patient/médecin) mené par Cécile Fabre (CLLE), U. Toulouse II-Le Mirail, en collaboration avec l'INSERM (unité 558 : *Epidémiologie et analyses en santé publique : risques, maladies chroniques, handicaps*) et le laboratoire de sociologie LISST CNRS UMR 5193 de l'U. Toulouse II-Le Mirail (axe « *santé, problèmes sociaux et déviances* »).

Le projet avait pour but global d'étudier comment la consultation médicale contribue à construire, aggraver ou compenser les inégalités sociales de santé. Le volet linguistique du projet vise à mettre en évidence et à analyser dans le corpus de consultations médicales des différences individuelles et sociales qui se manifestent sur le plan langagier. Il cherchait à repérer, annoter et analyser des caractéristiques linguistiques à différents niveaux (lexical, énonciatif, interactionnel) et à les corrélérer aux facteurs sociaux disponibles.

Ma contribution s'intéressait en particulier à tout ce qui touche à la reformulation dans l'interaction médecin-patient.

#### 4.3 Le projet CRISTAL

**2012-2015** : participation à un projet **ANR-CONTINT**, le projet **CRISTAL** (Contextes Riches en connaissances pour la TrAduction terminoLogique), avec Anne Condamines, Cécile Fabre, Josette Rebeyrolle et Luce Lefeuvre (CLLE), en collaboration avec le LINA de l'U. de Nantes (Emmanuel Morin, Béatrice Daille, Emmanuel Planas, Firas Hmida), la FTI de l'U. de Genève (Aurélien Picton) et l'entreprise Lingua & Macchina (François Brown De Colstoun).

Le projet visait à mieux caractériser linguistiquement la notion de contexte riche en connaissances pour différents utilisateurs, en particulier pour le traducteur, et à voir comment intégrer ces CRC dans des outils de TAO en se basant sur des corpus comparables.

#### 4.4 Le projet OCEAN

**2016-2017** : participation au projet **OCEAN** (Outil de Concordance bilinguE libre pour l'Aide à la traductioN, Appel "Langues et numérique" DGLFLF), rassemblant CLLE, le LINA de l'U. de Nantes et des centres de recherche liées à des formations professionnalisantes en traduction.

Projet qui vient en partie prolonger le projet ANR CRISTAL, il avait pour objectif de créer un outil permettant de présenter à un réviseur des textes sources et des textes cible qu'il doit réviser dans une interface commune avec un outil d'extraction de Contextes Riches en Connaissances présentant également d'autres ressources traditionnelles (dictionnaires bilingues et bases de données terminologiques). Plusieurs expériences ont été menées auprès d'apprentis traducteurs en Master.

#### 4.5 Le projet SWISSUBS (soumis)

**2020** : **Dépôt de projet SINERGIA (FNS suisse) SWISSUBS 'Intralingual and Interlingual Subtitles and Subtitling in Switzerland'**.

Coordinateur : Alexander Künzli (Université de Genève (FTI))

Requérants : Elisabeth Stark (Université de Zurich), Martin Meyer (Université de Zurich), **Amélie Josselin-Leray** (U. Toulouse-Jean Jaurès).

Responsable du sous-projet 1 "The subtitler's working environment: processes, tools and interaction - a linguistic and cognitive approach" : **Amélie Josselin-Leray**; Membres : A. Picton (Univ. of Geneva); F. Amadiou, A. Arguel, A. Chevalier, J. Lemarié (Univ. Toulouse)

Budget demandé pour le sous-projet : > 600 000 CHF

Durée prévue 4 ans (2021-2025)

Projet interdisciplinaire traductologie / linguistique / psychologie

*Projet non retenu en 2020, classé dans la 3<sup>ème</sup> catégorie sur 6 en termes de qualité scientifique.*

*Une nouvelle soumission a été envisagée, mais n'a pu se faire (Covid).*

[www.unige.ch/swiss-subs](http://www.unige.ch/swiss-subs)



# Annexe 2 - La lexicographie bilingue en pratique : lexicographe, réviseure et assistante de recherche pour le projet du *Dictionnaire Canadien Bilingue* (DCB) (1998-2005)

## Table des matières de l'annexe 2

<b>5.1</b>	<b>Présentation du projet .....</b>	<b>224</b>
5.1.1	Naissance du projet : mise en contexte .....	224
5.1.2	Nature et objectifs du projet .....	225
5.1.3	Le DCB : type de dictionnaire .....	226
5.1.3.1	Utilisateurs visés.....	226
5.1.3.2	Portée de la nomenclature .....	226
<b>5.2</b>	<b>Lexicographe au DCB : la rédaction d'entrées (anglais-français).....</b>	<b>227</b>
5.2.1	Description générale de la tâche du lexicographe .....	227
5.2.1.1	La rédaction d'entrées (stade initial).....	227
5.2.1.2	L'entrée en SGML des corrections .....	227
5.2.2	Illustration : la rédaction de la famille week-end ( <i>weekend.n</i> , <i>weekend.adj</i> , <i>weekend.vi</i> , <i>weekender.n</i> ).....	228
5.2.2.1	Weekend.n : le problème de la fréquence en corpus et du classement des équivalents ...	228
5.2.2.2	Weekend.adj : emploi d'un nom comme « prémodificateur » .....	228
5.2.2.3	Weekend, verbe intransitif : le problème de l'usage du verbe .....	231
5.2.2.4	Weekender.n : les équivalents explicatifs et la néologie sémantique .....	232
<b>5.3</b>	<b>Réviseure : révision d'entrées (anglais-français et français-anglais) .....</b>	<b>233</b>
5.3.1	Remarques générales .....	233
5.3.2	Révision de la langue-source (dossier français-anglais) .....	234
5.3.2.1	Divisions sémantiques : .....	234
5.3.2.2	Indications sémantiques .....	235
5.3.2.3	Équivalents .....	235
5.3.2.4	Combinaisons libres et collocations .....	235

5.3.2.4.1	Combinaisons libres.....	235
5.3.2.5	Combinaisons libres, et autres expressions polylexicales .....	237
5.3.2.6	Expressions figées.....	237
5.3.2.7	Composés.....	238
5.3.2.7.1	Ordre.....	238
5.3.2.7.2	Ajout / suppression .....	238
5.3.3	Révision de la langue-cible (dossiers anglais-français).....	238
5.3.3.1	Équivalents (niveau de langue) .....	238
5.3.3.2	Traduction des combinaisons libres, collocations, expressions et composés.....	238
<b>5.4</b>	<b>Travail d'assistante de recherche .....</b>	<b>240</b>
5.4.1	Mise au point d'un document méthodologique sur la présentation des données du corpus..	240
5.4.2	Contribution à la préparation de communications scientifiques .....	240
5.4.2.1	Rédaction des entrées parkade.n, park-and-ride.n : le problème des néologismes, des ressources, de la définition et des équivalents.....	240
5.4.2.2	Relecture d'articles en préparation.....	241
<b>5.5</b>	<b>Liste des abréviations .....</b>	<b>242</b>
<b>5.6</b>	<b>Extrait de la méthodologie du DCB pour distinguer les collocations des composés.....</b>	<b>243</b>

## 5.1 Présentation du projet

Le projet de lexicographie comparée de l'anglais et du français, qui fut lancé en 1988, était un projet de grande envergure qui résultait de la collaboration entre trois grandes universités canadiennes : l'Université d'Ottawa (Ontario), l'Université de Montréal (Québec) et l'Université Laval (Québec). L'Université d'Ottawa, sous la houlette de Roda Roberts à l'École de Traduction et d'Interprétation, était principalement chargée de la partie français-anglais du dictionnaire, et l'Université de Montréal, sous la houlette d'André Clas au département de linguistique et philologie, de la partie anglais-français du dictionnaire. L'équipe était donc dirigée par des universitaires spécialistes du lexique et de la traduction mais incluait également un grand nombre d'étudiants de premier et second cycle qui y travaillaient en tant qu'assistants de recherche.

### 5.1.1 Naissance du projet : mise en contexte

Malgré le fait que le Canada soit un pays dont les deux langues officielles sont le français et l'anglais, il ne possédait en 1988 aucun dictionnaire bilingue général- anglais <> français d'origine canadienne d'envergure. En effet, à cette date, la lexicographie bilingue anglais/français au Canada avait une histoire encore très récente, d'à peine un siècle. En 1905 avait été publié le *Up-to-Date English-French and French-English Dictionary* de Nugent, qui était en réalité une version révisée et augmentée d'une édition précédente du Nugent par Sylva Clapin. Il fallut attendre 1962 pour que paraisse un nouveau dictionnaire bilingue : *le Dictionnaire canadien / the Canadian Dictionary* de Jean-Paul Vinay *et al.* Cet ouvrage, qui incluait des canadianismes français et anglais, et qui intégrait la prononciation et l'orthographe canadiennes, fut en réalité le premier dictionnaire bilingue au Canada qui tint véritablement compte de la réalité et de l'usage linguistique au Canada. À l'époque, il joua ainsi un rôle très important dans la reconnaissance et la diffusion de canadianismes au sein de deux communautés linguistiques, anglophone et francophone, réparties sur l'ensemble du territoire canadien. Il sera toutefois rapidement épuisé dans les années 1970, et vers la fin des années 1980 se fit sentir le besoin d'un nouveau dictionnaire bilingue d'envergure, les tentatives pour mettre le dictionnaire de Vinay *et al.* à jour ayant échoué. En effet, il semblait nécessaire de mettre à la disposition de la majorité anglophone les particularités du français canadien, et de mettre à la disposition des francophones les particularités de l'anglais canadien. Un problème majeur se posait également à l'époque pour les traducteurs canadiens : les dictionnaires bilingues sur lesquels ils pouvaient s'appuyer étaient conçus et rédigés en Europe, tel le *Robert & Collins* ou le *Harrap's (Shorter ou New Standard)*. Dans ces dictionnaires, les canadianismes étaient très peu ou très mal représentés,

et les canadianismes anglais, en particulier, brillaient par leur absence<sup>225</sup>. De plus, les exemples étaient toujours résolument tournés vers des réalités européennes et vers la culture européenne (Roberts, 1989 : 72-73). Ainsi, l'entrée *between* du *Robert & Collins* de 1987 donnait comme exemple « the ferry goes between Dover and Calais », ce qui montre l'eurocentrisme du dictionnaire, sans compter que le mot *ferry* se traduit en français canadien par *traversier*, et non par *ferry*. La nécessité d'un nouveau dictionnaire bilingue, dont la macrostructure comme la microstructure fût véritablement canadienne, s'imposait alors. C'est dans ce contexte que naquit le projet du *Dictionnaire Canadien Bilingue* (DCB).

### 5.1.2 Nature et objectifs du projet

Le projet du DCB se caractérisait tout d'abord par une interaction importante entre la théorie et la pratique, et appartenait explicitement, selon ses fondateurs, à ce que ce que Haussmann et al. dénomment « scientific lexicography », c'est-à-dire « a cultural and scientific practice that has a stronger and more independent theoretical component ». Il était donc caractérisé par une interaction constante entre les aspects théoriques (théorie linguistique et lexicographique) et les applications pratiques. D'une part, la méthodologie et les principes du DCB découlaient des disciplines auxquelles la lexicographie bilingue se rattache (linguistique anglaise, française et contrastive ; lexicologie) et prenait en considération les résultats de la recherche métalexicographique antérieure (utilisation des dictionnaires, critiques de dictionnaires, théorie de la lexicographie, et notamment apports des travaux sur la lexicographie française effectués au Canada pendant les 30 années qui ont précédé, travaux de linguistique de corpus). D'autre part, l'application de la méthodologie du DCB<sup>226</sup> à la préparation des entrées amenait à constamment enrichir et adapter cette dernière à la lumière d'exemples concrets, et par conséquent à retravailler certains aspects théoriques. Le traitement des collocations<sup>227</sup>, qui étaient incluses dans une subdivision particulière de l'entrée (signalée par le signe typographique \*\*), est emblématique de cette relation symbiotique entre théorie et pratique. Un document spécifique visant à aider, de manière pratique, les lexicographes à distinguer une collocation d'un composé fut ainsi ajouté à la méthodologie ; il est fourni à la fin de cette annexe.

---

<sup>225</sup> Le travail de Hamilton (1997 : 46) a toutefois montré que, paradoxalement, les dictionnaires bilingues européens plus récents qu'elle examinait (comme le *Robert & Collins Super Senior* de 1995 et le *Oxford-Hachette* de 1994) incluaient davantage de canadianismes et les traitaient mieux que l'unique dictionnaire canadien bilingue existant alors sur le marché.

<sup>226</sup> La méthodologie utilisée au DCB dans sa version 8.1. de mars 1997, qui fut celle sur laquelle je m'appuyai pendant l'intégralité de mon travail de lexicographe et réviseure, consistait en un document de plus de 115 pages (« Bilingual Canadian Dictionary Methodology for Research Assistants »), suivi de 10 annexes détaillées.

<sup>227</sup> Voici la définition que fournissait la méthodologie du DCB : **Collocation**. An arbitrary idiomatic combination of words whose meaning can be deduced from its parts. The words of a collocation "go together" almost automatically with certain words, whereas they resist combination with other words. Failure to observe this is a violation of idiom. For instance, one does not say *\*bleed greatly*, but *bleed profusely*. (BCD Methodology).

Le projet de lexicographie comparée de l'anglais et du français avait quatre objectifs principaux :

1. la production d'un dictionnaire bilingue canadien anglais / français, français / anglais (version papier et électronique) dont la nomenclature envisagée était de 80 000 entrées, et dont la parution était initialement prévue pour 2004 ;
2. la création d'un vaste corpus contenant des textes canadiens anglais et français ;
3. la création d'une base de données dictionnaire polyvalente ;
4. le développement d'une expertise lexicographique canadienne en lexicographie bilingue.

Je fus principalement concernée par l'aspect 1, en travaillant à la rédaction et à la révision d'entrées sur le site de l'Université d'Ottawa, sous la direction de Roda P. Roberts, mais aussi l'aspect 4, dans la mesure où la rédaction de mon mémoire de maîtrise, mais également de mon mémoire de DEA, ainsi que la participation au projet de manière générale contribuèrent à l'amélioration de l'expertise en lexicographie bilingue.

### 5.1.3 Le DCB : type de dictionnaire

#### 5.1.3.1 *Utilisateurs visés*

Le DCB était un dictionnaire bilingue à la fois d'encodage et de décodage, destiné à des utilisateurs bien définis : les traducteurs, les rédacteurs bilingues, d'autres individus bilingues utilisant leur deuxième langue dans leur travail quotidien, et les apprenants d'un niveau avancé, autrement dit les « langagiers », terme générique canadien qui permet d'englober toutes ces sous-catégories.

#### 5.1.3.2 *Portée de la nomenclature*

Le dictionnaire avait originellement établi les limites suivantes pour les sens et les termes à retenir :

- omission des usages obsolètes ;
- omission de certaines variantes régionales ;
- omission de termes et de sens extrêmement techniques ;
- omission des usages idiolectaux ;
- accent mis sur la langue écrite.

Plus tard, devant l'immensité de la tâche, des propositions furent faites visant à restreindre la nomenclature aux uniques canadianismes.

## 5.2 Lexicographe au DCB : la rédaction d'entrées (anglais-français)

### 5.2.1 Description générale de la tâche du lexicographe

Le principe en vigueur au DCB était que le lexicographe travaille vers sa langue maternelle (c'est-à-dire, dans mon cas, de l'anglais vers le français). Il incombait au lexicographe d'accomplir deux tâches majeures : la rédaction d'entrées (stade initial) et l'entrée en SGML des corrections.

#### 5.2.1.1 La rédaction d'entrées (stade initial)

Le lexicographe recevait un dossier correspondant à toute la famille d'un mot, et comprenant les photocopies de tous les mots de la famille dans les dictionnaires figurant sur une liste préétablie<sup>228</sup> (« documentation checklist »). Il lisait les entrées correspondant au mot qu'il traitait dans les dictionnaires existants. Puis il établissait un tableau de sens comparant les différentes divisions sémantiques dans les dictionnaires. Ensuite, il recherchait le mot-vedette dans le corpus Textum à l'aide du concordancier PAT. Il extrayait (en version papier) un premier échantillon du corpus correspondant à 100 lignes de concordance (60 dans le sous-corpus principal, 20 et 20 dans des sous-corpus de moindre importance) qu'il analysait pour voir quelle était la fréquence de tel ou tel sens, quels étaient les composés, les collocations, comment se traduisaient les exemples, etc. Enfin, il rédigeait l'entrée en SGML en menant en parallèle des recherches supplémentaires dans le corpus, dans des dictionnaires plus spécialisés, dans les banques de données terminologiques (essentiellement Termium), dans des corpus plus récents (*Actualité Québec* (Cd-Rom), *Canadian Newsdisk* (Cd-Rom), Internet), etc.

Lors de mon deuxième séjour au Canada, les entrées que j'ai rédigées ont été les suivantes : la famille *weekend*, la famille *best-seller*, ainsi que *parkade* et *park-and-ride*.

#### 5.2.1.2 L'entrée en SGML des corrections

Le lexicographe avait aussi pour tâche d'entrer les corrections faites par les réviseurs anglophones ou francophones dans les dossiers qui lui revenaient après les divers stades de révision.

Les dossiers que j'ai révisés ont été : *stove.n*, *stovepipe.n* (professorial revision) ; *chocolate.n* (1<sup>st</sup> Target Language Revision, 2<sup>nd</sup> TL revision), *candied.adj*, *candy.n*, *candy.vt*, *candy.vi*, *candytuft.n* (1<sup>st</sup> TL revision, 2<sup>nd</sup> TL revision) ; *oven.n*, *ovenproof.adj*, *ovenware.n* (1<sup>st</sup> TL revision).

---

<sup>228</sup> Pour le côté anglais, les dictionnaires de base sont : RHWEB2, GAGE2, COLL ET OXCAN. Pour le côté français, il s'agit de NPR, PL2000, LEX2 et RQ2. La liste des abréviations utilisées pour les différents dictionnaires est disponible à la fin de cette annexe.

## 5.2.2 Illustration : la rédaction de la famille week-end (*weekend.n*, *weekend.adj*, *weekend.vi*, *weekender.n*)

J'illustre ici ce travail par l'exemple de la famille *week-end* en analysant, pour chacune des entrées, une ou plusieurs des difficultés rencontrées lors de l'élaboration de ces entrées.

### 5.2.2.1 *Weekend.n* : le problème de la fréquence en corpus et du classement des équivalents

La politique éditoriale du DCB était de classer les équivalents en fonction de leur fréquence. Le mot anglais *weekend* se traduit usuellement en français canadien par le calque *fin de semaine*, qui apparaissait 5290 fois dans le corpus français canadien PCF. Cet équivalent était en concurrence avec la forme anglaise *week-end*, que l'on trouve avec 3 variantes orthographiques dans PCF, comme le montre l'extrait de corpus suivant :

>> "weekend"  
3: 97 matches

>> "week-end"  
4: 5060 matches

>> "week end"  
5: 22 matches

À cause du facteur temps, il n'était pas possible de faire la distinction dans les 5290 occurrences de *fin de semaine* entre *fin de semaine* dans le sens « week-end » et *fin de semaine* dans le sens « la fin de la semaine », qui peut inclure le jeudi. Il était donc impossible de vérifier quel était le nombre exact d'occurrences de ce calque et, par conséquent, de savoir quel équivalent, *week-end* ou *fin de semaine*, était le plus fréquent.

Un deuxième facteur qui intervenait dans le classement des équivalents était le critère « canadianisme » (un canadianisme doit être classé en première position selon la politique du DCB) : *fin de semaine* étant un canadianisme, c'est ce critère qui a primé et *fin de semaine*, apparaît comme premier équivalent avec la marque géographique [CD], suivi de *week-end*.

### 5.2.2.2 *Weekend.adj* : emploi d'un nom comme « prémodificateur »

Le nom *weekend* « modifie » le nom dans des groupements lexicaux tels que *weekend program*, *weekend conference*, *weekend meeting*, *weekend outing*, *weekend pass*, mais il n'est pas traduit de la même manière dans chaque (*weekend program* : programme du week-end, *weekend meeting* : réunion qui a lieu pendant le week-end, *weekend outing* : sortie d'un week-end). Il avait été envisagé

au départ d'inclure un sens « modifier » pour le nom, en utilisant des listes d'actants<sup>229</sup> pour différencier les équivalents, sur le modèle du OXHA notamment. Mais en traduisant les différents exemples du corpus, et en regardant les dictionnaires unilingues (RHWEB2, OXCAN) qui séparaient l'adjectif du nom, nous avons réalisé que le mot *weekend* non seulement se traduisait de manière différente, mais possédait aussi plusieurs sens différents. Il a donc été décidé de faire une entrée séparée avec 6 divisions sémantiques, comme le recommande la méthodologie du BCD :

“Any noun in English can *theoretically* be used adjectivally as a modifier, but many nouns are used so regularly as adjectives that they are classified by dictionaries as adjectives as well as nouns. In this case, the word form is considered as belonging to two distinct parts of speech, and two separate entries are prepared.”

**weekend** *adj* 1 (*of the weekend* RHWEB2+GAGE2+JV SENS PLACE EN PREMIER CAR TRES GENERAL.-AMJ) [*program* ECP:29+QUEENS:1+WSJ:2, *schedule* ECP:14+WSJ:2, *show* ECP:29+QUEENS:1+WSJ:4] du week-end [ (CD) AMJ CD A CAUSE DE FIN DE SEMAINE.-AMJ ], de la fin de semaine [ (CD) AMJ CD A CAUSE DE FIN DE SEMAINE.-AMJ ].

2 (*held over the weekend* OXCAN+AMJ ) [*agreement* WSJ:6+ECP:1, *conference* QUEENS:1+WSJ:1+ECP:53, *convention* ECP:27+WSJ:1, *interview* ECP:25+WSJ:1, *meeting* ECP:116+WSJ:28, *performance* ECP:14+WSJ:2, *poll* ECP:7+WSJ:1, *rally* ECP:9+WSJ:5, *referendum* ECP:3, *series* ECP:137+WSJ:2, *summit* ECP:6+WSJ:2, *talks* ECP:18+WSJ:8, *visit* ECP:50+WSJ:5 IL EST DIFFICILE D'ETABLIR PRECISEMENT COMBIEN D'OCCURRENCES VEULENT DIRE : UNE VISITE QUI A LIEU PENDANT LE WEEK-END, ET : UNE VISITE QUI DURE TOUT LE WEEK-END. LE NOMBRE 55 REPRESENTA LE TOTAL D'OCCURRENCES DS ECP.-AMJ] qui a lieu pendant la fin de semaine AMJ SE TROUVE DANS PCF PLUS OU MOINS SOUS CETTE FORME; PLACE EN PREMIER CAR CANADIEN.-AMJ [ (CD) AMJ CD A CAUSE DE FIN DE SEMAINE.-AMJ ], qui a lieu pendant le week-end AMJ SE TROUVE DS PCF ET MOND AVEC PLUSIEURS VARIANTES (VOIR EXTRAITS DE CORPUS); [*conference* QUEENS:1+WSJ:1+ECP:53, *convention* ECP:27+WSJ:1, *meeting* ECP:116+WSJ:28, *summit* ECP:6+WSJ:2] qui se tient pendant la fin de semaine AMJ SE TROUVE DS PCF PLUS OU MOINS SOUS CETTE FORME (VOIR LES EXTRAITS DE CORPUS) + PLACE EN PREMIER CAR CANADIEN.-AMJ [ (CD) AMJ CD A CAUSE DE FIN DE SEMAINE.-AMJ ], qui se tient pendant le week-end AMJ SE TROUVE DS PCF ET MOND PLUS OU MOINS SOUS CETTE FORME (VOIR LES EXTRAITS DE CORPUS).-AMJ. \* **world oil prices plunged after OPEC's weekend meeting in Madrid** WSJ+JV+AMJ IL FAUT UNE COMBINAISON LIBRE POUR MONTRER QUE LE TEMPS DE L'EQUIVALENT PEUT VARIER (ICI, CONTEXTE AU PASSE).-AMJ les prix du pétrole dans le monde ont dégringolé après la réunion de l'OPEC qui s'est tenue à Madrid pendant le week-end AMJ FAUT-IL AUSSI METTRE UNE DEUXIEME TRADUCTION QUI INCLUE 'FIN DE SEMAINE'? + PEUT-ON TRADUIRE PAR : QUI S'EST TENUE LE WEEK-END DERNIER?-AMJ.

3 (*which lasts one weekend* AMJ) [*break* ECP:2+WSJ:1+OXHA+LAR2, *excursion* ECP:2+WSJ:3+OXHA, *outing* ECP:9+QUEENS:2+WSJ:2, *package* ECP:22+WSJ:1 LE NB D'OCCURRENCES EST LE NOMBRE TOTAL, MAIS WEEKEND PACKAGE PEUT

<sup>229</sup> **Actant.** A word which indicates the context, when the choice of equivalent depends on the context in which the SL word is used. An actant may be a typical subject or typical object of a headword, which acts in the immediate structure in which the word is used and is able to fit into the structure of the sentence. For instance, if the headword is a verb, the actant may be a noun serving as direct object of that verb. Thus, the verb *fournir* will have the equivalent *supply* if its direct object is *matériel*, and *produce* if the direct object is *pièce d'identité*. (BCD Methodology: 2, 60)



AUSSI VOULOIR DIRE : VALABLE SEULEMENT PDT LE WEEK-END (SENS 4). JE N'AI PAS ANALYSE TTES LES OCCURRENCES POUR VOIR QUELLE OCCURRENCE CORRESPOND A QUEL SENS (TROP DE CONTEXTE A REGARDER).-AMJ, *trip* ECP:50+WSJ:4, *visit* ECP:50+WSJ:5 MEME REMARQUE QUE POUR VISIT DS LE SENS 2. IL SEMBLE QUAND MEME QUE LE SENS 2 SOIT PLUS FREQUENT QUE LE SENS 3.-AMJ] d'un week-end PCF:4 LE LAR2 DONNE SEJOUR D'UN WEEK-END COMME TRADUCTION DE WEEKEND BREAK.-AMJ, d'une fin de semaine PCF:2 J'AI PLACE CET EQUIVALENT EN DEUXIEME A CAUSE DE LA FREQUENCE. FAUT-IL LE PLACER EN PREMIER A CAUSE DE L'ETIQUETTE CD?-AMJ [ (CD) AMJ CD PUISQUE FIN DE SEMAINE EST CD.-AMJ ].

4 (*valid only during the weekend* AMJ INDICATION SEMANTIQUE FORMEE A PARTIR DES EQUIVALENTS TROUVES DS LE OXHA ET LE RCSS POUR WEEKEND TICKET (OXHA) ET WEEKEND RETURN (LAR2).-AMJ] [*package* ECP:22+WSJ:1 VOIR LA NOTE DE PACKAGE DS LE SENS 2.-AMJ, *pass* ECP:39+QUEENS:2+WSJ:2, *ticket* ECP:5+OXHA JE N'AI PAS RETENU RETURN DONNE PAR LAR2, CAR AUCUN EXEMPLE DS LE CORPUS.-AMJ] de week-end PCF:2 (FORFAIT DE WEEK-END) ON TROUVE FORFAIT WEEK-END (PCF:4+MOND:4) ET LAISSEZ-PASSER WEEK-END (PCF:1). FAUT-IL GARDER CET EQUIVALENT? JE PENSE QUE OUI, MEME S'IL SEMBLE QUE C'EST UNE TRADUCTION LITTERALE DE L'ANGLAIS.-AMJ, de fin de semaine AMJ JE N'AI PAS TROUVE CET EQUIVALENT DS LE CORPUS FRANCAIS.-AMJ [ (CD) AMJ ].

5 (*for use on weekends* OXCAN) [*clothes* ECP:1+WSJ:1 ON TROUVE AUSSI WEEKEND JEANS (ECP:1+WSJ:1).-AMJ] de week-end PCF:2 JE N'AI PAS TROUVE D'EXEMPLE AVEC FIN DE SEMAINE. FAUT-IL QUAND MEME METTRE DE FIN DE SEMAINE COMME EQUIVALENT?- AMJ. \* **on the weekend, most women look for no-fuss dressing. Regardless of what you're doing, the best weekend clothes give good mileage** ECP+AMJ IL FAUDRAIT PEUT-ETRE MODIFIER UN PEU L'EXEMPLE, MAIS JE N'AVAIS PAS BCP LE CHOIX. IL FAUT UN CONTEXTE QUI INDIQUE QUE WEEKEND CLOTHES = CASUAL CLOTHES, CAR L'INDICATION SEMANTIQUE PLUS GENERALE NE LE PRECISE PAS ET IL PARAIT INEXACT DE TRADUIRE WEEKEND PAR SPORT OU DECONTRACTE, MEME SI C'EST CE QUI EST SOUS-ENTENDU.-AMJ la fin de semaine, la plupart des femmes cherchent à s'habiller de manière décontractée. Quoi que vous fassiez, les meilleurs vêtements de week-end vous durent longtemps AMJ LA DEUXIEME PHRASE N'EST PAS TRES INTERESSANTE. IL FAUDRAIT TROUVER AUTRE CHOSE.-AMJ.

6 (*fulfilling a particular role only on weekends* OXCAN+AMJ) de fin de semaine PCF:1+TITRE D'UNE CHANSON [ (CD) AMJ CD A CAUSE DE FIN DE SEMAINE.-AMJ ], de week-end AMJ JE N'AI PAS TROUVE D'OCCURRENCE AVEC WEEK-END, MAIS JE PENSE QU'IL FAUT L'INCLURE AUSSI?.-AMJ. \* **Mitchell refuses to be a weekend dad and wants his son to spend as much time with him as he does with his mother** CALGARY HERALD (CDN NEWSDISK) + AMJ Mitchell refuse d'être un papa de fin de semaine et veut que son fils passe autant de temps avec lui qu'il n'en passe avec sa mère AMJ+PCF LE OXCAN DONNE CE SENS MAIS NE DONNE PAS D'EXEMPLE. J'AI TROUVE UN EXEMPLE DE WEEKEND FATHER DS ECP, MAIS LA TRADUCTION NE PERMET PAS D'UTILISER L'EQUIVALENT PROPOSE. DANS CDN NEEWSDISK, IL Y A 4 EXEMPLES. DANS LE CORPUS FRANCAIS, IL N'Y A QU'UN EXEMPLE + LE TITRE D'UNE CHANSON. JE PENSE QU'IL FAUT TROUVER UN MOYEN DE GARDER CE SENS, CAR C'EST UNE REALITE (NOUVELLE). LE PROBLEME EST QUE CE TERME PEUT PARAITRE PEJORATIF (VOIR L'ARTICLE DS THE GAZETTE DU 19/12/98). METTRE UNE ETIQUETTE DE REGISTRE??.-AMJ .

#### Comments:

1) Comme weekend peut avoir des sens différents quand il est modifié, j'ai décidé avec JV de faire une entrée séparée pour l'adjectif. L'adjectif est séparé ds rhweb2, oxcan. Dans coll, gage2, oald, il est donné comme modifier (avec diverses étiquettes). Dans les bilingues, il est soit donné comme compound (lar2+rcss), soit comme modifier (dans oxha).-AMJ

### 5.2.2.3 Weekend, verbe intransitif : le problème de l'usage du verbe

Il a été très difficile de vérifier quel était véritablement l'usage du verbe intransitif *weekend*, car le verbe était très difficile à trouver dans le corpus<sup>230</sup> et l'on a donc été obligé de s'appuyer presque uniquement sur les données fournies par les dictionnaires. En effet, Textum est un corpus non-annoté (*untagged*) : les mots qu'il contient n'ont pas de catégorie grammaticale qui leur soit attachée. Il fallait donc étudier le paradigme du verbe et chercher toutes les formes conjuguées (-ing, -ed, -s) ainsi que la forme impersonnelle « to weekend ». Mais, comme le montrent les extraits de corpus ci-dessous, les recherches ont été peu fructueuses : aucune occurrence de la forme en -ing ou de « to weekend », une seule occurrence de la forme en -ed<sup>231</sup>. La troisième personne de l'indicatif en -s se confondait avec la forme plurielle du nom. Or, il y avait 2036 occurrences de cette même forme dans le corpus, et aucun moyen de les distinguer si ce n'était en analysant l'intégralité des lignes de concordance. Les autres recherches (recherche près d'un pronom personnel, recherche près de l'auxiliaire *have*) n'ont rien donné.

#### ECP

```
>> "weekending"  
1: no match
```

```
>> "weekended"  
2: 2 matches
```

```
>> pr  
25913324, ..n, frequently weekendened with the Bergmans, who one fine day popp..  
26928505, .., frequently weekendened with the Bergmans, who one fine day popp..
```

Il s'agit deux fois du même exemple.

```
>> >> pr.500 shift.-200 [25913324]  
25913124, ..e Footlights, she went up and joined in - and that comedy revue group was the basis  
for the one in the film's first scene. Fast-forward a couple of decades: The Branaghs, in Americ  
a to film Dead Again, frequently weekendened with the Bergmans, who one fine day popped the questio  
n of a film together - and voila! It really was that simple, Thompson insists. Having friends  
at  
work on the script assures a certain custom-tailoring. The curveball was the casting: Branagh  
an  
d Rudner play husband and wi..
```

```
>> "they weekend"  
3: no match
```

```
>> "I weekend"  
4: no match
```

<sup>230</sup> Le même problème s'est posé avec *candy.vt* et *candy.vi*.

<sup>231</sup> Les recherches dans un autre corpus plus récent (Canadian Newsdisk) n'ont donné que 3 occurrences de plus.

```

>> "you weekend"
5: no match

>> "we weekend"
6: no match

>> "she weekend"
7: no match

>> weekends
8: 2036 matches

>> weekends not near.4 "on "
11: 1218 matches
>> "to weekend"
12: 55 matches

>> pr
181197293, ..irport on way to weekend aircraft show at city's International C..
540303461, ..business wear to weekend and evening clothes. Designer Bloc has..
303638193, ..rom day trips to weekend and five-day excursions from May throug..
756630197, ..M4. Or fax it to Weekend Best at 726-1198. If we use your idea, ..
768590371, ..M4. Or fax it to Weekend Best at 726-1198. If we use your idea, ..
691782785, ..M4. Or fax it to Weekend Best at 726-1198. If we use your idea, ..

>> "have weekend"
13: 5 matches

>> pr
420728921, ..o. So now we have Weekend at Bernie's 2, in which two young men..
152844529, ..sional people have weekend homes, and others aspire to live full..
381449125, .. Monday (Must have weekend pass). Camping tickets available at t..
55247004, .. above hotels have weekend rates that include meals. ID NUMBER:..
649665132, ..l continue to have weekend visits with her parents. Through the..

>> "has weekend"
14: 2 matches

>> pr
505028948, ..rtswriter who has weekend custody of his two young daughters. T..
36749563, ..e centre also has weekend programs for families. Call 808-937-01..

```

Il n'a donc pas été possible de vérifier les informations grammaticales données dans les dictionnaires (LONG2 : « (always+adv/prep) » et OALD « (esp in the continuous tenses) ») et il y avait un seul exemple pour servir de combinaison libre<sup>232</sup>. Le dossier devait être complété par un anglophone.

#### 5.2.2.4 *Weekender.n* : les équivalents explicatifs et la néologie sémantique

Dans le sens 1 de *weekender*, il a fallu proposer un équivalent explicatif (comme c'est le cas dans RCSS ; OXHA ne donne pas d'équivalent tel quel). Cependant, par définition<sup>233</sup>, un équivalent explicatif

---

<sup>232</sup> **Free combination.** Phrases or sentences where the headword is used without any special syntactic or semantic restraints imposed arbitrarily by the language (i.e. the structure can be changed, other words that make sense with the headword can be substituted, etc.) For instance, there is nothing fixed about *tué d'une balle au cœur*, one could say *tué d'une flèche au cœur*, *mort d'une balle au cœur*, *tué d'une balle à la tête*... (BCD Methodology: 31)

<sup>233</sup> **Explanatory equivalent.** A paraphrase in the TL of the sense of the SL headword which may sound awkward and unnatural when inserted into TL context. (BCD Methodology: 37)

ne peut être intégré tel quel dans une traduction. Aussi, à travers deux combinaisons libres différentes, des équivalents possibles ont-ils été proposés.

1. *(someone who spends time in a place only on weekends LONG2+AMJ) personne qui va quelque part ou chez quelqu'un seulement pendant la fin de semaine*

**\* I would drive to the farm on Wednesdays and return Saturdays to avoid weekends** ECP+AMJ j'avais pour habitude de me rendre à la ferme le mercredi et d'en revenir le samedi afin d'éviter les *vacanciers de fin de semaine*

**\*she ultimately sold her beach house when she couldn't face another ill-bred weekender** TORONTO SUN + AMJ. elle a fini par vendre sa maison en bord de mer le jour où l'idée de recevoir une fois de plus une *personne mal élevée qui s'invite la fin de semaine* lui est devenue insupportable AMJ

NOTE : J'AI DECIDE DE NE PAS SEPARER LE SENS 'GUEST' OU 'VISITOR' DONNES PAR LE RHWEB2 ET LE OALD, CAR EN FAIT, IL S'AGIT DU MEME SENS, MAIS AVEC UNE DIFFERENCE DE POINT DE VUE. JE L'AI DONC MIS EN FREE COMBO.-AMJ

Le sens 2 de *weekender* est un néologisme sémantique qui a été découvert après analyse du corpus (3 occurrences dans ECP et une dans *St John's Evening Telegram*). Ce sens ne figure pas dans les dictionnaires existants (unilingues ou bilingues), mais a été confirmé par les lexicographes anglophones. Il a donc été retenu.

2 *(weekend trip JV+ECP) excursion de fin de semaine AMJ f [ (CD) AMJ CD A CAUSE DE 'FIN DE SEMAINE'.-AMJ ], excursion de week-end f. \* last summer, I went on an trip with a local company offering wilderness tours which can vary from a day trip to a weekender* ST JOHN'S EVENING TELEGRAM +JV+AMJ l'été dernier, je suis parti en excursion avec une agence locale qui propose des sorties en milieu sauvage qui vont de l'excursion d'une journée à l'excursion de fin de semaine AMJ POUR LA TRADUCTION DE WILDERNESS TOUR, JE ME SUIS SERVI DE LA TRADUCTION DE WILDERNESS ACTIVITY DS TERM PLUS. ET ON TROUVE MILIEU SAUVAGE DS LE CORPUS + COMPANY EST DIFFICILE A TRADUIRE, J'AI PENSE UTILISER AGENCE (AGENCE DE VOYAGE) PLUTOT QUE SOCIETE.-AMJ.

### 5.3 Révisure : révision d'entrées (anglais-français et français-anglais)

Voici la liste des entrées que j'ai révisées en 2000 :

-français / anglais : *bal.nm, bibliothécaire.nmf, bibliothéconomie.nf, cosmologie.nf, criminologie.nf, criminologue.nmf, cristallographie.nf, hélium.nm, pif.nm*

-anglais / français : famille *cigar.n (cig, ciggie, cigar, cigarette, cigarillo), helium.n*

#### 5.3.1 Remarques générales

Le réviseur devait avant tout, pour n'importe quel dossier :

- vérifier la liste des dictionnaires consultés :

- vérifier si les entrées pour tous les mots de la famille ont été faites ;
- faire une lecture globale de l'entrée pour voir si le traitement est uniforme ;
- vérifier l'analyse du corpus ;
- répondre aux questions des lexicographes ;
- vérifier que toutes les sources sont indiquées ;
- s'assurer que les sens canadiens sont bien identifiés ;
- vérifier que les marques d'usage (géographiques, de domaine, de registre, etc.) employées sont exactes et présentes là où elles sont nécessaires ;
- vérifier la légitimité de la suppression d'un sens, d'une expression, d'un composé ;
- vérifier les renvois ;
- vérifier l'ordre des informations ;
- vérifier si la catégorie grammaticale apparaît là où elle est nécessaire ;
- vérifier les problèmes typographiques liés au SGML : problèmes des crochets / parenthèses pour les actants et les référents, problèmes des virgules / points-virgules entre les différents équivalents ;

Des problèmes plus spécifiques se posent toutefois, selon que la révision s'effectue dans la langue-source, ou dans la langue-cible.

### 5.3.2 Révision de la langue-source (dossier français-anglais)

Le réviseur devait s'attacher à vérifier plusieurs éléments, détaillés ci-dessous.

#### 5.3.2.1 *Divisions sémantiques :*

Le réviseur devait regarder le tableau de sens préparé par le lexicographe, et à partir de là, voir – entre autres – s'il fallait :

- garder ou rejeter un sens (et dans ce cas, il faut justifier l'omission)

Ex : le sens de bal : « lieu où se donnent des bals » a été éliminé au stade de la révision car : on ne le trouve pas dans le corpus, que ce soit le corpus canadien, ou le corpus de France, il s'agit apparemment d'un sens français de France, l'exemple donné dans tous les dictionnaires étant le bal Bullier, il correspond à une réalité qui n'existe plus.

## - regrouper des sens

Ex : *pif*. Sous l'influence de ce qui avait été fait dans le *Nouveau Petit Robert* (« Gros nez, et par ext. toute sorte de nez »), le lexicographe avait fait deux sens distincts :

1. (gros nez)
2. (toute sorte de nez).

Ces deux sens ont été regroupés sous le sens général « nez » après introspection, analyse du corpus, et consultation d'autres réviseurs francophones.

### 5.3.2.2 Indications sémantiques

L'indication sémantique doit apporter toutes les précisions nécessaires tout en restant concise. Mais la concision était parfois trop exagérée chez certains lexicographes. Voilà deux indications sémantiques qui ont dû être corrigées :

-*criminologie* : « science de la criminalité » (NPR+NF) a été corrigé en « étude scientifique de la criminalité » (NPR +PL2000+AMJ)

-*crystallographie* : « science des cristaux » (NPR+NF) a été corrigé en « science qui étudie les cristaux » (NPR+AMJ).

### 5.3.2.3 Équivalents

Le réviseur devait vérifier qu'il était fait bon usage des actants et des référents<sup>234</sup>, et en ajouter si nécessaire.

Pour l'entrée *pif* citée plus haut, les deux sens (*gros nez*) et (*toute sorte de nez*) ont été regroupés avec l'indication sémantique plus générale, mais plus juste, de (*nez*). Le problème qui se posait était qu'il n'y a pas, en anglais, de mot familier pour désigner le nez, sauf s'il est gros. Dans ce cas, on utilisera les équivalents *schnozz*, *schnozzle*, ou *honker*. La solution adoptée a donc été de donner *nose* comme équivalent général, puis d'ajouter *gros* en référent, avec les équivalents *schnozz*, *schnozzle*, *honker*, comme on le voit dans l'entrée ci-dessous :

**pif** nm [informal] 1. (*nez*) nose (OXHA+JV) ; (*gros*) schnozz (...) [informal], schnozzle (...) [informal], honker (...) [informal] (...)

### 5.3.2.4 Combinaisons libres et collocations

#### 5.3.2.4.1 Combinaisons libres

Le réviseur devait s'attaquer aux combinaisons libres sous deux angles : il devait vérifier si le choix avait été bien fait, et si la traduction ne présentait pas d'erreur.

---

<sup>234</sup> **Referent.** An extension or specification of the sense indication, which situates the equivalent in a general situational context. For instance, one sense indication for *métro* is *chemin de fer urbain*, and the referent *Montréal* extends that definition to *chemin de fer urbain de Montréal*. (BCD Methodology: 2, 62)

#### 5.3.2.4.1.1 Choix

Chaque combinaison libre (signalée par le signe typographique \*) devait ajouter un élément et illustrer clairement le sens du mot, ou une tournure syntaxique particulière, ou encore une réalité canadienne.

Ci-dessous sont développés deux exemples de combinaisons libres qui ont dû être changées.

##### 1) *Criminologie*

L'exemple choisi par la lexicographe n'apportait pas grand-chose, tant au niveau sémantique qu'au niveau grammatical :

**\*il possède une formation en criminologie et en toxicomanie** PCF+NF

Il a donc été remplacé par :

**\*il a été nommé professeur à l'École de criminologie de l'Université de Montréal** (PCF+AMJ)

Cette combinaison libre illustre 1) un contexte canadien (cette école est souvent citée dans le corpus 2) le fait qu'il s'agit d'une discipline scientifique qui s'enseigne.

##### 2) *Cristallographie*

La combinaison libre choisie par la lexicographe semblait « canadienne » à tout prix, paraissait peu compréhensible sans un contexte plus long et n'apportait rien du point de vue sémantique, ou grammatical :

**\*une oblitération spéciale a été conçue par un professeur de cristallographie à l'Université de Montréal** (PCF+NF)

Elle a donc été remplacée par :

**\*la technique la plus fructueuse pour étudier la structure tridimensionnelle des macromolécules est la cristallographie par les rayons X** (MOND+AMJ)

Cet exemple complétait l'information donnée dans l'indication sémantique. De plus, la technique des rayons X en cristallographie était mentionnée dans le NPR, et se retrouvait aussi dans *Department of Energy*, sous-corpus spécialisé de Textum.

#### 5.3.2.4.1.2 Traduction

Le réviseur devait s'assurer que la langue source, en l'occurrence le français, avait été bien comprise.

Ex : dans la deuxième combinaison libre citée ci-dessus, la **plus fructueuse** avait été traduit par *the most productive*. Or, ici, *fructueuse* signifie « efficace, qui réussit ». Il a donc fallu corriger la traduction par *the most successful / the more efficient*.

### 5.3.2.5 *Combinaisons libres, et autres expressions polylexicales*

Le réviseur devait vérifier que la distinction entre collocation, combinaison libre, expression figée<sup>235</sup>, et composé<sup>236</sup> était bien été faite dans l'entrée.

Ex : *bal*

-\***aller au bal** avait été classé comme combinaison libre, or il s'agit d'une collocation, qui a donc été classée avec **\*\*donner un bal**, et **\*\*ouvrir le bal**.

-*bal de bienfaisance* / *bal de charité* avaient été classés comme collocations, alors qu'il s'agit de composés [...].

### 5.3.2.6 *Expressions figées*

Un des problèmes majeurs qui s'est posé au moment de la révision, surtout avec le dossier *bal*, était le classement des expressions figées, notamment des expressions figées synonymes<sup>237</sup>.

En effet, on trouvait dans l'entrée telle que rédigée par le lexicographe (dans la section consacrée aux expressions figées) :

**(exp)**      **faire le bal** (CD) = **mener le bal** to make a racket.

Puis, plus loin dans l'entrée, on trouvait :

**mener le bal** = **conduire le bal** to call the shots

Cette présentation présentait le très gros risque pour l'utilisateur de ne pas trouver l'information cherchée, car les différents sens de *mener le bal* étaient dispersés dans l'entrée. Ils ont donc été regroupés comme suit :

- |   |
|---|
| <ol style="list-style-type: none"><li>1) (<i>être en tête ; avoir le dessus</i>) to be in the lead</li><li>2) (<i>diriger les opérations</i>) to call the shots</li><li>3) (<i>faire du tapage</i>) (CD) to make a racket</li></ol> |
|---|

À côté de chaque sens, la synonymie a été indiquée (1 = conduire le bal ; 2 = conduire le bal, 3 = faire le bal), mais la question de l'utilité de l'indication de la synonymie en langue-source a été soulevée

---

<sup>235</sup> **Fixed expression.** A multi-word item whose meaning generally cannot be understood by looking at the meaning of the constituent parts (e.g. *vivre d'industrie: to live by one's wits*), and within which one cannot readily add or substitute words (e.g. \**to beat around the mulberry bush* for *to beat around the bush*). Fixed expressions include idioms (e.g. *faire la bouche en coeur*), clichés and sayings (e.g. *Nature abhors a vacuum*), and commonly used proverbs and sayings (e.g. *coeur qui soupire n'a pas ce qu'il désire*). (BCD Methodology: 32-33)

<sup>236</sup> **Compound.** A multi-word item, written as a single orthographic word (e.g. *heartbeat*), as a hyphenated orthographic word (e.g. *passe-partout*) or as two or more independent orthographic words (e.g. *patch test*) that functions like a simple word. (BCD Methodology: 33)

<sup>237</sup> Le même problème méthodologique se pose avec les composés synonymes.



lors d'une réunion du BCD, d'autant que cela amène à une répétition de l'information, car il n'y a pas de renvoi interne à l'intérieur de la section des expressions.

#### 5.3.2.7 Composés

##### 5.3.2.7.1 Ordre

Le réviseur devait vérifier que les composés étaient classés dans le bon ordre. Dans la section *cmp1*, où le mot-vedette apparaît en première position (mot-vedette N2), les composés étaient classés par ordre alphabétique de N2. Il a fallu notamment replacer *bal masqué* avant *bal musette*.

##### 5.3.2.7.2 Ajout / suppression

-*bal des petits lits blancs* a dû être éliminé au stade de la révision car il s'agit d'un phénomène typiquement européen (une soirée mondaine pour lever des fonds).

-*bal de têtes* a aussi été éliminé car, même s'il se trouvait dans les dictionnaires de base, il n'apparaissait ni dans le corpus, ni dans Termium, et n'était pas connu des lexicographes francophones.

#### 5.3.3 Révision de la langue-cible (dossiers anglais-français)

Il s'agit de réviser des entrées qui avaient déjà été révisées au préalable par un(e) anglophone.

Dossiers révisés : famille *cigar* (*cigar, cigarette, cigarillo, cig, ciggie*), *helium.n*

##### 5.3.3.1 Équivalents (niveau de langue)

Il s'est posé un problème de registre de langue pour les équivalents de *cig* et *ciggie*, qui était notés tous les deux « informal » dans OXCAN. Il fallait donc un équivalent possédant le même niveau de langue. Or, en français canadien, il n'y a pas de mot argotique pour *cigarette*. Le lexicographe n'avait donc pas donné d'équivalent. La solution adoptée a été de proposer comme premier équivalent *cigarette* qui a l'avantage d'être utilisé des deux côtés de l'Atlantique de façon neutre, et de mettre les équivalents « informal » typiquement français de France (*clope, sèche*) seulement en deuxième et troisième position.

##### 5.3.3.2 Traduction des combinaisons libres, collocations, expressions et composés

Dans l'entrée *cigarette*, la traduction de la collocation *cigarette smoking* a posé un véritable problème. Le lexicographe avait donné comme équivalents interchangeables (signalés par le signe =) *cigarette, tabagisme* et *usage du tabac*. Or ces équivalents ne sont pas utilisables dans tous les contextes.

Une analyse poussée du corpus unilingue français ainsi que la consultation des dictionnaires a confirmé que *tabagisme* était plutôt péjoratif et toujours utilisé dans des contextes négatifs :

- le tabagisme réduit considérablement les chances de guérison d'un cardiaque
- le tabagisme demeure la principale cause du cancer du poumon
- « lutter contre le tabagisme », « loi contre le tabagisme »

Ces éléments revenaient plusieurs fois. Ils ont donc été éliminés comme équivalents de *cigarette smoking*, qui est neutre.

L'équivalent « l'usage du tabac » (l'article a été rajouté) a été gardé, car il est utilisable dans tous les contextes. Sa variante « l'usage de la cigarette » a été rajouté, car il est aussi utilisé, bien que moins fréquemment, et plus exact.

Après analyse fouillée du corpus (traduction mentale des exemples anglais, analyse des traductions proposées dans Transbase<sup>238</sup>), l'équivalent « la cigarette » a été éliminé de la liste des équivalents interchangeables car il n'est pas utilisable dans tous les contextes. L'équivalent « consommation de cigarettes » était aussi utilisé dans certains contextes de Transbase, particulièrement lorsque le verbe employé avec *cigarette smoking* était « to reduce ». La solution a été de proposer deux combinaisons libres qui illustrent la collocation, une dans laquelle « la cigarette » ou « le tabac » peut être utilisée, et une (la deuxième) dans laquelle c'est impossible (on ne peut pas dire « \*le gouvernement renouvelle ses efforts pour réduire *la cigarette* ». Par contre, ici, l'équivalent *consommation de cigarettes / de tabac* est préférable).

La collocation devait donc se présenter de la manière suivante dans le dictionnaire (sans les codes de source, qui sont à usage interne) :

**\*\*cigarette smoking** ECP:82 l'usage de la cigarette PCF:8+TB:4+MOND:1 = l'usage du tabac PCF:120+MOND:2+TB:10. **\* cigarette smoking is the leading cause of lung cancer** ECP+AMJ l'usage de la cigarette est la première cause du cancer du poumon AMJ = l'usage du tabac est la première cause du cancer du poumon AMJ = la cigarette est la première cause du cancer du poumon AMJ NOTE : 'LA CIGARETTE' : TB:21+MOND:3+PCF:++ = le tabac est la première cause du cancer du poumon AMJ NOTE : 'LE TABAC' : TB:4; **the government is renewing its efforts to reduce cigarette smoking** ECP+AMJ le gouvernement renouvelle ses efforts pour réduire la consommation de cigarettes AMJ 'CONSOMMATION DE CIGARETTE' : TB=1 = le gouvernement renouvelle ses efforts pour réduire la consommation de tabac AMJ.

---

<sup>238</sup> Il s'agit d'un corpus traduit, contenant trois ans du *Hansard*, le journal des débats à la Chambre des Communes.

## 5.4 Travail d'assistante de recherche

### 5.4.1 Mise au point d'un document méthodologique sur la présentation des données du corpus

Ce document contenait un rappel sur les échantillons à sortir et sur l'analyse et l'annotation des données, ainsi qu'une marche à suivre pour leur ordonnancement (ordre à suivre, classement dans le dossier des feuilles imprimées contenant les extraits de corpus).

### 5.4.2 Contribution à la préparation de communications scientifiques

J'ai effectué un certain nombre de tâches en vue de la préparation de diverses communications issues du travail de lexicographie pratique effectué au DCB destinées à être présentées au Colloque de l'ACFAS (Dictionnaires et société) des 15 et 16 mai 2000 à l'Université de Montréal.

#### 5.4.2.1 Rédaction des entrées *parkade.n*, *park-and-ride.n* : le problème des néologismes, des ressources, de la définition et des équivalents<sup>239</sup>

Dans le cadre du projet de Roda Roberts sur les néologismes et leur traitement dans le BCD (en vue de sa communication intitulée « le Dictionnaire canadien bilingue, reflet d'une société en évolution » (Roberts & Bossé-Andrieu 2000)), j'ai rédigé les entrées *parkade.n* et *park-and-ride.n*.

Le caractère néologique de ces noms m'a amenée à faire des recherches au-delà des ressources habituellement utilisées pour la rédaction d'entrées.

- Dictionnaires : Parmi les unilingues anglais, seul le OXCAN répertoriait *park-and-ride*, et seuls Oxcan et Gage2 répertoriaient *parkade*. *Parkade* n'apparaissait dans aucun dictionnaire bilingue, et *park-and-ride* n'apparaissait que dans le LAR2. L'édition 2000 du Petit Larousse a été achetée à cette occasion.

- Textum : le sous-corpus canadien ECP ne contenait que 9 occurrences de *parkade*. Par conséquent, il a fallu aller chercher ce terme dans le corpus plus récent de *Canadian Newsdisk*, afin d'avoir plus de matière à analyser.

- Bases de données : dans ces deux cas, le recours à Termium mais aussi à Eurodicautom s'est avéré nécessaire, à la fois pour vérifier les définitions des deux termes, mais aussi pour trouver des équivalents, étant donné qu'aucun de ces termes n'apparaît dans les bilingues.

---

<sup>239</sup> Le même problème s'est posé avec le composé *weekend warrior*, qui ne figure que dans OXCAN, mais qui est de plus en plus employé dans divers contextes, notamment pour désigner un sportif amateur.

Pour *park-and-ride*, l'analyse des données des deux corpus a ainsi permis d'identifier clairement deux sens, alors que le OXCAN n'en identifiait qu'un seul :

1 (*system whereby commuters travel by car to parking lots on the outskirts of a city and continue into the city by public transportation* OXCAN+AMJ)

2 (*parking lot where people can leave their car and then take another mode of transportation such as the bus* JV)

Pour le sens 1, il a fallu donner un équivalent explicatif, basé en partie sur la définition que donne Termium :

*système de contrôle de la circulation qui consiste à inciter les automobilistes à garer leur voiture à l'extérieur des grandes villes puis à utiliser les transports en commun pour atteindre le centre* TERMPPLUS+LAR2+AMJ

Pour le sens 2, il a fallu comparer ce que donnaient Termium et Eurodicautom avec ce que donnait le corpus français, et ce qu'on trouvait sur Internet, mais il restait beaucoup d'indécision, comme le montre le soulignage :

2 (*parking lot where people can leave their car and then take another mode of transportation such as the bus* JV) (*Ottawa region* AMJ NOTE : APPAREMMENT, CE TERME N EST UTILISE QUE PAR OC TRANSPO ET LA STO. SOLUTION : METTRE UN REFERENT, MAIS VA-T-ON VRAIMENT GARDER CET EQUIVALENT?-AMJ) parc-o-bus PCF:6+DEPLIANT STO+SITE WEB DE OC TRANSPO *m* [ (CD) AMJ ], parc incitatif PCF:3 *m* [ (CD?) AMJ SEULEMENT DS CORPUS CANADIEN.-AMJ ], parc de stationnement incitatif TERMPPLUS+PCF:2 *m* [ (CD?) AMJ ], parc relais TERMPPLUS+MON:1+INTERNET (SUISSE, HALIFAX, FRANCE -ROUEN +JOURNAL OFFICIEL). NOTE:JE PENSE QU IL FAUT GARDER CET EQUIVALENT CAR IL S UTILISE EN EUROPE ET AU CANADA, ET LES INITIALES SONT LES MEMES QUE PARK-AND-RIDE.-AMJ *m*, parc de dissuasion TERMPPLUS+PCF:2+EURODICAUTOM *m* [ (CD?) AMJ ], parking de dissuasion OF:5+EURODICAUTOM SEULEMENT EN FRANCE, JE PENSE. GARDER?-AMJ *m* [ (FR) AMJ NOTE : A CAUSE DE PARKING. ].

**Comments:**

NOTE 1 : équivalents non retenus car absents du corpus : parc de liaison, zone de stationnement de dissuasion (termplus), parking de liaison (termplus+ une occurrence pas claire ds MON).-AMJ

#### 5.4.2.2 Relecture d'articles en préparation

J'ai été amenée à relire deux articles qui devaient faire l'objet d'une communication au congrès de l'ACFAS :

(1) « Est-ce canadien ou non ? : les difficultés des lexicographes canadiens » (Blais & Porhiel 2002) : ma contribution a consisté en la relecture et l'aide à l'analyse de l'expression *passer à travers* qui n'a pas le même sens en France et au Canada. Cette expression était très mal traitée dans les

dictionnaires existants et rarement indiquée comme ayant un sens typiquement canadien, celui de « surmonter » quelque chose (au lieu de « contourner » comme en français de France).

(2) « De Carbonear, Terre-Neuve aux îles de la Madeleine : la réalité canadienne dans les exemples du DCB » (Versace 2000) : J'ai effectué une relecture et suggéré des exemples.

## 5.5 Liste des abréviations

<b>COLL</b>	<i>Collins English Dictionary</i> , 3 <sup>rd</sup> edition (1991)
<b>DCB</b>	Dictionnaire Canadien Bilingue
<b>ECP</b>	<i>English Canadian Press</i> (TEXTUM)
<b>GAGE2</b>	<i>Gage Canadian Dictionary</i> , revised edition (1997)
<b>LAR2</b>	<i>Grand Dictionnaire Français-Anglais/Anglais-Français</i> (1993)
<b>LEX2</b>	<i>Lexis. Dictionnaire de la langue française</i> (1992)
<b>LONG2</b>	<i>Longman Dictionary of Contemporary English</i> , 3 <sup>rd</sup> edition (1995)
<b>LONG2</b>	<i>Longman Dictionary of Contemporary English</i> , 3 <sup>rd</sup> edition (1995)
<b>MOND</b>	<i>Le Monde</i> (TEXTUM)
<b>NPR</b>	<i>Nouveau Petit Robert</i> (1993)
<b>OALD</b>	<i>Oxford Advanced Learner's Dictionary of Current English</i> , 4 <sup>th</sup> edition (1989)
<b>OF</b>	<i>Ouest France</i> (TEXTUM)
<b>OXCAN</b>	<i>The Canadian Oxford Dictionary</i> (1998)
<b>OXHA</b>	<i>The Oxford-Hachette French Dictionary/Le Dictionnaire Hachette-Oxford</i> (1994)
<b>PCF</b>	<i>Presse canadienne française</i>
<b>PL2</b>	<i>Le Petit Larousse</i> (revised edition) (1998)
<b>RCSS</b>	<i>Le Robert &amp; Collins Super Senior Grand Dictionnaire Français-Anglais, Anglais-Français</i> (1995)
<b>RHWEB2</b>	<i>Random House Webster's College Dictionary</i> (1996)
<b>RQ2</b>	<i>Dictionnaire québécois d'aujourd'hui</i> (1993)
<b>TERMPLUS</b>	Termium (nouvelle version)
<b>TEXTUM</b>	texts at the Université de Montréal
<b>TL</b>	Target Language
<b>WSJ</b>	<i>Wall Street Journal</i> (TEXTUM)

## 5.6 Extrait de la méthodologie du DCB pour distinguer les collocations des composés

### 1 Collocations vs. compounds

It is not always easy to distinguish a collocation from a compound, specially for fruit and vegetables.

For example what do you think of

- lemon cake
- lemon sherbet
- lemon chicken
- lemon soap
- lemon slice
- lemon wedge
- lemon juice
- lemon drop
- lemon thyme
- lemon grass

**Lemon cake, lemon sherbet, lemon chicken, lemon soap** are **collocations** and not compounds because the main elements are *cake*, *sherbet* and *chicken* to which a piece of information is added : a taste or odour of lemon. In other word : we have sense of cake (a) + sense of lemon (b) = a+b. We could have orange instead or any other taste or smell. They are collocations and not free combinations because they occur often : chicken is often used with lemon, etc.

**Lemon slice, lemon wedge, lemon juice** are **collocations** as well even though they look more like compounds than the terms in the first category. Here too, the main elements are *juice*, *peel*, *slice* (parts of the lemon) to which we add a piece of information : lemon. We then have the same equation sense a + sense b = a+b Since we could have any other fruit, they are not compounds, but they are collocations (as opposed to free combinations) because they occur often.

**Lemon drop, lemon thyme, lemon grass** are **compounds** because *lemon* can't be substituted by something else : \*orange grass, \*orange thyme. The equation is different in this case : sense a + sense b = sense c. The two elements together give an entity whose parts can't be changed.

### 2 Noun or adjective?

When you have words like *lemon dress* or *lemon pie*, how do you know if the first element (here *lemon*) is used as an adjective or as a noun.

You have to substitute this first element with another word : for example, instead of having *lemon dress*, we could have *yellow dress*, *blue dress*, *small dress*, *nice dress*, etc. *yellow*, *blue*, *small*, *nice* are all adjectives, which means that *lemon* in *lemon dress* is an adjective. *Lemon.adj* will have a separate entry.

On the other hand, we could have *coconut pie*, *chocolate pie*, *onion pie* instead of *lemon pie*.

Here, all the replacement words in the series are nouns. They add a piece of information to the main element *pie*, they modify its sense : they are used as modifiers. Nouns used as modifiers are included in the entry for the noun.

### 3 Where to include the modifier sense in the noun entry

At this point you have the choice between :

1) including the modifier information in the first sense by adding a commentary label :

**lemon** *n* 1 (*fruit*) (*often used as a modifier*)

If, as in the case of lemon, the sense indication of the modifier is not exactly the same as that of the noun, option 2 will be retained, as presented in the example below.  
or

2) giving the modifier information as a separate sense, while giving a sense indication

**lemon** *n* 1 (*fruit*) (GAGE+MT) citron *m* (RCS+OXHA+LAR2+PR)  
2 {*modifier*} (*containing lemon*) (RPR)

The entry lemon.n will look like that :

**lemon** *n* 1 (*fruit*) (GAGE+MT) citron *m* (RCS+OXHA+LAR2+PR). \*\* ~ **juice** (ECP: 944) jus *m* de citron (PR+GR+PCF); ~ **peel** (ECP: 45) = ~ **rind** (ECP: 116) écorce *f* de citron (TERM: CORR: ~ peel+PR+GR); ~ **slice** (ECP: 25) tranche *f* de citron (GR+PR+PCF) = rondelle *f* de citron (GR+PR+RM+PCF+OF); ~ **wedge** (WSJ+ECP+GAZ+QUEENS) quartier *m* de citron (PCF+PR : QUARTIER); ~ **zest** (ECP: 41) zeste *m* de citron (BB+PR+GR+PCF). **qv squeeze.**

2 {*modifier*} (*containing lemon*) (RPR) [*chicken, loaf, pie, detergent, sherbet*]

(ECP/QUE/ECP+GAZ+WSJ/ BB: ON A «POLISH» DANS QUEENS, MAIS TROP

RESTRICTIF=> DETERGENT/ECP] au citron (PCF/PCF/PCF/PCF/PCF/PCF/PCF); [butter,

## **Annexe 3 – Curriculum Vitae analytique**



# AMÉLIE JOSSELIN-LERAY

I -	CURRICULUM VITAE .....	249
I.1	SITUATION PROFESSIONNELLE ACTUELLE .....	249
I.2	TITRES UNIVERSITAIRES, DIPLÔMES, QUALIFICATION.....	249
I.3	EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE EN TRADUCTION, LEXICOGRAPHIE, EDITION .....	250
I.4	MOBILITÉ UNIVERSITAIRE INTERNATIONALE .....	251
I.5	DISTINCTIONS ET SUBVENTIONS DE RECHERCHE OBTENUES .....	251
II -	ACTIVITES SCIENTIFIQUES.....	253
II.1	IMPLICATION AU SEIN DE GROUPES DE RECHERCHE, DE SOCIETES SAVANTES ET DE RESEAUX ...	253
II.2	PARTICIPATION A DES PROJETS DE RECHERCHE .....	253
II.3	ORGANISATION DE MANIFESTATIONS SCIENTIFIQUES .....	254
II.4	PUBLICATIONS (38) ET COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES (37).....	256
II.4.1	Direction d'ouvrages scientifiques ou de revues .....	256
II.4.2	Chapitres d'ouvrages .....	256
II.4.3	Articles dans des revues nationales ou internationales avec comité de lecture.....	257
II.4.4	Communications avec actes dans un congrès international .....	258
II.4.5	Communications avec actes dans un congrès national.....	259
II.4.6	Conférences invitées .....	259
II.4.7	Communications orales sans actes dans un congrès international, national ou journée d'études .....	260
II.4.8	Séminaires.....	262
II.4.9	Autres publications.....	262
II.4.10	Mémoires de recherche et thèse de doctorat.....	263
II.4.11	Publications à paraître, soumises à éditeur ou en préparation (par ordre d'état d'avancement éditorial) .....	263
II.4.12	Animation d'ateliers, de tables rondes, présidence de séance (5).....	264
II.5	ACTIVITES EDITORIALES (5) .....	264

<b>II.6</b>	<b>ENCADREMENT DE LA RECHERCHE</b> .....	<b>265</b>
II.6.1	Direction de thèses de doctorat.....	265
II.6.2	Participation à des jurys de thèse en tant qu'examinatrice (4).....	266
II.6.3	Comités de suivi de thèse ou assimilés (7) .....	266
II.6.4	Direction et suivi de mémoires de recherche de Master (Total : 44, M1 = 11 ; M2 = 32).....	267
<b>II.7</b>	<b>EXPERTISE (2)</b> .....	<b>270</b>
<b>II.8</b>	<b>VALORISATION / DIFFUSION (14)</b> .....	<b>270</b>
<b>III -</b>	<b>ACTIVITES D'ENSEIGNEMENT</b> .....	<b>272</b>
<b>III.1</b>	<b>Thématiques enseignées et pratiques pédagogiques</b> .....	<b>272</b>
<b>III.2</b>	<b>Enseignements dispensés à l'université en France (formation initiale)</b> .....	<b>272</b>
<b>III.3</b>	<b>Autres enseignements</b> .....	<b>278</b>
<b>III.4</b>	<b>Enseignements dispensés à l'étranger</b> .....	<b>278</b>
<b>III.5</b>	<b>Formation doctorale</b> .....	<b>279</b>
<b>III.6</b>	<b>Responsabilités pédagogiques</b> .....	<b>279</b>
III.6.1	DEMA .....	279
III.6.2	D-TIM .....	280
<b>III.7</b>	<b>Rayonnement national et international : implication dans les réseaux pédagogiques</b> .....	<b>281</b>
III.7.1	Sponsoring de professeurs invités .....	281
III.7.2	Réseaux nationaux : AFFUMT (Association Française des Formations Universitaires aux Métiers de la Traduction) et ANLEA (Association Nationale des formations en LEA) .....	281
III.7.3	Réseau européen : EMT (European Master's in Translation network) .....	281
<b>IV -</b>	<b>RESPONSABILITÉS COLLECTIVES ET ADMINISTRATIVES</b> .....	<b>282</b>
<b>IV.1</b>	<b>D-TIM (ex CeTIM, ex IUP de Traduction et Interprétation), U. Toulouse-Jean Jaurès</b> .....	<b>282</b>
<b>IV.2</b>	<b>DEMA (Département des Études du Monde Anglophone), U. Toulouse-Jean Jaurès</b> .....	<b>282</b>
<b>IV.3</b>	<b>UFR Langues, Littératures et Civilisations Étrangères</b> .....	<b>282</b>
<b>IV.4</b>	<b>Établissement</b> .....	<b>282</b>
<b>IV.5</b>	<b>Université Fédérale de Toulouse</b> .....	<b>283</b>

<b>IV.6</b>	<b>Responsabilités liées à la 11ème section du CNU .....</b>	<b>283</b>
IV.6.1	Conseil National des Universités .....	283
IV.6.2	Collège Scientifique Qualifié (Univ. Toulouse Jean Jaurès) .....	283
IV.6.3	Membre ou présidence de jurys de recrutement .....	283

## I - CURRICULUM VITAE

### I.1 SITUATION PROFESSIONNELLE ACTUELLE

Fonction	Maître de Conférences Hors Classe, échelon 6 Sections 7 et 11 du CNU
Établissement	Université Toulouse Jean Jaurès 5 allées Antonio-Machado, 31058 Toulouse Cedex 9
Composante pédagogique	Département de Traduction, Interprétation et Médiation linguistique (D-TIM), UFR LLCE
Unité de recherche	Cognition, Langue, Langage, Ergonomie (CLLE) - UMR5263, UT2J & CNRS Équipe <i>Processus Langagiers et Cognitifs</i> Groupe thématique <i>Outils numériques : aspects cognitifs et langagiers</i>
Langues étrangères	Français Langue maternelle Anglais Bilingue Allemand Niveau B1 Arabe littéral Niveau A1 Italien Rudiments Latin Soutenu Grec ancien Rudiments LSF Apprentissage chez Visuel-LSF Occitanie Toulouse

### I.2 TITRES UNIVERSITAIRES, DIPLÔMES, QUALIFICATION

2022	Obtention de la prime RIPEC au titre de l'ensemble des missions
2017	Promotion Hors-Classe des MCF par la 11 <sup>ème</sup> section du CNU
Sept. 2020	<b>Maître de conférences</b> au D-TIM de l'U. Toulouse Jean Jaurès
Sept. 2006-2020	<b>Maître de conférences</b> au Département d'Études du Monde Anglophone (DEMA) de l'U. Toulouse-Jean Jaurès (ex- Toulouse II-Le Mirail)
Sept. 2005-2006	<b>PRAG (Professeure Agrégée)</b> au DEMA à l'U. Toulouse II le Mirail
2005	<b>Qualification</b> par les sections 7 et 11 du CNU aux fonctions de MCF
2005	<b>Doctorat « Lexicologie et Terminologie Multilingues, Traduction » (anglais)</b> à l'U. Lumière Lyon II <i>Place et rôle des terminologies dans les dictionnaires généraux unilingues et bilingues. Étude d'un domaine de spécialité : volcanologie</i> U. Lumière Lyon II le 12 décembre 2005, devant un jury composé de : J. HUBLEY (U. Denis Diderot Paris VII), E. LAVALT-OLLÉON (U. Stendhal Grenoble III), F. MANIEZ (U. Lumière Lyon II), R. P. ROBERTS (U. d'Ottawa, Canada), P. THOIRON (U. Lumière Lyon II) Mention très honorable, avec félicitations du jury à l'unanimité

Sept. 2004-août 2005	<b>Demi-poste d'ATER (Assistante Temporaire d'Enseignement et de Recherche)</b> au DEMA à l'U. Toulouse II-Le Mirail
Sept. 2001-août 2004	<b>Allocataire-Monitrice Normalienne</b> à l'U. Lyon II Lumière (Dépt LEA)
Oct. 2000-juin 2001	<b>Chargée de cours</b> au DEMA de l'U. Toulouse II-Le Mirail
2001	<b>DEA LCE anglais</b> , mention « <b>Lexicologie et Terminologie Multilingues, Traduction</b> » à l'U. Lyon II, dirigé par P. THOIRON <i>L'emprunt lexical en France et au Canada: le cas particulier des anglicismes et des gallicismes et leur traitement lexicographique</i> Mention Très Bien, rang : 1 <sup>ère</sup> Auditrice libre aux enseignements de l'Ecole de Traduction et d'Interprétation de l'U. d'Ottawa, Canada
1999	<b>Agrégation externe d'anglais</b> , option <b>linguistique</b> , rang : 23 <sup>ème</sup>
1998	<b>Maîtrise LCE « Lexicologie et Lexicographie de l'anglais »</b> en télé-enseignement à l'U. Nancy II, dirigée par J. HUMBLEY <i>Bilingual Lexicography, Corpora and Translation</i> Mention Très Bien Auditrice libre aux enseignements de l'Ecole de Traduction et d'Interprétation et du Département de Linguistique de l'U. d'Ottawa, Canada
1997	<b>Licence d'anglais LCE</b> à l'U. Paris III, mention Bien Auditrice libre aux enseignements de linguistique anglaise diachronique de l'U. Paris IV
1996	<b>Admission à l'Ecole normale supérieure de Cachan</b> Section Anglais, rang : 4 <sup>ème</sup> <b>DEUG d'anglais LCE</b> (Littérature et Civilisation Étrangères), U. Paris III <b>Classe préparatoire</b> : khâgne moderne au Lycée Henri IV (Paris), option anglais
1994-1995	<b>Classe préparatoire</b> : hypokhâgne au Lycée Claude Monet (Paris), options Latin fort et préparation Institut d'Etudes Politiques (philosophie, histoire, géographie, anglais)
1994	<b>Baccalauréat C</b> , mention Bien (Lycée Louis le Grand, Paris)

Elève de l'ENS Cachan

### I.3 EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE EN TRADUCTION, LEXICOGRAPHIE, EDITION

2022	Codirection avec Caroline Rossi d'un atelier de traduction collaborative d'un poème (« Red ») du recueil <i>The Lost spells</i> de Robert MacFarlane à l'Université Grenoble-Alpes. Projet "Anthropo-scènes" co-financé par la Commission de la culture et par l'UFR Sociétés Cultures et Langues étrangères de l'UGA
2019	Révision de la traduction (FR>EN) de quelques brefs historiques (notices historiques des écoles de dessin et des académies d'art), FRAMESPA, Univ. Toulouse Jean Jaurès
2015	Révision de la traduction anglais <> français de 13 notices pour le catalogue de l'exposition « Figures de la fantaisie », oct. 2015-janv. 2016, Musée des Augustins, Toulouse (Réd. Axel Hémerly & Melissa Percival, Editions Somogy)
2015	Traduction en français de 2 articles pour la revue en ligne <i>Ulyces</i> (journalisme narratif)

	<p>“The Last Days of Storytellers Street”, Manzoor Ali, <i>Roads &amp; Kingdoms</i>, / “Les derniers jours du bazar de Peshawar”  <a href="http://www.ulyces.co/manzoor-ali/les-derniers-jours-du-bazar-de-peshawar/">http://www.ulyces.co/manzoor-ali/les-derniers-jours-du-bazar-de-peshawar/</a></p> <p>“Tales of the Tyrant”, Mark Bowden, <i>The Atlantic</i> / “La Maison Hussein” (en trois épisodes)  <a href="http://www.ulyces.co/mark-bowden/saddam-hussein-tyran-irak-ep1/">http://www.ulyces.co/mark-bowden/saddam-hussein-tyran-irak-ep1/</a></p>
2014	Révision de la traduction en français de 9 poèmes du recueil <i>Elk Thirst</i> de Heather Cahoon
Mars 2002	Rédaction des définitions françaises du glossaire du site web <a href="http://www.losl.org">www.losl.org</a> ( <i>Groupe International d'études sur le lac Ontario et le fleuve Saint-Laurent</i> )
2001	Stage <i>LEXICOM</i> (« Training Workshop in Lexicography and Lexical Computing ») à l'U. de Brighton (Grande-Bretagne), animé par S. Atkins, A. Kilgariff, et M. Rundell
1998-2000	Assistante de Recherche, Lexicographe puis réviseure au <i>Dictionnaire Canadien Bilingue</i> , Université d'Ottawa, Ontario, Canada
Mars 2000	Assistante au stand des <i>Presses de l'Université d'Ottawa</i> au Salon du Livre de l'Outaouais, Hull (Québec, Canada)
1997 et 1999	Responsable de l'atelier Français Langue Seconde pour anglophones à l'Ecole de Traduction et d'Interprétation de l'Université d'Ottawa (Canada). Réalisation du manuel du professeur.

#### I.4 MOBILITÉ UNIVERSITAIRE INTERNATIONALE

Janv.-juillet 2019	Visiting Researcher au CTTS (Centre for Translation and Textual Studies/SALIS (School of Applied Languages and Intercultural Studies) de Dublin City University, Irlande (CRCT d'un semestre accordé par l'établissement)
Avril 2017	Erasmus + (8 jours) à l'Université de Belgrade, Serbie, Dpt de français
Août 2014-janv. 2015	Visiting Professor (en délégation) à Dickinson College (Carlisle, PA, États-Unis), French Department
Janv.-juin 2012	Visiting Professor (en délégation) à l'U. du Montana (Missoula, MT, États-Unis), au dpt Modern and Classical Languages and Literature (French)
Sept 2001-août 2005	Séjours réguliers à l'Université d'Ottawa dans le cadre des études de doctorat (co-direction de thèse). Durée totale : 13 mois
Sept 1999-juin 2000	Échange avec l'Ecole de Traduction et d'Interprétation de l'Université d'Ottawa (Ontario, Canada) dans le cadre de la scolarité à l'ENS Cachan (DEA)
Sept 1997-mai 1998	Échange avec l'Institut des Langues Secondes de l'Université d'Ottawa dans le cadre de la scolarité à l'ENS Cachan (maîtrise)

#### I.5 DISTINCTIONS ET SUBVENTIONS DE RECHERCHE OBTENUES

- 2019 : Bourse d'HDR SAES / AFEA pour le séjour à *Dublin City University*
- 2007 : Médaillée de la 1ère édition du Carrefour des jeunes talents, Ecole Normale Supérieure de Cachan.

- 2007 : Bourse de Complément de Spécialisation versée par le *Conseil International d'Etudes Canadiennes* (gouvernement canadien) (4 semaines, 4400\$CD)
- 2001-2004 : Financement des séjours au Canada liés au doctorat :
  - Bourse de thèse SAES / AFEA
  - Programme de mobilité des jeunes chercheurs Eurodoc, Région Rhône Alpes
- 1999-2000 : Bourse de recherche de 10 mois, versée par le *Conseil International d'Etudes Canadiennes* (gouvernement canadien) dans le cadre du DEA.
- Mars 1998 : 2<sup>ème</sup> prix du concours Margaret H. Thomson (Concours national canadien de version latine, traduction à vue). <http://www.cac-scec.ca/cac-national-greek-and-latin-sight-translation-competitions-past-award-winners/>

## II - ACTIVITES SCIENTIFIQUES

### II.1 IMPLICATION AU SEIN DE GROUPES DE RECHERCHE, DE SOCIETES SAVANTES ET DE RESEAUX

#### Groupes de recherche

- Depuis 2004 : Membre permanente du laboratoire CLLE (Cognition, Langues, Langage, Ergonomie) Unité Mixte de Recherche 5263 CNRS, U. Toulouse Jean Jaurès
- 2002-2005 : Membre du groupe de recherches CIBLSP (Corpus Informatisés Bilingues de Langues de Spécialité) du Centre de Recherches en Terminologie et Traduction (Université Lyon II)

#### Sociétés savantes

- Depuis 1999 : Membre de la SAES (Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur)

#### Réseaux

- Depuis 2008 : Membre de l'IDA (Institut des Amériques)
- Depuis 2001 : Membre du réseau LTT (Lexicologie, Terminologie, Traduction)
- Depuis 2023 : Membre du ReLCO (Recherche en lexicographie collaborative)

### II.2 PARTICIPATION A DES PROJETS DE RECHERCHE

- 2016-2017 : participation au projet OCEAN - *Outil de Concordance bilinguE libre pour l'Aide à la traductioN*, Appel "Langues et numérique" DGLFLF (association CLLE U. Toulouse-Jean Jaurès, LINA U. de Nantes, et des centres de recherche liées à des formations professionnalisantes en traduction).

Objectif : dans la prolongation partielle du projet ANR CRISTAL, créer un outil permettant de présenter à un réviseur des textes sources et des textes cible qu'il doit réviser dans une interface commune avec un outil d'extraction de Contextes Riches en Connaissances présentant également d'autres ressources traditionnelles (dictionnaires bilingues et bases de données terminologiques). Plusieurs expériences ont été menées auprès d'apprentis traducteurs en Master.

- 2012-2015 : participation au projet CRISTAL - *Contextes Riches en connaissanceS pour la TrAduction terminoLogique*, ANR-CONTINT, avec Anne Condamines, Cécile Fabre, Josette Rebeyrolle et Luce Lefeuvre (CLLE), le LINA de l'U. de Nantes (Emmanuel Morin, Béatrice Daille, Emmanuel Planas, Firas Hmida), la FTI de l'U. de Genève (Aurélie Picton) et l'entreprise Lingua & Macchina (François Brown De Colstoun).

Objectif : améliorer la caractérisation linguistique de la notion de contexte riche en connaissances pour différents types d'utilisateurs, ex. : le traducteur, et voir comment intégrer ces CRC dans des outils de TAO en se basant sur des corpus comparables.

- 2008-2011 : participation au projet INTERMEDE - *Analyse linguistique des interactions patient/médecin* mené par Cécile Fabre (CLLE), U. Toulouse II-Le Mirail, en collaboration avec l'INSERM (unité 558 : *Epidémiologie et analyses en santé publique : risques, maladies chroniques, handicaps*) et le laboratoire de sociologie LISST CNRS UMR 5193 de l'U. Toulouse II-Le Mirail (axe « santé, problèmes sociaux et déviances »).

Objectif : étudier comment la consultation médicale contribue à construire, aggraver ou compenser les inégalités sociales de santé, repérer, annoter et analyser des caractéristiques



linguistiques à différents niveaux (lexical, énonciatif, interactionnel) et corrélérer celles-ci aux facteurs sociaux.

Le volet linguistique du projet vise à mettre en évidence et à analyser dans le corpus de consultations médicales des différences individuelles et sociales qui se manifestent sur le plan langagier. Ma contribution s'intéressait en particulier à tout ce qui touche à la reformulation dans l'interaction médecin-patient.

- Depuis 2006 : participation au programme de recherche PAC - *Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés, structure* (porteurs Anne Przewozny-Desriaux, CLLE, U. Toulouse Jean Jaurès, Sophie Herment, LPL et U. Aix-Marseille, Cécile Viollain CREA, U. Paris-Ouest Nanterre, et Sylvain Navarro, CLILLAC-ARP, U. Paris 7 Diderot).  
Objectifs : 1) livrer une description dialectologique et sociophonologique des variétés de l'anglais oral (natif et non-natif) dans son unité et sa diversité, 2) tester des modèles phonologiques et phonétiques, 3) favoriser la communication entre les spécialistes du discours et de la théorie de la phonologie, 4) constituer des corpus qui permettront d'améliorer l'enseignement de l'anglais oral. Il vise ainsi à mettre en place un corpus oral de très grande taille en phonologie de corpus, constitué d'enquêtes de terrain menées auprès de locuteurs selon une méthodologie inspirée de Labov et de Milroy. Ma contribution réside dans la collecte et l'analyse de données concernant la variété d'anglais canadien (réalisation d'entretiens enregistrés de 15 locuteurs en Ontario) en vue de la constitution du corpus oral, ainsi que dans la direction de travaux de master et de doctorat portant sur la variété canadienne.

#### Soumission de projets de recherche

- 2020 : Dépôt de projet SINERGIA (FNS suisse) SWISSUBS - *Intralingual and Interlingual Subtitles and Subtitling in Switzerland*. IL s'agit d'un projet interdisciplinaire entre traductologie / linguistique / psychologie  
Coordinateur : Alexander Künzli (U. de Genève (FTI))  
Requérants : Elisabeth Stark (U. de Zurich), Martin Meyer (U. de Zurich), Amélie Josselin-Leray (U. Toulouse-Jean Jaurès). ([www.unige.ch/swiss-subs](http://www.unige.ch/swiss-subs))  
Responsable du sous-projet 1 "The subtitler's working environment: processes, tools and interaction - a linguistic and cognitive approach" : Amélie Josselin-Leray; Membres : A. Picton (U. de Genève); F. Amadiou, A. Arguel, A. Chevalier, J. Lemarié (U. Toulouse-Jean Jaurès)  
Budget demandé pour le sous-projet : > 600 000 CHF, durée prévue 4 ans (2021-2025). Projet non retenu en 2020. Une nouvelle soumission est envisagée post-covid.

## II.3 ORGANISATION DE MANIFESTATIONS SCIENTIFIQUES

### À venir en 2024 et 2025 (4)

- Juin 2025 : avec Franck Sajous, organisation de la 5<sup>ème</sup> édition du Colloque Dictionnaires numériques dans l'espace francophone, Université Toulouse Jean Jaurès
- Juin 2025 : Congrès de la Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur Toulouse 2025, membre du comité scientifique, thème « Transition(s) »
- Automne 2024 : Traduction & Franquisme, avec Carole Fillière
- Sept 2024 : Organisation de la Journée Mondiale de la Traduction, sur le sous-titrage, avec la SFT Midi-Pyrénées (à confirmer)

## Antérieurement (14)

- 2021 : co-organisation avec Anne Przewozny-Desriaux & Julie Rouaud, « Enseigner la phonologie de l'anglais : de la motivation à l'évaluation », Journée d'étude de l'ALOES, U. Toulouse-Jean Jaurès, INSPE et Rectorat de Toulouse, 19 novembre 2021
- 2021 : membre du comité d'organisation et du comité scientifique du congrès ONELA (Outils et Nouvelles Explorations de la Linguistique Appliquée), conjonction du colloque Jeunes Chercheurs d'AILA Europe et du celui de l'AFLA, Association Française de Linguistique Appliquée, Toulouse, coorganisé par le LAIRDIL, CLLE et BLC, 19-21 Octobre 2021
- 2021 : membre du comité d'organisation et du comité scientifique pour le colloque PAC 2021, « Les variétés de l'anglais oral : redéfinition et représentation des réalités, des communautés et des normes », Toulouse, 2-4 septembre 2021 (en ligne)
- 2021 : membre du comité scientifique, colloque #AFFUMT2021 : « Former aux métiers de la traduction aujourd'hui et demain », Université Grenoble Alpes, 8-9 avril 2021 (en ligne)
- 2020 : Co-organisatrice avec Carole Fillière d'un Translating Europe workshop « Les technologies de la traduction à la rencontre de la traduction littéraire et SHS : enjeux, pratiques et perspectives », Université Toulouse Jean Jaurès, 7 février 2020,
- 2018 : Co-organisatrice avec Carole Fillière d'un Translating Europe Workshop « Interculturalité, traduction et interprétation en contexte de crise : le cas des réfugiés et des demandeurs d'asile », Université Toulouse Jean Jaurès, 9 octobre 2018.
- 2018 : Co-organisatrice avec Aurélie Picton (Faculté de Traduction et d'Interprétation, Université de Genève) et avec Elizabeth Marshmann (Ecole de Traduction et d'Interprétation, Université d'Ottawa) du colloque 304 « Enseigner la terminologie aujourd'hui : enjeux, besoins, priorités et bonnes pratiques » lors du 86è congrès de l'ACFAS, UQAC, Chicoutimi, Québec, 10-11 mai 2017.
- 2018 : Co-organisatrice avec Anne Przewozny-Desriaux de la Journée d'Etudes Agrégation "Phonologie et variation de l'anglais. Histoire, systèmes, outils pour l'Agrégation externe d'anglais"
- 2013 : Membre du comité de programme, atelier « Mouvements des termes et impact sur les ressources spécialisées », TIA 2013, Villetaneuse.
- 2013 : Membre du comité de programme, journée « Linguistique et Traitement Automatique des Langues pour l'Aéronautique et l'Espace : Dimensions Langagières du Risque », Université du Mirail, 2 juillet 2013.
- 2011 : Organisation, avec Anne Condamines, des journées Variaterm, Toulouse, avril 2011.
- 2007 : Membre du comité d'organisation du colloque ICLCE 2007 « Second International Conference on the Linguistics of Contemporary English », Université Toulouse II le Mirail (2-4 juillet 2007)
- 2006 : Membre du comité d'organisation des journées « Genre textuel / Domaine / Activité » au sein de l'opération Sémantique et Corpus à l'ERSS, Université Toulouse II le Mirail, 5 et 6 octobre 2006.
- 2005 : Membre du comité d'organisation du congrès de la SAES « Texte(s), contexte(s), hors-texte(s) » à l'Université Toulouse II le Mirail (mai 2005)

## II.4 PUBLICATIONS (38) ET COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES (37)

	2001	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017	2018	2019	2020	2021	2022	2023	Total jusque 2023	2024	Total par type
COS		1	1		1						1		1			1	1			1	1	9	1	10
DO							1												1	1		3	2	5
ACL			2					1		1	2	2				3	1	1	1		1	15		15
C-ACTI					1	1	1				1	2										6	2	8
C-ACTN				2																		2		2
C-COM			1	1	2			1	2		2		3	3		1	1		1	3	3	24	1	25
C-INV															1						3	4	1	5
C-SEM	1	3				2					1							1			1	9		9
AP									1											1	1	3		3
Total annuel	1	4	4	3	4	3	2	2	3	1	7	4	4	3	1	5	3	2	3	6	10	75	7	82

### II.4.1 Direction d'ouvrages scientifiques ou de revues

- **[DOS-3]** Anne Condamines, **Amélie Josselin-Leray** & Denyze Toffoli (eds) (2022) : « Outils et nouvelles explorations en terminologie », *Etudes de Linguistique Appliquée*, n°208, oct-déc 2022, pp. 387-511.
- **[DOS-2]** **Amélie Josselin-Leray** et Carole Fillière (eds), (2021), « La traduction littéraire et SHS à la rencontre des nouvelles technologies de la traduction : enjeux, perspectives et défis », *La Main de Thôt* n°9, <https://interfas.univ-tlse2.fr/lamaindethot/899>
- **[DOS-1]** **Amélie Josselin-Leray** & Nathalie Vincent-Arnaud (eds), 2009, *Anglophonia/Sigma*, *French Journal of English Studies* (Presses Universitaires du Mirail) n°26, <https://journals.openedition.org/anglophonia/841>

### II.4.2 Chapitres d'ouvrages

- **[COS-9]** Caroline Rossi, Nicolas Ballier, **Amélie Josselin-Leray**, Sara Salmi, Hanna Martikainen, Katell Hernandez-Morin & Rudy Look (2023). « Le projet européen MultiTraiNMT : Un premier retour sur les usages et les besoins au sein des formations universitaires françaises », in Nicolas Froeliger, Claire Larssonneur & Giuseppe Sofo (eds), *Human Translation and Natural Language Processing: Towards a New Consensus ?*, Edizioni Ca' Foscari, Venice University Press, Studi e ricerche 35, pp. 1-18. <https://edizionicafoscari.unive.it/it/edizioni/libri/978-88-6969-763-0/>
- **[COS-8]** Sajous, Franck & **Amélie Josselin-Leray** (2022). "Issues in Collaborative Lexicography", in Howard Jackson (ed.), *The Bloomsbury Handbook of Lexicography*, 2<sup>nd</sup> edition, London/New York/Dublin: Bloomsbury, pp. 343-358.
- **[COS-7]** Picton, Aurélie & **Amélie Josselin-Leray** (2019). "A Mixed-Methods Approach to characterize Knowledge-Rich Contexts for Specialized Translation"; in Ingrid Simonnæs/Øivin Andersen/Klaus Schubert (eds.), *New Challenges for Research on Language for Special Purposes*, Frank & Timme, pp. 289-308.
- **[COS-6]** Aurélie Picton, Emmanuel Planas & **Amélie Josselin-Leray** (2018). "Monitoring the Use of Newly Integrated Resources into CAT Tools: a Prototype", in Gloria Corpas and Isabel Duran (ed.) *Trends in E-Tools and Resources for Translators and Interpreters*, Language and Linguistics Collection, Leiden : Brill, pp. 109-136.

- **[COS-5] Amélie Josselin-Leray**, Jacques Durand et Stéphanie Lopez (2015). « L'anglais canadien standard ». In Brulard, I., Carr, P. & Durand, J. (Eds.), *La Prononciation de l'anglais : variation et structure*. Toulouse : Presses Universitaires du Midi, pp. 425-445.
- **[COS-4] Amélie Josselin-Leray & Roda P. Roberts** (2013). « De la sélection des termes pour inclusion dans le dictionnaire général. Etat des lieux général et analyse critique de la terminologie informatique dans le *New Oxford Dictionary of English* (2000) », in Hassan Hamzé (réd.) *Le terme scientifique et technique dans le dictionnaire général*. Actes de la 7<sup>e</sup> édition des RIL (Rencontres Internationales de Lexicographie), Dar Wa Maktabat al-Hilal, Travaux du CRTT, Université Lyon II, collection arabe, pp. 85-120.
- **[COS-3] Amélie Josselin** et Roda P. Roberts (2007). « La définition des termes dans les dictionnaires généraux unilingues : analyse de quelques exemples du domaine de la volcanologie à la lumière d'un corpus de vulgarisation », in *Lexicographie et terminologie : compatibilité des modèles et des méthodes*, M.C. L'Homme et S. Vandaele (dir.), Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, pp. 141-188.
- **[COS-2] Roberts, Roda P. et Amélie Josselin-Leray** (2005). « Le traitement des termes dans les dictionnaires généraux », in *De la mesure dans les termes*, H. Béjoint & F. Maniez (dir.), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, « Travaux du CRTT », pp. 324-348.
- **[COS-1] Amélie Josselin** et Cécile Frérot (2004). « Corpus-Based Terminology Extraction Applied to Lexicography: How can a Popular-Science Corpus Help Improve General Bilingual Dictionaries? », in *Practical Applications in Language and Computers*, PALC 2003, Lodz Studies in Language, vol. 9, réd. Barbara Lewandowska-Tomaszczyk, Peter Lang, 2004, pp. 65-79.

#### II.4.3 Articles dans des revues nationales ou internationales avec comité de lecture

- **[ACL-15] Amélie Josselin-Leray** (2023). "Contextual information in the dictionary: A critical approach of the *additional example* feature in online monolingual English dictionaries with a focus on translators' needs", *Lexis- E-Journal in English Lexicology* n°21, « Lexique et pragmatique », <https://doi.org/10.4000/lexis.7198>
- **[ACL-14] Amélie Josselin-Leray & Carole Fillière** (2021). « Technologies de la traduction, traduction littéraire et SHS : inévitable cohabitation, possible conciliation, souhaitable réconciliation ? », introduction du numéro 9 de *La main de Thôt* « La traduction littéraire et SHS à la rencontre des nouvelles technologies de la traduction : enjeux, perspectives et défis », <http://interfas.univ-tlse2.fr/lamaindethot/1027>
- **[ACL-13] Franck Sajous, Amélie Josselin-Leray et Nabil Hathout** (2020). « Les domaines de spécialité dans les dictionnaires généraux : le lexique de l'informatique analysé par les foules et par les professionnels... de la lexicographie », *Neologica, revue internationale de néologie*, n°14, Perception, réception et jugement des néologismes, pp. 83-107.
- **[ACL-12] F. Sajous, N. Hathout et Amélie Josselin-Leray** (2019) : « Du vin et devin dans le *Wiktionnaire* : neutralité de point de vue ou neutralité et point de vue ? », in Chiara Molinari et Nadine Vincent (réd.) *Dictionnaires et culture numérique dans l'espace francophone 1. Portrait actuel de la lexicographie en ligne*, *Etudes de linguistique appliquée*, vol.2 n° 194, pp. 147-164.
- **[ACL-11] P. Bogé-Rousseau et Amélie Josselin-Leray** (2018). « Note de bas de page et retraduction : voix du traducteur, de l'auteur ou de l'éditeur ? L'exemple de retraductions de Quentin Durward (Walter Scott, 1823) par Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret », *Atelier de Traduction*, n°30, pp. 149-162, [http://www.usv.ro/atelierdetraduction/index.php/ro/1/Atelier\\_de\\_traduction\\_No.30-2018/1274/518](http://www.usv.ro/atelierdetraduction/index.php/ro/1/Atelier_de_traduction_No.30-2018/1274/518)

- [ACL-10] J. Rebeyrolle, L. Tanguy & **Amélie Josselin-Leray** (2018). « Un laboratoire d'observation de l'usage du vocabulaire recommandé par les instances officielles françaises ». In Danielle Candel & Douglas Kibbee (éd.), *Les Prescriptions en langue, Etudes de linguistique appliquée*, vol.3 n° 191, pp. 285-301.
- [ACL-9] F. Sajous, **Amélie Josselin-Leray** et N. Hathout. (2018). « The Complementarity of Crowdsourced Dictionaries and Professional Dictionaries viewed through the Filter of Neology », *Lexis - E-Journal in English Lexicology*, La néologie sémantique et lexicale en anglais, n°12 (en ligne), <https://journals.openedition.org/lexis/2322>
- [ACL-8] Stéphanie Lopez, Anne Condamines, et **Amélie Josselin-Leray** (2014). « Analyse des communications pilote-contrôleur : entre norme et réalité des usages langagiers », *Revue française de linguistique appliquée*, De Werelt, 2014, XIX (1), pp.87-101
- [ACL-7] Patricia Bogé-Rousseau et **Amélie Josselin-Leray** (2014). « Traduire à 4 mains le roman à 2 sous : le tandem Jules Berlioz d'Auriac & Gustave Aimard », *La Main de Thôt*, numéro 2, <https://interfas.univ-tlse2.fr/lamaindethot/451>
- [ACL-6] A. Condamines, **Amélie Josselin-Leray**, C. Fabre, L. Lefeuvre, A. Picton & J. Rebeyrolle (2013) : "Using Comparable Corpora to Characterize Knowledge-Rich Contexts for Various Kinds of Users: Preliminary Steps", *Procedia Social and Behavioral Sciences*, Elsevier, vol. 95, pp. 581-586. (<http://www.sciencedirect.com/science/journal/18770428>)
- [ACL-5] Stéphanie Lopez, Anne Condamines, **Amélie Josselin-Leray**, Mike O'Donoghue & Rupert Salmon (2013). "Linguistic Analysis of English Phraseology and Plain Language in Air-Ground Communications". *Journal of Air Transport Studies* vol. 4, n°1, pp. 44-60.
- [ACL-4] **Amélie Josselin-Leray** & R. P. Roberts (2012). « Le dictionnaire bilingue comme enjeu linguistique national. L'exemple du *Dictionnaire Canadien Bilingue* », in *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, vol.5, pp. 257-278.
- [ACL-3] **Amélie Josselin-Leray** (2010). « Affiner la description des termes dans les dictionnaires généraux : l'apport d'un corpus de vulgarisation », in *Lexis- E-Journal in English Lexicology* n°4 « Linguistique de corpus et lexicologie », pp. 65-104. (<http://lexis.univ-lyon3.fr/spip.php?article140>)
- [ACL-2] **Amélie Josselin-Leray** et R. P. Roberts (2005). « In Search of Terms: An Empirical Approach to Lexicography » in *Meta*, décembre 2005, vol. 50 n°4, <https://www.erudit.org/en/journals/meta/2005-v50-n4-meta1024/019920ar/>.
- [ACL-1] N. Arlin, A. Depierre, P. Dury, **A. Josselin**, S. Lervad, et C. Rougemont (2005). "The CIBLSP Project: Using Electronic Corpora to Investigate Specialised Bilingual Terminology", in *LSP & Professional Communication*, vol. 5 n° 1, Copenhagen, pp. 88-103.

#### II.4.4 Communications avec actes dans un congrès international

- [C-ACTI-6] Emmanuel Planas, Aurélie Picton, **Amélie Josselin-Leray** (2014). "Exploring the Use and Usefulness of KRCs in Translation: Towards a Protocol", *Terminology and Knowledge Engineering Proceedings*, Juin 2014, Berlin, Germany, pp. 188-197.
- [C-ACTI-5] **Amélie Josselin-Leray**, Cécile Fabre, Josette Rebeyrolle, Aurélie Picton, Emmanuel Planas (2014). "Good Contexts for Translators - A First Account of the Cristal Project", *Proceedings of Euralex 2014: The User in Focus*, Jul 2014, Bolzano, Italy, pp. 631-645.
- [C-ACTI-4] Lopez, Stéphanie, Condamines, Anne & **Josselin-Leray, Amélie** (2013). "An LSP Learner Corpus to Help with English Radiotelephony Teaching", in S. Granger, G. Gilquin & F. Meunier (eds). *Twenty Years of Learner Corpus Research: Looking back, Moving ahead. Corpora and Language in Use - Proceedings 1*, Louvain-la-Neuve : Presses Universitaires de Louvain, pp. 301-311.

- **[C-ACTI-3]** Vergely Pascale, Condamines Anne, Fabre Cécile, **Josselin-Leray Amélie**, Rebeyrolle Josette & Tanguy Ludovic (2009). « Analyse linguistique des interactions Patient/Médecin ». Colloque « Actes éducatifs et de soins », Nice, 2009.
- **[C-ACTI-2]** Cécile Frérot & **Amélie Josselin-Leray** (2008). « Contribution des corpus à l'enrichissement des dictionnaires bilingues généraux. Application au domaine de la volcanologie », in *Autour des langues et du langage : perspective interdisciplinaire*, Actes du colloque international des étudiants chercheurs en Didactique des Langues et en Linguistique, 4-7 juillet 2006, Université Stendhal Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, pp. 415-422.
- **[C-ACTI-1]** **Amélie Josselin-Leray** & Cécile Frérot (2007). "Enriching Bilingual Dictionaries with Corpus-Based Data. First steps towards an improved description of verbs in general bilingual dictionaries thanks to a popular-science corpus", Actes du colloque Corpus Linguistics, Birmingham, 27-30 juillet 2007, publication en ligne : [http://corpus.bham.ac.uk/corplingproceedings07/paper/84\\_Paper.pdf](http://corpus.bham.ac.uk/corplingproceedings07/paper/84_Paper.pdf)

#### II.4.5 Communications avec actes dans un congrès national

- **[ACTN-2]** **A. Josselin** (2006). « Constitution d'un corpus de vulgarisation dans le domaine de la volcanologie : objectifs, méthode et problèmes dans une optique de lexicographie générale », in Légli, I., E. Canut, I. Desmet, N. Garric (éd.) *Applications et implications en sciences du langage*, Actes des Journées Jeunes Chercheurs (mars 2003), Paris, l'Harmattan : pp. 243-256.
- **[ACTN-1]** N. Arlin, A. Depierre, P. Dury, **A. Josselin**, S. Lervad, et C. Rougemont (2006). *Projet CIBLSP, Corpus Informatisés Bilingues de Langues de Spécialité*, in Légli, I., E. Canut, I. Desmet, N. Garric (éd.) *Applications et implications en sciences du langage*, Actes des Journées Jeunes Chercheurs (mars 2003), Paris, l'Harmattan : pp. 231-241.

#### II.4.6 Conférences invitées

- **[C-INV-5]** **Amélie Josselin-Leray** (à venir le 26 janvier 2024). « Déviations et mutations dans les outils du traducteur : analyse critique d'une fonctionnalité récente des dictionnaires unilingues en ligne, les « exemples supplémentaires », Journée d'études « Dévier en traduction pragmatique, générale et littéraire : Construire de nouvelles méthodes et stratégies » organisée par Corinne Oster (CECILLE), dans le cadre du séminaire interdisciplinaire « Déviations traductologiques » de l'École doctorale SHS, Université de Lille, 26 janvier 2024.
- **[C-INV-4]** **Amélie Josselin-Leray** (2023). « Comment se crée une terminologie en français », conférence invitée lors du 2ème atelier de création lexicale SHS en LSF organisé par la Fédération Nationale des Sourds de France, U. Toulouse Jean Jaurès, 16 décembre 2023.
- **[C-INV-3]** Discutante invitée à la Table Ronde « **La traduction et l'interprétation à l'époque du numérique – problèmes et pratiques** », 2<sup>nde</sup> édition de la **Semaine française de sciences sociales organisée par le CCFEF, Centre de civilisation française et d'études francophones et Institut d'études romanes de l'Université de Varsovie, 22 mars 2023**
- **[C-INV-2]** Jérémie Segouat & **Amélie Josselin-Leray** (2023). « An Overview of STEM Resources in LSF », STEM Sign Language Workshop Gallaudet University, Washington, USA, 1-2mars 2023.
- **[C-INV-1]** **Amélie Josselin-Leray** (2017). « Former les apprentis traducteurs à la terminologie : entre constantes et mutations », communication lors de la conférence « Coup de projecteur sur la terminologie française » organisée à la Délégation Générale de la Traduction de la Commission Européenne à Bruxelles, 8 juin 2017.

## II.4.7 Communications orales sans actes dans un congrès international, national ou journée d'études

- **[C-COM-25] Amélie Josselin-Leray & Jérémie Segouat (à venir, 10-13 juin 2024).** "What can terminological research bring to French Sign Language interpreting and translation practice?", *Redefining translation? Historical fluctuations, new practices, and epistemologies in the making*, TTR turns 35 Conference, 10-13 Juin 2024, Montréal, Canada.
- **[C-COM-24] Amélie Josselin-Leray (2023) :** « De la place du maître et de l'élève à l'ère de l'intelligence artificielle : qui apprend quoi à qui en matière de traduction ? », Journée d'études *Qu'apprend-on quand on apprend à traduire ? Dialectique et didactique de la traduction*, Université Toulouse Jean Jaurès, 9-10 novembre 2023.
- **[C-COM-23] Amélie Josselin-Leray & Jérémie Segouat (2023) :** « Les dictionnaires de langue des signes française à l'heure du numérique : un état des lieux », Université de Corte, Dictionnaires numériques dans l'espace francophone, 1<sup>er</sup> et 2 juin 2023
- **[C-COM-22] Jérémie Segouat & Amélie Josselin-Leray (2023).** 'First Thoughts on Domain Gain in LSF', Conférence Domain Loss and Gain, KU Leuven, 20-21 avril 2023, Bruxelles.
- **[C-COM-21] Caroline Rossi, Amélie Josselin-Leray, Nicolas Ballier, Hanna Martikainen, Sara Salmi (2022).** « Le projet européen MultiTraiNMT : Un premier retour sur les usages et les besoins au sein des formations universitaires françaises », colloque *Tralogy 3*, Traduction humaine et traitement automatique des langues : vers un nouveau consensus ?, 7-8 avril 2022, Paris.
- **[C-COM-20] Jérémie Segouat, Amélie Josselin-Leray & Maéva Ranvier (2022).** « Co-constructing Specialized Knowledge in French Sign Language: a First Approach based on the Field of Architecture », LSP 2022 Shaping Knowledge through language: LSP in theory and Practice, 23<sup>rd</sup> international conference on Languages for Specific Purposes, 12-13 Sept. 2022, Nova University, Lisbon, Portugal.
- **[C-COM-19] Amélie Josselin-Leray & Caroline Rossi (2022).** « Traduction automatique, corpus et dictionnaire : un ménage à trois bien confus ? », colloque « La formation en traduction à l'ère du numérique », 89<sup>e</sup> congrès de l'ACFAS, 13 mai 2022, Université Laval, Québec (en ligne).
- **[C-COM-18] Amélie Josselin-Leray (2021)** « Le dictionnaire est mort. Vive le dictionnaire ! Former les futurs traducteurs aux ouvrages de référence (and beyond) à l'ère du tout numérique. », colloque AFFUMT 2021, 8-9 avril 2021, Grenoble (en ligne).
- **[C-COM-17] Amélie Josselin-Leray, Caroline Rossi, Véronique Sauron (2019).** « Corpus et mémoires de traduction : deux approches du lexique et de la phraséologie en traduction spécialisée », Colloque Traduction spécialisée et entreprises, 16-17 mai 2019, Université de Nantes.
- **[C-COM-16] Amélie Josselin-Leray (2018) :** « Le contexte vu par les manuels d'enseignement en terminologie : une première analyse comparative », colloque « Enseigner la terminologie aujourd'hui : enjeux, besoins, priorités et bonnes pratiques », 86<sup>ème</sup> congrès de l'ACFAS, Chicoutimi, Québec.
- **[C-COM-15] Amélie Josselin-Leray (2016).** "Images of Indians and Gipsies in Translated Children's books: from Stereotypes to Political Correctness", *Translation and Minority*, international conference in Translation Studies, Ecole de Traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, 11-12 Novembre 2016.
- **[C-COM-14] Amélie Josselin-Leray, Emmanuel Planas & Aurélie Picton (2016).** « Observing translators interact with their Translation Environment Tools: the CRISTAL Project", *Translating*

Europe Forum of the European Commission, Focus on Translation Technologies, Bruxelles, 27-28 octobre 2016.

- **[C-COM-13]** Emmanuel Planas, **Amélie Josselin-Leray** et Aurélie Picton (2016). "A Useful Feature for Translators: Knowledge Rich Contexts", Next-Generation Translation Tools workshop, Swansea University, 19 juillet 2016.
- **[C-COM-12]** Aurélie Picton, **Amélie Josselin-Leray**, Emmanuel Planas (2015). « La traductologie contemporaine à la croisée des chemins : regard rétrospectif sur la synergie entre traduction, lexicographie, terminologie et traductique », Colloque du 60e anniversaire de META – 1955-2015. *Les horizons de la traduction : retour vers le futur*, Montréal, 19-21 Août 2015.
- **[C-COM-11]** Aurélie Picton, **Amélie Josselin-Leray** & Emmanuel Planas (2015). « Le traducteur face aux Contextes Riches en Connaissances : retour d'expérience ». Colloque *Traducteurs à l'œuvre, approches ergonomiques des pratiques professionnelles et des formations de traducteurs*, 5-6 mars 2015, Université Stendhal Grenoble III.
- **[C-COM-10]** **Amélie Josselin-Leray** et Roda P. Roberts (2015). « *Aa, lahar, maar, lapilli, pillow-lava et caetera*. L'emprunt dans la terminologie de la volcanologie en anglais et en français », colloque *Quo Vadis Terminologia*, 18-20 février 2015, Université Paris VII.
- **[C-COM-9]** **Amélie Josselin-Leray**, J. Rebeyrolle & C. Fabre (2013). « L'arthrose c'est le cartilage, l'ostéoporose c'est le calcium : la mutation du discours expert dans le cadre de la consultation médicale », communication aux Journées "Médiation du discours expert", 21-22 juin 2013, Université Paris III.
- **[C-COM-8]** **Amélie Josselin-Leray** & P. Bogé-Rousseau (2013) : « Représentation(s) des Amérindiens à travers le prisme de la traduction. Analyse des sociolectes amérindiens dans la traduction de deux dime novels, *Indian Jim* et *Malaeska* », Symposium « Les Récits Premiers : La littérature sur les Premières Nations et la littérature des Premières Nations », Université de Toulouse le Mirail, 14-15 janv. 2013.
- **[C-COM-7]** **Amélie Josselin-Leray** & Roda P. Roberts (2011). « The Place and Role of Terms in General Bilingual Dictionaries from the Middle Ages to the Present », 18th Biennial Conference of the Dictionary Society of North America, McGill University, Montreal, Quebec, Canada, 8-11 juin 2011.
- **[C-COM-6]** **Amélie Josselin-Leray**, C. Fabre & J. Rebeyrolle (2011). « Qu'advient-il de la terminologie médicale dans l'interaction patient/médecin ? », Journées Variaterm, Université Toulouse le Mirail, April 14-15 2011.
- **[C-COM-5]** **Amélie Josselin-Leray** (2010). "Culture in a Nutshell. A Vision of North American Culture through Cultural Notes in Bilingual French-English Dictionaries", colloque *Dictionaries in Global and Historical Context*, Strathy Language Unit and Department of English, Queen's University, Kingston, Canada, 3-5 juin 2010.
- **[C-COM-4]** **Amélie Josselin-Leray** (2007b). « Quels termes pour le dictionnaire de langue générale ? », colloque « Terminologie : Approches transdisciplinaires », 2-4 mai 2007, Université du Québec en Outaouais, Canada.
- **[C-COM-3]** **Amélie Josselin-Leray** (2007a). « De l'apport des corpus pour améliorer l'exactitude des traductions du discours spécialisé. Analyse de quelques faux-amis tirés du domaine de la volcanologie », Journée "Traductologie et discours spécialisés" co-organisée par l'ENS de Cachan et l'UFR EILA de l'Université Paris VII, ENS Cachan, 9 février 2007.
- **[C-COM-2]** **Amélie Josselin-Leray** & Pascaline Dury (2006) : « Genre(s) et corpus de spécialité : essai de caractérisation linguistique dans le cas de la vulgarisation », Journées « Genre Textuel / Domaine / Activité » organisées par l'ERSS, Université Toulouse II le Mirail, 30-31 mars 2006.



- **[C-COM-1] Amélie Josselin-Leray (2005).** « Les scientifiques face aux termes : les enseignements d'une enquête de terrain », Journées scientifiques « Langues de spécialité » organisées par le Centre de Linguistique Interlangues, Lexicologie, Linguistique Anglaise et de Corpus (ENS Cachan et Université Paris VII Denis Diderot), ENS Cachan, 30 septembre / 1er octobre 2005.

#### II.4.8 Séminaires

- **[C-SEM-9] Jérémie Segouat & Amélie Josselin-Leray (2023),** « Terminologie & langue des signes », séminaire Thématiques actuelles de la recherche en TAL, CLLE, Université Toulouse Jean Jaurès, 11 décembre 2023.
- **[C-SEM-8] Amélie Josselin-Leray (2020).** « Traduction, cognition, ergonomie - Le cas du projet SWISSUBS », séminaire de l'équipe de recherche « Outils numériques : aspects cognitifs et langagiers » de CLLE, 9 mars 2020.
- **[C-SEM-7] Amélie Josselin-Leray (2013).** « Quelle vision de la science nous offre le dictionnaire général ? Petite illustration explosive », Séminaire du CEPEL (Cercle Etudiant pour l'Etude du Langage), Université Toulouse le Mirail, mars 2013.
- **[C-SEM-6] Amélie Josselin-Leray (2008b).** « Corpus, terminologie et traduction. De l'apport des corpus spécialisés pour le traducteur », séminaire de recherche du Gremuts (Groupe de Recherche Multilingue en Traduction Spécialisée), Université Stendhal Grenoble III Grenoble, 6 juin 2008.
- **[C-SEM-5] Amélie Josselin-Leray (2008a).** « Variation du degré de spécialisation des termes d'une langue à l'autre : application au français et à l'anglais dans le domaine de la volcanologie » ; séminaire à l'OLST, Université de Montréal, 16 janvier 2008.
- **[C-SEM-4] Amélie Josselin-Leray (2004c).** « Analyses croisées de dictionnaires de langue générale et d'un corpus de vulgarisation : l'exemple du domaine de la volcanologie », 26 février 2004, séminaire de recherche du CRTT, Université Lyon II.
- **[C-SEM-3] Amélie Josselin-Leray et al. (2004b).** « De la constitution et de l'exploitation de corpus bilingues informatisés », communication collective du groupe CIBLSP, 25 mars 2004, séminaire de recherche du CRTT, Université Lyon II.
- **[C-SEM-2] Amélie Josselin-Leray (2004a).** « Utilisation d'un corpus de vulgarisation pour améliorer le traitement des termes dans les dictionnaires généraux : le cas de la volcanologie », 25 novembre 2004, réunion de l'équipe de recherche « Sémantique et Corpus » de l'ERSS, Université Toulouse II le Mirail.
- **[C-SEM-1] Amélie Josselin-Leray (2001).** « Anglicismes, gallicismes et dictionnaires en France et au Canada », 6 décembre 2001, séminaire de recherche du CRTT, Université Lyon II.

#### II.4.9 Autres publications

- **[AP-3] Amélie Josselin-Leray (2021).** « Postscript. Malcom Chase (1957-2020) », *Caliban, French Journal of English Studies, Années de crises : le massacre de Peterloo en Grande-Bretagne et dans le monde*, N°65-66, 2021 : pages 241-253, traduction de "Postscript. Malcom Chase", (1957-2020) de Fabrice Bensimon et Rohan Mc William, paru dans *History Workshop Journal* 92 (automne 2021), : 272-281 <https://journals.openedition.org/caliban/10451>
- **[AP-2] Amélie Josselin-Leray, Roda P. Roberts, C. Bouscaren (2021).** *Le Mot et l'idée 2. Anglais : Vocabulaire thématique*, Ophrys, 470 pages.

- **[AP-1] Amélie Josselin-Leray (2011).** Compte-rendu de l'ouvrage *Specialised Dictionaries for Learners* (ed. Pedro A. Fuertes-Olivera, de Gruyter, 2010), *Kernerman DICTIONARY News*, n°19, July 2011, pp. 19-26.

#### II.4.10 Mémoires de recherche et thèse de doctorat

- **[TH-1] Amélie Josselin-Leray (2005).** *Place et rôle des terminologies dans les dictionnaires généraux unilingues et bilingues. Étude d'un domaine de spécialité : volcanologie.* Thèse de doctorat, Université Lyon 2, sous la direction de Philippe Thoiron et Roda P. Roberts.
- **[MEM-2] Amélie Josselin (2001).** *L'emprunt lexical en France et au Canada : le cas particulier des anglicismes et des gallicismes et leur traitement lexicographique,* Mémoire de DEA LTMT (Lexicologie, Terminologie et Traduction Multilingues), Université Lyon 2, sous la direction de Philippe Thoiron.
- **[MEM-1] Amélie Josselin (1998).** *Bilingual Lexicography, Corpora and Translation,* Mémoire de Maîtrise « Lexicologie et Lexicographie de l'anglais », Université Nancy 2, sous la direction de John Humbley.

#### II.4.11 Publications à paraître, soumises à éditeur ou en préparation (par ordre d'état d'avancement éditorial)

##### *Publications à paraître*

- **[COS-10] Caroline Rossi & Amélie Josselin-Leray (2024).** "Challenges in Translation and Language industries. Looking back, and ahead" in Veronica Arnaiz (ed.), *Formacion Online para las Industrias del lenguaje,* Grenade : Comares.
- **[AP-4] Amélie Josselin-Leray, Maéva Ranvier, Chloé Cazenavette et Marine Daumail** (à paraître, 2024). « Réalité des Traducteurs Sourds », *La Main de Thôt* n°12, Traduction de Janis Cole, "Translation : Deaf Realities" (Vol. 23 No. 1 (2020) : *New Voices in Translation Studies*
- **[DOS-4] Julie Rouaud, Anne Przewozny & Amélie Josselin-Leray** (eds) (2024). *Realities, Communities and Norms in Spoken English Varieties: New Perspectives,* Presses Universitaires du Midi, collection Amphi 7, 140 pages.

##### *Publications soumises à maison d'édition / comité éditorial / colloque*

- **[C-COM-26] Jérémie Segouat & Amélie Josselin-Leray.** "Variation, validation & dissemination of STEM signs found in LSF resources," STEM Sign Language Summit, Gallaudet University, Washington, Etats-Unis, 2-5 mars 2024
- **[DOS-5] Anne Condamines et Amélie Josselin-Leray** (eds) (2024) : numéro de ELA, Actes du colloque ONELA, n°211
- **[C-ACTI-8] Jérémie Segouat & Amélie Josselin-Leray,** "First Thoughts on Domain Gain in French Sign Language - the Dynamics of Specialized Sign Creation in LSF", in Maurice Thelen (ed), *Proceedings of the Domain Loss & Gain Conference,* Bruxelles, KU Leuven, 19-20 avril 2023, Amsterdam University Press

- **[ACL-17]** Jérémie Segouat & **Amélie Josselin-Leray** (en cours de préparation). « Co-constructing Specialized Knowledge in French Sign Language: a First Approach based on the Field of Architecture », *FachSprache*, suite LSP 2022 Shaping Knowledge through language: LSP in theory and Practice, 23<sup>rd</sup> international conference on Languages for Specific Purposes.
- **[ACL-16]** **Amélie Josselin-Leray** & Aurélie Picton, « Enseigner la terminologie dans l'espace francophone : regards croisés sur de bonnes pratiques en France et en Suisse », article pour la revue *Syn-Thèses*, 16 (2025)
- **[C-ACTI-9]** **Amélie Josselin-Leray** & Jérémie Segouat, « Les dictionnaires de Langue des signes française à l'ère du numérique : un état des lieux » in Sorba Nicolas & Vincent Nadine (eds), *Les dictionnaires numériques dans l'espace francophone, des ressources porteuses de culture et d'idéologies*, Actes du colloque *Dictionnaires numériques dans l'espace francophone*, Université de Corte 1<sup>er</sup> et 2 juin 2023, Éditions Universitaires de l'Université de Sherbrooke, 2024.
- Przewozny, A., **Josselin-Leray, A.** *L'épreuve de Compréhension-Restitution aux épreuves d'agrégation externe et interne d'anglais*. Objet de la monographie : Cet ouvrage se veut une synthèse des réflexions menées au travers de la préparation à l'épreuve de compréhension-restitution à l'agrégation externe et à l'agrégation interne. L'ouvrage propose des outils d'analyse linguistique, traductologique et culturelle. Dans les annales, les textes sonores qui ont été sélectionnés sont issus de programmes radiophoniques impliquant des interactions de variétés standard dans l'hémisphère nord et l'hémisphère sud anglophones.

#### II.4.12 Animation d'ateliers, de tables rondes, présidence de séance (5)

- **[5]** 2022 : Journée « traduction et résistance » du laboratoire Cultures Anglo-Saxonnes, Université Toulouse Jean Jaurès
- **[4]** 2022 : dans le cadre des séminaires du réseau de recherche en traductologie *Traduire les voix minoritaires* (UT2J / PRISMES-TRACT, Université Sorbonne Nouvelle), animation de la table-ronde « Voix minoritaires en littérature jeunesse » avec Audrey Coussy (traductrice et chercheuse à McGill University), Clémentine Beauvais (traductrice et chercheuse à York University), Aylin Manço (traductrice) (5 mai 2022, lien vers vidéo en ligne)
- **[3]** 2018 : Co-animatrice, avec A. Przewozny-Desriaux, de l'atelier « Outils pour reconnaître, analyser, transcrire les variétés d'anglais oral à l'agrégation externe d'anglais », lors de la JE Agrégation "Phonologie et variation de l'anglais. Histoire, systèmes, outils pour l'Agrégation externe d'anglais", Université Toulouse Jean Jaurès, 16 février 2018
- **[2]** 2016 : Discutante invitée pour le panel de traductologie de la journée d'études des jeunes chercheurs du CAS, Université Toulouse Jean Jaurès, "Fragmentations", 3 février 2016
- **[1]** 2011 : session 4 « Corpus & Variation », JETOU (Journées d'Etudes Toulousaines), Méthodes et analyses comparatives en sciences du langage, Toulouse, 7-8 avril 2011

#### II.5 ACTIVITES EDITORIALES (5)

- 2018 : Relecture d'un article pour la revue *Terminology* (numéro spécial « e-dictionaries »)
- 2019 : Révision d'un article pour la revue *Parallèles* de l'Université de Genève
- Depuis 2021 : Membre du comité de lecture de la revue *Lexis*
- Depuis 2011 : Membre du comité éditorial de la revue électronique *La Main de Thôt (Théories, enjeux et pratiques de la traduction)*, <https://interfas.univ-tlse2.fr/lamaindethot/>

- Depuis 2010 : Membre du comité de lecture de la revue de linguistique anglaise *Anglophonia*

## II.6 ENCADREMENT DE LA RECHERCHE

### II.6.1 Direction de thèses de doctorat

#### *Thèses en cours (1)*

#### **Dominique Colombel-Ferguson**

Titre : *Assurance qualité en traduction et responsabilité du traducteur – Conséquences et évitement de l’erreur*

Thèse inscrite en 2017, soutenance prévue en 2024.

Le co-encadrement est effectué à 50% depuis juillet 2023 avec Hilda Inderwildi, MCF HDR en études germaniques, CREG (Centre de Recherche en Etudes Germaniques), U. Toulouse-Jean Jaurès.

#### *Thèses soutenues (2)*

#### **2. Patricia Bogé-Rousseau**

Titre : *Traduire et retraduire au XIX<sup>e</sup> siècle : le cas de Quentin Durward*, roman historique de Sir Walter Scott, et de ses retraductions par Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret

Thèse soutenue le 24 Sept. 2018.

Le co-encadrement a été effectué à 50% avec Nathalie Vincent-Arnaud, PR, CAS (Cultures Anglo-Saxonnes), U. Toulouse-Jean Jaurès.

**Jury** : Nathalie Vincent-Arnaud (PR, Université Toulouse Jean Jaurès, directrice), **Amélie Josselin-Leray** (MCF, Université Toulouse Jean Jaurès, directrice), Ronald Jenn (PR, Université de Lille, rapporteur), Véronique Béghain (PR, Université Bordeaux Montaigne, rapporteur), Paul Barnaby (Chercheur et conservateur, University of Edinburgh Library).

*Patricia Bogé-Rousseau a été qualifiée aux fonctions de MCF en 11<sup>ème</sup> section en janvier 2019.*

#### **1. Stéphanie Lopez**

Titre : *Norme(s) et usage(s) langagiers : le cas des communications pilote-contrôleur en anglais*

Thèse soutenue en Sept. 2013, Mention très honorable avec les félicitations du jury.

Le co-encadrement a été effectué à 50% avec Anne Condamines, Directrice de Recherche à CLLE, U. Toulouse-Jean Jaurès.

**Jury** : Anne Condamines, François Maniez (PR, Université Lyon 2, rapporteur), François Gaudin (PR, Université de Rouen, rapporteur), Shirley Carter-Thomas (PR, Institut Mines-Télécom, examinatrice), Dominique Estival (Chercheuse, University of Western Sidney, examinatrice), Dennis Philips (PR, Université Toulouse2, examinateur), Mike O’Donoghue (Chef de la Subdivision Langues, ENAC, invité).

*Après 5 années en tant que Lecturer à la School of Foreign Languages de la Northwestern Polytechnical University (Xi'an City, Shaanxi, Chine), Stéphanie Lopez est depuis 2001 linguiste et spécialiste Facteurs Humains chez Airbus.*

## 0. Ahmad Suleiman

Titre : *Approche trilingue de l'étude des champs lexicaux du Terrorisme*

Thèse inscrite en 2015.

Le co-encadrement a été effectué à 50% avec Nabil Hathout, Directeur de Recherche à CLLE, U. Toulouse-Jean Jaurès.

Le doctorant a interrompu sa thèse en 2017.

### II.6.2 Participation à des jurys de thèse en tant qu'examinatrice (4)

4. Thèse de Filip Miletic, soutenue à l'Université Toulouse-Jean Jaurès le 20 juin 2022

Titre : *An investigation into contact-induced semantic shifts in Quebec English: conciliating corpus-based vector models and variationist sociolinguistic inquiry*

Jury : Stefan Dollinger (U. of British Columbia), Sabine Schulte Im Walde (U. Stuttgart), Kris Heylen (U. Leuven), **Amélie Josselin-Leray** (U. Toulouse-Jean Jaurès), Anne Przewozny-Desriaux (directrice de thèse, U. Toulouse-Jean Jaurès), Ludovic Tanguy (co directeur de thèse, U. Toulouse-Jean Jaurès).

3. Thèse de Julie Humbert-Droz, soutenue à l'Université de Genève le 7 septembre 2021

Titre : *Aspects théoriques et méthodologiques d'une analyse du processus de déterminologisation dans le domaine de la physique des particules : entre continuité, outils et corpus*

Jury : Anne Condamines (Dir.), Aurélie Picton (Dir.), Patrick Drouin, Agnès Tutin, Mathilde Fontanet, **Amélie Josselin-Leray**.

2. Thèse de Julie Rouaud, soutenue à l'Université Toulouse Jean Jaurès le 3 octobre 2019

Titre : *Lexical and Phonological Integration of French Loanwords into Varieties of Canadian English since the Seventeenth Century*

Jury : Fabio Montermini (Dir.), Anne Przewozny-Desriaux (Dir.), Manuel Jobert, Marie-Hélène Côté, Nicolas Ballier, **Amélie Josselin-Leray**.

1. Thèse de Cécile POIX, soutenue à l'Université Lumière Lyon II le 1<sup>er</sup> octobre 2019

Titre : *Étude contrastive de la néologie lexicale dans un corpus multilingue de la littérature pour la jeunesse : typologie et fonction des occasionnalismes*

Jury : François Maniez (Dir.), Olivier Kraif (Dir.), Catherine Delesse, Denis Jamet, Hans-Jörg Schmid, **Amélie Josselin-Leray**.

### II.6.3 Comités de suivi de thèse ou assimilés (7)

[7] *Assurance qualité en traduction et responsabilité du traducteur – Conséquences et évitement de l'erreur*, Dominique Colombel Ferguson, sous la direction d'Hilda Inderwildi

Membre du **CSI**, juin 2023

[6] *L'anglais maori et la revitalisation de la langue maori*, Manon Toularhoat, sous la direction d'Anne Przewozny-Desriaux

Membre du **CSI**, juin 2023

[5] *Voix de femmes, voix de fans, voix institutionnelles : La traduction du genre dans les séries contemporaines*, Sophie Chadelle, sous la direction de David Roche et Nathalie Vincent-Arnaud

« Joker » pour le séminaire « **Doc to Me** » à l'école doctorale **ALLPH@**, 6 février 2020

[4] *Using word embeddings to detect contact-induced semantic shifts in Quebec English*, Filip Miletic, sous la direction de Ludovic Tanguy et Anne Przewozny-Desriaux”

Membre du **Comité de suivi de thèse**, septembre 2020.

[3] *Aspects théoriques et méthodologiques d'une analyse du processus de déterminologisation dans le domaine de la physique des particules : entre continuité, outils et corpus*, Julie Humbert-Droz, sous la direction d'Aurélie Picton, FTI, Université de Genève et d'Anne Condamines, DR à CLLE.

Membre du **Comité de suivi de thèse**, novembre 2019.

[2] *Promoting Interpreting Competence Through Input Enhancement of Formulaic Sequences*, thèse de Qing Liang Meng, inscrit en septembre 2017, encadrée par Sandrine Peraldi, School of Languages, Cultures and Linguistics - University College Dublin, Irlande.

Membre du comité de « **Stage Transfer Assessment** » (comité de suivi de thèse autorisant un doctorant en 2<sup>ème</sup> année de poursuivre sa thèse de doctorat), 12 juin 2019.

[1] *L'intégration lexicale et phonologique des emprunts français dans l'anglais canadien depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle*, thèse de Julie Rouaud, inscrite en 2015, encadrée par Fabio Montermini, Directeur de recherche à CLLE-ERSS, et Anne Przewozny-Desriaux, MCF HDR au DEMA.

Membre du **Comité de suivi de thèse**.

#### II.6.4 Direction et suivi de mémoires de recherche de Master (Total : 44, M1 = 11 ; M2 = 32)

Codirection éventuelle	Nom de l'étudiant(e)	Titre du mémoire	Date de soutenance
<b>Master 2 – Etudes Anglophones (Total = 3)</b>			
Anne Przewozny-Desriaux (PR)	Marie-Ornella Vitry	Literary dialect in Nadine Gordimer's <i>July people</i> and Ken Saro-Wiwa's <i>Sozaboy</i>	Juillet 2021
Nathalie Vincent-Arnaud (PR)	Patricia Bogé-Rousseau	Traduction, adaptation, plagiat ? Analyse comparée des versions anglaise et française d'un Dime Novel américain : <i>Indian Jim. A Tale of the Minnesota Massacre</i> .	Juillet 2011
Anne Condamines (DR), Jacques Durand (PR)	Stéphanie Lopez	<i>Etude des communications pilote-contrôleur en anglais ; comparaison entre l'usage réel et la phraséologie prescrite.</i>	Sept. 2008
<b>Master 2 – LS TIM Traduction, Interprétation et Médiation Linguistique en Langue des Signes Française (Total = 3)</b>			
Jérémie Segouat (MCF)	Emma Bancillon	Utilisation des ressources terminologiques en LSF par les interprètes FR<>LSF	Travail en cours

Jérémie Segouat (MCF)	Armel Le Mauff	La motivation des signes spécialisés : étude dans le cadre des ateliers de création lexicale de STIM Sourd	Travail en cours
Jérémie Segouat (PAST)	Maéva Ranvier	Analyse de l'implantation terminologique en LSF. Cas du domaine de l'architecture.	Sept. 22
<b>Master 2 - Traduction, Interprétation et Médiation Linguistique (Total = 26)</b>			
	Daniel More Vivas	Terminologie du basket-ball en espagnol argentin : déterminologisation et anglicismes	Travail en cours
	Noémie Hoarau	Queer in translation : le non-binaire à l'épreuve de la traduction de l'anglais au français dans la littérature jeunesse	Travail en cours
Carole Fillière (MCF)	Océane Gateau	Retraduire pour mieux lire la fantasy : Le cas de <i>A Deadly Education</i> (NOVIK, 2020)	Sept. 2023
	Chloé Garces	Traduire pour les minorités. Le cas du livre jeunesse de Traci Sorell, <i>We are grateful : Otsaliheliga</i> .	Sept. 2023
Antonella Capra (MCF)	Yacine Fall	La terminologie italienne à l'épreuve des emprunts linguistiques : analyse de corpus multilingue français-anglais	Sept. 2023
	Ariane De Poorter	Saisir les enjeux terminologiques LGBTQ+ pour mieux les traduire	Sept. 2023
Christina Stange Fayos (PR)	John Richter	Décoder l'accessibilité pour l'Europe non germanophone : Traduction et sous-titrage en anglais et en français de l'épisode <i>Tyrannenmord</i> du polar allemand <i>Tatort</i>	Sept. 2022
	Julie Delaunay	La traduction comme lieu de censure : l'adaptation des bandes dessinées américaines dans la presse jeunesse française, des années 1930 aux années 1980	Sept. 2022
Carole Fillière (MCF)	Morgane Menou	Traduction automatique appliquée à la littérature : post-éditer les nouvelles d'Angéla Gorodischer	Sept. 2022
	Sophie Charreton	Enjeux de la traduction automatique d'un domaine spécialisé par des experts non linguistes : application au domaine de la lutherie	Sept. 2021
	Sabrina Béry	Profil du traducteur de textes touristiques	Sept. 2021
Renaud Mazoyer (PAST)	Yan Bersans	L'utilisation d'une terminologie recommandée dans un domaine de spécialité dominé par les anglicismes : le cas de la terminologie du basketball américain	Sept. 2021
	Vanina Ramon Jacome	La traduction-adaptation des chansons de comédies musicales : le cas du Fantôme de l'Opéra	Déc. 2020

	Camille Duret	Les différentes tradaptations francophones des chansons des films d'animation Disney	Déc. 2020
	Sarah Jamin	L'interprétation non-professionnelle et ses limites dans les contextes de crise, le contexte médical et le contexte de l'immigration	Déc. 2020
	Alice Filoni	Ergonomie et traduction : état des lieux et étude de cas : la myopie chez le traducteur en agence	Sept. 2020
Carole Filière (MCF)	Thaïs Aulnette	Traduire la littérature engagée destinée à la jeunesse à travers l'étude de la traduction de « El diablo inglés » et « La sirena y el capitán » de María Elena Walsh	Juillet 2020
	Mylène Czyzniak	Traduction et retraduction de fantasy : la traduction des toponymes dans <i>Le Seigneur des Anneaux</i>	Sept. 2019
	Alice Henry	Spécificités et enjeux de la traduction architecturale, première approche	Sept. 2019
	Mélanie Escassut	La révision en contexte professionnel : paramètres, pratiques et outils	Sept. 2019
	Florent Remazeille	Évolution des outils du traducteur : d'un modèle générique vers un modèle adaptatif	Sept. 2019
	Johann Breton	La science-fiction comme vecteur de transmission de termes dans la culture populaire	Sept. 2017
	Lison Faribault	La formation des traducteurs en France, ses particularités et son adéquation avec la profession	Sept. 2017
	Annabelle Terret	Des fantastic beasts aux animaux fantastiques, un ouvrage unique pour une traduction unique	Sept. 2017
Micaela Rossi, Université de Gênes, Italie [Master Proscenio]	Virginia Lasagna	Problèmes de la terminologie bancaire anglais-italien	Sept. 2018
Micaela Rossi, Université de Gênes, Italie [Master Proscenio]	Silvia Zaccaria	Métaphore et idéologie : le domaine des énergies renouvelables	Octobre 2015
<b>Master 1 – Sciences du Langage (Total = 1)</b>			
Jérémie Segouat (MCF)	Julie Labaigt	Annoter un corpus vidéo en LSF d'atelier de création lexicale spécialisée : enjeux méthodologiques et linguistiques	Travail en cours
<b>Master 1 – Etudes Anglophones (Total = 10) (mémoires ne donnant plus lieu à une soutenance depuis 2016)</b>			
	Sharon Mariani	Caractéristiques de l'auto-traduction chez Nancy Huston	Travail en cours



	Maëline Omnes	Les spécificités de la traduction de BD – l'exemple de <i>Pearls Before Swine</i>	Remise en juin 2020
Nathalie Vincent-Arnaud (PR)	Constance Sourisse	English borrowings in the Field of Film Reviews in France and Canada	Remise en juin 2019
Nathalie Vincent-Arnaud (PR)	Marie Turlais	Old Words, New Tongue: a Language to Create and a World to Translate from Paul Kingsnorth's <i>The Wake</i>	soutenu en juin 2015
	Valentin Fabre	The V-OFF combination and French prefixed verbs in dé-: A contrastive study	soutenu en juin 2014
	Lauriane Delpech	Translating Jane Austen's Incipits – the examples of <i>Pride and Prejudice</i> and <i>Mansfield Park</i>	soutenu en juin 2013
	Nadia Boumedienne	Translating Culture in Subtitled American Series. The Case of <i>Friends</i>	soutenu en juin 2010
	Eve Wallis	Comparing two translations of <i>The Lady in the Mirror</i> by Virginia Woolf	soutenu en juin 2010
	Patricia Bogé-Rousseau	A Commented Translation of <i>Iktomi and the Ducks, a Lakota Legend Written by Zitkala-Sa</i>	soutenu en Sept. 2009
Jacques Durand (PR)	Stéphanie Lopez	A Phonological Study of the Variety of Canadian English as Illustrated in the Province of Alberta	soutenu en juin 2007

Par ailleurs, depuis 2007, je suis régulièrement sollicitée pour le rôle d'assesseur lors de jurys de Master Recherche (1 et 2). De plus, depuis 2008, j'évalue chaque année (en septembre) des rapports de stage de M1 au D-TIM et des rapports de stage M2 plus longs qui nécessitent une soutenance.

## II.7 EXPERTISE (2)

- 2023 : Expertise pour la MSHS du projet Théorie de la pratique et pratique de la théorie. Dialectique et didactique de la traductologie, porteur François Ottmann, laboratoire ERRAPHIS (EA 3051), U. Toulouse-Jean Jaurès (Appel Workshops 2023, Réf. AGAPE : 23-WS-01-013)
- 2017 : Rapport d'expertise pour l'U. Lumière Lyon II (APP Internes) sur le projet de recherche *Cyberobservatoire de la néologie* impliquant un laboratoire interne, et deux laboratoires externes (France et étranger) ; montant du financement demandé : 20 000 euros

## II.8 VALORISATION / DIFFUSION (14)

- 2023 : Interview pour TF1 (JT de 13h) – Les origines de nos expressions populaires : « avoir la patate »
- 2022 : Interview Le mot juste en anglais, blog  
<https://www.le-mot-juste-en-anglais.com/2022/02/am%C3%A9lie-josselin-leray-linguiste-du-mois-de-fevrier-2022.html>
- 2021 : Interview donnée au magazine en ligne *L'explorateur* de l'U. Fédérale de Toulouse, avec Philippe Muller (IRIT, UT3), publié en novembre 2021, « Traduire sans trahir : quand l'IA s'en mêle »,  
<https://explorateur.univ-toulouse.fr/traduire-sans-trahir-quand-lia-sen-mele>

- 2021 : Animation de la rencontre avec l'auteur (David Carlson) et l'illustrateur (Landis Blair) de *The Hunting accident* au Centre de Ressources en Langues de l'U. Toulouse Jean Jaurès, Festival littéraire Polars du Sud
- Depuis 2022 : Membre du comité scientifique Appels à Projets Science Ouverte, OPERAS – Traduction et Science Ouverte (donner lien carnet Hypothèse)
- Depuis 2022 : Membre du nouveau comité opérationnel Science Ouverte à l'U. Toulouse-Jean Jaurès (Archives Ouvertes)
- Depuis 2021 : Membre du Groupe de Travail « Science Ouverte » de l'U. Toulouse-Jean Jaurès
- Depuis 2021 : Représentante « Science Ouverte »
- Correspondante Information Scientifique et Technique pour l'INSHS au sein de l'UMR CLLE Veille et mise en place d'ateliers SO. Référente HAL pour CLLE
- 16 mars 2021 : « Traduction et Science ouverte : enjeux, état des lieux et perspectives – retour sur le travail du GT dédié du CoSO », présentation lors de la Semaine internationale du libre accès : Déconfinons la science, organisée par Toul'AO avec le soutien de l'URFIST
- Juin-oct 2020 : Membre du groupe de travail « Traduction automatique et Science ouverte » (sous-groupe du Comité de pilotage sur la science ouverte, mené par S. Fiorini, ESIT)
- Depuis 2018 : Membre du Comité de Lecture Occitanie Livre & Lecture (attribution de bourses de traduction à des traducteurs résidant en Occitanie)
- 2017 : Membre du Comité de Lecture « Livre Ensemble » à l'ESPE de Toulouse (recensement d'ouvrages en anglais non traduits portant sur la rencontre entre les langues et/ou les cultures)
- Depuis 2015 : Ambassadrice pour le portail linguistique du Canada <https://www.noslangues-ourlanguages.gc.ca/>

### III - ACTIVITES D'ENSEIGNEMENT

#### III.1 Thématiques enseignées et pratiques pédagogiques

Lors de mes premières années d'enseignement, à l'Université Lyon II Lumière et au DEMA à l'Université Toulouse Jean Jaurès, mes activités d'enseignement touchaient un large spectre des études anglophones. J'ai ainsi enseigné dans les 3 filières représentées dans ce département : LEA, LCE, et LANSAD. Nombre de mes cours concernaient la mise en place des fondamentaux linguistiques en L1 et L2, concernant les 4 compétences de bases : compréhension écrite et orale, expression écrite et orale, pour des spécialistes comme pour des non-spécialistes. Ceci s'est accompagné de cours intensifs de grammaire ou de renforcement grammatical. Depuis ma nomination en tant que MCF en 2006, mes activités d'enseignement se sont resserrées autour des thématiques suivantes : traduction et traductologie, linguistique et phonétique anglaise, lexicographie et terminologie, au Département des Études du Monde Anglophone (DEMA) puis au Département Traduction Interprétation Médiation (CeTIM devenu D-TIM en 2021) de l'UFR LLCE à l'Université Toulouse-Jean Jaurès.

#### III.2 Enseignements dispensés à l'université en France (formation initiale)

Sauf indication contraire, les enseignements principaux concernent le cursus LLCE Etudes anglophones, en présentiel. Lorsque les enseignements concernent la filière LEA ou LANSAD, cela est stipulé entre crochets. Les enseignements dispensés dans le cadre de la formation professionnalisante de l'IUP devenu CeTIM devenu à son tour D-TIM, en L3 et en M1 et M2 (Master Traduction, Interprétation et Médiation Linguistique), font l'objet d'un soulignement et commencent par le code « LL ». À noter qu'à partir de 2020-2021, mon poste a été transféré du DEMA au D-TIM, et que la proportion importante des cours dispensés au DEMA s'est inversée à partir de ce moment.

La mention SED indique mes contributions pédagogiques au Service d'Enseignement à Distance. Les enseignements dispensés le sont sous forme de TD (en cas contraire, la mention CM ou TP précise la nature de l'enseignement dispensé). Un titre de cours en anglais signifie que le cours est dispensé en anglais (titre en français pour un cours dispensé en français). Les cours suivis d'un astérisque\* sont ceux dont j'ai assuré la coordination en tant que responsable d'UE. Enfin, dans la colonne de gauche, le volume horaire correspond au volume total de service réalisé, ce qui inclut les responsabilités pédagogiques et administratives et d'éventuels dédoublements de cours. Lorsque des décharges spécifiques ont eu lieu (congé maternité, délégation à l'étranger, direction de composante), celles-ci sont indiquées dans cette même colonne.

##### 1. Chargée de cours au DEMA de l'Université du Mirail (2000-2001)

Année	L1	L2
2000-2001 72h	<b>04ANG00</b> Version littéraire 12h <b>01LEAAN</b> Version / thème [LEA] 24h	<b>09ANG00</b> Linguistique anglaise 36h

##### 2. Allocataire-monitrice au département LEA de l'Université Lyon II Lumière (2001-2004)

Année	L1
-------	----

2001-2004 192h (64hx3)	<b>Grammaire TD [LEA] : 72h</b> <b>Traduction [LEA] 12h TD, 6h CM</b> <b>Langue et civilisation 12h</b> <b>Compréhension-Expression. 24h</b> <b>LANSAD : L1 d'Histoire : 24h, L1 de Psychologie : 42h</b>
---------------------------	---

3. ATER (50%) au DEMA de l'Université du Mirail (2004-2005)

Année	L1	L2	L3
2004-2005 95h	<b>01ANG00</b> 54h Thème grammatical et expression écrite	<b>08ANG00</b> TP 7h Phonétique anglaise (labo)	<b>16ANG00</b> Thème non littéraire 17h <b>20ANG00</b> Thème littéraire 17h

4. PRAG au DEMA de l'Université du Mirail (2005-2006)

Année	L1	L2	L3
2005-2006 399,5h	<b>ANG0005</b> : Phonétique anglaise 18h <b>ANG 9103</b> : Renforcement grammatical 25h [LEA]	<b>ANG0009</b> : Linguistique anglaise 36h <b>ANG0012 TP</b> : Phonétique (labo) 29,5h <b>ANG B100L*</b> : Civi. et cultures du monde anglophone [LANSAD] 100h <b>ANG B200L*</b> : Civi. et cultures du monde anglophone [LANSAD] 175h	<b>ANG0020</b> 17h Thème littéraire

5. MCF au DEMA de l'Université du Mirail (2006-) (poste transféré au D-TIM en 2020-2021)

Année	L1	L2	L3	M1	Concours
2006-2007 293,5h	<b>ANG0005</b> : 30h Phonétique et phonologie anglaises <b>ANG0001Y*</b> 25h Comp/expr. Ecrite <b>ANG0004Y*</b> 12,5h Expression écrite	<b>ANG008Y</b> 24h Phonétique anglaise <b>ANG0012Y TP</b> 36h Phonétique anglaise (labo) <b>ANG0009</b> : 18h Linguistique anglaise <b>AN9108</b> 18h [LEA] Thème/Version journalistiques <b>ANB201L</b> 24h Version littéraire [LANSAD, Lettres Modernes] <b>ANG B200L</b> : 24h Civi. et cultures du monde anglophone <b>ANG008Y</b> 18h Comp. orale <b>ANG 0012Y</b> 18h Exp. Orale	<b>AN9116</b> 12h Comp. orale [LEA] <b>AN9120</b> 12h Exp. orale [LEA]	<b>AN9140</b> [LEA] : oral 10h	<b>AGREG INT.</b> Thème/traductologie Faits de langue 12h

Année	L1	L2	L3	Concours
2007-2008 192h	<b>ANG0001Y</b> 25h Comp/expr. Ecrite <b>ANG0004Y</b> 12,5h Expression écrite <b>ANG0004Y</b> 27h Phonétique anglaise	<b>ANG008Y</b> 18h Comp. orale <b>ANG 0012Y</b> 18h Exp. orale <b>ANG0013Y TP</b> 9h phono labo	<b>ANG08OP1</b> 18h Optionnelle phono (Canada)	<b>AGREG INT.</b> 12h Thème/traductologie Faits de langue <b>CAPES</b> 16h : faits de langue

	AN9104Y12,5h Phono [LEA]	ANG 0010Y* 12h [SED] Linguistique anglaise ANG 0012Y* 12h [SED] Linguistique anglaise		
--	--------------------------	--	--	--

Année	L2	L3	M1	Concours
2008-2009 234h  Congé mat. 96h	ANG0008Y18h Comp. orale ANG 0010Y* 15h [+SED 12h] Linguistique anglaise ANG 0012Y* 15h [+SED 12h] Linguistique anglaise	ANG08OP1 18h Optionnelle phono (Canada) LL0014Y 25h Initiation à la lexicographie et la terminologie	LL0140Y 25h Traduction litté. Jeunesse	AGREG INT. 12h Thème/traductologie Faits de langue

Année	L2	L3	M1	Concours
2009-2010 226h	ANG0008Y*18h Comp. orale ANG 0012Y 18h Exp. orale ANG 0010Y* 30h Linguistique anglaise [+SED 12h] ANG 0012Y* [SED 12h] Linguistique anglaise	AN018Y 13h Phonétique LLAN16X 20h Introduction à la trad. Spécialisée LL0014Y 25h Initiation à la lexicographie et la terminologie	LL0140Y 25h Traduction litté. jeunesse	M2

Année	L1	L2	L3	M1	Concours
2010-2011 234h	ANG0004Y 13,5h Phonétique anglaise	ANG0008Y18h Comp. Orale ANG 0010Y* 15h [+SED 12h] Linguistique anglaise ANG 0012Y* 30h [+SED 22h] Linguistique anglaise ANG0013Y TP 9h phono labo	LL0014Y 25h Initiation à la lexicographie et la terminologie	ANOE142X 12,5h Traductologie LL0140Y 25h Traduction litté. Jeunesse	AGREG EXT. 36h Comp-Rest M2 MEEF – UE 352 10h Faits de langue thème (Capes) AGREG INT. 12h Thème/faits de langue

2011-2012	<i>0h : Congé mat. 96h + Echange univ. USA : 96h</i>				
-----------	--	--	--	--	--

Année	L1	L2	L3	M1	M2	Concours
2012-2013 262,5h	<b>AN0001X</b> <b>CM</b> 12h [+SED: 6h]	<b>AN0008X</b> * 24h Lexicologie anglaise	<b>AN00520X</b> 12h Optionnelle traductologie	<b>AN00143X*</b> Corpus linguistics 24h [+SED 10h]	<b>LL00352X</b> 20h Terminologie et terminographie niveau 2	<b>AGREG</b> <b>EXT.</b> 36h Comp-Rest

	English : a toolkit	[+SED 15h]	<b>AN 0022X</b> 12h Linguistique Commonwealth, parcours Australie [+SED 11,5] <b>LL0014Y</b> 24h Initiation à la lexicographie et à la terminologie <b>LLAN16X</b> 20h Introduction à la trad. spécialisée	<b>AN0E142X</b> Traductologie 12h <b>LL0140X</b> 24h Trad. litté de jeunesse		
2013-2014 247h	<b>AN0001X CM</b> 6h English : a toolkit [+SED: 3h]	<b>AN0008X</b> * [SED : 15h] Lexicologie anglaise	<b>AN00520X</b> 12h Optionnelle traductologie <b>LL0022X</b> 20h Lexicologie et lexicographie contrastives <b>LLAN16X</b> 25h Introduction à la trad. spécialisée	<b>AN00143X*</b> 24h Corpus linguistics [+SED 10h] <b>AN0E142X</b> Traductologie 12h <b>LL0140X</b> 20h Trad. litté de jeunesse <b>LL0143X</b> 20h Terminologie niv. 1	<b>LL00352X</b> 20h Terminologie et terminographie niveau 2	<b>AGREG EXT.</b> 36h Comp-Rest
2014-2015 163 heures  <i>Échange univ. USA (96h) Dir. Adjointe CeTIM (18h)</i>		<b>AN0008X</b> Lexicologie anglaise [SED : 15h]	<b>AN00520X</b> 12h Optionnelle traductologie <b>LL0022X</b> 20h Lexicologie et lexicographie contrastives <b>LLSF21X</b> 25h Introduction à la trad. Spécialisée		<b>LL00352X</b> 15h Terminologie et terminographie niveau 2	<b>AGREG EXT.</b> 21h Comp-Rest <b>AGREG INT.</b> 6h Comp-Rest
2015-2016 101h  <i>Direct. CeTIM (16h) Congé mat. (126h)</i>		<b>AN0008X</b> Lexicologie anglaise [SED : 15h]	<b>AN00520X</b> 10H Optionnelle traductologie <b>LL0022X</b> 10h Lexicologie et lexicographie contrastives			<b>AGREG EXT.</b> 7h Comp-Rest

Année	L3	M1	M2	Concours
2016-2017 307h  <i>Direct. CeTIM (36h)</i>	<b>AN00505V*</b> 9,5h [+SED 7,5h] Traduction à vue / découvertes des métiers de la traduction <b>AN00604V</b> 12h Linguistic issues in Canada	<b>AN00806V</b> 12,5 [+SED 10h] Corpus linguistics <b>AN0A805V</b> 12,5h Traductologie/métiers de la traduction <b>LL00702V</b> 20h Trad. Litté. Jeunesse <b>LL00702V</b> 8h	<b>AN00114V</b> 12,5h Traductologie/métiers de la traduction <b>LL0906V</b> 20h Terminologie et terminographie niveau 2	<b>AGREG EXT.</b> 36h Comp-Rest.

	<b>AN0D603V</b> 12h optionnelle traductologie <b>LLAN501V</b> 25h Lexicologie lexicographie contrastives	et	Approche théorique et appliquée de la trad. <b>LL0705V</b> 24h Terminologie et terminographie niv. 1 <b>LL0706V</b> 6h Corpus et outils		
--	---	----	---	--	--

Année	L3	M1	M2	Concours
2017-2018 352h  <i>Direct. CeTIM Dir. Adjointe 36h</i>	<b>AN00505V*</b> 9,5h [+SED 7,5h] Traduction à vue / découvertes des métiers de la traduction <b>AN00604V</b> 12h Linguistic issues in Canada <b>AN0D603V</b> 12h optionnelle traductologie <b>LLAN501V</b> 25h Lexicologie lexicographie contrastives <b>LLAN601V</b> 16h Introduction à la trad. spécialisée	<b>AN00806V</b> 12,5 [+SED 10h] Corpus linguistics <b>AN0A805V</b> 12,5h Traductologie/métiers de la traduction <b>LL00702V</b> 20h Trad. Litté. Jeunesse <b>LL00702V</b> 20h Approche théorique et appliquée de la trad. <b>LL0705V</b> 24h Terminologie et terminographie niv. 1 <b>LL0706V</b> 6h Corpus et outils <b>LL 0706V</b> 10h Traduction à vue	<b>AN00114V</b> 12,5h Traductologie/métiers de la traduction <b>LL0906V</b> 20h Terminologie et terminographie niveau 2	<b>AGREG EXT.</b> 33h Comp-Rest.
2018-2019 211,5 h réalisées  <i>Direct. CeTIM Dir. Adjointe 20h + CRCT décharge de 96h</i>	<b>AN00505V*</b> 9,5h [+SED 7,5h] Traduction à vue / découvertes des métiers de la traduction <b>LLAN501V</b> 25h Lexicologie lexicographie contrastives	<b>LL00702V</b> 20h Approche théorique et appliquée de la trad. <b>LL0705V</b> 24h Terminologie et terminographie niv. 1 <b>LL0706V</b> 6h Corpus et outils <b>M2</b> 10h Traduction à vue	<b>LL0906V</b> 20h Terminologie et terminographie niveau 2	<b>AGREG EXT.</b> 33h Comp-Rest.
2019-2020 271,5 h réalisées  <i>Dir. Adjointe CeTIM 20h</i>	<b>AN00505V*</b> 9,5h [+SED 7,5h] Traduction à vue / découvertes des métiers de la traduction <b>AN0D603V</b> 12h optionnelle traductologie	<b>LL00702V</b> 20h Trad. Litté. Jeunesse <b>LL00702V</b> 20h Approche théorique et appliquée de la trad. <b>LL0705V</b> 24h Terminologie et terminographie niv. 1 <b>LL0706V</b> 6h Corpus et outils <b>AN0A805V</b> 12,5h Traductologie/métiers de la traduction <b>AN00806V</b> 12,5 [+SED 10h]	<b>LL0906V</b> 20h Terminologie et terminographie niveau 2  10h Traduction à vue  5h Traduction automatique & post-édition	<b>AGREG EXT.</b> 33h Comp-Rest.

		Corpus linguistics		
2020-2021  215h réalisées <i>dans le contexte du transfert de mon poste du DEMA au D-TIM</i>  Co-responsable du Master TIM (resp. M1)	<b>LLAN501V</b> 25h Lexicologie et lexicographie contrastives <b>LLAN601V</b> 16h Introduction à la trad. spécialisée	<b>LL00702V</b> 20h Trad. Litté. Jeunesse <b>LL00702V</b> 20h Approche théorique et appliquée de la trad. <b>LL0705V 24h</b> Terminologie et terminographie niv. 1 <b>LL0706V</b> 6h Corpus et outils <b>AN00806V</b> 12,5 [+SED 10h] Corpus linguistics	<b>AN00114V 12,5h</b> Traductologie/ métiers de la traduction <b>LL0906V 20h</b> Terminologie et terminographie niveau 2 <b>M2</b> 10h Traduction à vue <b>M2</b> 5h Traduction automatique & post-édition <b>M2</b> 2h Champs de la traduction	<b>AGREG EXT.</b> 33h Comp-Rest.
2021-2022 210,5 h réalisées Co-responsable du Master TIM (resp. M1)		<b>LL00704T</b> 22h Trad. Litté. Jeunesse <b>LL00706T</b> 15h Méthodologie de la trad. professionnelle <b>LL00807T</b> 24h Terminologie et terminographie niv. 1 <b>LL00807T</b> 8h Linguistique de corpus <b>LL00706T</b> 12h Linguistique pour la traduction <b>LL00704T</b> 16h Traduction à vue <b>AN00806V</b> 12,5 [+SED 10h] Corpus linguistics	<b>LL00905T</b> 20h Terminologie et terminographie niveau 2 <b>LL00901T</b> 8h Traduction automatique & post-édition <b>LL00905T</b> 6h Méthodologie de la recherche <b>SL00906T</b> 24h English for Language and Linguistics	<b>AGREG EXT.</b> 33h Comp-Rest.
2022-2023 222h réalisées Co-responsable du Master TIM (resp. M1)	<b>LL00604T</b> 12h Introduction à la traduction à vue	<b>LL00704T</b> 22h Trad. Litté. Jeunesse <b>LL00706T</b> 15h Méthodologie de la trad. professionnelle <b>LL00807T</b> 24h Terminologie et terminographie niv. 1 <b>LL00807T</b> 8h Linguistique de corpus <b>LL00706T</b> 12h Linguistique pour la traduction <b>LL00704T</b> 16h Traduction à vue	<b>LL00905T</b> 20h Terminologie et terminographie niveau 2 <b>LL00901T</b> 8h Traduction automatique & post-édition <b>LL00905T</b> 6h Méthodologie de la recherche <b>SL00906T</b> 30h English for Language and Linguistics	<b>AGREG EXT.</b> 33h Comp-Rest.



		<b>M1</b> 8h Traduction automatique	<b>M2</b> 8h Traduction automatique	
2023-2024 196h réalisées Co-responsable du Master TIM (resp. M1)	<b>LL00604T</b> 12h Initiation à la compréhension- restitution	<b>LL00704T</b> 22h Trad. Litté. Jeunesse <b>LL00706T</b> 15h Méthodologie de la trad. professionnelle <b>LL00807T</b> 24h Terminologie et terminographie niv. 1 <b>LL00807T</b> 8h Linguistique de corpus <b>LL00706T</b> 12h Linguistique pour la traduction <b>LL00704T</b> 16h Traduction à vue <b>M1</b> 8h Traduction automatique	<b>LL00905T</b> 20h Terminologie et terminographie niveau 2 <b>LL00901T</b> 8h Traduction automatique & post-édition <b>LL00905T</b> 6h Méthodologie de la recherche <b>M2</b> 8h Traduction automatique <b>M2</b> 4h Interprétation LSF>anglais	<b>AGREG EXT.</b> 33h Comp-Rest.

### III.3 Autres enseignements

- 2024 : cours de terminologie (12h) dispensés à distance aux étudiants de **Master 1 à l'ITIRI** (Institut de traducteurs, d'interprètes et de relations internationales) de l'Université de Strasbourg
- 2018-2019 : Cours dispensé auprès des M2 du **Master de Traduction littéraire et édition**, Université Bordeaux III Montaigne : « Terminologie et traduction pragmatique » (8h)
- 2014 : Cours dispensé auprès des M2 du **Master de Traduction de l'UCO, Angers** : « Corpus, terminologie, traduction : de l'apport des corpus spécialisés pour le traducteur ». (1h30)
- 2007 : Cours de **linguistique anglaise à l'IRFEC** de Toulouse, dans le cadre de la préparation au concours du CAER A (7h)
- 2006-2007 : Lycée Bellevue, Toulouse. **Interrogation orale d'élèves (« colles ») de classes préparatoires scientifiques** aux grandes écoles. Compréhension orale d'un texte enregistré
- 2001-2004 : Formations suivies au **Centre d'Initiation à l'Enseignement Supérieur** de Lyon dans le cadre du monitorat
- 1996 : **Enseignante bénévole** d'anglais à la maison d'arrêt de Fresnes (94) dans le cadre du GENEPI (Groupement Étudiant National d'Enseignement aux Personnes Incarcérées)

### III.4 Enseignements dispensés à l'étranger

#### Cours semestriels

- **LINGUISTIQUE FRANÇAISE**  
2012 : BA in French, 4<sup>ème</sup> année : *Applied French Linguistics* (FR 409), (42h, 1 semestre), University of Montana, USA
- **TRADUCTION ET TRADUCTOLOGIE**

2014 : BA in French, 4<sup>ème</sup> année : *English/French Translation* (45h, 1 semestre), Dickinson College, USA

- **FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE**

2014 : *Français Langue Étrangère* niveau II (FR 116), 90h, 1 semestre, Dickinson College, USA

2012 : *Français Langue Étrangère* niveau I (FR 102), 70h, 1 semestre, University of Montana, USA

1997 et 1999, 25h, 2 ans, Atelier de Renforcement de *Français Langue Seconde* (grammaire) pour les étudiants anglophones de l'École de Traduction et d'Interprétation de l'Université d'Ottawa, Canada

- **SEMINAIRES PONCTUELS EN LEXICOGRAPHIE, TRADUCTION, TERMINOLOGIE**

2017 : Séminaire de 2h à la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Genève, Suisse, dans le cadre du cours de Terminologie de Master d'Aurélien Picton, « Des unités spécialisées dans le dictionnaire général : vraiment ? pourquoi ? pour qui ? comment ? », 14 déc. 2017

2017 : 3 conférences de 2h à des étudiants de 2<sup>ème</sup> année, Département de français de l'Université de Belgrade, Serbie (lexicographie ; traductologie ; traduction littérature de jeunesse)

### III.5 Formation doctorale

- Séminaire doctoral (mars 2020) : « Outils de la retraduction, outils pour la retraduction »  
Cycle « La retraduction : lieu et moment d'interprétation », Ecole doctorale Alph@ (3h).

### III.6 Responsabilités pédagogiques

#### III.6.1 DEMA

- **Responsable d'Unités d'Enseignements (UE) signalées dans le tableau synthétique par \*** :  
2019-2022 : 1 UE de M1 (linguistique de corpus)

2016-2020 : 1 UE de L3 en traductologie. (Traduction à vue 505)

2011-2015 : 1 UE de L2 en linguistique, 1 UE de M1R.

2009-2011 : 2 UE de L2 en linguistique, 1 UE de L2 en compréhension orale

2007-2009 : 2 UE de L2 en linguistique

2006-2007 : 2 UE de L1 en compréhension/expression écrite et grammaire

2005-2006 : 2 UE de L2 pour spécialistes d'autres disciplines que l'anglais (arts plastiques, maths)

- 2012 : Coordinatrice de la partie « **linguistique** » pour le renouvellement de **l'offre de formation** du DEMA (offre 2012-2016)
- 2008-2012 : **Membre du jury de diplôme pour la licence ; participation régulière au salon INFOSUP et aux Journées Portes Ouvertes de l'UT2J**
- 2009-2010 : **Correspondante "Plan-licence" ; coordinatrice de l'équipe des lecteurs pour la filière LCE**
- 2008-2009 et 2009-2010 : **Enseignante-référente** pour une trentaine d'étudiants de première année
- 2007 : **Coordinatrice** de la partie « **langue et oral** » pour le renouvellement de **l'offre de formation** du DEMA (offre 2008-2012)

### III.6.2 D-TIM

Depuis 2020 : co-responsable de la Mention Traduction-Interprétation du diplôme de Master  
Responsable de la première année de Master  
Responsable des stages de M1

#### Animation et montages de formations

- 2014-2016 : en partenariat avec la responsable Licence (E. Leroy) et la responsable Master (C. Fillière), participation à l'évaluation de l'ancienne **offre de formation**, puis à l'élaboration et à la mise en œuvre de la nouvelle offre de formation pour le contrat quadriennal 2016-2020 : licence mention LEA anglais/français/langue des signes française – LSF – (avec un parcours « sourd » et un parcours « entendant »), Master mention LEA avec deux parcours (TIM : Traduction, Interprétation et Médiation Linguistique ; et Proscenio, en co-diplôme avec l'Université de Gênes)
- Depuis 2017 : travail de réflexion, en partenariat avec les collègues de LSF et la responsable Master (C. Fillière) à la réorganisation des parcours de Master portés par le CeTIM (création d'un parcours « LSTIM » : Interprétation en Langue des Signes ; changement de mention pour le Master, de LEA à Traduction et Interprétation) ; aide à la mise en place de la nouvelle Licence bi-disciplinaire LLCE anglais/LSF.
- Co-présidente (avec C. Fillière) de la commission de recrutement en Master depuis 2017 ; gestion du concours d'entrée depuis 2015 ; membre du jury du concours d'entrée en Master (épreuves d'admissibilité sur dossier et d'admission sur épreuves écrites et orales) depuis 2008
- Responsable Monmaster depuis 2023
- Gestion des nombreux chargés de cours en lien avec plusieurs CSQ de l'UT2J depuis 2015
- Organisation (avec C. Fillière) des soutenances de stage en fin de M2 depuis 2015 ; participation annuelle depuis 2008 aux évaluations des rapports de stage et des soutenances de fin de diplôme des Master 2 (N.B. : depuis 2017, cette évaluation comporte en supplément l'évaluation d'un mémoire de recherche)
- Encadrement de mini-mémoires professionnels en traduction / traductologie en Master 1 de 2011 à 2017
- Evaluation des traductions longues (anglais – français, 2000 mots) et de traduction à vue réalisées en conditions professionnalisantes réelles effectuées par les Master 2
- Organisation de conférences professionnelles à l'intention des étudiants du CeTIM :
- (2010) Michael Rundell, lexicographe chez Macmillan ; (2011) Bertrand Ferrier, traducteur en littérature jeunesse ; (2011) Mathieu Guidère, spécialiste en médiation linguistique ; (2017) Etienne Quillot, terminologue à la DGLFLF ; (2017) Formation « Réussir son installation en tant que traducteur indépendant » (SFT), (2020) dans le cadre du festival de littérature jeunesse de St Orens, Bernard Friot et Mathilde Chèvre), (2023) Sophie Van der Linden janvier 2023 (partenariat Festival littérature jeunesse)
- Encadrement de projets professionnels au D-TIM
- Co-encadrement du projet de traduction « L'arbre m'a dit » du français vers la LSF (Rue du Monde), dans le cadre d'une exposition inclusive à la BUC, *Arbor et Sens*, 2022-2023
- Co-encadrement de la traduction d'une œuvre jeunesse vers la LSF dans le cadre du Festival littérature jeunesse St Orens en janvier 2024 : Les neuf vies extraordinaires de la princesse Gaya
- Participation à la mise en place du cycle de séminaires « Signé D-TIM »
- Participation régulière au salon INFOSUP et aux Journées Portes Ouvertes de l'UT2J depuis 2013
- Présidence du jury de VAE pour le premier diplôme de Traducteur Sourd (Parcours LS-TIM du Master mention Traduction et Interprétation du D-TIM – 30 sept 2022 – Vivien Fontvieille. Titre de son mémoire : « La métacommunication entre les interprètes dans les situations de "feeding" : ressources, contraintes et efforts »

### III.7 Rayonnement national et international : implication dans les réseaux pédagogiques

#### III.7.1 Sponsoring de professeurs invités

2022 : Professeure visiteuse Elizabeth Marshmann, Ecole de Traduction et d'Interprétation, Université d'Ottawa, automne 22 (17 au 31 Octobre 2022)

2020 : Responsable de la venue au CeTIM à l'UT2J de Leena Salmi, professeure de Multilingual Translation Studies à l'Université de Turku dans le cadre d'un **séjour Erasmus**.

2013 : Sponsor au DEMA à l'UT2J pour la **professeure invitée** Heather Cahoon, professeure au département de Native American Studies de l'Université du Montana

#### III.7.2 Réseaux nationaux : AFFUMT (Association Française des Formations Universitaires aux Métiers de la Traduction) et ANLEA (Association Nationale des formations en LEA)

2018-2022 : **Membre élue du bureau de l'AFFUMT** (fonction : **secrétaire-trésorière** : gestion des adhésions, des subventions etc.) ; 2 mandats successifs

2021 : Membre active du comité scientifique et du comité d'organisation du colloque AFFUMT 2021 : Former aux métiers de la traduction aujourd'hui et demain.

Depuis 2008 : **Représentante du CeTIM** auprès de l'AFFUMT

2013 : Organisatrice de la **journée de l'AFFUMT** à l'Université Toulouse le Mirail, mars 2013.

2017 : Rédaction d'un **rapport** pour l'évaluation de la candidature d'un Master à ce réseau.

2017 : **Carole FILLIERE et Amélie JOSSELINE-LERAY**, « Enjeux et défis de la formation professionnelle de traducteurs et interprètes en LEA : le CeTIM », communication conjointe présentée au Congrès de l'AN LEA 2017, UT2J, 31 mai-02 juin 2017

#### III.7.3 Réseau européen : EMT (European Master's in Translation network)

2013 : Rédaction de la partie concernant le profil des formateurs du **dossier de candidature** à l'adhésion au réseau EMT, et complément sur d'autres parties (recherche, ressources informatiques etc.) (dossier de 136 pages)

2015 : **Représentante du CeTIM** auprès de l'EMT

2015-2023 : Membre des groupes de travail successifs de l'EMT sur les outils et les technologies de la traduction

2017 : Co-rédaction (avec C. Fillière) de **l'évaluation à mi-parcours** demandée par la Direction Générale de la Traduction

2016-2017 : Encadrement d'un **projet de terminologie et de traduction** sur le thème des *exoplanètes* impliquant la terminologie principale du département de français et un traducteur de la Direction Générale de la Traduction de la Commission Européenne et les étudiants de Master 1 et 2 ;

2018-2019 : Encadrement d'un **projet de terminologie et de traduction** sur le thème de la *crise migratoire* impliquant la terminologie principale du département de français et un traducteur de la Direction Générale de la Traduction de la Commission Européenne et les étudiants de Master 2 (élaboration de fiches pour IATE)

2019 : Co-rédaction avec C. Fillière du dossier de candidature au réseau EMT pour la période 2019-2023 (label EMT obtenu pour la 3<sup>ème</sup> fois en 2019).

- 2019 : **A. Josselin-Leray**, C. Fillière, B. Heyden, S. Senaneuch ; « Des exoplanètes à la crise migratoire dans l'UE : récit d'une collaboration DGT/CeTIM sur un projet trilingue de traduction et de terminologie », réunion du réseau EMT du 10/10/2019, Bruxelles.
- 2019 : Membre du groupe de travail « Technological competence » (Translation Tools and Technologies)
- 2021 : Co-rédaction (avec C. Fillière) de **l'évaluation à mi-parcours** demandée par la Direction Générale de la Traduction
- 2023 : Co-rédaction avec C. Fillière du dossier de candidature au réseau EMT pour la période 2024-2028.

## IV - RESPONSABILITÉS COLLECTIVES ET ADMINISTRATIVES

### IV.1 D-TIM (ex CeTIM, ex IUP de Traduction et Interprétation), U. Toulouse-Jean Jaurès

- Janv 2015-janv. 2020 : **co-direction** du département (5 ans, dont **direction** : 2 ans et 8 mois ; **direction-adjointe** : 2 ans et 4 mois)
  - depuis 2011 : Membre élue du **Conseil** (4ème mandat en cours)
  - depuis 2017 : Responsable **Taxe d'Apprentissage**
  - depuis 2013 : Responsable de la sélection des dossiers « **Campus France** » pour le Master TIM
- Depuis 2012 : Responsable « **Usages du Numérique** » (plateforme pédagogique, Espace Numérique de Travail, etc.)

### IV.2 DEMA (Département des Études du Monde Anglophone), U. Toulouse-Jean Jaurès

- 2011-2019 : Membre élue du **Conseil** (2 mandats ; 8 ans)
- 2008-2018 : Membre nommée du **Bureau** (10 ans)
- 2012-2013 : Responsable « **Usages du Numérique** » (Plateforme pédagogique, Espace Numérique de Travail, etc.)

### IV.3 UFR Langues, Littératures et Civilisations Étrangères

- 2023- : Membre élue du **Conseil d'UFR**
- 2015-2020 : Membre du **Bureau d'UFR** au titre de la direction du CeTIM
- 2013-2017 : Membre de la **Commission Multimédia**
- 2007-2011 : Membre du **groupe de travail** « **Reconstruction de l'UFR LLCE** »

### IV.4 Établissement

- 2009-2015 : Membre élue du **Conseil de la Documentation** (2 mandats)
- 2008-2012 : Membre élue du **Conseil des Etudes et de la Vie Universitaire (CEVU)**. En tant qu'élue de ce Conseil, membre de la commission « relations internationales »

## IV.5 Université Fédérale de Toulouse

- 2012-2016 : Membre du **Conseil Interuniversitaire de la Documentation** (PRES Toulouse)

## IV.6 Responsabilités liées à la 11ème section du CNU

### IV.6.1 Conseil National des Universités

- 2023 : élue suppléante au CNU en section 11
- 2021 : élue titulaire au CNU en section 11
- 2019 : élue suppléante au CNU en section 11
- Participation aux sessions de septembre 2020, février et septembre 2021, mai et septembre 2022, janvier et mai 2023.

### IV.6.2 Collège Scientifique Qualifié (Univ. Toulouse Jean Jaurès)

- 2017-2021 : Membre élue du **Collège Scientifique Qualifié** de 11<sup>ème</sup> section  
Membre élue du **bureau du CSQ**
- 2014- 2017 : Membre élue du **Collège Scientifique Qualifié** de 11<sup>ème</sup> section

### IV.6.3 Membre ou présidence de jurys de recrutement

- 2024 : Membre d'un **comité de sélection** à l'Université Lyon 3 (LEA, traductologie, langue économique et juridique)
- 2022 : **Présidence d'un comité de sélection** à l'Université Toulouse Jean Jaurès (Langues des Signes Française et traductologie)
- 2020 : Membre d'un **comité de sélection** à l'Université Lyon 2 Lumière (traduction spécialisée, linguistique de corpus, LEA)
- 2018 : **Vice-présidence d'un comité de sélection** à l'Université Toulouse Jean Jaurès (interprétation et/ou traduction spécialisée, traduction assistée par ordinateur (TAO)) - *recrutement interrompu*
- 2015 : Membre d'un **comité de sélection** à l'Université Toulouse Jean Jaurès (expression, compréhension et expressions orales, dimension orale de la culture anglophone)
- 2014 : Membre d'un **comité de sélection** à l'Université de Nantes (linguistique anglaise et traduction).
- 2013 : Membre d'un **comité de sélection** à l'Université Toulouse le Mirail (traduction et interprétation, Langue des Signes Française).
- 2011 : Membre d'un **comité de sélection** à l'Université Toulouse le Mirail (linguistique anglaise), d'un **comité de sélection** à l'Université de Perpignan (linguistique anglaise).
- 2006-2008 : Membre extérieure (suppléante) de **la commission de spécialistes** de l'Université de Perpignan, 11<sup>ème</sup> section (langues et littératures anglaises et anglo-saxonnes).

